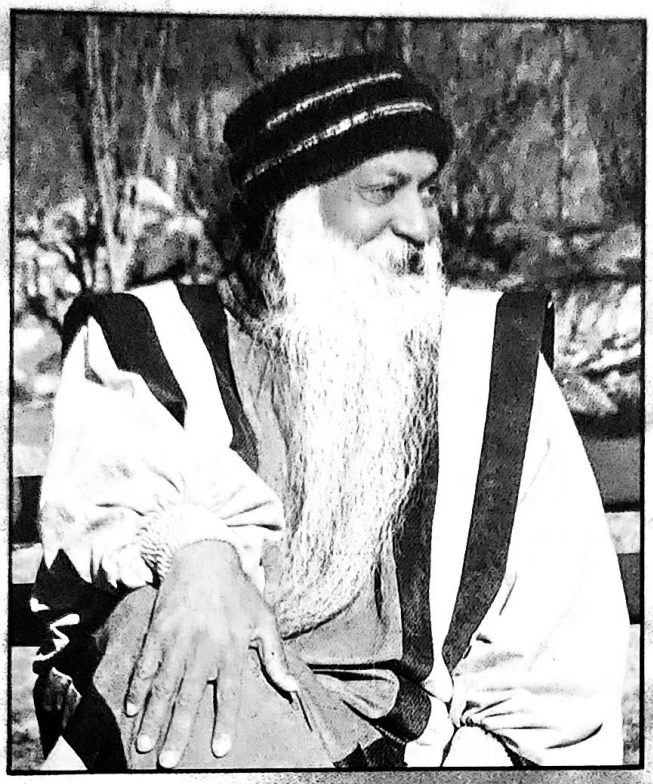


Mon Chemin, le Chemin des Nuages Blancs

Osho Rajneesh

LES EDITIONS DU GANGE

Mon Chemin, le Chemin des Nuages Blancs

OUVRAGES DISPONIBLES AUX EDITIONS DU GANGE

Parus :

d'Osho Rajneesh :

EXPERIENCE MYSTIQUE
L'HARMONIE INVISIBLE
TAROT ZEN (livre et jeu)
TECHNIQUES DE MEDITATION, GUIDE PRATIQUE
VIENS, SUIS-MOI, ENTRETIENS SUR JESUS vol. 1 & 2
ZEN, RETOUR A LA SOURCE
LES MOTS DU SILENCE
TAROT DE RAJNEESH (livre et jeu)
TECHNIQUES ESOTERIQUES SECRETES (Livre des Secrets vol.3)
LES SECRETS DE SHIVA (Livre des Secrets vol. 2)
LE SUTRA DU DIAMANT
MON CHEMIN, LE CHEMIN DES NUAGES BLANCS
MOURIR ET RENAITRE
MEDITATION, LA CONNAISSANCE DE SOI
UNE TASSE DE THE
TANTRA, LE CHANT ROYAL DE SARAHA vol.1 & 2
DU SEXE A LA CONSCIENCE DIVINE
LA MORT, L'ULTIME ILLUSION

de Zulma Reyo :

L'ALCHIMIE INTERIEURE

de Barène :

HATHA-YOGA : VOIE D'EVEIL

de Tosca Tetteroo :

PIERRES ET CRISTAUX

de Jan Foudraine :

KRISHNAMURTI, RAJNEESH, C.G. JUNG

de Mario Montano

RIDER TAROT

A paraître :

d'Osho Rajneesh :

LA MEDITATION DYNAMIQUE

Troisième édition

Mon Chemin, le Chemin des Nuages Blancs

Osho Rajneesh

LES EDITIONS DU GANGE

PREFACE

Quand Osho s'avance sur le podium, il ne marche pas : il glisse avec lenteur, comme si sa forme était portée par un coussin d'air. De sa présence silencieuse émane un puissant magnétisme, une douceur infinie, un contentement profond et contagieux. Grande silhouette blanche immobile, sa présence imprègne l'âme des milliers de disciples assis devant lui. Le silence, transparent, ne laisse en pâture à l'oreille que le chant des oiseaux... L'oreille qui entend son discours est désormais celle du cœur.

C'est un nuage blanc, avec une barbe accrochée à un beau visage où tous les visages peuvent se reconnaître, où se reflètent une abondance et un amusement sans fond.

Le livre que vous allez lire, ces paroles de nuages blancs, c'est du Osho du meilleur cru. C'est dans ces premiers discours adressés particulièrement aux Occidentaux, qu'il révèle la fleur de son essence, aussi loin que le langage puisse la véhiculer. Ces paroles ont été prononcées en 1974, à Poona, au tout début de l'ashram qui allait servir de base à une communauté internationale.

Traduire son message dans une langue aussi logique que le français est, croyez-moi, une expérience délicate : ce maître se joue des temps des verbes puisqu'il vit dans une dimension intemporelle ; il étire le langage comme une pâte malléable car les concepts qu'il énonce dépassent les limites de la pensée courante. Dieu merci, on n'a pas à traduire l'essentiel : le silence qui coule entre les lignes. Il est là, il vient tout seul. Même en français...

On trouvera dans ce livre, au fil des phrases, de délicieux aphorismes : « Quand une fleur s'ouvre, elle n'a pas besoin de votre aide » ; « N'allez pas dans l'Himalaya, créez un Himalaya en vous » ; « Une personne illuminée est un rire continuel »... Ces paroles sont les fleurs du silence.

Premier matin

Pourquoi ton chemin s'appelle-t-il le Chemin des Nuages Blancs ?

Osho,
Pourquoi ton chemin s'appelle-t-il le Chemin des Nuages Blancs ?

Juste avant que Bouddha ne meure, quelqu'un lui demanda : « Lorsque meurt un Bouddha, où s'en va-t-il, survit-il ou disparaît-il simplement dans le néant ? » La question n'est pas nouvelle ; c'est l'une des plus anciennes, maintes fois répétée et posée. Bouddha, dit-on, répondit : « C'est comme un nuage blanc qui disparaît. »

Ce matin, précisément, il y avait des nuages blancs dans le ciel. A présent, ils ne sont plus là. Où s'en sont-ils allés ? D'où venaient-ils ? Comment naissent-ils ? Et comment se dissolvent-ils à nouveau ?

Un nuage blanc est un mystère — son apparition, son passage, son existence elle-même. C'est la première raison que j'ai d'appeler mon chemin, le Chemin des Nuages Blancs.

Mais des raisons, il y en a beaucoup et il est bon d'y réfléchir, de méditer sur elles.

Un nuage blanc n'a pas de racines — c'est un phénomène sans origine, qui ne se rattache à rien, ou qui se rattache au Rien. Mais, pourtant, il existe.

La totalité de l'existence est pareille à un nuage blanc : sans aucune racine, sans aucune causalité, sans cause ultime, elle existe. Tel un mystère, elle existe.

Un nuage blanc ne choisit pas son chemin. Il se laisse emporter. Il n'a nul endroit à atteindre, pas de destination, aucune destinée à accomplir, aucun objectif final. Vous ne pouvez décevoir un nuage blanc, car *où* qu'il arrive, *là* est son but.

Si *vous* avez un but, vous êtes condamné à être frustré. Plus un mental se tourne vers des buts, plus il y aura d'angoisse, d'anxiété et de frustration. Car, dès que vous avez un but, vous vous dirigez vers une destination bien définie.

Et le Tout existe sans avoir de destinée, le Tout ne se dirige nulle part ; pour lui, il n'y a aucun but, aucun dessein.

Dès l'instant où *vous* avez un objectif, vous vous opposez au Tout — rappelez-vous cela — vous éprouverez alors une frustration. Vous ne pouvez l'emporter contre le Tout. Votre existence est quelque chose de tellement minuscule — vous ne pouvez lutter, vous ne pouvez conquérir. Comment imaginer qu'un élément individuel puisse conquérir le Tout ? Et si le Tout est sans but, alors que vous en avez, vous serez vaincus.

Un nuage blanc est emporté là où le vent le pousse — il ne résiste pas, il ne lutte pas. Un nuage blanc n'est pas un conquérant et, cependant, il survole tout. Vous ne pouvez le vaincre, vous ne pouvez le soumettre. Il *n'*a *aucune* idée de conquête — c'est pourquoi vous ne pouvez l'emporter sur lui.

Dès l'instant où vous vous êtes fixé un but, un dessein, une

destinée, une intention, dès l'instant où vous avez l'idée folle d'aboutir quelque part, alors surgissent les problèmes. Et vous serez vaincu, c'est certain. La nature même de l'existence implique votre défaite.

Un nuage blanc n'a nulle part où aller. Il va, il va n'importe où. Toutes les dimensions, toutes les directions lui appartiennent. Rien n'est exclu. Tout ce qui est, tout ce qui existe est totalement accepté d'avance.

C'est pourquoi j'appelle mon chemin, le Chemin des Nuages Blancs.

Les nuages blancs ne choisissent pas leur chemin, ils dérivent. Un chemin, cela veut dire aller quelque part. Le Chemin des Nuages Blancs représente, lui, un chemin sans chemin ; on y avance, mais sans objectif défini — on y avance sans mental.

Cela doit être bien compris, car objectif est synonyme de mental. C'est pourquoi vous ne pouvez concevoir de vivre sans objectif, car le mental ne peut exister sans objectif.

Et les gens sont tellement stupides — ils viennent même me demander : « Quel est le but de la méditation ? » La méditation ne peut avoir aucun but, car la méditation est fondamentalement un état de non-mental — là où vous êtes, mais sans aller nulle part ; où l'objectif est seulement d'être, est tout simplement d'être.

L'objectif est ici et maintenant. Dès qu'il est ailleurs, le mental se met à voyager. Il se met alors à penser, il met en route tout un processus. Si le futur apparaît, le mental peut alors fonctionner, il a libre cours, il a de l'espace pour aller et venir.

Qui dit objectif dit futur, qui dit futur dit temps.

Un nuage blanc vagabonde dans le ciel, en dehors du temps, car, pour lui, il n'y a pas de futur, pas d'intention. Il est ici et maintenant. Chaque instant est l'éternité entière.

Mais le mental ne peut exister sans but, et c'est pourquoi il ne cesse de se créer des objectifs. Et si les objectifs terrestres disparaissent, il se crée alors des objectifs religieux, des objectifs dans l'autre monde. Lorsque l'argent est devenu superflu, alors méditer devient utile. Si le monde dit « matériel » avec sa compétition, sa politique, perd son intérêt, un autre monde, une autre compétition prennent alors de l'importance ; un monde de religion, de réalisation de soi. Mais le mental est toujours en quête d'une préoccupation, d'un objectif.

Et, pour moi, seul est religieux un mental sans objectif. Mais cela signifie que ce mental n'est plus du tout un mental. Imaginez-vous pareil à un nuage blanc, sans aucun mental.

Il existe une méditation, au Tibet : les moines sont assis, seuls, dans la montagne, dans une solitude absolue, et méditent simplement sur les nuages blancs qui flottent dans le ciel, en une contemplation continue, jusqu'à s'y perdre et à s'y fondre peu à peu. Ils deviennent alors eux-mêmes des nuages blancs. Sans mental, simplement là, sans résistance, sans lutte, sans rien à atteindre, sans rien à perdre... savourant simplement l'existence même, célébrant l'instant, la joie de l'instant, l'extase de l'instant.

C'est pourquoi j'appelle mon chemin, le Chemin des Nuages Blancs. Et j'aimerais que vous aussi deveniez des nuages blancs, dérivant dans le ciel. Je dis bien : dérivant et non vous dirigeant vers un point — simplement dérivant, vous laissant aller là où le vent vous conduit.

Où que vous puissiez être, là est le but. Le but n'est donc pas quelque chose qui se termine quelque part, ce n'est pas le bout de la ligne. Le but, c'est chaque instant.

Ici, vous êtes pour moi des *siddhas*, des illuminés. Ici, vous êtes arrivés à la Réalisation. Ici, vous êtes aussi parfaits que possible, tout comme un Bouddha, un Mahavira ou un Krishna. Il ne reste rien d'autre à accomplir. A cet instant précis, tout est là — vous seuls n'êtes pas attentifs.

Et vous n'êtes pas attentifs parce que votre mental voyage dans le futur. Vous n'êtes pas ici. Vous n'êtes pas conscients de ce qui vous est arrivé à cet instant précis.

Et il en a toujours et toujours été ainsi. Pendant des millions et des millions de vies, il en a été ainsi. A chaque instant, vous avez été des bouddhas. Cela n'a pas manqué un seul instant. Cela ne peut manquer : telle est la nature même, telles sont les choses. Vous ne pouvez pas passer à côté !

Mais vous n'êtes pas attentifs et vous ne pouvez être attentifs parce que, quelque part, il y a un but, quelque chose à atteindre ; à cause de cela, il se crée un barrage et vous passez à côté de ce que vous êtes déjà.

Lorsque ceci est mis au jour, est réalisé, lorsque vous en prenez conscience, le plus grand mystère de l'existence est découvert : à savoir que chacun est parfait. Voilà ce que nous voulons dire par la phrase : chacun est *Brahma* — chacun est l'âme, l'âme ultime, le Divin. Voilà ce que nous voulons dire par : *Tatwamasi* — Tu es Cela.

Non qu'il vous faut devenir Cela, car s'il vous faut devenir Cela, c'est que vous n'êtes pas Cela. Et si vous n'êtes pas déjà Cela, comment pouvez-vous le devenir ? La graine devient arbre parce que la graine est déjà Cela. Une pierre ne peut devenir un arbre. La graine devient arbre parce que la graine est déjà *Cela* !

Le problème n'est donc pas de devenir, il est simplement de découvrir. La graine se révèle à cet instant comme graine, à l'instant suivant, comme arbre. Ce n'est donc qu'un problème de découverte. Et si vous allez jusqu'au fond, la graine est l'arbre à cet instant précis.

Les mystiques tibétains, les maîtres zen, les derviches soufis, tous ont parlé des nuages blancs. Nombreux sont ceux dont l'être intérieur a été captivé par les nuages blancs. Une relation privilégiée s'est établie, dirait-on, avec les nuages blancs.

Faites-en une méditation et beaucoup de choses viendront à vous.

La vie ne devrait pas être considérée comme un problème. Dès que vous vous mettez à la voir ainsi, vous êtes perdu. Une fois que vous pensez que la vie est un problème, vous ne pouvez jamais trouver de solution.

C'est ainsi que procède la philosophie — et c'est ainsi que la philosophie est toujours dans l'erreur. Aucune philosophie juste n'existe : il ne peut y en avoir. Toutes les philosophies sont dans l'erreur. Faire de la philosophie est une erreur, car la philosophie commet l'erreur fondamentale de considérer la vie comme un problème. Une fois que la vie est un problème, il n'y a pas de solution.

La vie n'est pas un problème, mais un mystère. C'est ainsi que l'envisage la religion.

Et un nuage blanc est la chose la plus mystérieuse, apparaissant soudain, disparaissant soudain. Avez-vous jamais songé que les nuages n'ont pas de *nam-roop* : ni nom ni forme ? Ne fût-ce qu'un instant, jamais leur forme ne reste la même ; elle est changeante, elle est mouvante comme le courant d'un fleuve.

Vous pouvez donner une forme au nuage, mais c'est une projection que vous faites. Un nuage n'a pas de forme, un nuage est sans forme, ou bien toujours en train de se former — c'est un changement continuel. Et il en va ainsi de la vie. Toutes les formes sont des projections.

Dans cette vie, vous vous appelez un homme, et dans la vie précédente, vous étiez peut-être une femme. Dans cette vie, vous êtes blanc et dans la prochaine, vous serez peut-être noir. En cet instant, vous êtes intelligent et, l'instant suivant, vous vous comportez de façon stupide. En cet instant, vous êtes silencieux et, l'instant d'après, vous voilà devenu furieux, emporté, agressif.

Avez-vous une forme ? Ou bien êtes-vous continuellement en

train de changer ? Vous êtes un flux perpétuel, un nuage. Avez-vous un nom, une quelconque identité ? Pouvez-vous vous appeler ceci ou cela ? A l'instant même où vous dites que vous êtes ceci, vous prenez conscience que vous êtes aussi le contraire.

Vous dites à quelqu'un : « Je vous aime » et, à cet instant même, la haine est là. Vous vous dites l'ami de quelqu'un et, à cet instant précis, l'ennemi en vous ricane, attendant son heure. A un moment donné, vous dites que vous êtes heureux et, au même moment, le bonheur a disparu et vous êtes malheureux.

Vous n'avez pas d'identité. Si vous réalisez cela, vous devenez un nuage, sans forme aucune, sans aucun nom. Et puis, la dérive commence.

Pour moi, la vie d'un nuage blanc, c'est la vie d'un *sannyasin*, d'un disciple — de quelqu'un qui a renoncé.

La vie d'un chef de famille est un train-train immuable, une chose monotone, une répétition. Elle a un nom, une forme. Elle suit une voie bien tracée — comme une voie ferrée. Sur celle-ci, des trains roulent, des trains qui ont une destination, qui doivent arriver quelque part.

Mais un sannyasin est pareil à un nuage dérivant dans le ciel, pour lui, pas de voies ferrées, pas de routes, pas d'identités. Il n'est personne et sa vie est la vie de quelqu'un qui n'est pas — il vit comme s'il n'était pas.

Si vous pouvez vivre votre vie comme si vous n'êtes pas, vous êtes sur mon chemin.

Et plus vous êtes, plus vous serez malade. Moins vous êtes, mieux vous vous porterez. Moins vous êtes, plus vous serez léger. Moins vous êtes, plus vous serez divin et heureux.

Lorsque je dis que la vie n'est pas un problème, mais un mystère, je veux dire que vous ne pouvez pas la résoudre : vous pouvez la devenir.

Un problème, c'est quelque chose à résoudre intellectuellement ; mais, même après l'avoir résolu, vous n'êtes nulle part. Vous avez acquis un peu plus de savoir, mais vous n'en avez tiré aucune extase. Un mystère, c'est quelque chose que vous pouvez devenir. Vous pouvez être un avec lui, vous y perdre. Alors surgit l'extase, alors vient la béatitude — alors vient ce qui peut arriver d'ultime à un être, la joie ultime.

La religion considère la vie comme un mystère. Que pouvez-vous faire à l'égard d'un mystère ? Vous ne pouvez rien faire à l'égard du mystère mais, par contre, vous pouvez faire quelque chose à votre égard : vous pouvez devenir plus mystérieux. Et le semblable peut alors rencontrer le semblable, le pareil peut se joindre au pareil.

Cherchez ce qui est mystérieux dans la vie. Où que vous regardiez — les nuages blancs, les étoiles dans la nuit, les fleurs, une rivière qui passe — où que vous regardiez, cherchez le mystère. Et chaque fois que vous trouvez qu'il y a un mystère, méditez dessus.

Et méditer veut dire : dissolvez-vous devant ce mystère, anéantissez-vous devant ce mystère, disparaissez devant ce mystère. Ne soyez plus, et que le mystère soit à ce point entier que vous y soyez absorbé.

Et voici que soudain s'ouvre une nouvelle porte, que se réalise une perception nouvelle. Le monde terrestre de la division, de la séparation a soudain disparu et un monde différent, totalement différent, le monde de l'Un, vous apparaît. Toutes les choses voient leurs limites disparaître ; toutes les choses sont ensemble — plus rien n'est divisé, tout est Un.

Mais cela ne peut se faire que si vous vous occupez de vous. Si vous avez un problème à résoudre, vous devez vous occuper du problème. Il vous faut trouver une clé, un indice, il vous faut travailler sur le problème. Il vous faut faire des analyses, il vous faut faire quelque chose.

Si vous devez faire face à un mystère, il vous faut vous occuper de vous, pas du mystère, car on ne peut rien y faire.

Nous nous trouvons impuissants devant un mystère. C'est pourquoi nous ne cessons de transformer le mystère en problèmes — devant ceux-ci du moins, nous sommes forts ; face à des problèmes, nous sentons que nous contrôlons la situation. Devant des mystères, nous sommes désarmés, nous ne pouvons rien faire. Devant des mystères, nous faisons face à la mort et nous ne pouvons pas tricher.

C'est pourquoi plus l'intellect humain devient mathématique, logique, moins il s'offre de possibilités d'extase au mental humain. Il y a de moins en moins de poésie possible, le romanesque disparaît. La vie perd son symbolisme, devient factuelle.

Donc, lorsque je vous dis que mon chemin est le Chemin des Nuages Blancs, ce n'est là qu'un symbole. Le nuage blanc n'est pas pris comme un fait, il est pris comme un symbole, comme un symbole poétique ; comme le signe d'une fusion profonde dans le mystérieux et le miraculeux.

Quelle relation y a-t-il entre toi et les nuages blancs ?

Osho,
Voudrais-tu nous dire quelle relation il y a entre toi et les nuages blancs ?

Je suis un nuage blanc. Il n'y a pas de relation et il ne peut y en avoir. La relation existe lorsque vous êtes deux, divisé. La relation n'est donc pas en réalité une relation. Lorsqu'il y a relation, il y a séparation.

Je suis un nuage blanc. Vous ne pouvez être en relation avec un nuage blanc. Vous pouvez devenir un avec lui et laisser le nuage blanc devenir un avec vous. Mais la relation n'est pas possible. Dans la relation, vous restez séparé ; et, dans la relation, vous ne cessez de manipuler.

L'une des misères de la vie humaine, c'est que, même dans l'amour, nous créons la relation. Et nous passons dès lors à côté de l'amour.

L'amour ne devrait pas être une relation. Vous devriez devenir l'amant ou la bien-aimée. Vous devriez devenir l'autre et laisser l'autre devenir vous-même. Il devrait y avoir une fusion — alors seulement cesse le conflit. Sinon, l'amour devient une lutte, un combat.

Si vous êtes, alors vous allez essayer de manipuler ; alors, vous voudriez posséder, alors vous voudriez être le maître — alors

commence l'exploitation. L'autre sera utilisé comme un moyen, non comme une fin.

Vous ne pouvez agir de la sorte avec les nuages blancs — vous ne pouvez faire d'eux des épouses et des maris. Vous ne pouvez pas les enchaîner ou les entraîner dans une relation : ils ne le permettraient pas, ils ne vous écouteraient pas. Ils en ont eu assez — c'est pourquoi ils sont devenus maintenant des nuages blancs.

Vous pouvez être un avec eux et leurs cœurs sont alors ouverts.

Mais le mental humain ne peut penser au-delà de la relation, car il nous est impossible de penser de nous que nous ne sommes pas. Nous sommes. Quoi que nous fassions pour le cacher, nous sommes là. L'ego est là, tout au fond de nous, et, tout au fond de nous, l'ego ne cesse de manipuler.

Avec un nuage blanc, ce n'est pas possible. Vous pouvez, avec votre ego, regarder le nuage blanc, réfléchir à son sujet, mais les mystères ne seront pas éclaircis. Les portes resteront fermées. Vous resterez dans une nuit obscure.

Si votre ego disparaît, vous êtes devenu le nuage blanc.

Le zen possède l'une des plus anciennes traditions dans l'art de la peinture. Un maître zen avait un disciple qui apprenait à peindre et, grâce à la peinture, naturellement, à méditer. Le disciple avait l'obsession des bambous et dessinait et peignait sans arrêt des bambous. On rapporte que le maître dit à son disciple : « A moins que tu ne deviennes un bambou, rien ne se produira. »

Durant dix ans, le disciple n'avait pas cessé de dessiner des bambous et il était devenu si habile que, même les yeux fermés, dans une obscurité profonde, sans lumière, il pouvait encore dessiner des bambous. Et ses bambous étaient parfaits et tellement vivants !

Mais le maître ne l'approuvait pas et disait : « Non ! A moins de

devenir toi-même un bambou, comment peux-tu en dessiner un ? Tu restes séparé, tu restes un spectateur, tu restes un assistant. Peut-être as-tu ainsi appris de l'extérieur ce qu'est un bambou, mais c'est la périphérie — ce n'est pas l'âme du bambou. Sans devenir un, sans devenir *toi-même* un bambou, comment peux-tu le connaître de l'intérieur ? »

Le disciple lutta dix ans, mais le maître ne voulait toujours pas donner son approbation. Le disciple disparut alors dans la forêt, dans une forêt de bambous.

On n'entendit plus parler de lui pendant trois ans. Puis le bruit commença à courir qu'il était devenu un bambou. Il ne dessinait plus désormais. Il vivait avec les bambous, il se dressait parmi les bambous... Les vents soufflaient, les bambous dansaient et lui aussi dansait.

Le maître s'en alla alors vérifier la chose. Le disciple était bien devenu un bambou. Le maître lui dit : « Oublie maintenant tout ce qui concerne les bambous et toi. » — « Mais, répondit le disciple, tu m'as dit de devenir bambou, et je le suis devenu. » — « Oublie *cela* aussi maintenant, dit le maître. Quelque part au fond de toi, tu es toujours séparé et tu te souviens encore d'être devenu bambou. Tu n'es donc pas encore un parfait bambou, car un bambou ne se rappellerait pas cela. Aussi, oublie-le. »

Durant dix ans, il ne fut plus question de bambous. Et puis, un beau jour, le maître fit venir son disciple et lui dit : « Tu peux dessiner maintenant. Il faut d'abord devenir bambou, ensuite oublier les bambous et tu deviens ainsi un bambou si parfait que le dessin n'est plus un dessin, mais une croissance. »

Je n'ai donc absolument aucune relation avec les nuages blancs — je suis un nuage blanc. Et je voudrais que vous aussi soyez des nuages blancs, et pas que vous soyez en relation avec eux.

Il faut en finir avec la relation : vous avez assez souffert. De nombreuses, de très nombreuses vies durant, vous avez eu des

relations avec ceci ou cela. Et vous avez assez souffert, plus qu'assez. Vous avez souffert plus que vous ne le méritez.

Et cette souffrance provient essentiellement d'une fausse conception de la relation. Cette fausse conception, c'est : il vous faut être d'abord vous-même et puis ensuite être en relation, sinon viennent les tensions, les conflits, la violence, l'agression et il s'ensuit un véritable enfer.

Sartre dit quelque part : « L'enfer, c'est l'autre. » En réalité, l'autre n'est pas l'enfer — l'autre est l'autre parce que vous êtes l'ego. Si vous n'êtes plus, l'autre a disparu.

Et chaque fois que cela se produit, entre un homme et un arbre, entre un homme et un nuage, entre un homme et une femme ou entre un homme et un rocher, chaque fois qu'il vous arrive de n'être pas, l'enfer disparaît. Vous êtes soudain transfiguré, vous êtes entré au paradis.

Le vieux récit biblique est très beau : Adam et Eve furent chassés du jardin d'Eden parce qu'ils avaient mangé un fruit défendu — le fruit de l'Arbre de la Connaissance. C'est l'une des paraboles les plus admirables jamais imaginées.

Pourquoi le fruit de l'Arbre de la Connaissance était-il défendu ? Parce qu'à l'instant où apparaît le savoir, l'ego est là. A l'instant où vous savez que vous êtes, c'est la chute. C'est cela, le péché originel. Personne n'a chassé Adam et Eve du paradis terrestre : dès qu'ils prirent conscience qu'ils étaient, le Jardin d'Eden disparut. Pour des yeux comme les leurs, des yeux remplis d'ego, le Jardin ne peut exister.

A la vérité, ils n'ont pas été chassés du Jardin : le Jardin est ici et maintenant. Il est juste à côté de vous. Il vous a toujours accompagné partout où vous alliez — mais vous ne pouvez le voir. Si l'ego n'est plus là, vous y êtes rentré ; le Jardin vous est révélé. Vous n'en étiez jamais sorti.

Essayez ceci : asseyez-vous sous un arbre, oubliez-vous vous-

même. Que l'arbre seul soit là. C'est ce qui arriva à Bouddha sous l'arbre bodhi. Il n'était pas là : à cet instant, tout arriva. Seul était là l'arbre bodhi.

Peut-être ne le savez-vous pas, pendant cinq cents ans après Bouddha, on ne fit de lui aucune statue, aucun tableau. Dans tous les temples bouddhistes qui furent construits durant ces cinq cents années, il n'y avait que la représentation de l'arbre bodhi.

La chose est belle — car à l'instant où Gautama Siddharta devint Bouddha, il n'était pas présent, il n'y avait que l'arbre. Il avait disparu un instant, seul l'arbre était là.

Trouvez-vous des moments où vous n'êtes pas. Et ces moments-là seront ceux où, pour la première fois, vous serez réellement.

Je suis donc le nuage blanc et tout ce à quoi je m'attache est de faire de vous aussi des nuages blancs, dérivant dans le ciel, n'allant nulle part, ne venant de nulle part ; simplement là, dans l'instant même — parfaits.

Je ne vous enseigne aucun idéal. Je ne vous enseigne pas de devoirs. Je ne vous dis pas d'être ceci, de devenir cela. Tout ce que j'enseigne, c'est simplement ceci : quoi que vous soyez, acceptez-le si totalement qu'il ne vous reste plus rien à parfaire. Et vous deviendrez un nuage blanc.

Devons-nous vivre tous nos rêves, tous nos fantasmes ?

Osho,
Est-il vrai que, pour franchir vraiment le mur, pour devenir totalement présents, pour devenir des nuages blancs, il nous faut vivre tous nos rêves, tous nos fantasmes ?
Et comment cette réalité peut-elle être aussi réelle, en chantant « Hare Krishna, Hare Ram » à Poona, qu'elle le serait dans le Jardin d'Eden, au cœur de la nature ?

La question n'est pas de savoir s'il faut ou non vivre tous les rêves et tous les fantasmes : vous les vivez. Vous êtes déjà dedans. Et ce n'est pas un problème de choix. Vous ne pouvez pas choisir.

Pouvez-vous choisir ? Pouvez-vous laisser tomber vos rêves ? Pouvez-vous laisser tomber vos fantasmes ? Si vous tentez de laisser tomber vos rêves, il vous faudra les remplacer par d'autres rêves. Si vous tentez de changer vos fantasmes, ils se transformeront en une autre sorte de fantasmes. Mais ils n'en resteront pas moins des rêves et des fantasmes.

Dès lors, que faire ? Acceptez-les. Pourquoi vous y opposer ? Cet arbre-ci a des fleurs rouges, celui-là, des fleurs jaunes. C'est très bien ainsi. Vous faites certains rêves — des rêves jaunes. Un autre fait d'autres rêves — des rêves bleus, des rêves rouges. C'est très bien ainsi. Pourquoi combattre les rêves, pourquoi tenter de les changer ? Lorsque vous essayez de les changer, c'est que vous y croyez trop. Vous ne les prenez pas pour des rêves, vous pensez

qu'ils sont réels et que les changer est important. Si les rêves sont des rêves, pourquoi ne pas les accepter ?

Et à l'instant où vous les acceptez, ils disparaissent. C'est là le secret. A l'instant où vous les acceptez, ils disparaissent, car le mental qui rêve existe par le refus. Le phénomène même d'un mental qui rêve est le refus.

Vous avez refusé beaucoup de choses. C'est pourquoi elles surgissent dans vos rêves. Vous marchez dans la rue. Vous regardez une jolie femme ou un bel homme. Le désir monte en vous. Et vous le rejetez brusquement : c'est mal ! Vous le refusez. La tradition, la culture, la société, la morale disent : « Ce n'est pas bien. »

Vous pouvez regarder une belle fleur, il n'y a pas de mal à cela. Mais si vous regardez un joli visage, quelque chose, immédiatement, ne va plus. Vous le rejetez. Ce visage va, dès lors, devenir un rêve. L'objet du refus devient le rêve. Ce visage va maintenant vous hanter, il viendra rôder autour de vous la nuit. Le désir que vous avez rejeté deviendra un rêve. Les désirs que vous avez réprimés deviendront des rêves et des fantasmes.

Comment faire par conséquent pour créer un rêve ? La solution, c'est le refus. Plus vous refusez, plus il y aura de rêves. C'est pourquoi ceux qui vont dans les montagnes, ceux qui rejettent la vie, tous ceux-là sont pleins de trop de rêves. Et leurs rêves deviennent si réels, hallucinatoires, qu'ils ne peuvent plus distinguer s'il s'agit d'un rêve ou de la réalité.

Ne rejetez rien, sinon vous vous créerez plus de rêves encore. Acceptez. Quoi qu'il vous arrive, acceptez-le comme une part de votre être. Ne le condamnez pas.

Dès que grandit en vous l'acceptation, les rêves disparaissent. Celui qui accepte sa vie totalement ne fait plus de rêves, car leur racine a été coupée. C'est une chose.

Et la deuxième chose, c'est que le Tout est la nature — je dis

bien : le Tout. Pas seulement les arbres, pas seulement les montagnes : le Tout. Tout ce qui a pu arriver est arrivé de par la nature. Il n'y a rien qui ne soit pas naturel, cela ne se peut. Sinon, comment cela aurait-il pu se produire ? *Tout* est naturel.

Ne créez donc pas de division : ceci est naturel, ceci ne l'est pas. Tout ce qui est, est naturel. Mais le mental se nourrit de distinctions, de divisions. Ne vous laissez pas aller à diviser ; acceptez tout ce qui est, acceptez-le sans l'analyser.

Que vous soyez en ville ou dans la montagne, vous êtes dans la même nature. Ici, la nature a pris la forme de collines et d'arbres ; ailleurs, elle est devenue boutiques et magasins. Une fois que vous savez le secret de l'acceptation, même un marché acquiert de la beauté : la vie qui le remplit, son animation, la folie magnifique qui y règne, cela a sa beauté propre ! Et la montagne ne serait pas aussi belle s'il n'y avait pas de marchés, sachez-le. Si la montagne est belle à ce point, silencieuse, c'est à cause des marchés. Ceux-ci créent le silence dans la montagne.

Partout donc, que vous soyez dans le monde des affaires, ou en train de chanter « Hare Krishna, Hare Ram », ou assis en silence sous un arbre, ne soyez qu'un seul espace, ne le divisez pas. Et si vous dansez en chantant « Hare Krishna, Hare Ram », prenez-y plaisir. C'est votre façon, à cet instant-là, de vous épanouir.

« Hare Krishna, Hare Ram » peut devenir en vous une réalisation ; cela l'a été pour beaucoup d'autres. Lorsque Mahaprabhu Chaitanya dansait dans les villages du Bengale en faisant son kirtan « Hare Krishna, Hare Ram », c'était une floraison en lui. C'est une des plus belles choses qui soit jamais arrivée. Il n'y a pas que Bouddha, assis sous un arbre bodhi, qui soit beau : un Chaitanya Mahaprabhu dansant dans les rues en chantant « Hare Krishna, Hare Ram » est magnifique, lui aussi ; c'est la même chose... c'est l'autre extrême.

Vous pouvez être assis sous un arbre et vous oublier vous-même si complètement, que vous n'êtes plus là. Vous pouvez danser dans

la rue et être totalement absorbé dans votre kirtan, dans votre chant, dans votre danse, au point de ne plus être là. Le secret, c'est d'être totalement absorbé — où que cela se passe.

Et cela se passe différemment suivant les gens. Nous ne pouvons concevoir un Bouddha dansant. Il n'était pas du type dansant. Mais vous-même, vous pouvez être du type dansant et, dans ce cas, ne vous forcez pas à rester assis sous un arbre bodhi, vous aurez des difficultés. Le fait seul de vous forcer à rester calme sera de la violence. Et votre visage ne ressemblera pas alors à celui de Bouddha. Il sera torturé — vous vous torturerez vous-même. Vous pouvez ressembler à Chaitanya, vous pouvez ressembler à Meera.

Découvrez la manière dont se déplace votre nuage, où il dérive, et *accordez*-lui la liberté totale de se déplacer et de dériver. *Où qu'il aille*, il parviendra au Divin. Ne luttez pas — laissez-vous simplement emporter. Ne nagez pas contre le courant, laissez-vous aller avec lui.

Une danse est quelque chose de magnifique, mais il vous faut être totalement dedans — c'est là l'important.

Ne refusez rien — le refus est irréligieux. Acceptez totalement — l'acceptation est prière.

Deuxième matin

Pourquoi es-tu avec nous? Pourquoi sommes-nous avec toi?

Osho, merveilleux nuage blanc,
Pourquoi avons-nous la chance de t'avoir avec nous — et pourquoi sommes-nous avec toi?

Il ne peut y avoir de réponse aux « pourquoi ». Le mental se figure que tous les pourquoi que vous pourriez demander peuvent recevoir une réponse. Mais c'est un postulat fallacieux. Aucun pourquoi n'a jamais reçu de réponse et ne peut en recevoir. L'existence est — à cela, il n'y a pas de pourquoi.

Si vous demandez, si vous insistez, vous pouvez sans doute provoquer une réponse ; mais cette réponse sera fabriquée ; ce ne sera pas vraiment une réponse. En soi, questionner est fondamentalement absurde.

Les arbres sont — vous ne pouvez demander pourquoi. Le ciel est — vous ne pouvez demander pourquoi. L'existence existe, les rivières coulent, les nuages passent — vous ne pouvez demander pourquoi.

Le mental demande pourquoi. Je le sais, le mental est curieux ; il veut savoir le pourquoi de chaque chose. Mais c'est là une maladie du mental et c'est quelque chose qu'on ne peut satisfaire, car sitôt que vous répondez à un pourquoi, un autre surgit immédiatement. Chaque réponse ne fait que créer davantage de questions. Votre mental ne sera satisfait que s'il vous est donné la réponse ultime... et il n'y a pas de réponse ultime. Par « réponse ultime », j'entends que vous ne pouvez plus demander aucun pourquoi. Mais pareille situation est impossible. Quoi que l'on dise, aussitôt le « pourquoi » redevient pertinent.

Pourquoi ce monde existe-t-il : tel a été l'objet de toute l'absurde recherche des philosophies. Elles ont donc réfléchi et ont échafaudé une théorie là-dessus : c'est Dieu qui l'a créé — mais pourquoi Dieu l'a-t-il créé ? Dès lors, encore d'autres théories... et puis, finalement : pourquoi Dieu existe-t-il ?

La première chose à connaître, c'est donc cette caractéristique du mental qui ne cesse de demander pourquoi. Tout comme les feuilles bourgeonnent dans les arbres, les « pourquoi » bourgeonnent dans le mental. Supprimez-en un, cent autres apparaissent. Et vous avez beau amasser un tas de réponses, la réponse ne sera pas là. Et tant qu'elle n'est pas là, le mental continue infatigablement son enquête.

Voilà donc la première chose que je voudrais vous dire : n'insistez pas trop sur les « pourquoi ». Pourquoi insistons-nous ? Pourquoi voulons-nous connaître la cause ? Pourquoi voulons-nous aller tout au fond de quelque chose et arriver à sa cause première ? Pourquoi ? Parce que, si vous connaissez tous les « pourquoi », si vous connaissez toutes les réponses à une chose, vous en devenez le maître. La chose alors peut être manipulée. La chose n'est plus un mystère ; vous ne la craignez plus, vous ne vous en étonnez plus. Elle vous est désormais connue — vous avez tué le mystère.

Le mental est un tueur, un assassin : l'assassin de tous les mystères. Et le mental est toujours à l'aise devant quelque chose de mort. Devant quelque chose de vivant, le mental se sent mal à l'aise, car alors vous ne pouvez en être le maître absolu. Le vivant est

toujours là, imprévisible. Le futur ne peut être déterminé par quelque chose de vivant, vous ne savez pas où cela va aller, où cela va vous conduire. Lorsqu'il s'agit de quelque chose de mort, tout est certain et définitif. Vous vous sentez à l'aise. Vous n'avez aucune inquiétude. Vous êtes rassuré.

Il y a dans le mental un profond besoin de faire de tout des certitudes, car le mental a peur de la vie. Le mental n'a inventé la science que pour supprimer toute possibilité de vie. Le mental tente de trouver des explications: une fois l'explication trouvée, le mystère est dissipé.

Vous demandez un « pourquoi » et on vous répond — aussitôt le mental est à l'aise. Mais qu'y avez-vous gagné? Vous n'avez rien gagné du tout, vous avez perdu une chose: vous avez perdu un mystère.

Le mystère vous met mal à l'aise parce que c'est quelque chose qui vous dépasse, quelque chose que vous ne pouvez manœuvrer, quelque chose dont vous ne pouvez user comme d'une chose, quelque chose qui vous écrase, quelque chose d'irrésistible, quelque chose devant quoi vous êtes nu et impuissant, quelque chose devant quoi vous disparaissez, tout simplement.

Le mystère vous donne une sensation de mort; d'où toute cette recherche sur les « pourquoi ». Pourquoi ceci? Pourquoi cela? Voilà la première chose à se rappeler.

Mais n'allez pas croire que j'évite votre question. Je ne l'évite pas. Je vous dis quelque chose sur le mental: pourquoi il interroge. Et si vous pouvez garder le sens du mystère, je vais vous répondre. Si la saveur du mystère demeure, alors il n'est pas dangereux de répondre, cela peut être utile. Chaque réponse vous entraîne alors dans un mystère plus profond. Toute la chose prend alors une qualité différente. Vous n'interrogez plus alors pour avoir une explication, vous interrogez pour pénétrer plus profondément dans le mystère. Alors, la curiosité n'est pas mentale; elle devient une recherche — une profonde recherche d'être.

Voyez-vous la différence ? Si vous avez envie d'une explication, alors c'est mauvais et je serai le dernier à vous la donner — car je deviendrai ainsi pour vous un ennemi, j'enlèverai toute vie autour de vous. Les théologiens ont fait de Dieu lui-même une chose morte — ils l'ont tellement expliqué, ils ont donné tant de réponses à propos de Dieu que Dieu en est mort. Ce n'est pas l'humanité qui l'a tué, ce sont les prêtres qui l'ont fait mourir. Ils l'ont tellement expliqué que plus aucun mystère n'est resté.

Et qu'est Dieu s'il n'y a en lui aucun mystère ? Si ce n'est qu'une théorie dont on peut débattre, une doctrine à analyser, une croyance qu'on peut accepter ou refuser, alors *vous* êtes supérieur, et ce Dieu n'est qu'une pièce de votre bric-à-brac cérébral — c'est une chose morte.

Chaque fois que je vous parle, rappelez-vous toujours ceci : ce que je dis, ce n'est pas pour tuer votre quête, ce n'est pas pour vous fournir des explications. Cela ne m'intéresse pas de vous donner des réponses. Bien au contraire : c'est pour intensifier votre recherche, pour vous faire pénétrer profondément les mystères.

Mes réponses provoqueront en vous des questions de plus en plus profondes et puis le moment viendra où toute interrogation tombera d'elle-même. Non pas parce que vous aurez reçu toutes les réponses, mais parce que toute réponse est vaine. Et alors... Le mystère est total, il est partout, hors de vous et en vous ; alors, vous en faites partie ; alors, vous vous laissez emporter. Alors vous aussi vous êtes devenu un être mystérieux. Et alors seulement s'ouvrent les portes.

Maintenant, je puis vous répondre et vous dire pourquoi je suis avec vous et pourquoi vous êtes ici avec moi. Tout d'abord : ce n'est pas seulement ici et à cet instant que vous êtes avec moi ; vous l'avez été auparavant. La vie est tellement cohérente, elle ressemble au courant d'un fleuve. Nous la divisons en passé, présent et futur, mais cette division est uniquement d'ordre utilitaire. La vie ne se divise pas, le courant de la vie est simultané.

Le Gange à sa source, le Gange qui traverse les montagnes, l'Himalaya, le Gange qui coule dans la plaine, le Gange qui se jette dans l'océan : c'est un seul fleuve ! Il est simultanément le Gange d'un bout à l'autre. L'origine et le terme, le commencement et la fin ne sont pas deux choses séparées — c'est un courant unique. Il n'y a ni passé ni futur, il y a un éternel présent. Il faut bien s'imprégner de cela.

Vous avez été avec moi. Vous êtes avec moi. Il n'est pas question de passé. Si vous pouvez faire silence, si vous pouvez mettre votre mental un peu de côté, si vous pouvez devenir un nuage blanc accroché au sommet d'une montagne, ne pas penser, rien qu'être — vous le ressentirez.

Vous avez été avec moi, vous êtes avec moi, vous serez avec moi. Etre avec moi, cela ne relève pas du temps.

Quelqu'un demanda à Jésus : « Tu parles d'Abraham — comment peux-tu savoir ? » car un long intervalle sépare l'époque d'Abraham de celle de Jésus, des milliers d'années. Et Jésus prononça une phrase très mystérieuse, la plus mystérieuse qu'il ait jamais dite. Il répondit : « Avant qu'Abraham fût, je suis. » Avant qu'Abraham fût, je suis... Le temps s'est effacé.

La vie est un éternel présent. Nous avons toujours été ici et maintenant — depuis toujours, depuis toujours. Les formes ont été différentes, les apparences, différentes, les situations différentes, bien entendu — mais nous avons toujours été, toujours.

Les individus sont des fictions. La vie n'est pas divisée. Nous ne sommes pas pareils à des îles, nous sommes un. Cette unicité, il faut en prendre conscience. Et dès que vous en prenez conscience, le temps disparaît, l'espace n'a plus de sens. Vous êtes soudain transporté hors du temps et de l'espace. Alors, vous êtes — simplement, vous êtes.

Quelqu'un demanda un jour à Bouddha : « Qui es-tu ? » Et Bouddha répondit : « Je n'appartiens à aucune caste. Je suis seulement, je suis, mais je n'appartiens à aucune caste. »

A l'instant même, vous pouvez en avoir la vision. Si vous n'êtes pas en train de penser, qui êtes-vous alors ? Où est le temps ? Y a-t-il un passé ? Y a-t-il alors un futur ? *Ce moment-ci* devient alors l'éternité. Le cours entier du temps n'est qu'un maintenant long-temps prolongé. L'espace tout entier n'est qu'un ici élargi.

Dès lors, quand vous demandez pourquoi je suis ici, ou pour-quoi vous êtes ici, c'est parce que c'est la seule manière d'être. Je ne peux être nulle part ailleurs. Vous ne pouvez être nulle part ailleurs. C'est ainsi que nous nous sommes trouvés réunis ensemble.

Il est possible que vous ne soyez pas capable de le voir tout de suite. Ce n'est pas encore très clair pour vous, parce que votre propre inconscient ne vous est pas encore très clair, parce que vous ne vous connaissez pas dans votre totalité. Un dixième seulement de votre être vous est connu ; les neuf dixièmes qui restent sont dans l'obscurité.

Vous ressemblez à une forêt où il y a une petite clairière. On a abattu des arbres et créé un petit espace pour y habiter. Mais au-delà de cette petite clairière, il y a la forêt ténébreuse. Vous n'en connaissez pas les limites. Et l'obscurité et les bêtes sauvages vous effraient tellement que vous ne quittez jamais votre clairière. Mais votre clairière n'est qu'une partie de cette sombre forêt — vous ne connaissez qu'une partie seulement de votre être.

Lorsque je vous vois, je vois votre totale obscurité, toute la forêt que vous êtes. Et dès que je vois un seul individu dans sa totalité, tous les individus s'y trouvent inclus, car cette forêt n'est pas séparée. Dans cette obscurité, les limites se rejoignent, se fondent et deviennent une.

Vous êtes ici. Si je deviens trop attentif à un individu seul, je me concentre. Mais cependant, même en me concentrant, je sens continuellement vos limites se mêler aux autres. Je peux donc, pour l'une ou l'autre raison, vous considérer individuellement ; mais en réalité, il n'en est pas ainsi. Quand je ne me concentre pas, je vous regarde simplement, sans vous voir — rien qu'un regard et puis

vous n'êtes plus là. Vos limites se fondent avec celles de tous les autres. Pas seulement avec les hommes et les autres êtres humains, mais avec les arbres, avec les pierres, avec le ciel, avec tout. Les limites sont des fictions et les individus sont donc fictifs.

Je suis ici parce que je ne puis être ailleurs. Telle est la vie. Mais c'est difficile de l'accepter. Pourquoi est-ce difficile de l'accepter ? Parce qu'alors vous ne pouvez plus la manipuler : la vie devient alors plus forte que vous.

Si je vous dis que vous êtes ici parce que vous êtes un grand chercheur de vérité, vous vous sentez tout aise. Si vous êtes ici parce que vous êtes un grand chercheur de vérité, alors l'ego est comblé. Vous pouvez alors, si vous le choisissez, vous en aller. C'est vous qui choisissez ; alors vous dirigez la vie, vous n'êtes pas conduit par elle.

Mais je ne dis pas cela, je dis que vous êtes ici parce que la vie s'est présentée ainsi. Vous n'avez pas pu choisir, vous n'avez pas choisi. Même si vous vous en allez, ce ne sera pas votre choix. A nouveau, ce sera la manière dont la vie se déroule pour vous. Si vous choisissez de rester, ce n'est pas davantage un choix. Choisir est impossible. Choisir n'est possible que pour l'ego.

Lorsque l'ego n'est pas nourri, on se sent mal à l'aise, dans l'inconfort. Il y a donc deux façons de se sentir à l'aise. L'une est de nourrir sans cesse l'ego, l'autre consiste simplement à le laisser tomber. Et, rappelez-vous, la première façon est provisoire. Plus vous nourrissez l'ego, plus il en redemande et cela n'a pas de fin.

Aussi je vous le répète : la vie a fait que je suis ici et que vous êtes ici. Cela s'est produit à de nombreuses reprises dans le passé et cela continuera de se produire de la même manière.

Si vous pouvez réaliser cela, des possibilités beaucoup plus grandes s'offriront immédiatement. Si vous réalisez cela, vous vous ouvrirez davantage, vous serez moins fermé, plus vulnérable, plus

réceptif. Alors, vous n'avez plus peur. Alors la vie peut passer à travers vous, elle devient simplement une brise ; vous devenez un espace vide, la vie vient et s'en va... et vous le permettez. Permettre est le secret — le secret de tous les secrets.

C'est pourquoi j'insiste et je souligne que vous n'êtes pas ici à la suite d'un choix quelconque de votre part. En ce qui me concerne, il ne peut y avoir de choix, puisque je ne suis pas. En ce qui vous concerne, peut-être avez-vous l'illusion d'être ici parce que vous l'avez choisi — mais ce n'est pas la réalité.

Et je ne vais pas nourrir votre ego, car il doit être détruit. C'est là toute ma tâche : chercher à vous détruire — car une fois que vos limites sont détruites, vous êtes infini. Cela peut se produire à l'instant même : rien ne s'y oppose — sauf votre attachement.

Nombreux sont ceux qui viennent me demander : « Avons-nous déjà été avec toi auparavant ? » Si je leur dis oui, ils se sentent tout heureux. Si je leur dis non, ils se sentent rejetés, déprimés. Pourquoi ? Nous vivons dans des fictions. Vous êtes ici avec moi — ce n'est pas tellement important. Vous avez été avec moi dans le passé : voilà qui semble plus important. Et vous manquez ce moment-ci, celui où vous pouvez être *réellement* avec moi : car être avec moi n'est pas un phénomène physique. Vous pouvez être assis à mes côtés et n'être peut-être pas avec moi. Vous pouvez vous attacher à moi pendant des années et n'être peut-être pas un seul moment avec moi. Car être avec moi signifie uniquement que vous n'êtes pas.

Je ne suis pas, et si, ne fut-ce qu'un instant, vous n'êtes pas là non plus, il se produit une rencontre — deux vacuités se rejoignent. Rappelez-vous : seules deux vacuités peuvent se réunir — aucune autre réunion n'est possible. Chaque fois qu'il y a réunion, cela signifie la fusion de deux vacuités.

L'ego est très solide — trop consistant pour fusionner. Aussi, vous vous heurtez, vous vous battez, mais vous ne pouvez vous rejoindre. Vous pouvez croire que cet affrontement de deux egos est une réunion. C'est une sorte de réunion : vous vous rejoignez,

mais vous n'êtes jamais réunis. Vous vous rencontrez et cependant, ce n'est pas une rencontre. Vous vous touchez l'un l'autre et cependant vous restez intacts. Votre vide intérieur reste une terre vierge — on n'y a jamais pénétré.

Mais lorsque l'ego n'est pas là, lorsque vous ne ressentez pas trop le « je », lorsque vous ne pensez pas du tout à vous-même, lorsqu'il n'y a pas de soi... c'est ce que Bouddha appelle *anatta*, le non-soi, *no-selfness*. Bouddha fut très mal compris. En Inde, on parlait de l'*atma*, le soi, le soi ultime. Chacun était à la recherche du soi ultime, cherchait comment devenir le soi ultime. Et puis Bouddha s'en vient dire : « Il n'y a pas de soi à atteindre ; de grâce, devenez plutôt un non-soi ! » On ne put accepter son enseignement. Bouddha fut chassé de son pays. Il ne fut accepté nulle part. Un Bouddha est toujours rejeté. Où qu'il aille, on le mettra dehors, parce qu'il vous touche si profondément que vous ne pouvez le supporter. Il dit que vous n'êtes pas.

Lorsque vous êtes vide, lorsque n'existe qu'une vacuité, la rencontre se produit. Quiconque est capable d'être vide connaîtra la fusion. Et c'est la seule façon de devenir un avec l'existence. Vous pouvez l'appeler amour, vous pouvez l'appeler prière, vous pouvez l'appeler méditation, c'est comme vous voulez.

Vous êtes ici parce que la vie est faite ainsi. Je suis ici parce que la vie s'est faite ainsi pour moi.

Et cette possibilité que vous avez d'être près de moi, vous pouvez aussi bien en tirer profit qu'en faire mauvais usage, ou même la manquer tout à fait. Si vous la manquez, ce ne sera pas non plus la première fois. A de nombreuses reprises, vous vous êtes trouvé avec moi — ou peut-être pas exactement avec moi. A de nombreuses reprises, vous vous êtes trouvé avec un Bouddha : c'est-à-dire que vous étiez avec moi. Très souvent, vous vous êtes trouvé près d'un Jina, près d'un Mahavira : c'est-à-dire que vous étiez avec moi. Très souvent, vous avez été près de Jésus, ou de Moïse, ou de Lao Tseu : c'est-à-dire que vous étiez avec moi. Car Lao Tseu

ou Bouddha sont absolument indéfinissables : ils sont deux vacuités et deux vacuités n'ont rien qui les distingue l'une de l'autre.

Peut-être avez-vous été avec Lao Tseu et je dis que vous étiez alors avec moi, car rien ne permet de faire une distinction quelconque. Lao Tseu est une vacuité. Deux vacuités sont exactement semblables, vous ne pouvez les distinguer l'une de l'autre.

Mais vous êtes passé à côté. Vous êtes passé à côté très souvent et vous pouvez encore manquer l'occasion.

Et, n'oubliez pas, vous êtes raisonnable, habile, calculateur. Même si vous manquez l'occasion, vous le ferez très raisonnablement. Vous rationaliserez la chose, vous direz qu'il n'y avait rien à gagner, voilà tout. Ou bien, vous trouverez des raisons pour avoir manqué l'occasion et pour vous cacher le fait.

Si vous devenez attentif à ce risque que vous avez de manquer l'occasion, la rencontre peut alors se produire immédiatement. Je dis bien *immédiatement* — point n'est besoin de la remettre à plus tard.

Et ce n'est pas un hasard, si la vie a fait que vous êtes ici. Des millions de gens existent pour qui la vie n'a pas tourné de cette façon. Vous *avez* de la chance, mais que ce ne soit pas là un aliment pour votre ego — car si l'ego y trouve quelque chose pour lui, et se renforce, vous avez raté cette chance. Vous êtes favorisé, mais l'alternative reste ouverte : vous pouvez y réaliser votre croissance, vous pouvez aussi y renoncer. Et cette situation est rare, rare pour plusieurs raisons.

La première, c'est qu'il est très difficile d'être attiré vers une personne qui est vide ; c'est très difficile car la vacuité n'est pas une force tellement magnétique. Vous êtes attiré par quelqu'un qui a quelque chose en lui. Pourquoi ? Parce que vous avez des désirs. Vous aussi, vous voulez avoir quelque chose.

Vous êtes attiré par un politicien qui a du pouvoir parce que vous

aimez le pouvoir, parce que vous voulez du pouvoir. C'est pourquoi quiconque en détient devient l'idole, le héros. Vous êtes attiré par une personne fabuleusement riche. Parce que vous êtes pauvre, vous avez au fond de vous envie de richesses et quiconque en possède devient ainsi un idéal. Mais pourquoi serait-on attiré vers une personne qui n'a rien ?

C'est pourtant une chance, une occasion rare. Parfois la vie fait que vous êtes attiré par quelqu'un qui n'a rien, qui est vide. De lui, vous ne retirerez rien du tout : au contraire, avec lui, vous avez tout à perdre. C'est un jeu de hasard. Vous êtes donc un joueur ; c'est pourquoi vous êtes ici.

Et à moins de tout miser, vous perdrez, car ce jeu ne peut être joué à moitié — les mises partielles ne sont pas admises, ce n'est pas la règle du jeu. Aussi, ne gardez rien, jetez-y tout ce que vous avez. C'est dangereux et plein de risques. C'est pourquoi je dis qu'il est rare d'être attiré vers un Bouddha ou un Jésus. Très peu le sont.

A propos de Jésus, vous savez qu'il avait très peu de disciples, douze seulement. Et des hommes vraiment ordinaires : un pêcheur, un bûcheron, un paysan, des gens sans aucune importance, des gens du commun, simplement. Pourquoi des gens aussi ordinaires sont-ils attirés vers Bouddha ou Jésus ?

Etre ordinaire est une qualité très peu ordinaire, car ceux qui ne sont pas des gens ordinaires, eux sont pris dans quelque « ego trip », un fantasme de l'ego — richesse, pouvoir, rang social. Un fermier, un pêcheur, un bûcheron — des gens insignifiants, absolument ordinaires, ne cherchant pas la réussite — eux sont attirés par Jésus.

Etre ordinaire est chose rare ; être absolument ordinaire est vraiment extraordinaire. On rapporte que les maîtres zen n'ont jamais cessé de dire : « Devenez ordinaire et vous deviendrez alors extraordinaire. » Car tous les vivants ordinaires essaient d'être extraordinaires — ce qui est chose très ordinaire.

Restez simplement ordinaire. Cela veut dire : ne rien rechercher,

ne viser aucune réalisation, ne poursuivre aucun but, vivre simplement moment par moment, vous laissez porter. C'est ce que je vous disais : dérivez comme un nuage blanc.

Que vous soyez ici est chose rare pour d'autres raisons encore, car le mental humain a toujours peur de la mort. Il s'accroche à la vie, il a soif de la vie. Même dans la détresse, il s'accroche à la vie... il craint profondément la mort. Et quand quelqu'un vient à moi, il vient en vérité pour mourir, il vient pour disparaître.

Je serai pour lui un abîme, un gouffre sans fond dans lequel il tombera, tombera, tombera et n'arrivera nulle part... ! Si vous regardez en moi, vous vous sentirez pris de vertige. Si vous me fixez dans les yeux, vous verrez l'abîme et la peur alors vous prendra... et puis ce sera la chute sans fin...

Pensez simplement à une feuille tombant dans un gouffre et ce gouffre est infini, il n'a pas de fond ; elle ne peut donc se poser nulle part, elle ne peut que disparaître ; elle tombe, tombe, tombe, et disparaît.

Le voyage religieux a un commencement, mais il ne finit jamais. Vous venez à moi, vous tombez en moi — vous disparaissez, vous n'arrivez jamais nulle part. Mais cette disparition est délicieuse. Aucun autre délice n'a existé, aucun autre délice n'existe : le délice d'une disparition *totale* !

Tout comme une goutte de rosée disparaît le matin, au lever du soleil ; ou encore, tout comme une lampe à huile qui brûle, la nuit, et dont la flamme s'éteint quand vient un souffle de vent, et c'est l'obscurité... la flamme a disparu et vous ne pouvez plus la trouver nulle part : vous disparaissez de la même façon.

Il est rare de rechercher le suicide : cela, c'est un suicide — le vrai suicide ! Vous pouvez tuer le corps n'importe où, mais vous ne pouvez tuer le soi n'importe où. Ici, vous êtes prêt pour le suicide ultime — la mise à mort du soi.

Mais ne prenez pas toutes ces choses pour des explications : elles n'en sont pas. Je suis toujours anti-explications !

Si tout ceci vous rend plus mystérieux, si tout ceci vous rend plus flou, tant mieux. Si votre mental s'en va en fumée, si vous ne savez plus de quoi il en retourne, vous vous trouverez dans les meilleures conditions.

Quelle est la direction du vent ? Y a-t-il dans l'ère présente, des possibilités particulières ?

Osho,
Comme tous les nuages, les nuages blancs sont dirigés par le vent.
Quelle est la direction actuelle du vent ?
Y a-t-il, dans l'ère présente, des possibilités particulières ?

Les nuages blancs ne sont pas dirigés par le vent. Le phénomène de la direction n'existe que lorsqu'il y a résistance.

Si le nuage blanc veut aller à l'Est et si le vent souffle vers l'Ouest, alors il y a direction — parce qu'il y a une résistance. Mais si le nuage ne va nulle part, Est et Ouest ont le même sens, il n'y a pas de résistance ; s'il n'y a aucune volonté de la part du nuage, le vent alors ne peut le diriger.

Vous ne pouvez diriger quelqu'un que s'il n'est pas prêt à se laisser emporter, à se détendre, à se laisser aller. Mais le comportement du nuage représente le véritable abandon. Si le vent dit l'Est, le nuage est prêt ; déjà, il est en mouvement vers l'Est. Il n'y a pas eu la moindre pensée, non ; il n'y a pas eu le moindre refus. Si le nuage allait vers l'Ouest et si le vent se met à souffler vers l'Est, le nuage alors s'en va vers l'Est.

Le vent ne dirige pas. Il ne faut une direction que lorsqu'il y a une opposition.

Certains viennent et me disent : « Dirige-nous. » Et je sais ce qu'ils disent : « Guide-nous. » Et je sais ce qu'ils disent — ils ne

sont pas prêts. Sinon, quel besoin auraient-ils d'être dirigés et guidés ?

Il suffit que vous soyez ici avec moi pour que tout arrive — le vent souffle vers l'Est et vous vous mettez à dériver vers l'Est. Pourtant, vous dites : « Guide-nous. » Vous dites : « Dirige-nous. » Vous dites en réalité que vous vous opposez. Vous avez le refus en vous, vous avez le rejet en vous. Vous voulez vous battre. C'est une chose. Et s'il n'y a aucune volonté de la part du nuage, comment pouvez-vous distinguer lequel est le nuage et lequel est le vent ? La frontière apparaît avec la volonté.

Rappelez-vous — il faut que cela devienne le fondement de votre vision intérieure : la séparation entre vous et moi n'existe que par votre volonté. Vous êtes là, entouré d'une volonté. Et puis j'apparais et le conflit éclate.

Un nuage n'a aucune volonté, où est alors la séparation ? Où finit le nuage, où commence le vent ? Vent et nuage sont un. Le nuage fait partie du vent, le vent fait partie du nuage. Le phénomène est un, il est indivisible.

Et le vent ne cesse de souffler dans toutes les directions. Il tourne, il change. Il est toujours en train de courir d'un coin à un autre. En réalité, il n'a pas de direction. Il n'a pas de plan. Rien de tout cela n'est porté sur une carte. Personne n'est là pour le guider et pour lui dire : va maintenant à l'Est, va maintenant à l'Ouest. C'est l'existence tout entière qui le fait tournoyer. C'est une existence tournoyante — toutes les directions lui appartiennent.

Et quand je dis : « Toutes les directions », j'entends par là à la fois le bien et le mal, à la fois le moral et l'immoral. Quand je dis : « Toutes les directions », j'*entends bien* toutes les directions. Le vent souffle dans toutes les directions. Il en a toujours été ainsi.

Rappelez-vous par conséquent : il n'y a pas eu d'époque spécifiquement religieuse ni d'époque anti-religieuse — il ne peut y en avoir. Si les gens ont de telles idées, c'est que cela émoustille leur ego.

En Inde, les gens pensent que jadis, il y a très longtemps, la terre a connu un âge religieux — alors qu'aujourd'hui, tout s'est dégradé, c'est l'âge noir. Tout cela n'est que stupidité. Il n'y a pas d'âge religieux ni d'âge anti-religieux. La religiosité *n'a rien* à voir avec le temps, mais bien avec la qualité du mental.

Aussi, la question n'est pas de savoir si le nuage va vers l'Est — et alors il sera religieux — ou s'il va vers l'Ouest — et alors il sera anti-religieux, non. Si le nuage ne veut rien, le nuage est religieux, *où qu'il aille*. Si le nuage veut quelque chose, alors, où qu'il aille, il est irréligieux.

Les deux types de nuages existent — quelques-uns qui n'ont pas de volonté propre ; des millions qui ont des intentions, des projections, des désirs et des idées : ils luttent contre le vent. Plus ils luttent, plus ils se créent d'angoisse. Et lutter ne mène nulle part, car il n'y a rien à faire. Que vous vous battiez ou non, le vent soufflera vers l'Est et il vous faudra bien aller vers l'Est. Tout ce que vous pouvez emporter avec vous, c'est l'idée que vous vous êtes battu et que vous êtes un grand guerrier. C'est tout.

Mais celui qui comprend cesse de lutter. Il ne tente même pas de nager, il suit simplement le courant. Il se sert de celui-ci comme d'un véhicule ; il devient un avec lui et va avec lui. C'est ce que j'appelle l'abandon — *surrender* — et c'est ce que les Ecritures anciennes ont appelé : l'attitude du *devotee*, du disciple fervent. Cet état d'abandon, vous n'y êtes pas. Désormais, vous irez partout où vous poussera le vent, n'ayant plus aucune volonté propre.

Et cela a toujours existé. Dans le passé, il y a eu des Bouddhas, des nuages blancs flottant dans le ciel ; aujourd'hui, il y a des Bouddhas, des nuages blancs flottant dans le ciel. Dans le passé, il y a eu de furieux nuages noirs, pleins de volonté, de désir, du futur. Il y en a aujourd'hui également.

Volonté et désirs font de vous un nuage noir — lourd. Sans volonté, sans désir, vous êtes un nuage blanc — léger ; et les deux possibilités vous sont toujours offertes. C'est à vous de vous laisser aller à l'abandon... ou pas.

Ne pensez pas au temps ou à l'époque. Temps et époque sont indifférents. Ils n'obligent personne à devenir un Bouddha, ils n'empêchent personne de devenir un Bouddha. Le temps et les époques n'ont aucune importance. Laissez-vous être vide — et c'est l'âge d'or. Laissez-vous déborder de désir — et c'est l'âge le plus sombre qui soit, le *Kali Yuga*. C'est vous qui créez autour de vous votre temps et votre époque. Vous vivez dans l'ère et le temps qui vous sont propres.

Et rappelez-vous, ce n'est pas de la sorte que nous sommes contemporains. Quelqu'un comme Jésus est un personnage ancien! Même s'il est ici, il n'en est pas moins un personnage ancien. Sa vie est à ce point éternelle que vous ne pouvez le qualifier de moderne! Son existence est d'une telle totalité que vous ne pouvez dire qu'il appartient à une portion du temps. Il ne fait pas partie de ce monde avec ses modes qui passent.

En vivant avec l'absolu, vous devenez absolu. En vivant avec l'éternel, vous devenez éternel. En vivant avec l'intemporel, vous devenez intemporel.

Mais la question posée est également pertinente d'un autre point de vue. Partout dans le monde, on a le sentiment qu'approche un âge, une certaine ère, un apogée — quelque chose est sur le point d'exploser — comme si nous arrivions à un point crucial de l'évolution humaine. Mais je voudrais vous dire ceci: c'est encore l'ego qui fantasme sur l'époque. Chaque époque pense la même chose; les choses vont arriver à leur apogée avec *nous*; nous sommes là, quelque chose de spécial va donc se passer sur la terre. Il en a toujours été ainsi!

On raconte que lorsqu'Adam et Eve furent chassés du Jardin d'Eden, Adam dit à Eve en franchissant la porte: « Nous sommes en train de vivre la plus grande transformation de toute l'histoire! » Le tout premier homme, déjà, parlait et pensait: « La plus grande transformation! »

Et par la suite, chaque époque a cru que les choses parvenaient à

leur apogée, à un point ultime, à un point oméga, où tout allait exploser et où naîtrait un être nouveau. Mais ce sont là des espoirs, des fantasmes de l'ego qui n'ont guère de sens. Vous resterez ici-bas quelques années et puis d'autres viendront et ils penseront la même chose.

L'apogée *est* atteint — non pour l'époque, mais pour l'être, l'individu. Le sommet est atteint, mais s'il l'est, c'est toujours par un état conscient, non par un inconscient collectif.

Vous pouvez devenir quelqu'un de religieux. Et l'époque est favorable; elle est toujours favorable. Et ne pensez pas trop aux autres, car ce serait peut-être simplement vous fuir vous-même. Ne pensez pas à l'époque, ne pensez pas à l'humanité; le mental est si malin, le mental humain est si rusé, vous ne pouvez pas savoir à quel point.

J'ai reçu une lettre d'un ami, qui m'écrit qu'il a été tellement déçu dans toutes ses affaires de cœur — chaque fois qu'il tombait amoureux, il était si malheureux — qu'il avait cessé d'aimer les individus et s'était mis à aimer l'humanité entière. Mais il est évidemment facile d'aimer l'humanité tout entière et ceux qui ne peuvent être amoureux, ceux-là aimeront toujours l'humanité tout entière. Ce n'est pas difficile. Aimer un individu, par contre, est très, très difficile, cela est infernal. Cela peut être l'enfer lui-même, parce que cela peut devenir le paradis.

Nous ne cessons de nous dérober. On se met à penser aux autres uniquement pour éviter de penser à soi-même. On se met à penser à l'époque, à l'ère, aux planètes et à ce qui va se passer dans la conscience humaine, simplement pour éviter de faire face au problème de fond: que va-t-il arriver à mon état de conscience à moi?

Votre état de conscience doit être l'objectif. Et, pour l'atteindre, toutes les époques sont favorables.

Troisième matin

Pourquoi choisissons-nous le plus souvent d'être malheureux ?

Osho,
Tu nous as raconté, il y a quelque temps, l'histoire d'un vieil homme qui avait plus de cent ans et à qui l'on avait demandé, le jour de son anniversaire, pourquoi il était toujours heureux. Il répondit: « Chaque matin, à mon réveil, j'ai le choix entre être heureux ou être malheureux, et je choisis d'être heureux. »
Comment se fait-il que nous choisissons le plus souvent d'être malheureux ? Comment se fait-il que nous ne sommes pas conscients d'avoir le choix ?

C'est un des problèmes humains les plus complexes. Il exige une profonde réflexion. Et ce n'est pas de la théorie : cela vous concerne.

C'est ainsi que chacun se comporte : on choisit toujours le mauvais côté, on choisit toujours la tristesse, la dépression, le malheur. Il doit y avoir à cela des raisons profondes. Et il y en a.

En premier lieu, le mode d'éducation y joue un rôle très

important. Si vous êtes triste, vous en tirez quelque chose, vous y gagnez toujours. Si vous êtes joyeux, vous y perdez toujours.

Dès sa naissance, un enfant éveillé commence à sentir la différence. Chaque fois qu'il est triste, chacun le console, il y gagne de la sympathie. Chacun s'efforce d'être tendre avec lui, il y gagne de l'amour. Et plus encore: chaque fois qu'il est triste, chacun fait attention à lui, il y gagne de l'attention. Et l'attention des autres agit comme un aliment pour l'ego, elle le stimule, comme l'alcool. Elle vous donne de l'énergie ; vous avez l'impression d'être quelqu'un. De là ce si grand besoin, ce désir si vif d'attirer l'attention.

Si chacun fait attention à vous, vous devenez important. Si personne ne vous regarde, vous avez l'impression de ne pas être là, vous n'existez plus, vous êtes inexistant ; les gens qui font attention à vous, qui prennent soin de vous, vous donnent de l'énergie.

L'ego existe dans la relation. Plus on fait attention à vous, plus vous gagnez de l'ego. Si personne ne fait attention à vous, l'ego se dissout. Si chacun vous a complètement oublié, comment l'ego peut-il exister ? Comment pouvez-vous avoir l'impression d'être quelqu'un ? De là, ce besoin de sociétés, d'associations, de clubs. Dans le monde entier, il y a des clubs — le Rotary, le Lion's, les loges maçonniques — des millions de clubs et de sociétés. Ces sociétés et ces clubs ne sont là que pour donner de l'importance à ceux qui ne peuvent attirer autrement l'attention.

C'est difficile de devenir président d'un pays. C'est difficile de devenir le doyen d'une corporation. C'est plus facile de devenir le président du Lion's Club — ainsi un groupe défini vous porte attention ; vous êtes très important — sans rien faire ! Dans les Lion's Clubs, les Rotary Clubs, on ne fait rien du tout et pourtant on a l'impression d'être quelqu'un d'important. Et on ne cesse d'y changer de président — cette année-ci, c'est l'un ; l'année suivante, c'est l'autre. Ainsi, chacun reçoit de l'attention ; c'est un arrangement mutuel qui permet à chacun de se sentir important.

Dès sa naissance, l'enfant apprend la politique. Cette politique,

c'est : ayez l'air malheureux, vous attirez alors la sympathie, chacun alors vous prête attention. Ayez l'air malade, vous devenez important. Un enfant malade devient tyrannique ; la famille entière doit le suivre — tout ce qu'il dit fait autorité. Lorsqu'il est joyeux, personne ne l'écoute. Lorsqu'il est en bonne santé, personne ne s'en occupe. Lorsqu'il est exemplaire, personne ne fait attention. Nous commençons dès la naissance à choisir le côté malheureux, le côté triste, le côté pessimiste, le côté sombre de la vie. C'est le premier point.

Une deuxième chose à ce propos : lorsque vous êtes joyeux, lorsque vous êtes heureux, lorsque vous vous sentez dans l'extase et la félicité, chacun est jaloux de vous. Jaloux, cela veut dire hostile. Alors, personne n'est amical, chacun est un ennemi. Ainsi avez-vous appris à ne pas être heureux au point de provoquer l'hostilité de chacun, à ne pas montrer votre joie, à ne pas rire.

Regardez les gens quand ils rient. Leur rire est calculé, ce n'est pas un rire franc, il ne leur sort pas du fond des tripes. D'abord, ils vous regardent, puis ils jugent... et alors ils rient. Et ils rient dans une certaine mesure — dans la mesure où vous le tolérerez, dans la mesure où ce ne sera pas pris de travers, dans la mesure où personne ne sera jaloux.

Même nos sourires sont politiques. Et le rire a disparu, le bonheur est complètement ignoré, et l'extase est presqu'impossible, elle n'est pas permise. Si vous êtes malheureux, personne ne croira que vous êtes fou. Si vous nagez dans l'extase et dansez, chacun vous prendra pour un fou. La danse est rejetée, le chant n'est pas admis. Un homme est-il heureux ? Nous pensons aussitôt que quelque chose ne tourne pas rond.

Quelle sorte de société est donc la nôtre ? Si quelqu'un est malheureux, tout va bien : il est dans les normes, car la société tout entière est plus ou moins malheureuse. Il en est membre, il est avec nous. Si quelqu'un est dans une joie extatique, nous pensons qu'il est devenu complètement dingue, qu'il est fou. Il n'est pas des nôtres — et nous nous sentons jaloux. Par jalousie, nous le

condamnons. Par jalousie, nous tenterons par tous les moyens de le ramener dans son ancien état. Et cet ancien état, nous l'appelons « normalité ». Psychanalystes et psychiatres viendront au secours de cet homme pour le ramener dans le malheur normal.

En Occident, la société tout entière s'élève contre les produits psychédéliques. La loi, l'Etat, le gouvernement, les juristes, les tribunaux, les législateurs, les prêtres, les papes — tous s'y opposent. En réalité, ils ne sont pas contre les drogues psychédéliques: ils ne veulent pas que les gens connaissent l'extase. Ils ne sont pas contre l'alcool, ni contre d'autres produits qui sont des drogues, mais ils sont contre les produits psychédéliques parce que ceux-ci peuvent provoquer une transformation chimique; cette vieille gangue dont vous a enveloppé la société et cet enfermement dans la souffrance peuvent être brisés, vous pouvez les faire sauter, vous pouvez en sortir, ne fût-ce que quelques instants et connaître l'extase.

Notre société ne peut autoriser l'extase. L'extase est la révolution majeure. Je le répète: l'extase est la révolution majeure. Si les gens devenaient extatiques, la société entière devrait se transformer: car cette société est fondée sur la souffrance. Si les gens étaient heureux, vous ne pourriez sûrement pas les mener à la guerre — au Viêt-nam, en Egypte ou en Israël. Quelqu'un d'heureux se mettrait simplement à rire en disant: « C'est absurde! » Si les gens étaient heureux, vous ne pourriez leur donner l'obsession de l'argent. Ils ne gaspilleraient pas leur vie entière uniquement à amasser de l'argent. Pour eux, cela ressemblerait à de la folie que quelqu'un détruise sa vie entière, échange cette vie contre une chose morte comme l'argent, meure en amassant de l'argent. Et cet argent restera là après sa mort. C'est d'une absolue stupidité! Mais cette stupidité, on ne peut la voir à moins d'être dans l'extase du bonheur.

Si les gens étaient dans l'extase, le modèle de cette société devrait entièrement changer. L'existence de cette société est basée sur la souffrance. Cette société investit beaucoup dans la souffance. Nous

élevons nos enfants en conséquence: dès leur naissance, nous leur créons un penchant pour la souffrance. C'est pourquoi ils choisissent toujours d'être malheureux.

Le matin, chacun se trouve devant un choix. Et pas seulement le matin, mais en réalité à chaque moment, le choix se présente entre être malheureux ou être heureux. Et vous choisissez toujours d'être malheureux, parce que c'est un investissement. Vous choisissez toujours d'être malheureux parce que c'est devenu une habitude, un *pattern*, un modèle. Vous l'avez toujours fait, vous êtes devenu très habile à ce jeu. C'est devenu une routine. Dès qu'il doit choisir, votre mental se dirige immédiatement vers la souffrance.

On dirait que la souffrance est au bas d'une descente et l'extase, au sommet d'une côte. L'extase semble très difficile à atteindre — alors qu'elle ne l'est pas. La réalité est tout à fait à l'opposé. L'extase est en bas, la souffrance, en haut. Etre malheureux, c'est quelque chose de très difficile à réaliser, mais vous y avez réussi, vous avez réalisé l'impossible — car être malheureux est tellement contre nature. Personne ne veut être malheureux et chacun l'est.

La société a fait du beau travail. L'éducation, la culture et leurs agents, parents et professeurs, tous ont fait du beau travail! De créateurs extatiques, ils ont fait de malheureuses créatures. Chaque enfant est né suprêmement heureux. Chaque enfant est né dieu. Et chaque homme meurt fou.

Si vous ne retrouvez pas votre enfance, vous ne pourrez pas devenir les nuages blancs dont je parle. C'est là toute votre tâche, votre *sadhana*: comment retrouver, comment récupérer votre enfance. Si vous pouvez redevenir des enfants, alors... alors, il n'y a plus de souffrance. Je ne veux pas dire que, pour un enfant, il n'y a pas des moments de souffrance. Il y en a. Mais pourtant, il n'y a pas de souffrance.

Tâchez de comprendre cela. Un enfant peut être malheureux, il peut être triste, terriblement triste en un instant; mais il est tellement entier dans cette tristesse, il est tellement un avec cette

tristesse qu'il n'y a pas de division. Il n'y a pas d'enfant séparé de sa tristesse. L'enfant ne considère pas sa tristesse du dehors, séparément. L'enfant *est* tristesse — tant il y est impliqué. Et lorsque vous devenez un avec la tristesse, la tristesse n'est plus la tristesse. Si vous devenez à ce point un avec elle, elle a même une beauté qui lui est propre.

Regardez donc un enfant — je veux dire un enfant que l'on n'a pas abîmé. Lorsqu'il est en colère, son énergie toute entière devient alors la colère ; il s'y donne tout entier, sans réserve. Il est devenu colère — il n'est pas en colère. Personne ne peut le maîtriser ni le calmer. Il n'y a plus de mental. L'enfant est devenu colère — il n'est pas en colère, il est devenu la colère. Voyez alors la beauté, la splendeur de la colère. Un enfant n'est jamais laid. Même dans sa colère, il est beau à voir ; il paraît avoir plus de vivacité, de vitalité, de vie : un volcan près de l'éruption. Un si petit enfant, une si grande énergie pouvant, telle l'énergie atomique, faire exploser tout l'univers ! Et, cette colère passée, l'enfant sera silencieux. Après sa colère, l'enfant deviendra très paisible. Après sa colère, l'enfant va se détendre. Nous pourrions croire qu'il est très malheureux d'être dans une colère pareille, mais l'enfant n'est pas malheureux — il y a pris plaisir.

Si vous devenez un avec tout, vous deviendrez heureux. Si vous vous séparez de tout, même de la joie, vous serez malheureux.

Voici donc la clé : être séparé en tant qu'ego est la source de toute souffrance. Etre un, se fondre avec tout ce que vous apporte la vie, y être si intensément, si totalement que vous n'existez plus, que vous disparaissez... et tout est alors source de joie. Le choix est là, mais vous n'en avez même plus conscience. Depuis si longtemps vous avez sans cesse mal choisi, c'est devenu une habitude à tel point ancrée en vous que vous faites ce choix automatiquement. Le choix n'existe plus.

Devenez attentifs. Chaque fois que vous choisissez d'être malheureux, rappelez-vous : vous avez le choix. Cette prise de conscience elle-même vous aidera — être attentif à cette idée que j'ai le

choix et que je suis responsable, et que c'est quelque chose que je me fais à moi-même : c'est moi qui le fais. Vous sentirez immédiatement une différence. Le mental aura une autre qualité. Il vous sera plus facile de prendre la direction du bonheur.

Une fois que vous savez que c'est vous qui choisissez, toute la chose alors devient un jeu. A ce moment-là, si vous voulez être malheureux, soyez-le, mais rappelez-vous que c'est vous qui avez choisi, et ne vous plaignez pas. Personne d'autre n'en est responsable. Ce drame est le vôtre. Si vous l'aimez comme *cela*, si vous aimez qu'il soit du genre triste, si vous voulez passer votre vie dans la tristesse, c'est le choix que vous faites, le jeu que vous jouez. Jouez-le bien !

Mais alors n'allez pas demander aux autres comment ne pas être malheureux. C'est absurde. N'allez pas demander alors à des maîtres, à des gourous comment faire pour être heureux. S'il existe des soi-disant gourous, c'est parce que vous êtes insensés. Vous inventez le malheur, et puis vous allez demander à d'autres comment le faire disparaître. Et vous continuerez à inventer du malheur, parce que vous n'êtes pas attentifs à ce que vous faites.

A partir de cet instant-ci, essayez, essayez d'être joyeux et heureux.

Je vais vous révéler l'une des lois essentielles de la vie. Peut-être n'y aviez-vous jamais pensé. On vous a dit — la science entière se fonde là-dessus — qu'il y a à la base, cause et effet. Vous créez la cause et l'effet s'ensuit. La vie est un enchaînement causal : vous enterrez une semence et elle germera. S'il y a la cause, l'arbre apparaîtra. Il y a du feu ; vous y mettez la main et elle sera brûlée. Il y a une cause et l'effet doit suivre. Vous absorbez du poison et vous mourrez. Vous vous chargez de la cause et l'effet en découle.

C'est là une des lois scientifiques les plus fondamentales : cause et effet constituent l'enchaînement secret de tous les processus vitaux. La religion connaît une deuxième loi, qui est encore plus fonda-

mentale que la précédente. Mais si vous ne la connaissez pas et n'en faites pas l'expérience, cette deuxième loi, plus fondamentale que l'autre, paraîtra absurde.

La religion affirme: provoquez l'effet et la cause suivra. En termes scientifiques, c'est tout à fait absurde. La science dit: s'il y a une cause, il s'ensuit un effet. La religion dit que l'inverse est vrai aussi: vous créez l'effet et, voyez... la cause suit.

Prenez une situation où vous vous sentez heureux. Un ami est venu, quelqu'un que vous aimez vous a rendu visite. Une situation est la cause — vous vous sentez heureux. Ce bonheur est l'effet. La venue de l'être aimé est la cause. Soyez heureux, dit la religion, et l'être aimé vient. Créez l'effet, et la cause suit. Et, c'est *ma* propre expérience, la seconde loi est plus fondamentale que la première. Je l'ai appliquée et cela s'est passé ainsi. Vous n'avez qu'à être heureux et l'être aimé vient. Soyez simplement heureux, et les amis sont là. Soyez simplement heureux et tout en découle.

Jésus dit la même chose en d'autres termes: « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu, et tout le reste suivra. » Mais le Royaume de Dieu est la fin, est l'effet. Cherchez d'abord la fin — la fin, c'est-à-dire l'effet, le résultat. Et c'est ainsi qu'il doit en être. Que vous mettiez une graine en terre et qu'il en résulte un arbre, cela n'est pas tout: mettez un arbre et il y vient des millions de graines. Si la cause est suivie d'un effet, l'effet est à son tour suivi d'une cause. C'est un enchaînement! Cela devient alors un cercle — partez de n'importe où, créez la cause *ou* créez l'effet...

Et je vous le dis, il est plus facile de créer l'effet — car il dépend entièrement de vous ; la cause peut ne pas dépendre autant de vous. Si je dis que je ne puis être heureux que lorsque tel ami est là, cela dépend alors de la présence ou non de cet ami. Si je dis que je ne pourrai être heureux que lorsque je posséderai une fortune donnée, cela dépend alors du monde entier: situations économiques et le reste. Cela peut ne pas se produire et, dans ce cas, je ne pourrai pas être heureux.

La cause me dépasse. L'effet est en moi. La cause est dans

l'environnement, dans les situations, elle est extérieure. *L'effet, c'est moi!* Si je puis créer l'effet, la cause suivra. Choisissez le bonheur — c'est-à-dire choisissez l'effet — et voyez alors ce qui se passe. Choisissez l'extase et voyez ce qui se passe. Choisissez d'être bienheureux et voyez ce qui se passe. Votre vie changera immédiatement et vous verrez se produire des miracles autour de vous — car, maintenant, vous avez créé l'effet et les causes devront suivre.

Ceci vous semblera magique; vous pouvez même l'appeler « la loi de la magie ». La première est la loi de la science, la seconde, la loi de la magie. La religion *est* magie — et vous pouvez être le magicien. C'est cela que je vous enseigne: être le magicien, connaître le secret de la magie.

Essayez-la! Vous avez essayé l'autre toute votre vie — et pas seulement cette vie-ci, mais beaucoup d'autres vies aussi. Maintenant, écoutez-moi! Essayez cette formule magique, ce mantra que je vous donne: créez l'effet et voyez ce qui se passe... Tout de suite, les causes sont là, autour de vous, elles suivent. Et n'attendez pas après les causes: vous avez attendu assez longtemps. Choisissez le bonheur et vous serez heureux.

Où est la difficulté? Pourquoi ne pouvez-vous choisir? Pourquoi ne pouvez-vous baser votre vie sur cette loi? Parce que votre mental, le mental tout entier, qui a été habitué à penser scientifiquement, vous dit que, si vous n'êtes pas heureux et que vous essayez de l'être, ce bonheur sera artificiel. Si vous n'êtes pas heureux et que vous essayez de l'être, ce ne sera que du théâtre, ce ne sera pas réel. C'est ce que prétend la pensée scientifique : ce ne sera pas réel, vous ne ferez que jouer un rôle.

Mais vous ne savez pas. L'énergie de la vie fonctionne d'une façon qui lui est propre: si vous pouvez jouer le rôle totalement, il deviendra la réalité. La seule condition est que l'acteur ne soit pas là. Rentrez-y totalement, il n'y a alors aucune différence. Si vous jouez le rôle à moitié, sans enthousiasme, cela restera alors artificiel. Si je vous dis de danser et de chanter et d'être heureux et si

vous essayez timidement, simplement pour voir ce qui se passe, mais en restant en arrière... et en continuant de penser: ce n'est qu'artificiel, j'essaie mais cela ne vient pas, ce n'est pas spontané... alors, cela restera du théâtre, vous perdrez votre temps.

Si vous essayez, essayez alors à fond. Ne vous retenez pas, rentrez dedans, devenez le rôle que vous jouez — faites se fondre l'acteur dans le rôle qu'il joue et voyez alors ce qui se passe. Cela deviendra réel et vous sentirez que c'est spontané. Vous ne l'avez pas fait — vous saurez alors que c'est arrivé. Mais ce n'est possible que si vous êtes total. Créez l'effet, soyez complètement dedans et puis, voyez et observez les résultats.

Je peux faire de vous des rois sans royaume. Vous n'avez qu'à vous comporter en roi et le faire si totalement qu'à côté de vous, même un vrai roi aurait l'air de jouer un rôle. Et quand toute votre énergie s'y est mise, c'est devenu la réalité ! L'énergie rend tout réel. Et si vous attendez des royaumes, ils ne viendront jamais. Ils ne sont jamais venus même pour un Napoléon, pour un Alexandre le Grand, qui avaient d'immenses royaumes. Ils sont restés malheureux parce qu'ils n'en vinrent jamais à réaliser la seconde loi de la vie, la plus fondamentale, la principale. Alexandre le Grand essayait d'agrandir son royaume, pour devenir un plus grand roi. Il gaspilla toute sa vie à créer son royaume et puis, il n'eut pas le temps d'être roi. Il mourut avant que son royaume fût achevé.

Et nombreux sont ceux à qui cela est arrivé. Le royaume ne peut jamais être achevé, le monde est infini — votre royaume ne peut que rester inachevé. Et avec un morceau de royaume, comment pouvez-vous être tout à fait roi ? Votre royaume doit être forcément limité et avec un royaume limité, comment pouvez-vous être le souverain ? C'est impossible. Pourtant, vous pouvez l'être... vous n'avez qu'à créer l'effet.

Swami Ram, un mystique de ce siècle, était allé en Amérique. Il se faisait appeler Badshah Ram, l'Empereur Ram. Et c'était un mendiant ! Quelqu'un lui dit : « Tu n'es qu'un mendiant et tu te fais toujours appeler l'Empereur ! » — « Ne regarde pas ce que j'ai, dit

Ram, regarde-moi ! » Et il avait raison, car si vous considérez les choses, chacun alors est un mendiant, même un empereur : peut-être est-il un plus grand mendiant, c'est tout. Lorsque Ram dit : « Regarde-moi ! » à ce moment-là, Ram était empereur. Si vous aviez regardé, il y avait là un empereur.

Créez l'effet, devenez l'empereur, soyez un magicien et ce, dès cet instant, car il ne faut pas attendre. On doit attendre, lorsque le royaume doit venir d'abord, lorsque la cause doit d'abord être créée : alors, il faut attendre et attendre et attendre et remettre à plus tard. Il n'y a aucun besoin d'attendre pour créer l'effet. Vous pouvez être empereur à l'instant.

Lorsque je dis : « Soyez ! » soyez l'empereur, simplement et voyez, le royaume suit. Je sais cela par expérience, je ne vous parle pas d'une théorie ou d'une doctrine. Soyez heureux et, à ce moment de bonheur, vous verrez que le monde *entier* est heureux avec vous.

Il y a un vieux dicton : « Quand vous pleurez, vous pleurez seul ; quand vous riez, le monde entier rit avec vous. » Même les arbres, les pierres, le sable, les nuages, tous danseront avec vous si vous pouvez créer l'effet et être extatique : l'existence entière devient alors une danse, une célébration.

Mais cela dépend de vous, si vous pouvez créer l'effet. Et, je vous le dis, vous pouvez le créer. C'est la chose la plus facile qui soit. Si elle semble si difficile, c'est parce que vous ne l'avez pas encore essayé. Alors, faites-en l'essai !

Comment pouvons-nous sortir de nos têtes ?

Osho,
Nous entendons ce que tu dis, mais nous, les Occidentaux, nous gardons l'information dans nos têtes.
Comment pouvons-nous sortir de nos têtes ? Quelles méthodes utiliser ? La force de notre volonté peut-elle nous aider ?

Non, la force de la volonté ne vous sera d'aucun secours. En réalité, la force de volonté n'est pas du tout une force, car la volonté dépend de l'ego ; et l'ego est un phénomène insignifiant, il ne peut guère produire de puissance. Lorsque vous êtes sans volonté, alors vous êtes puissant ; car vous êtes alors un avec le Tout.

A la base, la force de volonté est une sorte d'impuissance. Pour dissimuler le fait que nous sommes impuissants, nous créons la volonté. Nous créons l'opposé pour tromper les autres et nous tromper nous-mêmes. Les gens qui se croient bêtes essaient de prouver qu'ils sont sages. Ils ont constamment conscience d'être bêtes et font par conséquent n'importe quoi pour avoir l'air d'être des sages. Les personnes laides, ou qui se croient laides, essaient toujours de se faire belles, ne serait-ce qu'une beauté peinte, rien qu'un visage, un masque. Les gens faibles essaient toujours d'avoir l'air forts. On crée l'opposé : c'est le moyen de cacher la réalité intérieure.

Hitler est un être faible. C'est pourquoi il a créé autour de lui tant de puissance de volonté : uniquement pour dissimuler le fait.

Quelqu'un de vraiment fort ne se rendra pas compte qu'il est fort. Sa force circule dans ses muscles, elle est là, mais il n'en est même pas conscient. Lao Tseu a dit: « L'homme vraiment vertueux ne sais jamais qu'il l'est ». Un homme réellement moral n'a jamais conscience de l'être. Mais celui qui a conscience d'être moral cache au fond de lui l'immoralité. L'homme qui se croit bon, saint, sage, est un pécheur — et il le sait! Et rien que pour cacher le fait, il crée l'opposé.

La force de volonté n'est pas vraiment une force, mais une faiblesse. L'homme réellement fort n'a pas de volonté propre — sa volonté, c'est le Tout. Il se laisse emporter, comme un nuage blanc, un avec l'existence, en harmonie avec elle.

Votre volonté créera toujours des conflits. Elle vous rétrécira, fera de vous une île, et puis la lutte commencera. Une personne sans volonté est naturellement sans tête. Et rappelez-vous, vous ne pouvez sortir de votre tête. Vous pourriez plus facilement la couper. En sortir est presque impossible, car l'idée même d'en sortir lui appartient. La tête est un fouillis, un chaos. Vous pensez, et vous pensez aussi à ne pas penser. La pensée qui s'oppose à la pensée est aussi de la pensée. Vous n'en sortez pas. Vous pouvez condamner vos pensées, mais cette condamnation est à nouveau une pensée: vous n'êtes arrivés à rien, vous tournez en rond. Vous pouvez continuer à tourner, vous n'en sortirez pas.

Que faire alors? Comment sortir de sa tête? Une seule chose est possible: n'entamez pas une lutte intérieure, ne faites aucun effort pour en sortir, car tout effort serait destructeur. Dès lors que peut-on faire? Veillez, simplement. Soyez — et veillez. N'essayez pas de sortir. Restez là et soyez vigilants. Et si vous pouvez rester en éveil, dans ces instants de vigilance il n'y aura pas de tête. D'un coup, vous serez au-delà. Pas au-dehors: au-delà. D'un coup, vous planerez au-delà de vous-mêmes.

Il y a un conte zen très absurde, comme le sont tous les contes zen. Mais il leur faut être absurdes, car la vie l'est aussi et ils dépeignent la vie telle quelle.

Un maître zen avait coutume d'interroger ainsi ses disciples : « Il y a un certain temps, j'ai mis une oie dans une bouteille. Comme l'oie a grandi et que le col de la bouteille est fort étroit, l'animal ne peut plus sortir. La bouteille est un objet précieux, je ne veux pas la casser ; me voici devant un dilemme. Si on ne lui permet pas de sortir, l'oie mourra. Je pourrais casser la bouteille et l'oie sortirait, mais je n'ai pas envie de casser la bouteille — elle est précieuse. Et je ne veux pas non plus tuer l'oie. Alors, que feriez-vous ? » Voilà le problème ! L'oie est dans la tête et le cou est très étroit. Vous pouvez briser la tête, mais elle est précieuse. Vous pourriez aussi laisser l'oie mourir, mais cela non plus ne peut se faire — car l'oie, c'est *vous*.

Ce vieux maître zen ne cessait donc d'interroger ses disciples, de les battre et de leur dire : « Trouvez une solution ! Car on n'a pas le temps ! » Une fois seulement, il accepta une réponse. Un disciple s'écria : « L'oie est dehors ! » Nombreuses avaient été les solutions proposées, mais il avait chaque fois frappé l'intéressé en disant : « Non. » Quelqu'un suggérait-il de toucher à la bouteille, le maître disait à nouveau : « La bouteille sera cassée, ou quelque chose ne marchera pas, cette solution ne peut donc être admise. » D'autres disaient de laisser mourir l'oie, si la bouteille était si précieuse. C'étaient les deux seules solutions : il n'y en avait pas d'autre. Et le maître ne fournissait aucun indice. Mais devant ce disciple-là, il se prosterna, lui toucha les pieds et dit : « Il a raison — l'oie est dehors ! Elle n'a jamais été dedans ! »

Vous êtes dehors ! Jamais vous n'avez été dedans, le *sentiment* que vous avez d'être dans votre tête n'est qu'une idée fausse. Comment sortir de votre tête *n'est* donc *pas* en réalité un problème. Restez simplement vigilant. Lorsque vous êtes en éveil, que se passe-t-il ? Le phénomène de l'observation. Fermez simplement les yeux et observez les pensées. Qu'arrive-t-il ? Les pensées sont là, à l'intérieur, mais vous n'êtes pas à l'intérieur. Le veilleur est toujours au-delà. Le veilleur se tient toujours sur la montagne. Toutes les choses vont et viennent et le veilleur est au-delà. Le veilleur ne peut *jamais* être à l'intérieur, il ne peut jamais être l'occupant — il est toujours à l'extérieur. Veiller veut dire être à l'extérieur. Vous

pouvez appeler cela observation, attention, vigilance ou tout ce que vous voulez, mais le secret, c'est : veillez !

C'est pourquoi lorsque vous sentez que la tête prend trop d'importance, asseyez-vous simplement sous un arbre et veillez, et n'essayez pas d'en sortir. Qui sortirait d'ailleurs ? Il n'y a jamais eu personne dedans. Tous vos efforts seraient vains, car si vous n'avez jamais été dedans, comment alors pourriez-vous en sortir ? Vous pouvez essayer encore et toujours et, à force de vous y impliquer, vous pouvez devenir fou, mais vous ne sortirez jamais.

Une fois que vous savez qu'un moment de vigilance vous suffit pour être au-delà, dans la transcendance, pour être dehors, vous n'aurez alors plus de tête. La tête appartient au corps, pas à *vous*. La tête fait partie du corps, elle lui appartient, elle y a une fonction, elle est belle, elle est parfaite. La bouteille *est* précieuse et, si vous en connaissez la clé, les secrets, vous pouvez vous en servir.

Qu'est-ce que je fais quand je vous parle ? J'utilise la bouteille. La bouteille est *réellement* précieuse, elle mérite d'être conservée. Mais la manière de la conserver n'est pas d'y entrer, de s'y laisser enfermer et puis de tenter d'en sortir et de faire un chaos de votre vie entière.

Une fois que vous savez qu'en étant vigilant vous êtes dehors, vous n'avez plus de tête. Et vous voilà désormais marchant ici-bas sans tête. Quel magnifique phénomène ! Un homme qui va sans tête ! Voilà ce que j'entends quand je vous dis de devenir un nuage blanc — un phénomène acéphale. Vous ne pouvez imaginer quel silence peut descendre sur vous quand la tête est absente. Votre tête physique *sera* toujours là, mais l'identification, l'obsession, n'y seront plus.

La tête n'est pas un problème ! C'est un outil magnifique, merveilleux, le meilleur ordinateur jamais inventé, un mécanisme complexe d'une efficacité sans pareille. Elle est quelque chose de magnifique. On peut l'employer, on peut prendre plaisir à l'employer. Mais où avez-vous donc été chercher l'idée que vous êtes

dedans ? On vous a, semble-t-il, tout simplement enseigné quelque chose de faux.

Dans le Japon ancien, vous l'ignorez peut-être, et aujourd'hui encore, chez les Japonais les plus âgés, lorsque vous demandez où est le siège de la pensée, on vous montre le ventre. Car il était enseigné au Japon que le ventre est le siège de la pensée. Aussi, lorsque débarquèrent au Japon les premiers Européens, ils eurent peine à croire qu'un pays entier pouvait penser que la tête est dans le ventre et pas dans la tête.

Etre dans la tête est une attitude purement occidentale. Dans le Japon ancien, penser à partir du ventre était une réalité ; mais aujourd'hui, on est passé du ventre à la tête. D'autres traditions ont placé le siège de la pensée dans d'autres parties du corps. Lao Tseu affirme que vous pensez à partir de la plante des pieds. C'est pourquoi le yoga taoïste vous enseigne des techniques pour sortir de la plante de vos pieds — car *c'est là* que fonctionne la pensée.

Quelle est la réalité, dans tout cela ? La réalité, c'est que vous êtes au-delà. Mais vous pouvez vous fixer sur une partie quelconque du corps : la tête obsède les Occidentaux, le ventre obsède les Orientaux. Vous avez sûrement déjà entendu parler de D.H. Lawrence. Lui croyait que l'on pense à partir du sexe, que celui-ci est le vrai centre de la pensée, et aucun autre. Et tous sont équivalents, ils ont également tort ou également raison. Il n'y a rien à choisir, puisque celui qui observe, le témoin, est au-delà. Il est tout autour du corps et au-delà du corps. Vous pouvez vous fixer sur une partie quelconque du corps et vous mettre à penser que c'est cette partie là.

Il n'est pas nécessaire de sortir, puisque vous n'y êtes jamais entré. L'oie est dehors, elle est déjà dehors !

Veillez... Et lorsque vous veillez, vous devez vous rappeler qu'en veillant, il faut vous abstenir de juger. Si vous jugez, la vigilance a disparu. En veillant, n'évaluez pas. Si vous évaluez, la vigilance disparaît. En veillant, ne critiquez pas. Si vous critiquez, vous êtes passé à côté.

Lorsque vous veillez, soyez simplement vigilant... un fleuve qui coule, le courant de la conscience qui passe, des pensées y flottent en désordre, telles des bulles d'air et vous, assis sur la rive, vous êtes attentif. Le courant passe, passe sans discontinuer. Vous ne dites pas que c'est bien, vous ne dites pas que c'est mal et vous ne dites pas que cela n'aurait pas dû être ni que cela aurait dû être. Vous ne dites rien du tout — vous êtes simplement vigilant. On ne vous demande pas de critiquer. Vous n'êtes pas un juge — rien qu'un veilleur. Et voyez alors ce qui se passe.

En observant le fleuve... brusquement vous serez au-delà... et l'oie sera dehors.

Et une fois que vous *savez* que vous êtes dehors, vous pouvez y rester. Et vous pouvez alors aller et venir ici-bas sans tête. Car c'est ainsi qu'une tête se coupe. Cela intéresse chacun de couper la tête des autres, mais cela ne sert à rien. Vous l'avez déjà beaucoup trop fait. Coupez la vôtre!

Ne pas avoir de tête, c'est être en profonde méditation.

Quatrième matin

Ne suscites-tu pas en nous de faux espoirs ?

Osho,
Tu nous as dit comment il est facile d'abandonner son ego et de devenir un avec le nuage blanc. Tu nous as dit aussi que nous avons vécu des millions de vies et que nombre d'entre elles ont été vécues avec des Bouddhas, des Krishnas et des Christs ; et pourtant nous n'avons pas encore abandonné nos egos.
N'es-tu pas en train de susciter en nous de faux espoirs ?

Tous les espoirs sont faux. Espérer, c'est être dans le mensonge. Il n'est donc pas question de susciter de faux espoirs : tout ce que vous pourriez espérer serait faux.

L'espérance trouve son origine dans la fausseté de ce que vous êtes. Si vous êtes réel, il n'y a besoin d'aucun espoir. Vous ne songez alors jamais au futur, à ce qui va arriver. Vous êtes si réel, si authentique, que le futur disparaît. Lorsque vous êtes sans réalité, le futur prend alors une grande importance, vous vivez alors dans le futur ; votre réalité n'est pas ici et maintenant : elle est quelque part

dans vos rêves. Et vous donnez à ces rêves un air de réalité parce qu'à travers eux vous trouvez votre réalité. Tel que vous êtes, vous êtes sans réalité. C'est pourquoi vous ne cessez de tant espérer.

Tous les espoirs sont faux... *Vous* êtes réel. Et tout ce que je cherche, c'est comment vous renvoyer à vous-même.

L'ego n'est qu'une combinaison de faux espoirs. L'ego n'est pas une réalité — il est l'ensemble de tous vos rêves, de tout ce qui est irréel, de tout ce qui est faux. L'ego ne peut exister dans le présent. Soyez attentif à ce phénomène: l'ego existe toujours soit dans le passé, soit dans le futur, jamais ici et maintenant, jamais, jamais. C'est impossible.. Lorsque vous pensez au passé, l'ego apparaît, le « je » apparaît. Lorsque vous pensez au futur, le « je » apparaît. Mais lorsque vous êtes ici, ne pensant ni au passé ni au futur, où est votre « je » ?

Assis sous un arbre, ne pensant ni au passé ni au futur, simplement là, où êtes-vous ? Où est le « je » ? Vous ne pouvez le sentir, il n'est pas là. L'ego n'a jamais existé dans le présent. Le passé n'est plus. le futur est encore à venir. Aucun des deux n'existe. le passé a disparu, le futur n'est pas encore là. Aucun des deux n'existe — seul existe le présent. Et dans le présent, on ne trouve jamais rien qui ressemble à l'ego.

Alors, quand je dis d'abandonner l'ego, qu'est-ce que je veux dire ? Je ne vous donne pas un espoir nouveau, je vous enlève tous vos espoirs. Et c'est cela qui est pénible, car vous vivez d'espoirs et vous avez donc le sentiment que vous allez mourir si tous vos espoirs vous sont enlevés. Alors se pose la question: pourquoi vivre ?... Dans quel but ? Pourquoi passer d'un moment à l'autre ? Pourquoi ? Le but a disparu en même temps que l'espoir. Pourquoi continuer alors, s'il n'y a nulle part où l'on puisse arriver ? Vous ne pouvez vivre sans espoir — c'est pourquoi il est si difficile d'abandonner votre ego. Espoir est devenu synonyme de vie. C'est pourquoi, lorsqu'un homme espère, il semble avoir plus de vitalité, il a l'air plus vivant, il a l'air vraiment solide. Lorsqu'il est sans espoir, il semble faible, déprimé, replié sur lui-même, ne sachant que faire ni où aller.

Et chaque fois qu'il n'y a pas d'espoir, naît en vous l'impression que votre vie n'a aucun sens. Immédiatement, vous vous créez un autre espoir ; vous fabriquez un substitut. Si un espoir est déçu, un autre le remplace aussitôt — car vous ne pouvez vivre dans l'intervalle. Vous ne pouvez vivre sans espoir.

Et moi, je vous dis que c'est le seul moyen de vivre. En l'absence de tout espoir, la vie *est* réelle, elle est pour la première fois authentique.

Une deuxième chose doit être bien comprise : lorsque j'affirme qu'il est facile de laisser tomber l'ego, je ne veux pas dire qu'il vous sera facile de le laisser tomber. Je veux dire qu'il est facile de l'abandonner, car le phénomène même de l'ego a tellement peu de réalité.

Si l'ego est faux, comment pourrait-il être difficile de l'abandonner ? Si le rêve n'est qu'un rêve, comment peut-il être difficile d'en sortir ? S'il était réel, alors il y aurait des difficultés. Mais si un rêve n'est qu'un rêve, où est le problème pour en sortir ? Vous pouvez en sortir ! Le rêve ne peut vous retenir, il ne peut vous empêcher, il ne peut être un obstacle. Il n'a aucune force — c'est pourquoi nous l'appelons un rêve. Il est facile de sortir d'un rêve : c'est cela que je veux dire quand j'affirme qu'il est facile d'abandonner l'ego.

Mais je ne veux pas dire que cela sera facile pour vous — car, pour vous, le rêve est encore une réalité, il n'est pas un rêve. Pour vous, l'ego *n'est pas* faux : il est la seule réalité, tout le reste est faux.

Nous vivons autour de l'ego. Nous sommes en quête de voyages de plus en plus égotistes — l'un passe par la richesse, l'autre par le statut social, le pouvoir, le prestige, l'autre par la politique, l'autre par la religion, la prêtrise. Il y a des millions d'itinéraires. mais la fin, le résultat, le but sont les mêmes : on poursuit de plus en plus le « je », on recherche de plus en plus l'ego.

Pour vous l'ego est une réalité. Et, je vous le dis, il est pour vous

la seule réalité. Le faux est devenu le vrai. L'ombre est devenue la substance. C'est bien pourquoi c'est difficile : non parce que l'ego est très puissant, non ; mais parce que vous croyez encore en lui, en sa puissance. Si vous croyez en lui, cela va être difficile, car, d'un côté, vous voulez l'abandonner, et de l'autre, vous continuez de vous y accrocher. Cela va être difficile.

Quand je vous dis qu'il est un rêve, vous avez envie de le croire parce que vous avez tellement souffert à cause de lui — *non* parce que vous sentez la vérité de ce que je dis. Si vous sentiez la vérité de ce que je dis, vous le laisseriez aussitôt tomber ; vous ne demanderiez pas comment. Il n'y a pas de comment à cela. Vous avez saisi et vous laissez tomber.

Mais vous ne voyez pas la vérité de ce que je dis. Lorsque je dis que vous ne réalisez pas que l'ego est faux et que vous ne pouvez l'abandonner, lorsque je dis que l'ego peut être abandonné, *vous* en faites un espoir. Parce que vous avez tant souffert à cause de lui, vous vous créez l'espoir que si l'ego peut être abandonné, du coup toutes les souffrances seront larguées. Et cet espoir vous rend heureux.

Ce n'est pas moi qui crée l'espoir, c'est vous qui le créez. Je vous expose simplement un fait : comment est construit l'ego, comment il est structuré, comment il est crée et comment on peut le laisser tomber ! Et comme il est faux, aucun effort n'est nécessaire : il suffit de s'en rendre compte et il disparaît.

Un homme court affolé, en proie à une peur bleue, parce qu'il est effrayé par son ombre. Vous l'arrêtez et lui dites : « Tu es ridicule ! C'est ton ombre à toi : personne ne te poursuit, personne ne va te tuer ! Il n'y a personne d'autre que toi. Voilà que tu as peur de ton ombre ! » Mais dès que vous vous mettez à courir, l'ombre court, elle aussi — plus vite. Plus vous courez vite, plus vite l'ombre vous suit. Le mental logique peut dire alors que vous êtes en danger. Et le mental logique vous dira : « Si tu veux t'échapper, cours plus vite encore. » Mais quoi que vous fassiez, l'ombre continuera de vous suivre. Et vous ne pouvez pas vous en débarrasser, et vous êtes de plus en plus effrayé. Tout cela, vous le créez à partir de vous-même.

Mais si je vous dis : « Ce n'est qu'une ombre, personne ne vous suit », *et* que vous en prenez conscience, vous regardez l'ombre... et vous vous rendez compte, allez-vous me demander comment laisser tomber cette ombre ? Allez-vous demander une technique, une méthode, un yoga pour la lâcher ? Vous vous mettrez simplement à rire. Vous l'avez larguée ! Au *moment* même où vous voyez que ce n'est qu'une ombre et que personne ne vous suit, elle est déjà *tombée*. Comment faire n'a pas d'importance. Vous éclaterez de rire. Tout cela était absurde.

Il en va de même avec l'ego. Si vous pouvez voir la vérité de ce que je dis, c'est terminé. Par le fait même de voir, la chose s'est produite. Il n'y a plus de comment. Si malgré tout, vous demandez encore comment, c'est que la chose ne s'est pas produite et que vous n'avez pas saisi — mais vous en avez fait un espoir. Parce que vous avez souffert à cause de cet ego, vous avez toujours voulu le laisser tomber — mais ce désir, votre mental ne l'a jamais eu qu'à moitié. Toutes vos souffrances sont venues de votre ego, mais tous vos plaisirs aussi.

Un tas de gens vous applaudissent, estiment votre valeur — vous vous sentez bien. C'est la seule joie que vous ayez connue. Votre ego se gonfle, atteint le sommet, devient un Everest. Cela vous fait plaisir ! Et puis les gens vous désapprouvent — et cela vous fait mal. Les gens ne font plus attention à vous ; vous êtes accablé, vous tombez dans la vallée, dans une dépression. L'ego vous a procuré du plaisir, il vous a fait souffrir. A cause de cette souffrance, vous voudriez l'abandonner, mais à cause de ce plaisir, vous n'y parvenez pas.

C'est pourquoi, lorsque je dis que l'ego peut être largué facilement, l'espoir se crée en vous. Ce n'est pas moi qui le crée, c'est votre convoitise qui s'en empare. Cela ne devient pas une réalisation, cela devient un nouveau désir, une nouvelle quête de gratification. Vous avez le sentiment qu'il y a maintenant un moyen et que voici un homme qui peut vous aider à laisser tomber votre ego et toute la souffrance que crée celui-ci. Mais êtes-vous prêt à laisser tomber tous les plaisirs que l'ego crée aussi ? Si vous êtes prêt, cela

devient une chose tellement simple — exactement comme de laisser tomber son ombre. Mais vous ne pouvez pas la lâcher à moitié et la traîner à moitié. Ou elle disparaît dans sa totalité ou elle reste attachée dans sa totalité. C'est là le problème et c'est là la difficulté.

Tous vos plaisirs et toutes vos souffrances sont liés à un seul phénomène: vous voulez conserver les plaisirs et vous voulez abandonner les souffrances. Vous demandez l'impossible; c'est pourquoi c'est difficile — pas seulement difficile: c'est impossible. Cela ne vous arrivera pas. Tout ce que vous ferez sera vain. Cela ne donnera aucun résultat. A partir de cela, vous vous créez un espoir, un paradis, une intense béatitude de Bouddha. En m'écoutant, ou en écoutant un Jésus ou un Bouddha, l'espoir est créé. Mais ce n'est pas moi qui le crée, c'est vous. Vous projetez de l'espoir sur ce qui vous est dit.

Et voilà le problème, la difficulté: chaque espoir est un nouvel aliment pour l'ego. Même l'espoir d'atteindre un paradis, un ciel, de devenir illuminé, c'est un espoir. Et tout espoir est une nourriture pour l'ego. Qui cherche à devenir illuminé? Le problème, c'est celui qui essaie de devenir illuminé. Jamais personne ne devient illuminé. L'illumination survient, mais jamais personne ne devient illuminé. Lorsque l'espace est vide, l'illumination se produit. Lorsqu'il n'y a personne pour atteindre l'illumination, l'illumination est là.

Du fait de notre façon de parler, du fait de la dualité de notre langage, tout ce qu'on peut dire sur des sujets aussi profonds est faussé. Nous disons: Gautama le Bouddha est devenu illuminé, c'est faux. Gautama le Bouddha n'est jamais devenu illuminé. Gautama le Bouddha était une absence d'illumination. Lorsqu'il ne fut plus là, lorsqu'il devint absent, l'illumination se produisit. Lorsqu'un jour il réalisa brusquement qu'il était en train de suivre une voie absurde; lorsqu'il réalisa que: le problème, c'est moi, et tout ce que je peux faire créera d'autres problèmes... Que vous agissiez bien ou mal, que vous fassiez ceci ou cela, n'a pas d'importance: *tout* ce que vous ferez renforcera l'ego.

Lorsque Bouddha comprit cela — mais cette réalisation demanda de nombreuses années d'efforts — lorsqu'il réalisa : « Tout ce que je pourrais faire renforcera de plus en plus mon ego », il abandonna simplement le « faire ». A cet instant de réalisation, il devint simplement un *non-doer*, un non-agissant, complètement inactif. Retenez ce dont il est question : vous pouvez créer même de l'activité à partir de votre inactivité, ou bien créer de l'activité uniquement pour vous aider à devenir inactif, mais alors vous n'arrivez à rien.

Vous pouvez rester immobile, vous pouvez être assis en silence, mais si vous faites un effort pour rester immobile, votre immobilité est fausse. Vous n'êtes pas immobile, vous bougez. Si vous êtes assis en silence et qu'il y a effort, si vous *essayez* d'être silencieux, ce silence est faux. Vous n'êtes pas silencieux. Lorsque Bouddha comprit que le problème, c'était lui, et que toute activité émanant de lui donnait plus de substance à l'ego, il abandonna, tout simplement. Il ne fit plus alors aucun effort pour créer un état de non-activité. Il ne fit plus rien du tout. Tout ce qui arrivait, arrivait.

... Il y avait du vent et l'arbre, sûrement, se balançait ; puis apparut la pleine lune et toute l'existence fut en célébration. Et sa respiration allait et venait, et le sang circulait dans ses veines, et le cœur battait, et son pouls — tout arrivait — mais il ne faisait rien du tout ! Et, dans ce non-agir, Gautama Siddharta disparut. Le lendemain matin, il n'y avait plus personne pour recevoir l'illumination, mais l'illumination était là. Sous l'arbre bodhi, un véhicule vide était assis — bien entendu, il respirait ; son cœur battait, bien entendu, et mieux qu'il ne l'avait jamais fait. Tout fonctionnait à la perfection, mais il n'y avait là personne pour faire quoi que ce soit. Le sang circulait et, tout autour, l'existence, vivante, dansait. Chaque atome du corps de Bouddha était plein de vie et dansait. Jamais il n'avait été aussi vivant... mais maintenant, l'énergie circulait par elle-même ; personne ne la forçait, personne ne la manipulait. Bouddha devint un nuage blanc. Ce fut l'illumination.

A vous aussi, cela peut arriver, mais ne fondez aucun espoir là-dessus. Au contraire, vous rendant compte de la chose, perdez

tout espoir. Devenez sans espérance, absolument sans espérance. Il est difficile de devenir parfaitement désespéré. Vous parvenez fréquemment au désespoir, mais il n'est jamais parfait. Un espoir disparaît, vous éprouvez du désespoir ; mais, pour le camoufler, vous vous créez immédiatement un autre espoir. Et le désespoir a disparu.

Les gens qui vont d'un maître à l'autre ne font qu'aller d'un espoir à l'autre. Ils vont vers un maître dans l'espoir qu'il leur accordera sa faveur, que par son énergie, la chose se produira. Et puis ils font des efforts, et puis ils attendent, l'esprit tendu. — Un mental qui espère ne peut jamais être au repos... l'esprit tendu, l'esprit vraiment impatient. Un mental qui espère ne peut jamais être au repos car un mental rempli d'espoir ne peut être patient. Et puis ils commencent à s'impatienter parce que la chose n'arrive pas. Ce maître n'est donc pas le bon, il faut qu'ils aillent chez quelqu'un d'autre. Cela n'est pas aller d'un maître à un autre, c'est aller d'un espoir à un autre... Des gens passent d'une religion à une autre, il y a des conversions — et uniquement à cause de l'espoir. Vous pouvez continuer à faire cela pendant de nombreuses vies. Vous l'avez déjà fait !

Alors, essayez de saisir cela ! Ce n'est pas une question de maître ni une question de méthode adéquate. C'est une question de vision directe, de compréhension immédiate de ce qui se passe : pourquoi vous espérez, ou pourquoi vous ne pouvez vous passer d'espoir. Et qu'avez-vous retiré de toute cette espérance ? Voyez-le. Cela tombe alors de soi-même. On ne vous demande même pas de le laisser tomber. Voilà pourquoi je dis que c'est facile, et je sais bien que c'est très difficile. Difficile à cause de vous, facile en soi. Le phénomène est facile, c'est vous qui êtes difficile.

Et cela peut arriver à tout moment. Lorsque je dis que cela peut arriver à tout moment, je veux dire que le phénomène de l'illumination, de l'état sans ego, n'est provoqué par rien du tout. Aucune cause n'est nécessaire. Ce n'est pas une conséquence de plusieurs causes, ce n'est pas un sous-produit. C'est une simple vision. Cela peut arriver à un pécheur, cela peut ne pas arriver à un saint.

Aucune condition n'est donc réellement nécessaire. S'il peut voir, cela peut arriver même à un pécheur : s'il perd tout espoir, s'il sent qu'il n'y a rien à gagner ni à réussir, s'il en vient à voir que toute l'affaire n'est qu'un jeu absurde. Alors, cela peut se produire.

Cela peut ne pas se produire pour un saint, car un saint s'efforce sans cesse de réussir. Il n'a pas encore perdu tout espoir. Ce monde lui est devenu futile, mais un autre monde a pris beaucoup d'importance. Il réalise qu'il lui faut quitter cette terre, mais au-delà, il y a le ciel — il lui faut y arriver.

Et même lorsqu'ils sont près de Jésus ou de Bouddha, les gens continuent de poser les mêmes questions. La veille du jour de l'arrestation de Jésus, l'avant-veille de sa mort, ses disciples lui demandèrent : « Dis-nous, maître, lorsque tu seras dans le Royaume de Dieu, assis à la droite du trône du Père, quelles y seront nos places ? Où serons-nous assis, dans quel ordre ? » Dieu assis sur son trône, Jésus, son fils unique, à sa droite, et puis ces douze disciples : où nous assiérons-nous et dans quel ordre ?

Les gens de l'entourage de Jésus posant une question aussi absurde ! Mais tel est le mental humain. Ils ne demandent rien ici-bas : ils sont devenus des mendiants ; mais ils demandent quelque chose dans l'autre monde. Ils ne sont pas vraiment des mendiants. Ils espèrent. Ils ont mis le monde d'ici-bas de côté, mais c'est un marché : où serons-nous ? Qui s'assiéra à côté de toi ? Il a dû y avoir de la compétition entre ces douze disciples. Il y a eu sans doute des manœuvres politiques, de l'ambition, l'un au-dessus, l'autre au-dessous, un autre devenant le chef. Il a dû y avoir beaucoup de disputes, de manœuvres sournoises, de violence et d'agression cachée.

Même à côté de Jésus, on se met à espérer. L'espoir est profondément enraciné en vous. Tout ce qui est dit, vous le transformez en espoir. Vous êtes une machine à fabriquer de l'espoir, et cette machine à fabriquer de l'espoir, c'est l'ego.

Qu'y a-t-il donc à faire ? En fait, il n'y a rien à faire. Il ne vous

faut que des yeux plus clairs, des yeux plus perçants, une vue plus pénétrante. Tout ce qu'il faut, c'est que vous jetiez un regard neuf sur vous, sur ce que vous êtes, sur tout ce que vous avez fait, espéré — un regard neuf.

Et, je vous le dis, à l'instant de ce pur regard, de ce regard innocent, l'ego tombe tout seul, de lui-même. C'est la chose la plus facile et, en même temps, la plus difficile. Mais rappelez-vous bien: je ne crée aucun espoir en vous.

Comment appliquer l'effort sans effort à la méditation dynamique ?

Osho,
Il y a une expression zen qui se rapporte à ce que tu viens de dire : l'effort sans effort. Voudrais-tu nous en parler et nous dire comment cela s'applique à la méditation dynamique ?

La méditation est un phénomène d'énergie. Il y a une chose fondamentale à comprendre à propos de tous les types d'énergie, et cette loi fondamentale qu'il faut comprendre est la suivante : la circulation de l'énergie a une double polarité. C'est la seule façon, pour elle, de circuler, il n'y en a pas d'autre. Sa circulation a une double polarité. Pour qu'une énergie devienne dynamique, il faut le pôle contraire. C'est exactement comme l'électricité, qui circule entre un pôle positif et un pôle négatif. S'il n'y a que la polarité négative, le courant électrique ne passera pas. S'il n'y a que la polarité positive, le courant ne passera pas plus. Les deux pôles sont nécessaires. Et lorsque les deux pôles sont reliés, cela crée de l'électricité. Et l'étincelle se produit.

Et il en va ainsi de toutes sortes de phénomènes. La vie se perpétue : la polarité entre l'homme et la femme. La femme est l'énergie vitale négative ; l'homme est le pôle positif. Ils sont électriques — c'est pourquoi l'attraction est si forte. Avec l'homme seul, la vie disparaîtrait. Avec la femme seule, il n'y aurait aucune vie, seulement la mort. Entre l'homme et la femme existe un équilibre. Entre l'homme et la femme — ces deux pôles, ces deux rives — coule le fleuve de la vie. Où que vous portiez les yeux, vous trouverez la même énergie circulant entre deux pôles, un équilibre se créant.

Cette polarité prend tout son sens dans la méditation, car le mental est logique et la vie est dialectique. Lorsque je dis que le mental est logique, cela signifie que son fonctionnement est linéaire. Lorsque je dis que la vie est dialectique, cela signifie qu'elle va toujours vers l'opposé, non en ligne droite. Elle zigzague du négatif au positif, puis du positif au négatif. Elle zigzague. Elle *utilise* les opposés. Le mental fonctionne linéairement, une simple ligne droite. Il ne va jamais vers le contraire, il refuse l'opposé. Il croit en *un* alors que la vie croit en *deux*.

C'est pourquoi, dans tout ce qu'il crée, le mental choisit toujours ce qui est un. Si le mental choisit le silence, s'il en a par-dessus la tête de tout le bruit créé par la vie et décide d'être silencieux, alors le mental part pour l'Himalaya : il veut être en silence. Il ne veut plus avoir à supporter aucune sorte de bruit. Même le chant des oiseaux le dérangera ; le souffle de la brise dans les arbres l'importunera. Le mental veut le silence. Il a choisi la ligne : il faut dès lors refuser totalement l'opposé.

Mais cet homme qui vit dans l'Himalaya, à la recherche du silence, évitant l'autre, l'opposé : il va s'éteindre, il va sûrement sombrer dans l'ennui. Et plus il choisit le silence, plus il va être déprimé — car la vie a besoin de l'opposé, du défi de l'opposé.

C'est un type différent de silence qui existe entre deux opposés. Le premier est un silence de mort, le silence du cimetière. Un mort est silencieux, mais vous ne voudriez pas être un homme mort. Un homme mort est totalement silencieux ; personne ne peut le déranger, sa concentration est parfaite. Vous ne pouvez rien faire qui distraie son mental. Celui-ci est absolument figé. Même si le monde entier devient fou autour de lui, il restera dans sa concentration. Pourtant, vous n'aimeriez pas être un homme mort. Silence, concentration ou n'importe quoi, vous n'aimeriez pas être mort — car si vous êtes silencieux et mort, le silence n'a aucun sens.

Le silence doit se produire lorsque vous êtes tout à fait vivant, plein de vitalité, pétillant de vie et d'énergie. Il prend alors tout son sens. Mais ce silence sera d'une qualité tout à fait différente. Il ne

sera pas mort, il sera vivant. Ce sera un subtil équilibre entre deux polarités. Cet homme-là, celui qui recherche un équilibre vivant, un silence vivant, voudra alors aller à la fois dans le monde et dans l'Himalaya. Il aimerait aller en ville pour y goûter le bruit et il aimerait aussi partir dans l'Himalaya pour y goûter le silence. Il créera un équilibre entre ces deux pôles opposés et il restera dans cet équilibre. Cet équilibre ne peut être atteint par des efforts linéaires. C'est cela, le sens de la technique zen de l'effort sans effort. Le zen emploie des termes contradictoires: effort sans effort, ou porte sans porte, ou chemin sans chemin. Le zen emploie toujours immédiatement après un terme le terme contraire, simplement pour vous indiquer que le processus sera dialectique, pas linéaire. L'opposé ne doit pas être refusé, mais absorbé. Il ne peut être laissé de côté, il doit être utilisé. Si vous le laissez de côté, il vous sera toujours une charge, il ne vous quittera pas. Si vous ne l'utilisez pas, vous y perdrez beaucoup.

L'énergie peut être transformée, puis employée. En l'employant, vous serez alors plus vivant, vous aurez plus de vitalité. L'opposé doit être absorbé, le processus devient alors dialectique.

Etre sans effort signifie: ne rien faire, l'inactivité, *akarma*. L'effort veut dire: faire beaucoup, activité, *karma*. Il faut les deux. Agissez beaucoup, mais ne soyez pas un « agissant » — alors, vous parviendrez à l'un et à l'autre. Soyez dans le monde, mais n'en soyez pas. Vivez dans le monde, mais que le monde ne vive pas en vous. Alors, la contradiction aura été absorbée. Alors, vous ne rejetez rien, vous ne refusez rien. Alors, tout aura été entièrement accepté.

C'est cela que je fais. La méditation dynamique est une contradiction. La dynamique implique de l'effort, beaucoup d'effort, un effort absolu. Et la méditation implique le silence, l'absence d'effort, l'absence d'activité. Vous pourriez l'appeler une méditation dialectique.

Soyez-y tellement actif que l'énergie entière devient mouvement,

qu'il ne reste plus en vous d'énergie statique. L'énergie entière est mobilisée, rien n'est laissé en arrière. Toutes les parties de l'énergie qui étaient figées fondent et circulent. Vous n'êtes plus désormais statique ; vous êtes devenu dynamique ; vous n'êtes plus comme de la matière, vous êtes plutôt comme de l'énergie. Vous n'êtes plus matériel, vous êtes devenu électrique. Faites fonctionner la totalité de l'énergie ; qu'elle soit active, qu'elle circule.

Lorsque tout est en mouvement et que vous êtes devenu un cyclone, devenez alors attentif. Rappelez-vous, soyez conscient – et, dans ce cyclone, vous trouverez soudain un centre qui est absolument silencieux. C'est le centre du cyclone. C'est vous, vous dans votre divinité, vous en tant que Dieu. Tout autour de vous, c'est l'activité. Votre corps est devenu un cyclone en action – tout bouge vite, de plus en plus vite. Tout ce qui en vous était figé a fondu, vous êtes un courant d'énergie. Vous êtes devenu volcan, feu, électricité. Mais juste au centre, dans tout ce va-et-vient, il y a un point qui ne bouge pas, le point immobile.

Ce point immobile, on ne doit pas le créer : il est là ! Vous ne devez rien faire à cet égard. Il a toujours été là. C'est votre véritable être, le véritable fondement de votre être. C'est ce que les hindous ont appelé *atma*, l'âme. Il est là, mais à moins que votre corps, à moins que votre existence matérielle ne deviennent totalement actifs, vous n'en serez pas conscient. Avec l'activité totale, ce qui est totalement inactif devient apparent. L'activité vous donne un contraste. Elle devient le tableau noir, et, sur le tableau noir, il y a le point blanc.

Sur un fond blanc, vous ne pouvez pas voir un point blanc. Sur un fond noir, il apparaît. Ainsi, lorsque votre corps est devenu actif, dynamique, lorsqu'il est devenu mouvement, vous prenez soudain conscience d'un point qui est immobile, absolument immobile – le centre immobile d'un monde totalement en mouvement.

C'est cela, l'absence d'effort. Aucun effort n'est fait pour cela, aucun effort n'est nécessaire : c'est simplement une révélation. Effort du côté de la périphérie, aucun effort du côté du centre. Le

mouvement à la périphérie, l'immobilité au centre. L'activité à la périphérie, l'inactivité totale au centre. Et entre les deux...

Ce sera un peu difficile, car vous pouvez vous identifier au centre que les hindous ont appelé *atma*, l'âme. Si vous vous identifiez au centre qui est immobile, vous avez à nouveau choisi entre les deux. Vous avez encore choisi quelque chose et refusé quelque chose. Les Orientaux ont découvert une chose très subtile: si vous vous identifiez au point immobile, vous ne connaîtrez jamais Dieu ; vous connaîtrez le soi, mais jamais dieu. Et de nombreuses traditions, notamment chez les jaïns, se sont trop identifiées au soi et affirment en conséquence qu'il n'y a pas de dieu, que le seul dieu est le soi. Quant aux hindous, qui sont allés très loin dans ce domaine, ils disent, à propos de ce point immobile et de cette activité périphérique, que vous êtes soit les deux, soit ni l'un ni l'autre. Soit les deux, soit aucun! Les deux ont le même sens. Ce sont les deux pôles, les deux pôles de la dialectique, la thèse et l'antithèse. Ce sont les deux rives et vous êtes quelque part entre les deux — ni en mouvement ni immobile. C'est l'ultime transcendance, ce que les hindous appellent *Brahma*.

Effort et non-effort, mouvement et non-mouvement, activité et inactivité, matière et âme — voilà les deux rives. Et entre celles-ci passe l'invisible. Elles sont toutes deux visibles. Entre elles deux, s'écoule l'invisible — que vous êtes. *Tatvamasi Svetketu*, disent les Upanishads. Ce qui s'écoule entre ces deux rives, ce qui ne peut être vu, ce qui est vraiment un subtil équilibre, rien d'autre, entre les deux, cela, c'est vous. On l'a appelé *Brahma*, le soi suprême. Un équilibre doit être atteint ; et il ne peut l'être que si vous vous servez des deux polarités. Si vous n'en utilisez qu'une, vous devenez un cadavre. Beaucoup l'ont fait. Il y a même des sociétés entières qui sont devenues des cadavres. Cela s'est produit en Inde. Si vous choisissez une polarité, il se produit alors un déséquilibre, un manque de balance.

Cela s'est produit en Orient, en Inde: la part silencieuse, le point immobile furent choisis et la partie active fut rejetée. Et l'Orient entier s'alourdit. La finesse s'est perdue: finesse de l'intelligence,

finesse de la vigueur corporelle, tout se perdit. L'Orient s'alourdit et s'enlaidit de plus en plus, comme si la vie n'était plus qu'un fardeau, qu'il fallait bien porter et puis laisser tomber, un devoir à remplir, un karma à endurer ; non un plaisir, une danse animée, mais quelque chose de lent, de léthargique. Et cela eut des conséquences. L'Orient s'affaiblit, parce qu'avec un point immobile, vous ne pouvez garder longtemps votre force. La force exige de l'activité, elle a besoin de mouvement. Si vous rejetez l'activité, la force s'en va. L'Orient perdit complètement ses muscles, les corps s'amollirent. Aussi, tous ceux qui le voulurent purent conquérir l'Orient. Pendant des millénaires, l'Orient n'a eu d'autre destin que l'esclavage. Celui que l'envie prenait de mettre des gens en esclavage, se dirigeait vers l'Orient. L'Orient a toujours été ouvert aux conquérants, parce que le mental oriental avait choisi un point *contre* le pôle opposé. L'Orient devint silencieux, mais il devint aussi inerte et lourd. Ce silence-là n'a aucune valeur.

L'inverse se produit en Occident ; il s'est également produit dans d'autres sociétés. On y a choisi le côté actif, la périphérie, et l'on pense que l'âme n'existe pas. On croit que l'essentiel est l'activité et qu'être actif et prendre son plaisir, réussir, avoir de l'ambition, faire des conquêtes, est tout ce en quoi consiste la vie. L'ultime conséquence va en être une folie de plus en plus grande en Occident – car, sans ce point immobile, vous ne pouvez garder votre raison. Vous deviendrez fou.

Avec seulement le point immobile, vous ne pouvez rester vivant, vous devenez mort ; avec le côté actif seulement, vous devenez fou. Ceux qui sont fous, que leur est-il arrivé ? Ils ont perdu tout contact avec leur point immobile. C'est cela, leur folie.

L'Occident est en train de devenir un immense asile de fous. De plus en plus de gens vont chez le psychanalyste et le psychiatre ; de plus en plus de gens sont enfermés dans des asiles. Et ceux qui sont encore dehors, ils y sont, non parce qu'ils sont sains d'esprit, mais parce qu'on ne pourrait mettre tout ce monde dans les asiles : la société toute entière finirait par y être. Ils sont normaux, fonctionnellement normaux. Mais les psychologues occidentaux dé-

clarent qu'il est hasardeux de dire de quelqu'un qu'il est normal. Et ils ont peut-être raison. En Occident, c'est un fait, personne n'est normal. L'activité seule crée la folie — l'équilibre n'est pas possible.

Les civilisations actives finissent dans la folie. Les civilisations inactives deviennent des cadavres. Cela arrive aux sociétés, cela arrive aux individus.

Pour moi, l'équilibre, c'est Tout. Ne choisissez pas. Ne refusez pas. Acceptez l'un et l'autre — et créez vous-même un équilibre intérieur. La méditation dynamique est un effort vers cet équilibre. D'abord actif : prenez-y plaisir, soyez extatique, soyez-y totalement, et puis le silence : goûtez-le, faites-en une extase.

Allez de l'un à l'autre aussi librement que possible, et ne faites aucun choix. Ne dites pas : « Je suis ceci ou cela. » Ne vous identifiez pas. Dites : « Je suis l'un et l'autre. » Ne craignez pas de vous contredire. Contredites, *soyez l'un et l'autre*, et ne vous forcez pas.

Et quand je dis cela, je le dis sans réserve ; et pas seulement pour l'activité et l'inactivité. Tout ce qu'on appelle bien et mal y est inclus aussi ; tout ce qui est appelé démoniaque ou divin y est inclus aussi. Rappelez-vous toujours : il y a des rives partout et si vous voulez être un fleuve, servez-vous des deux rives, inconditionnellement. Ne dites pas : « Puisque j'étais actif, comment puis-je être inactif ? » Ne dites pas : « Puisque j'étais inactif, comment puis-je être actif maintenant ? » Ne dites pas : « Je suis ceci, comment dès lors pourrais-je être cela ? »

Vous êtes *l'un et l'autre*, et il n'y a pas besoin de choisir. La seule chose à se rappeler est d'être en équilibre entre les deux. Vous les transcenderez alors l'un et l'autre. Alors démoniaque et divin seront tous deux transcendés. Lorsqu'ils sont transcendés tous deux, c'est *Brahma*. *Brahma* n'a aucune polarité qui lui soit opposée, parce qu'il est précisément un équilibre entre deux polarités. Aucun pôle ne lui est opposé.

Allez dans la vie aussi librement que possible. Et servez-vous autant que possible à la fois des deux opposés, des deux rives. Ne créez aucune contradiction. Ils ne sont pas contradictoires — ils ont seulement l'air d'être contradictoires. Tout au fond, ils sont un.

C'est exactement comme pour vos jambes, la droite et la gauche. Vous employez la droite et vous employez la gauche. Lorsque vous levez la droite, la gauche attend, sur le sol, et la soutient. Ne devenez pas exclusif. Ne soyez pas pour la droite ou pour la gauche. Les deux jambes vous appartiennent et, dans les deux, passe votre énergie — indivisée! Avez-vous jamais eu l'impression que la jambe droite avait une énergie d'une sorte et la jambe gauche une énergie d'une autre sorte? C'est *vous* qui circulez dans l'une et l'autre. Fermez les yeux: la gauche disparaît, la droite disparaît. Toutes les deux, c'est vous et, en vous déplaçant, vous pouvez vous en servir.

Employez les deux! Si vous vous attachez davantage à la droite, comme beaucoup l'ont fait, vous serez un handicapé, vous ne pourrez utiliser la gauche. Vous pouvez vous tenir debout, mais vous serez estropié et, peu à peu, vous deviendrez un cadavre. Soyez en mouvement et rappelez-vous constamment le centre immobile. Agissez et rappelez-vous constamment le non-agissant. Faites des efforts, mais restez sans effort. Dès que vous connaissez la secrète alchimie, qui se sert de l'opposé, du contradictoire, vous êtes libre. Sinon, vous vous créez des prisons intérieures.

Il y en a qui viennent à moi et me disent: « Comment puis-je faire ça? Je n'ai jamais fait ça! » L'autre jour, quelqu'un m'a dit: « Comment pourrais-je faire de la méditation active, car, durant de nombreuses années, je suis resté assis en silence! » Il a choisi et n'est arrivé nulle part. Sinon, il n'avait pas besoin de venir chez moi. Mais il ne peut faire la méditation active parce qu'il s'est identifié à une forme inactive. Cela, c'est se figer. Devenez mouvement. Soyez en mouvement et laissez jaillir la vie.

Une fois que vous savez qu'entre les opposés, l'équilibre *est* possible, dès que cela vous a sauté aux yeux, alors vous connaissez

la façon de faire. Alors, dans toutes les circonstances de la vie, dans toutes ses dimensions, vous pouvez arriver facilement à cet équilibre. En réalité, il est inexact de dire que vous pouvez y arriver. Une fois que vous en connaissez la clef, quoi que vous fassiez, l'équilibre vous suivra comme une ombre. L'équilibre intérieur entre les opposés est la chose la plus importante qui puisse arriver à quelqu'un.

Cinquième matin

L'ego peut-il être abandonné progressivement ?

Osho,
Tu as dit que l'ego peut-être abandonné à cet instant même. L'ego peut-il aussi être abandonné progressivement ?

Cet abandon se produit toujours en un instant, et toujours à *cet* instant même. Ce n'est pas un processus graduel, progressif : ce n'est pas possible. L'événement est instantané. Vous ne pouvez vous y apprêter, vous ne pouvez vous y préparer car tout ce que vous ferez — et je dis bien : tout — renforcera votre ego. Tout processus graduel sera un effort, quelque chose que vous aurez fait. Par cet effort, vous allez donc vous renforcer de plus en plus. Vous deviendrez plus fort. Tout ce qui est graduel soutient l'ego. Ce n'est qu'avec quelque chose d'absolument non-progressif, quelque chose qui ressemble à un saut plutôt qu'à un processus, quelque chose qui se coupe du passé, qui ne le prolonge pas, ce n'est qu'alors seulement que l'ego disparaît.

Le problème se pose parce que nous ne pouvons comprendre ce

qu'est l'ego. L'ego, c'est le passé, la continuité, c'est tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez accumulé, tous les karmas, tous les conditionnements, tous les désirs, tous les rêves du passé. Tout ce passé, c'est l'ego. Et si vous pensez en termes de processus graduel, vous introduisez le passé.

L'abandon de l'ego est non-graduel, il est instantané. C'est une discontinuité — le passé n'existe plus, le futur n'existe plus. Vous restez seul, ici et maintenant. Alors l'ego ne peut exister. L'ego ne peut vivre que grâce à la mémoire : qui vous êtes, d'où vous venez, à quoi vous appartenez — pays, race, religion, famille, tradition, et toutes les blessures, les peines, les plaisirs — tout ce qui est arrivé dans le passé. Tout ce qui est arrivé, c'est l'ego. Et vous êtes celui à qui tout cela est arrivé. Il faut bien saisir la distinction : vous êtes celui à qui tout cela est arrivé et l'ego est ce qui est arrivé. L'ego vous entoure. Vous êtes au centre, sans ego.

Un enfant vient au monde, absolument neuf et inexpérimenté — aucun passé, pas d'ego. C'est pourquoi les enfants sont si beaux. Ils n'ont pas de passé. Ils sont tout neufs, inexpérimentés. Ils ne peuvent pas dire « je » car d'où tireraient-ils ce « je » ? Le « je » doit se développer progressivement. Ils vont recevoir une éducation, ils vont recevoir des récompenses et des punitions, ils vont être félicités, grondés, et c'est alors que se forme le « je ».

Un enfant est beau parce que l'ego n'est pas là. Un homme qui vieillit devient laid, non pas à cause de l'âge, mais à cause de trop de passé, de trop d'ego. Quelqu'un d'âgé peut aussi redevenir beau, encore plus beau qu'un enfant, s'il peut laisser tomber son ego. Alors commence une seconde enfance, une renaissance se produit.

C'est cela, le sens de la résurrection de Jésus. Ce n'est pas un fait historique, c'est une parabole. Jésus est crucifié et puis il ressuscite. L'homme qui a été crucifié n'est plus. C'était Jésus, le fils du charpentier. Voilà qu'il est mort, crucifié. Une entité nouvelle en sort. De cette mort, naît une vie nouvelle. C'est le Christ — non plus le fils d'un certain charpentier de Bethléem, non pas un Juif, même pas un homme. C'est le Christ : un être nouveau, sans ego.

La même chose vous arrivera chaque fois que votre ego sera en croix. Lorsque votre ego sera crucifié, il y aura une résurrection, une nouvelle naissance. Vous naissez à nouveau. Et cette enfance est éternelle, car c'est une renaissance de l'esprit, non du corps. Vous ne vieillirez plus, désormais. Vous serez à jamais frais et innocent, aussi frais que la goutte de rosée dans le matin, aussi frais que la première étoile dans le soir. Vous resterez toujours frais, jeune, innocent, un enfant — car c'est une résurrection de l'esprit.

Cela se produit toujours en un instant. L'ego, c'est le temps : plus il y a de temps, plus il y a d'ego. L'ego a besoin de temps. Si vous y réfléchissez bien, vous pouvez même arriver à concevoir que le temps n'existe qu'en fonction de l'ego. Le temps n'appartient pas au monde physique qui vous entoure, il appartient à votre monde psychique intérieur, le monde du mental. Le temps n'existe que comme espace destiné à l'évolution et à la croissance de l'ego. Il lui faut de la place : le temps lui en fournit.

Si l'on vous dit que ce moment-ci est le dernier que vous ayez à vivre, que, l'instant d'après, vous allez être tué, le temps disparaît brusquement. Vous vous sentez très mal. Vous êtes encore vivant, mais vous avez soudain l'impression d'être mourant. Et vous ne savez plus quoi faire. Même penser devient difficile, car même pour penser, il faut du temps, le futur est nécessaire. Il n'y a plus de lendemain : alors, à quoi penser, comment désirer, comment espérer quelque chose ? Vous n'avez plus le temps, le temps est fini.

L'agonie la plus terrible que puisse connaître un homme se produit lorsque sa mort a été fixée et qu'il ne peut l'éviter : elle est certaine. Une personne a été condamnée à mort, mise en prison et attend son exécution ; elle ne peut rien y faire — sa mort est fixée ; dans un temps déterminé, elle mourra. Pour elle, au-delà de ce temps, il n'y a plus de lendemain. Maintenant, elle ne peut plus désirer, elle ne peut plus penser, elle ne peut plus faire de projets, elle ne peut même plus rêver. L'obstacle est toujours là. Il s'ensuit une souffrance terrible. Cette souffrance, c'est l'ego qui l'endure, car l'ego ne peut exister sans le temps. L'ego vit du temps. Le temps est la respiration de l'ego. Plus il y a de temps, plus il a de possibilités.

En Orient, on a beaucoup étudié l'ego, on a fait beaucoup pour le comprendre. On a essayé beaucoup de choses. Et l'on a découvert, entre autres, que si le temps ne se détache pas de vous, l'ego ne se détache pas non plus. S'il y a un lendemain, il y aura l'ego. S'il n'y a pas de lendemain, comment le garder ?

Ce serait exactement comme si vous vouliez ramer en dehors de la rivière : ce sera très dur ! Il faut une rivière pour que la barque puisse avancer.

L'ego a besoin de la rivière du temps. C'est pourquoi l'ego pense toujours en termes de progression, de degré. « D'accord, dit l'ego, l'illumination *est* possible — mais il faut du temps, car il faut y travailler, la préparer, s'apprêter. » Et c'est très logique ! Il faut du temps pour tout. Si vous semez une graine, il faut du temps pour que l'arbre pousse. Pour que naisse un enfant, pour qu'un enfant soit créé, il faut du temps ; la grossesse demande du temps, l'enfant doit grandir ; tout grandit, tout croît autour de vous : la croissance demande du temps. Il semble donc logique que la croissance spirituelle demande du temps, elle aussi.

Mais c'est là le point qu'il faut comprendre : en réalité, la croissance spirituelle ne ressemble pas à la croissance d'une graine. La graine doit croître pour devenir un arbre. Entre la graine et l'arbre, il y a un intervalle ; il faut parcourir cet intervalle et la distance est grande. Vous ne croissez pas comme une graine. *Vous êtes déjà la croissance.* C'est simplement une révélation.

Aucune distance ne vous sépare, vous tel que vous êtes et tel que vous serez. Il *n'y a pas* de distance ! L'idéal, la perfection sont déjà là. Ce n'est donc pas en réalité une question de croissance, mais seulement une question de révélation. C'est une découverte. Quelque chose est caché, vous enlevez l'écran et c'est là. C'est exactement comme si vous étiez assis, les yeux fermés : le soleil brille au-dessus de l'horizon, mais vous êtes dans l'obscurité. Brusquement, vous ouvrez les yeux et il fait jour, il fait clair.

La croissance spirituelle n'est pas une croissance, en réalité.

L'expression est erronée. La croissance spirituelle est une révélation. Quelque chose de caché devient visible. Quelque chose était déjà là, vous réalisez que c'est là. Quelque chose que vous n'aviez jamais perdu, mais seulement oublié, vous vous le rappelez soudain. C'est pourquoi les mystiques emploient toujours le mot « souvenir ». Ils disent que le divin n'est pas un accomplissement, mais simplement un souvenir ; quelque chose que vous aviez oublié et dont vous vous souvenez.

En réalité, on n'a pas besoin de temps. Mais le mental vous dit, l'ego vous dit qu'il faut du temps pour tout, qu'il faut du temps pour la croissance de toute chose. Et si vous devenez victime de cette pensée logique, vous n'y réussirez jamais. Vous ne cesserez alors de remettre à plus tard, et de dire: demain, et demain et encore demain. Et cela ne viendra jamais, parce que demain n'arrive jamais.

Si vous pouvez comprendre ce que je suis en train de vous dire, que vous pouvez laisser tomber l'ego à l'instant même et si cela est vrai, alors se pose la question: pourquoi ne tombe-t-il pas? Pourquoi ne pouvez-*vous* le larguer? S'il n'est pas question de croissance graduelle, pourquoi dès lors ne l'abandonnez-vous pas?

Parce que vous ne voulez pas le laisser tomber. Ceci vous choquera, car vous croyez toujours que vous le voulez. Reconsidérez donc la chose. Pensez-y encore. Vous ne voulez pas l'abandonner et, par conséquent, il continue. Ce n'est pas une question de temps. C'est parce que vous ne voulez pas l'abandonner qu'il n'y a rien à faire. Et les voies du mental sont mystérieuses. Vous croyez que vous voulez le larguer et, au fond de vous-même, vous savez que vous ne le voulez pas. Peut-être voulez-vous le polir un peu plus, peut-être le voulez-vous plus délicat, mais vous ne voulez pas vraiment le laisser tomber.

Si vous le voulez, *personne* ne s'y oppose. Il n'y a aucun obstacle. Il suffit de le vouloir pour qu'il tombe. Mais si *vous* ne voulez pas le laisser tomber, on ne peut rien y faire. Même mille Bouddhas

travaillant sur vous n'y réussiraient pas, car rien ne peut être fait du dehors.

Y-avez-vous déjà réellement pensé, avez-vous jamais médité sur la question de savoir si vous voulez l'abandonner ? Voulez-vous réellement devenir un « non-être », un rien ? Même dans vos projections religieuses, vous voulez devenir quelque chose, vous voulez réussir quelque chose, arriver à quelque chose, être quelque chose. Même quand vous pensez à être humble, votre humilité, votre modestie ne sont rien d'autre qu'un lieu secret où se cache l'ego. Voyez les gens soi-disant humbles. Ils se disent humbles et ils essaient de démontrer qu'ils sont les plus humbles de leur ville, de leur cité, de leur village — les plus humbles. Si vous le contestez et dites : « Non, il y en a d'autres plus humbles que vous », cela leur fait mal. Mais qui est-ce qui a mal ?

Je viens justement de lire quelque chose à propos d'un saint chrétien. Chaque jour, il disait à Dieu dans sa prière : « Je suis l'homme *le plus* méchant de la terre, *le plus grand* pécheur. » Apparemment, c'était un homme très humble. Mais il ne l'est pas. *Le plus grand* pécheur de la terre, dit-il, et même si Dieu le contestait, il trouverait des preuves. Son ambition, son ambition profonde, c'est d'être le plus grand, pas d'être un pécheur. Vous pouvez être un pécheur s'il vous est permis d'être le plus grand. Vous pouvez y trouver une jouissance. Le plus grand pécheur : vous voilà devenu une sommité ! Vertu ou péché, peu importe, il vous faut être quelqu'un. Quelqu'en soit l'objet, votre ego doit être en haut de l'échelle.

On rapporte que Georges-Bernard Shaw a dit : « Je préfèrerais être le premier en enfer que le second au ciel. » L'enfer n'est pas un endroit désagréable si vous y êtes le premier, au tout premier rang. Le ciel lui-même semblera déprimant si vous vous trouvez simplement quelque part dans une file, si vous n'êtes personne. Et Georges-Bernard Shaw a raison. C'est ainsi que fonctionne le mental humain.

Personne ne veut laisser tomber l'ego. Sinon, il n'y aurait aucun

problème : vous pourriez le larguer tout de suite. Et si vous avez le sentiment qu'il faut du temps, c'est uniquement parce qu'il vous en faut pour comprendre que vous vous y accrochez. A l'instant où vous pouvez comprendre qu'il s'agit de *votre* attachement, alors la chose se produit.

Comprendre ce simple fait peut vous prendre de nombreuses vies. Cela vous en a déjà pris beaucoup et vous n'avez pas encore compris. Cela paraît vraiment étrange : voici quelque chose qui vous pèse, qui vous est un supplice, un supplice continuel, et cependant vous y tenez. Il doit y avoir à cela une raison profonde, une cause profondément enracinée. Je voudrais en parler un peu. Cela pourrait vous faire prendre conscience.

Tel qu'il est, le mental humain choisira toujours d'être occupé plutôt que d'être inoccupé. Même si l'occupation est pénible, même si elle est douloureuse, le mental choisira d'être occupé plutôt que de ne pas l'être car, lorsque vous êtes inoccupé, vous commencez à vous sentir disparaître.

Selon certains psychologues, les gens qui prennent leur retraite, qui cessent leur travail, leur service, leurs affaires, meurent rapidement. Leur vie est immédiatement raccourcie d'environ dix ans. Ils se mettent à mourir longtemps avant leur mort. Ils n'ont plus d'occupations, ils sont inoccupés.

Lorsque vous êtes inoccupé, vous commencez à avoir l'impression de ne servir à rien, d'être inutile. Vous commencez à sentir que vous n'êtes pas nécessaire, que le monde peut tourner facilement sans vous. Lorsque vous êtes occupé, vous avez l'impression que le monde ne peut continuer de tourner sans vous, que vous en êtes un élément tout à fait essentiel, tout à fait important : sans vous, tout s'arrêterait. Si vous êtes inoccupé, vous prenez soudain conscience que, sans vous, le monde tourne toujours aussi bien. Rien ne change. Vous avez été écarté, vous êtes mis au rancart. On n'a plus besoin de vous.

A l'instant où vous ressentez que vous n'êtes plus nécessaire,

l'ego commence à se sentir mal à l'aise — car il n'existe que lorsque vous êtes indispensable. Aussi, partout, l'ego ne cesse de pousser chacun vers cette attitude : vous êtes quelqu'un d'indispensable, on a besoin de vous, sans vous rien ne peut se faire, sans vous le monde ne va plus.

Inoccupé, vous en venez à réaliser que le jeu continue. Vous n'êtes pas un élément essentiel, vous pouvez être facilement mis de côté. Personne ne s'inquiétera de vous, personne ne pensera à vous. Certains même se sentiront peut-être soulagés. Cela fait voler l'ego en éclats. Et vous réclamez donc de l'occupation, n'importe quoi, mais il faut rester occupé. Il faut prolonger l'illusion d'être indispensable.

La méditation est un état d'inoccupation du mental. C'est une retraite en *profondeur*. Ce n'est pas simplement une retraite superficielle, comme de s'en aller dans l'Himalaya. Cela peut ne pas être du tout une retraite, car, dans l'Himalaya, vous pouvez à nouveau être occupé. Vous pouvez vous mettre à imaginer que vous sauvez le monde. Assis en méditation dans l'Himalaya, vous sauvez le monde d'une troisième guerre ; ou bien, à cause des vibrations que vous créez, le monde se dirige vers une utopie, un état de paix universelle. Et là, vous pouvez jouir pleinement de cette occupation. Comme vous êtes seul, vous n'avez de discussion avec personne. Personne n'est là pour vous dire que vous êtes dans l'illusion, ou dans un état hallucinatoire. Vous pouvez vraiment vous y impliquer. A nouveau, l'ego s'affirmera de façon subtile.

La méditation n'est pas une retraite superficielle. C'est une retraite profonde, intérieure, réelle, un renoncement : un renoncement à l'occupation. Non pas que vous ne serez plus occupé : vous pouvez continuer à faire tout ce que vous faites, mais vous vous en détachez, vous abandonnez l'investissement de vous-même dans l'occupation.

Et vous commencez alors à sentir que ce désir constant d'être indispensable est ridicule, stupide. Le monde peut très bien continuer sans vous, et vous n'en faites pas une dépression. C'est très bien ainsi. Tant mieux si le monde peut continuer sans vous.

Cela peut devenir une liberté si vous le comprenez. Si vous ne comprenez pas, vous avez alors l'impression d'être réduit à rien. Les gens continuent donc de s'occuper, et l'ego leur fournit une occupation maximale. Vingt-quatre heures par jour, l'ego les tient occupés. Ils se demandent comment devenir membre du Parlement, ils se demandent comment devenir secrétaire d'Etat, ministre et premier ministre et comment devenir président. Et l'ego continue et continue sans arrêt. Il vous fournit une constante occupation. Comment acquérir plus de richesses, comment fonder un royaume. L'ego vous envoie des rêves, il vous donne une occupation intérieure continuelle. Et vous avez l'impression qu'il se passe beaucoup de choses.

Inoccupé, vous devenez soudain conscient d'un vide intérieur. Les rêves viennent le combler. Les psychologues actuels disent qu'un homme peut vivre plus de quatre-vingt-dix jours sans nourriture, mais qu'il ne peut vivre plus de quatre-vingt-dix jours sans rêver. Il deviendra fou. Si l'on vous empêche de rêver, vous serez fou en moins de trois semaines. Trois semaines sans nourriture ne vous feront pas de mal. Cela peut même être bon pour votre santé. Trois semaines sans manger — un bon jeûne — vous rajeuniront complètement. Vous serez plus vivant, plus jeune. Mais trois semaines sans rêver... vous deviendrez fou.

Rêver doit répondre à un besoin profond. Et le besoin, c'est que cela vous donne de l'occupation ; cela vous occupe, sans que vous soyez réellement occupé. Vous pouvez rester à rêver et faire tout ce dont vous avez envie, le monde entier se soumet à votre fantaisie, du moins dans votre rêve. Personne ne vous crée de problème. Vous pouvez tuer n'importe qui, vous pouvez assassiner, vous pouvez vous transformer à votre gré. Là, c'est vous le maître. L'ego se sent plus vivant pendant le rêve, car alors il n'y a personne qui peut s'opposer à vous, qui peut dire: non, c'est mal. Vous êtes absolument seul. Vous créez tout ce que vous avez envie de créer, vous détruisez tout ce dont vous n'avez pas envie. Votre puissance est absolue. Dans vos rêves, vous êtes omnipotent. Les rêves ne cessent que lorsque l'ego disparaît. C'est là vraiment le signe décrit dans les anciens livres sacrés du yoga ; c'est le signe que quelqu'un

est devenu illuminé: il ne peut pas rêver. Le rêve cesse faute de besoin. C'était un besoin de l'ego.

Vous avez envie d'être occupé. C'est pourquoi vous ne pouvez laisser tomber l'ego. A moins d'être prêt à être vide, sans occupation, à moins d'être prêt à n'être personne, à moins d'être prêt à goûter la vie et la célébrer, *même* si vous n'êtes pas indispensable, vous ne pouvez laisser tomber l'ego. Vous avez besoin qu'on ait besoin de vous. Il faut que quelqu'un ait besoin de vous pour que vous vous sentiez bien. Et plus il y a de gens qui ont besoin de vous, mieux vous vous sentez. C'est pour cela que le rôle de chef est tellement prisé: c'est qu'alors beaucoup de gens ont besoin de vous.

Un chef peut se montrer très humble, il n'a plus besoin d'affirmer son ego. Son ego est déjà tellement satisfait, car tant de gens ont besoin de lui, tant de gens dépendent de lui ! Il est devenu la vie de tant de gens qu'il peut être humble, il peut se permettre d'être humble. Vous vous êtes certainement aperçu que ceux qui affirment leur ego avec trop de force sont toujours ceux qui ne peuvent pas influencer les autres. Ils se montrent alors sûrs d'eux-mêmes parce que c'est le seul moyen dont ils disposent pour dire: je suis quelqu'un. S'ils pouvaient influencer les autres, s'ils étaient persuasifs, jamais ils ne seraient aussi péremptoires. Ils seraient alors très humbles — apparemment du moins. Ils n'auraient pas l'air égoïstes, puisque tant de gens dépendraient d'eux de façon subtile — ils auraient pris de l'importance ; leur vie aurait à leurs yeux une grande signification.

Si votre ego est la seule valeur que vous ayez, si votre ego est l'expression de ce que vous êtes, comment pouvez-vous le larguer ? En m'écoutant, vous vous mettez à songer à l'abandonner. Mais vous ne pouvez l'abandonner rien qu'en y songeant. Il vous faut arriver à en comprendre les causes — où il se trouve, où il vit, pourquoi il existe. Ce sont les forces inconscientes qui agissent en vous à votre insu. Il faut les rendre conscientes. Il vous faut extraire de leur terre toutes les racines de votre ego pour que vous puissiez regarder et voir.

Si vous pouvez rester inoccupé, si vous pouvez vous sentir comblé en n'étant pas indispensable, l'ego peut disparaître à l'instant même. Mais ces « si » sont énormes. La méditation vous préparera à répondre à ces « si ». L'événement se produira en un instant ; mais comprendre demandera du temps.

C'est exactement comme lorsque vous chauffez de l'eau. Elle devient de plus en plus chaude ; puis, à une température précise, à cent degrés, elle se met à s'évaporer. L'évaporation se produit à un moment précis. Elle n'est pas graduelle, elle est soudaine. De l'eau à la vapeur, il y a un saut. Brusquement, l'eau disparaît, mais cela prend du temps, car elle doit être chauffée jusqu'au point d'ébullition. L'évaporation se produit tout d'un coup, mais l'échauffement prend du temps.

Comprendre et chauffer sont exactement pareils. Cela demande du temps. L'abandon de l'ego se produit de la même façon que l'évaporation : il arrive brusquement. N'essayez donc pas de laisser tomber votre ego. Efforcez-vous plutôt de le comprendre plus profondément. N'essayez pas de changer l'eau en vapeur, chauffez-la. La suite viendra automatiquement, cela arrivera. Vous croissez en compréhension. Intensifiez celle-ci, focalisez-la davantage. Mettez toute votre énergie à comprendre le phénomène de votre être, de votre ego, de votre mental, de votre inconscient. Soyez de plus en plus attentif. Et faites-vous un devoir d'essayer de comprendre également tout ce qui peut arriver.

Quelqu'un vous insulte et vous vous sentez en colère. Ne manquez pas l'occasion, essayez de comprendre pourquoi, pourquoi cette colère ; et n'en faites pas une réflexion philosophique, n'allez pas dans une bibliothèque consulter des livres sur la colère. La colère vous arrive — c'est une expérience, une expérience que vous vivez. Concentrez toute votre attention sur elle et essayez de comprendre pourquoi elle vous arrive. Ce n'est pas une question philosophique. Il ne faut pas aller voir Freud à ce sujet, c'est inutile ! Ce serait tout simplement ridicule de consulter quelqu'un d'autre alors que c'est à vous que la colère arrive. Vous pouvez la toucher, vous pouvez la goûter, elle va vous brûler.

Essayez de comprendre pourquoi elle est venue, d'où elle vient, où sont ses racines, comment elle arrive, comment elle fonctionne, comment elle vous domine, comment il se fait qu'elle vous rend fou. De la colère, il y en a déjà eu auparavant, voici qu'il y en a maintenant — mais maintenant, ajoutez-lui un élément nouveau, l'élément compréhension — et la nature de la colère changera. Alors, peu à peu, vous verrez que mieux vous comprenez la colère, moins souvent elle se produit. Et lorsque vous la comprenez parfaitement, elle disparaît. La compréhension ressemble à la température. Lorsque celle-ci atteint un certain point — cent degrés — l'eau disparaît.

Le désir sexuel est là: essayez de le comprendre. Plus il y a de compréhension, moins vous serez sexuel. Un moment viendra où la compréhension sera parfaite — et le désir sexuel disparaît.

Et mon critère est le suivant: quelle que soit l'expression de l'énergie intérieure, si elle disparaît par la compréhension qu'on en a, elle est un vice. Si, par la compréhension, elle devient profonde, elle est vertu. A mesure que croît votre compréhension, le mal disparaîtra et le bien s'enracinera davantage. Le sexe disparaîtra et l'amour deviendra plus profond. La cupidité disparaîtra, l'esprit de partage deviendra plus profond.

Tout ce qui disparaît donc par l'intelligence est mauvais, tout ce qui s'enracine davantage est bien. C'est là ma définition du bien et du mal, de la vertu et du péché, *punya* et *paap*. Un saint homme est un homme intelligent, rien d'autre. Un pécheur est un homme qui ne comprend pas, c'est tout. La différence entre un saint et un pécheur n'est pas une question de vertu ou de péché, c'est une question d'intelligence.

La compréhension ressemble à un processus d'échauffement. A un moment donné, au bon moment, le processus atteint le point d'ébullition. Brusquement, l'ego disparaît. Vous ne pouvez pas le larguer directement: vous pouvez préparer la situation dans laquelle cela se produira. Cela prendra du temps.

Deux écoles existent depuis toujours à ce sujet. L'une est celle de l'illumination soudaine ; elle affirme que l'illumination se produit brusquement, qu'elle est non-temporelle. A l'opposé, l'autre école, celle de l'illumination graduelle, affirme que l'illumination vient progressivement, que rien de soudain n'y arrive. Et toutes deux ont raison car chacune d'elles considère une partie du phénomène.

L'école progressive a choisi la première partie, celle de la compréhension. Elle dit que cela n'est possible qu'avec du temps, que la compréhension vient avec le temps. Et elle a raison ! Elle dit de ne pas songer à quelque chose de soudain. Vous n'avez qu'à suivre le processus et si l'eau est convenablement chauffée, elle s'évaporera.

Vous ne devez pas vous préoccuper de l'évaporation. Laissez-la simplement tout à fait hors de votre esprit. Ne faites que chauffer l'eau. L'autre école est à l'opposé ; elle dit que l'illumination est soudaine : elle a choisi la dernière partie. Elle dit que la première n'est pas vraiment essentielle ; l'important, la seule chose réelle, c'est que cette explosion arrive dans un espace non-temporel. La première chose n'est que la périphérie. La seconde, la vraie, est le centre.

Pourtant, je vous le dis, les deux ont raison. L'illumination se produit tout d'un coup. Elle a toujours été soudaine. Mais il faut du temps pour comprendre. Les deux sont justes et les deux peuvent aussi être mal comprises. Vous pouvez tricher avec vous-même, vous pouvez vous tromper vous-même. Si vous n'avez pas envie de faire quoi que ce soit, c'est magnifique de croire à l'illumination soudaine. Vous vous dites alors : « Pas besoin de faire quelque chose ! Si elle est soudaine, elle est soudaine. Que pourrais-je faire ? Je ne peux qu'attendre. » Ce peut être un leurre.

C'est pour cette raison qu'au Japon en particulier, la religion a tout simplement disparu. La tradition de l'illumination soudaine est très ancienne au Japon. Le zen affirme que l'illumination est soudaine. A cause de cela, le pays entier est devenu irréligieux. Les

gens en sont venus peu à peu à croire que seule est possible l'illumination soudaine : on ne peut rien y faire — lorsque cela doit arriver, cela arrive. Si cela doit se produire, cela se produira. Si cela ne doit pas arriver, cela n'arrivera pas. Et comme on ne peut rien y faire, pourquoi se tourmenter ? Le Japon est le pays *le plus* matérialiste de l'Orient. Il y forme comme un morceau d'Occident. C'est étrange, car le Japon possède l'une des plus belles tradition du *dhyan*, du *chan*, du zen. Pourquoi la religion y a-t-elle disparu ? Elle y a disparu à cause de ce concept d'illumination soudaine. Les gens se sont mis à se faire des illusions.

En Inde, c'est un autre phénomène qui s'est produit... et c'est pourquoi je ne cesse de vous répéter que le mental humain est si trompeur, tellement rusé. Il vous faut être constamment sur vos gardes, sinon vous serez abusé. Nous avons en Inde une autre tradition, celle de l'illumination graduelle. C'est ce que signifie « yoga ». Vous devez travailler pour y arriver, travailler assidûment de nombreuses vies durant. Cela exige de la discipline, cela demande des efforts, mais sans un travail rigoureux, vous n'y réussirez pas. C'est donc un long processus, un très long processus, si long, dit-on en Inde, qu'une vie ne suffit pas, il vous faudra de nombreuses vies. Rien n'est faux là-dedans : c'est vrai en ce qui concerne la compréhension. Mais l'Inde s'est mise alors à croire que, puisque cela devait durer si longtemps, rien ne pressait. Pourquoi dès lors tellement se dépêcher ? Profitez de ce monde... rien ne presse, on a tout le temps. Le processus est si long que vous ne pouvez le terminer aujourd'hui. Et si vous ne pouvez arriver au bout aujourd'hui, il perd alors son intérêt. Personne n'en brûle d'envie au point de pouvoir patienter de nombreuses vies. Il l'oubliera tout simplement.

Le concept d'illumination progressive a détruit l'Inde ; celui de l'illumination soudaine a détruit le Japon. A mon avis, les deux concepts sont vrais, car ils sont chacun la moitié d'un processus complet. Et vous devez être constamment attentif à ne pas vous abuser. Cela peut paraître contradictoire, mais voici ce que je voudrais dire : cela peut se produire à cet instant-même, mais *cet* instant-même peut demander de nombreuses vies à venir. Cela peut

se produire à cet instant-même, mais vous devrez peut-être attendre de nombreuses vies que *cet* instant arrive.

Travaillez donc assidûment, comme si cela allait arriver à cet instant-même. Et attendez patiemment... car ce n'est pas prévisible. Personne ne peut dire quand cela arrivera — cela peut ne pas arriver avant de nombreuses vies. Attendez donc patiemment, comme si tout le processus était un long développement progressif. Et donnez-vous de la peine, donnez-vous en le plus possible, comme si l'illumination pouvait se produire à cet instant précis.

Comment utiliser l'énergie sexuelle pour la croissance ?

Osho,
Voudrais-tu nous parler de l'utilisation de notre énergie sexuelle pour notre croissance personnelle, puisqu'il semble que ce soit l'une de nos principales préoccupations à nous, Occidentaux ?

Le sexe est *L'*énergie. Je ne dirai donc pas : l'énergie sexuelle — car il n'y a pas d'autre énergie.

Le sexe est la seule énergie dont vous disposez. Cette énergie peut être transformée : elle peut devenir une énergie d'un niveau plus élevé. Plus son niveau s'élève, moins il y reste de sexualité. Et il y a un sommet final où elle devient uniquement amour et compassion. Cet épanouissement ultime, nous pouvons l'appeler énergie divine ; mais le départ, le siège en reste le sexe.

Le sexe est donc la première couche, la couche inférieure de l'énergie ; et Dieu en est la couche supérieure. Mais c'est la même énergie qui circule. La première chose à comprendre est que je ne subdivise pas les énergies. Dès que vous divisez, une dualité se crée. Dès que vous divisez les énergies, vous vous divisez — et vous serez alors pour ou contre le sexe.

Je ne suis ni pour ni contre, car je ne divise pas. Je dis que le sexe est l'énergie, le nom de l'énergie ; soit x cette énergie. Le sexe est le nom de cette énergie x, l'énergie inconnue, lorsque vous l'employez uniquement en tant que force biologique de reproduction. Cette énergie devient divine dès qu'elle est libérée de sa contrainte

biologique, dès qu'elle devient non-physique — c'est alors l'amour de Jésus ou la compassion de Bouddha.

Si l'Occident est à ce point obsédé aujourd'hui, c'est à cause du christianisme. Deux millénaires de suppression de l'énergie sexuelle par le christianisme ont rendu le mental occidental trop obsédé par celle-ci. Tout d'abord, depuis deux mille ans, l'obsession a été: comment la supprimer? Vous ne pouvez la supprimer. Aucune énergie ne peut être supprimée — l'énergie ne peut être que transformée. Il n'y a aucun moyen de détruire l'énergie. Rien ne peut être détruit en ce monde, mais seulement transformé, changé, transféré dans un autre domaine, dans une autre dimension. La destruction est impossible.

Vous ne pouvez créer de nouvelle énergie et vous ne pouvez en détruire une ancienne. Création et destruction sont l'une et l'autre hors de votre portée. Elles sont impossibles. Aujourd'hui, les hommes de sciences sont d'accord là-dessus: pas même un seul atome ne peut être détruit.

Pendant deux mille ans, le christianisme s'est efforcé de détruire l'énergie sexuelle. La religion a consisté à vous rendre absolument asexué. Ce qui créa une aberration. Plus vous luttez, plus vous supprimez, plus vous devenez sexuel. Et le sexe pénètre alors au fond de l'inconscient et empoisonne l'être entier. Si vous lisez par exemple la vie des saints chrétiens, vous verrez qu'ils sont obsédés par le sexe. Ils ne peuvent prier, ils ne peuvent méditer. Quoi qu'ils fassent, le sexe intervient. Et ils croient que c'est le diable qui leur tend des pièges. Si vous supprimez, c'est *vous* le diable.

Après deux mille ans d'une répression continue du sexe, l'Occident en a eu assez. C'était insupportable. La roue fit un tour complet. Aujourd'hui, au lieu de la répression, la complaisance, le laisser-faire sont devenus la nouvelle obsession. Le mental est passé d'un extrême à l'autre ; le mal est resté le même. Auparavant, c'était la répression ; maintenant, c'est à qui s'y laissera aller le plus. Les deux sont des comportements maladifs. Le sexe doit être transformé: on ne peut ni le réprimer ni s'y adonner sans frein. Et la

seule façon possible de transformer le sexe, c'est d'être sexuel tout en restant profondément méditatif et vigilant.

C'est exactement pareil à ce que je vous disais concernant la colère. Entrez dans la sexualité mais soyez en même temps vigilant, attentif, conscient. Ne la laissez pas devenir une force inconsciente. Ne soyez pas à sa merci. Entrez-y consciemment, intelligemment, avec amour. Mais faites de l'expérience sexuelle une expérience méditative. Méditez pendant cette expérience. C'est ce qu'a réalisé l'Orient par le tantra. Et dès que vous êtes méditatif dans l'expérience sexuelle, la qualité de celle-ci se met à changer. La même énergie qui passe dans l'expérience sexuelle se met à passer dans l'état de conscience.

Vous pouvez, au sommet de l'orgasme sexuel, devenir plus conscient que vous ne pourrez jamais l'être autrement — car aucune autre expérience n'est aussi profonde, aucune autre expérience n'est aussi prenante, aucune autre expérience n'est aussi totale. Dans un orgasme sexuel, vous êtes absorbé tout entier, jusqu'au tréfonds de vous-même : votre être tout entier vibre, votre être y est tout entier. Corps, mental, l'un et l'autre y sont plongés. Et la pensée s'arrête complètement. Lorsque l'orgasme atteint son paroxysme, la pensée cesse complètement de fonctionner, ne fût-ce qu'une seconde, car vous y êtes si totalement que vous ne pouvez plus penser.

Dans un orgasme sexuel, *vous* êtes. Vous êtes, sans aucune pensée. En pareil moment, si vous pouvez devenir attentif, conscient, le sexe peut devenir la porte ouvrant sur le divin. Et si vous pouvez devenir attentif à cet instant-là, cet état d'attention peut se reporter aussi à d'autres instants, dans d'autres expériences. Il peut devenir une part intégrante de vous-même. Vous pouvez alors garder cet état d'attention en mangeant, en marchant, en travaillant. A travers la sexualité, l'attention vous a atteint au plus profond de vous-même. Elle vous a envahi. Désormais, vous pouvez la garder en vous.

Et si vous devenez méditatif, vous arriverez à vous rendre

compte d'un autre fait: ce n'est pas le sexe qui vous donne la félicité, ce n'est pas le sexe qui vous apporte l'extase. C'est plutôt l'absence de pensée du mental et l'engagement total dans l'acte qui vous donnent une sensation de béatitude. A partir du moment où vous comprenez cela, le besoin sexuel se fait de moins en moins sentir, car cet état sans pensée du mental peut être crée sans lui – c'est cela, le sens de la méditation. Et cette totalité dans l'« être » peut être obtenue sans le sexe. Dès que vous savez que le même phénomène peut se produire sans le sexe, celui-ci sera de moins en moins un besoin. Un moment viendra où il ne le sera plus.

Et rappelez-vous que le sexe est toujours fonction de l'autre. Il y persiste donc un asservissement, un esclavage. Une fois que vous pouvez provoquer ce phénomène orgasmique total sans dépendre en aucune façon de quelqu'un d'autre, lorsqu'il est devenu une source *intérieure*, vous êtes alors indépendant, vous être libre.

C'est ce que nous voulons dire, en Inde, lorsque nous affirmons que seul le *brahmachari*, le célibataire absolu, peut être libre: il ne dépend plus, en effet, de personne d'autre, il ne doit son extase qu'à lui-même. Le sexe disparaît par la méditation, mais l'énergie n'en est pas pour autant détruite. On ne détruit jamais l'énergie; sa forme seule change. Désormais, elle n'est plus sexuelle, désormais vous vous mettez à aimer.

Donc en réalité, celui qui est sexuel ne peut aimer. Son amour ne peut être qu'un simulacre. Son amour n'est qu'un moyen pour arriver au sexe. Quelqu'un de sexuel n'utilise l'amour que comme une technique d'approche vers le sexe. C'est un moyen. Quelqu'un de sexuel ne peut réellement aimer, il ne peut qu'exploiter l'autre; et l'amour alors n'est qu'un moyen pour aborder l'autre.

Celui qui est devenu non-sexuel, en qui circule intérieurement l'énergie, devient auto-extatique. Il ne doit son extase qu'à lui-même. Celui-là aime alors pour la première fois. Son amour devient un jaillissement continu, un constant partage, un don continuel.

Mais pour y arriver, je ne vous demande pas d'être anti-sexe. Pour y arriver, il vous faut accepter le sexe comme faisant partie de la vie, de la vie naturelle. Vivez avec lui — faites cela avec plus de vigilance.

La vigilance est le pont, le pont d'or, entre ce monde et l'autre, entre l'enfer et le ciel, entre l'ego et le divin.

Sixième matin

C'était contre la règle

Osho,
Il est question, dans une histoire zen, de deux moines qui rentraient à leur monastère. Le moine le plus âgé, qui marchait en tête, arriva près d'un fleuve. Sur la rive se tenait une belle jeune fille ; elle avait peur de traverser seule. Le vieux moine détourna très vite son regard de la jeune fille et traversa le fleuve. Arrivé à l'autre rive, il regarda en arrière et fut horrifié de voir le jeune moine traverser le fleuve en portant la jeune fille sur son dos. Les deux moines poursuivirent côte-à-côte leur voyage. Arrivé devant la porte du monastère, le vieux moine dit au plus jeune : « Ce n'est pas bien, ce que tu as fait, c'est contre la règle. Nous, les moines, nous sommes censés ne toucher aucune femme. » Le jeune moine répondit : « Je l'ai déposée sur la rive ; es-tu encore en train de la porter ? »
Voudrais-tu nous parler de cette alternative : supprimer ou exprimer nos émotions ?

Aucun autre être que l'homme n'est capable de supprimer ou de transformer ses énergies. Il est le seul à le pouvoir. Suppression *et* transformation sont deux aspects d'un seul phénomène. Et ce phénomène, c'est que l'homme peut agir sur lui-même.

Les arbres existent, les animaux, les oiseaux existent, mais ils ne peuvent aucunement agir sur leur existence — ils en font partie. Ils ne peuvent en sortir, ils ne peuvent être des *doers*, des agissants. Ils se confondent à tel point avec leur énergie qu'ils ne peuvent s'en séparer. L'homme, lui, peut agir. Il peut agir sur lui-même. Il peut s'observer en prenant une certaine distance. Il peut considérer ses propres énergies comme si elles lui étaient extérieures. Et puis, il peut soit les supprimer soit les transformer. Supprimer signifie seulement tenter de cacher certaines énergies qui sont présentes, en les empêchant d'être, en les empêchant de se manifester. Transformer signifie changer les énergies, leur donner une dimension nouvelle.

Prenez par exemple la sexualité. Il y a dans le sexe quelque chose qui provoque en nous de la gêne ; cette gêne n'est pas là seulement parce que la société vous l'a inculquée. Dans le monde entier, il existe, il a existé de nombreux types de société, mais aucune société humaine ne s'est sentie à l'aise avec le sexe. Il y a quelque chose dans le phénomène même du sexe qui vous embarrasse, vous culpabilise, vous fait prendre conscience. Qu'est-ce que c'est? Même si personne ne vous apprend rien sur le sexe, même si personne ne vous fait de la morale à son propos, même si personne n'invente à son sujet de nouvelles théories, il y a cependant quelque chose dans ce phénomène qui vous met mal à l'aise. Qu'est-ce que c'est ?

La première chose, c'est que le sexe met en évidence votre profonde dépendance — il montre que, pour votre jouissance quelqu'un d'autre est indispensable. Sans quelqu'un d'autre, cette jouissance n'est pas possible. Vous êtes donc dépendant, votre indépendance est perdue. Cela fait souffrir l'ego. Par conséquent, plus une personne est égoïste, plus elle sera ennemie du sexe. Vos soi-disant saints sont ennemis du sexe — non parce que c'est mal, mais à cause de leur ego. Ils ne peuvent s'imaginer dépendant de quelqu'un, mendiant quelque chose auprès de quelqu'un. Le sexe fait surtout souffrir l'ego.

Une deuxième chose : dans le phénomène sexuel, il y a le risque

du rejet: l'autre peut vous rejeter. Il n'est pas sûr que vous soyez accepté, l'autre peut dire non. Et c'est le rejet le plus terrible qui soit: lorsque vous abordez quelqu'un pour l'aimer et qu'il vous rejette. Cette possibilité de rejet inspire de la peur. L'ego trouve qu'il vaut mieux ne pas essayer plutôt que d'être rejeté.

La dépendance, le rejet — le risque d'être rejeté. Et, encore plus profondément en vous: dans l'activité sexuelle, vous devenez semblables aux animaux. Ceci fait souffrir l'ego humain, car il n'y a alors aucune différence entre un chien qui s'accouple et vous-même faisant l'amour. Quelle est la différence? Vous ressemblez tout à coup à des animaux, et tous les prédicateurs et moralistes ne cessent de dire à l'homme: « Ne sois pas un animal! Ne te conduis pas comme un animal! » C'est la condamnation la plus sévère qui soit. En *aucun* autre domaine, vous ne ressemblez autant à l'animal que dans le domaine du sexe: car vous n'êtes naturel dans rien d'autre — partout ailleurs, vous pouvez ne pas être naturel.

Vous mangez. Vous avez entouré cette activité d'une sophistication telle que vous ne ressemblez plus aux animaux. A la base, c'est la même chose que chez l'animal; mais lors des repas, votre maintien à table, toute la tradition et l'étiquette dont vous avez entouré la nourriture, tout cela ne sert qu'à vous différencier de l'animal. Celui-ci aime manger seul. Aussi, chaque société a-t-elle enfoncé dans le mental des individus l'idée que manger seul n'est pas bien. Il faut partager, manger en famille, manger avec les amis, avec des invités. Invités, amis, famille: cela n'intéresse aucun animal. Lorsqu'un animal est en train de manger, il ne veut pas que quelqu'un s'approche: il recherche l'isolement.

Si un homme préfère manger seul, vous direz de lui qu'il ressemble à l'animal, qu'il ne veut pas partager. Sa façon de manger est naturelle, non sophistiquée. Nous avons entouré la nourriture d'une telle sophistication que la faim est devenue secondaire et le goût, le plus important. Aucun animal ne se préoccupe du goût. La faim est une nécessité fondamentale: lorsqu'elle est assouvie, l'animal est satisfait. Mais pas l'homme — comme si la faim n'était pas essentielle; l'essentiel est autre chose, le goût importe davantage,

les bonnes manières, la façon de manger importe plus que ce que vous mangez.

Partout autour de lui, l'homme a fabriqué son propre monde artificiel. Les animaux sont nus, c'est pourquoi nous ne voulons pas être nus. Et si quelqu'un se promène nu, il choque nos mœurs civilisées, il les agresse à la base. C'est la raison pour laquelle il y a, dans le monde entier, tant d'opposition au nudisme. Si vous marchez nu dans la rue, vous ne faites de mal à personne, vous n'êtes violent vis-à-vis de personne ; vous êtes totalement inoffensif. Mais la police arrivera immédiatement, tous les alentours seront en effervescence. Vous serez arrêté, battu et mis en prison. Et pourtant, vous n'avez absolument rien fait ! Pour qu'il y ait crime, vous *devez* faire quelque chose. Or, vous n'avez rien fait du tout : rien que vous promener nu ! Pourquoi la société s'en irrite-t-elle à ce point ? Elle est moins irritée à l'égard d'un meurtrier. C'est curieux. Mais apparaît un homme nu, et voilà la société au comble de la colère.

C'est parce que le meurtre est encore propre à l'homme. Aucun animal ne commet de meurtre. L'animal tue pour manger, mais il ne commet pas de meurtres. Et aucun animal ne tue ceux de son espèce, l'homme seul le fait. Ceci étant donc humain, la société peut l'accepter. Quant à la nudité, la société ne peut l'admettre, car l'homme nu vous fait prendre soudain conscience que vous êtes tous des animaux. Quels que soient les vêtements derrière lesquels vous vous camouflez, l'animal est là, l'animal nu est là. Vous n'acceptez pas la nudité d'un homme non parce qu'il est dénudé, mais parce qu'il vous rend conscient de votre nudité — et que l'ego en souffre.

Quand il est habillé, l'homme n'est pas un animal. Avec ses bonnes manières à table, l'homme n'est pas un animal. Grâce au langage, à la moralité, à la philosophie, à la religion, l'homme n'est pas un animal. La chose la plus religieuse est d'aller prier dans une église ou un temple. Pourquoi est-ce si religieux ? Parce qu'aucun animal ne va à l'église, aucun animal ne prie : c'est spécifiquement humain. Aller prier dans un temple constitue la preuve absolue que

vous êtes différent, que vous n'êtes pas un animal. Mais le sexe est une activité animale. Quoi que vous fassiez, quelle que soit la manière dont vous le cachez, ou ce dont vous l'enveloppez, à sa base, le fait reste animal. Et lorsque vous vous livrez à l'acte sexuel, vous ressemblez à un animal. Nombreux sont ceux qui, pour cette raison, ne peuvent prendre plaisir au sexe. Ils ne peuvent devenir tout à fait des animaux. Leur ego ne le leur permettrait pas.

Ego et sexe : tout le conflit est donc là — le sexe contre l'ego. Plus quelqu'un est égoïste, plus il est opposé au sexe. Moins il est égoïste, plus il est concerné par le sexe. Mais le moins égoïste lui-même ressent — moins, peut-être, mais ressent néanmoins — quelque chose qui le gêne : une culpabilité. Et lorsqu'on plonge profondément dans la sexualité, l'ego disparaît. Mais lorsque vient l'instant où va disparaître l'ego, la peur vous saisit.

C'est pourquoi, lorsqu'on fait l'amour, lorsqu'on est dans le sexuel, ce n'est ni profond ni vrai. On ne fait que semblant, superficiellement, de faire l'amour ; car si vous faites *réellement* l'amour, tout ce que vous avez de civilisé devra tomber. Il vous faudra mettre votre mental de côté, votre religion, votre philosophie, tout. Vous aurez soudain le sentiment qu'un animal sauvage a surgi en vous. Un rugissement montera en vous. Il est possible que vous vous mettiez vraiment à rugir comme une bête sauvage, à crier, à pousser des gémissements. Et si vous vous laissez aller, le langage disparaîtra. Vous émettrez des sons, tout comme le font les oiseaux et les autres animaux. En un instant, un million d'années d'évolution disparaissent. Vous vous comportez à nouveau comme un animal dans un monde sauvage.

La peur est là. Et, à cause de cette peur, aimer est devenu presqu'impossible. Et cette peur est réelle : car vous devenez presque fou si vous perdez votre ego ; vous devenez sauvage et tout peut dès lors arriver. Et vous *savez* que tout peut arriver. Vous pouvez aller jusqu'à tuer, jusqu'à tuer l'être que vous aimez, vous pouvez vous mettre à dévorer son corps, car plus aucun contrôle n'existe.

La suppression semble dès lors le moyen le plus facile d'éviter

tout cela : supprimer le sexe ou ne le libérer que dans la mesure où il ne vous met pas en danger ; n'en laisser qu'une partie qu'on peut toujours contrôler. Et vous vivez en vous contrôlant, en vous manipulant. Vous vous laissez aller jusqu'à un certain point, ensuite vous réprimez. Et puis vous vous repliez sur vous-même et vous vous fermez.

La suppression est comme une protection, une sauvegarde, une mesure de sécurité. Cette mesure de sécurité, les religions en ont usé. Elles ont exploité cette peur du sexe et elles l'ont accrue en vous. Elles vous font intérieurement trembler devant lui. Elles ont fait du sexe le péché fondamental et vous disent : « Si le sexe ne disparaît pas, vous ne pourrez entrer dans le Royaume de Dieu. » Elles ont raison dans un sens ; mais pourtant elles se trompent.

Moi aussi, je dis que si le sexe ne disparaît pas, vous ne pourrez entrer dans le Royaume de Dieu. Mais le sexe ne disparaît que lorsque vous l'avez totalement accepté — non pas réprimé, mais transformé. Les religions ont exploité la peur des hommes et leur tendance à l'égoïsme. Elles ont inventé de nombreuses techniques de répression. Ce n'est guère difficile de réprimer, mais cela vous en coûte vraiment car toute votre énergie est en proie aux divisions et aux luttes et vous gaspillez toute votre vie.

De toutes les énergies, la plus vitale est l'énergie sexuelle : c'est, je le dis, la seule énergie que vous possédez. Ne luttez pas contre elle : ce serait un gaspillage de vie et de temps ; transformez-la plutôt. Mais comment faire ? Comment la transformer ? Que pouvons-nous faire ? Si vous avez compris votre peur, vous pouvez alors saisir la clé, comprendre ce qui peut être fait.

La peur est présente parce que vous sentez que vous allez perdre le contrôle et qu'une fois le contrôle perdu, vous ne pouvez rien faire. Je vous enseigne un nouveau contrôle : le contrôle par le soi observateur. Non pas le contrôle par un mental manipulateur, mais le contrôle par le soi qui observe. Et, je vous le dis, ce contrôle est le contrôle suprême ; et il est si naturel que vous n'avez jamais le

sentiment d'être en train de contrôler. Le contrôle se produit spontanément avec l'observation. Entrez dans la sexualité mais soyez un témoin. La seule chose à vous rappeler, c'est : je dois faire face au processus entier, je dois en voir le fonctionnement, je dois rester un observateur, je ne peux pas devenir inconscient, c'est tout.

Devenez sauvage, mais ne devenez pas inconscient. La sauvagerie n'offre alors aucun danger ; alors elle est belle. En réalité, seul un homme sauvage peut être beau. Une femme qui n'est pas sauvage ne peut être belle : car plus elle est sauvage, plus elle est vivante. Vous ressemblez alors à un tigre sauvage, ou à un cerf courant dans la forêt. Quelle beauté !

Mais le problème est de ne pas devenir inconscient. Si vous le devenez, vous êtes alors soumis à des forces inconscientes, vous êtes alors la proie des forces du karma. Tout ce que vous avez fait dans le passé y est accumulé. Ce conditionnement accumulé peut prendre possession de vous et vous mener dans des directions qui seront dangereuses pour vous et pour les autres. Mais si vous restez attentif, en observation, ce conditionnement du passé ne peut intervenir.

La méthode, le processus conduisant à devenir un témoin ne sont donc rien d'autre que le processus de transformation de l'énergie sexuelle. Dans l'acte sexuel, restez vigilant. Quoi qu'il se passe, observez, voyez à travers, n'en perdez pas une miette. Tout ce qui se passe dans votre cœur, dans votre mental, au niveau de votre énergie intérieure, c'est le nouveau circuit qui se construit ; l'électricité du corps circule dans un sens nouveau, dans un nouveau sens circulaire ; l'électricité du corps est devenue à présent une avec celle du partenaire, avec celle de la femme, avec celle du mari. Voici qu'un cercle intérieur est créé — et vous pouvez le sentir. Si vous êtes vigilant, vous pouvez vous en rendre compte. Vous sentirez que vous êtes devenu le véhicule d'une énergie vitale en mouvement.

Restez vigilant. Bientôt vous deviendrez conscient qu'à mesure que le circuit se crée, vos pensées tombent d'elles-mêmes de plus en

plus, elles tombent comme tombent les feuilles jaunies de l'arbre. Les pensées disparaissent. Le mental se vide de plus en plus. Restez vigilant et vous verrez bientôt que vous êtes, mais qu'il n'y a plus d'ego. Vous ne pouvez plus dire « je ». Il vous est arrivé quelque chose qui vous dépasse, vous et votre partenaire : vous vous êtes fondus l'un et l'autre dans cette plus grande énergie.

Mais il ne faut pas que cette fusion devienne inconsciente, sinon vous passez à côté de l'essentiel ; l'acte sexuel est alors très beau, mais il n'est pas une transformation. Il est très beau, il n'y a rien à y redire — mais ce n'est pas une transformation. Et s'il est inconscient, alors vous avancerez toujours dans la même ornière. Vous voudrez sans cesse faire et refaire la même expérience. En elle-même, l'expérience est belle — mais elle deviendra une routine. Et chaque fois que vous la ferez, le désir s'en accroîtra encore davantage. Plus vous la faites, plus vous en avez envie et vous vous enfermez dans un cercle vicieux. Vous ne croissez pas — vous tournez en rond.

Tournez en rond est néfaste, car alors il n'y a pas de croissance, l'énergie est tout bonnement gaspillée. Elle l'est même si l'expérience est bonne, car les possibilités étaient bien plus grandes. C'était juste passé le coin, il n'y avait qu'un pas à faire pour pouvoir faire beaucoup plus. Avec la même énergie, le divin aurait pu être atteint. Avec la même énergie, l'extase ultime est possible — et vous gaspillez cette énergie dans des expériences d'un moment. Peu à peu, ces expériences deviendront lassantes : à être sans cesse recommencé, tout devient lassant. Quand la nouveauté s'en est allée, l'ennui apparaît.

Si vous restez vigilant, vous constaterez d'abord des modifications de l'énergie dans votre corps ; en second lieu, que les pensées quittent le mental ; et en troisième lieu, que l'ego disparaît du cœur. Ces trois choses sont à observer, à suivre attentivement. Et lorsque la troisième s'est produite, l'énergie sexuelle est devenue l'énergie méditative. Désormais, vous n'êtes plus dans le sexuel ; vous pouvez être couché près de l'être aimé, vos deux corps réunis, vous n'êtes pas là : vous avez été transplanté dans un monde nouveau.

C'est ce dont parle Shiva dans le *Vigyan Bhairava Tantra* et dans d'autres livres tantriques. Il parle de ce phénomène: vous êtes transformé, une transmutation s'est produite. Cela arrivera grâce à la vigilance.

Si vous adoptez la répression vous pouvez devenir des êtres soi-disant humains: truqués, superficiels, vides intérieurement, rien que des mannequins, sans authenticité, sans réalité. Si vous n'adoptez pas la répression, mais le laisser-aller, vous ressemblerez à un animal magnifique, plus beau que l'homme civilisé, mais vous ne serez qu'un animal: non vigilant, non-éveillé, non conscient des possibilités de croissance, du potentiel humain.

Si vous transformez l'énergie, vous devenez divin. Et, sachez-le, lorsque je dis « divin », cela inclut les deux aspects. L'animal sauvage est toujours là, avec toute sa beauté existentielle. Il n'est ni rejeté ni dénié. Il est là, plus riche de sa vigilance plus grande. L'état sauvage est donc là, entier, dans toute sa beauté. Et tout ce que la civilisation a essayé d'imposer est là: mais spontanément, et non par force.

Dès que l'énergie est transformée, la nature et Dieu s'unissent en vous: la nature avec la beauté, Dieu avec toute sa grâce. C'est cela que veut dire: être un sage. Un sage représente la rencontre de la nature et du divin, une rencontre du créé et du créateur, une rencontre du corps et de l'âme, une rencontre de ce qui est en dessous et de ce qui est au-dessus, une rencontre de la terre et du ciel. « Le tao arrive, a dit Lao Tseu, lorsque la terre et les cieux se rencontrent. » C'est la rencontre essentielle.

Etre un témoin attentif: tout part de là. Mais il sera difficile de devenir un témoin attentif dans l'acte sexuel si vous ne vous efforcez pas d'en devenir un dans les autres actes de votre vie. Essayez-le donc tout au long de la journée, sinon, vous vous nourrirez de faux espoirs. Si vous ne pouvez devenir un témoin attentif lorsque vous marchez dans la rue, ne vous faites pas d'illusions: vous ne pouvez en devenir un pendant que vous faites

l'amour. Car marcher dans la rue est une chose si simple et, pourtant, vous ne pouvez y être attentif, vous le faites inconsciemment; comment dès lors pourriez-vous devenir attentif pendant que vous faites l'amour ? Le processus est tellement profond que vous tomberez dans l'inconscience.

Vous tombez dans l'inconscience en marchant dans la rue. Essayez : vous n'arriverez pas à être attentif, ne fût-ce que quelques secondes. Essayez ; essayez simplement quand vous marchez dans la rue : « Je vais me rappeler que je marche, je suis en train de marcher, je suis en train de marcher... » Quelques secondes plus tard, vous avez oublié, quelque chose d'autre vous est venu en tête, vous avez pris une autre direction, vous avez complètement oublié. Et soudain vous vous rappelez : j'ai oublié ! Si dès lors une action aussi simple que celle de marcher ne peut être rendue consciente, ce sera difficile de faire de l'amour une méditation consciente.

Essayez d'être attentif par conséquent avec des choses simples, des activités simples. Essayez en mangeant ; essayez en marchant ; en parlant, en écoutant, essayez. Essayez dans toutes les circonstances. Faites-en une obsession intérieure continuelle ; faites savoir à tout votre corps et à votre mental que vous vous efforcez d'être vigilant.

Alors seulement, un jour viendra où, dans l'acte d'amour, apparaîtra l'attention. Et lorsqu'elle est là, vous connaissez l'extase — le premier éclair du divin vous a touché. Désormais, à partir de ce moment-là, le sexe ne sera plus du tout du sexe. Et tôt ou tard, il disparaîtra. Cette disparition vous apporte *brahmacharya* — vous devenez alors un célibataire.

Les moines des monastères catholiques, ou ceux du jaïnisme traditionnel, ou tous les autres, ne sont des célibataires que de nom, car leur mental continue de faire l'amour — davantage que votre mental à vous. Le sexe, chez eux, devient cérébral et c'est la pire chose qui puisse arriver, car c'est de la perversion. Si vous *pensez* au sexe, c'est une perversion. Faire l'amour est chose naturelle ; y penser, y être toujours mentalement plongé est une perversion. Les

soi-disant moines sont des êtres pervertis, non parce qu'ils sont des moines, mais parce qu'ils ont choisi le chemin de la répression, un mauvais chemin qui ne conduit nulle part.

Jésus, Mahavira, Bouddha ont choisi la voie de la vigilance. Alors, le *brahmacharya* apparaît. Ce mot « *brahmacharya* » est vraiment très beau. En lui-même, il veut dire : la manière dont se comporte le divin. La manière dont se comporte le divin — *brahmacharya*. Le mot en lui-même ne dit rien contre le sexe, il n'est pas du tout contre le sexe. Il dit simplement que c'est ainsi que le divin agit, qu'il se comporte, bouge, marche. Une fois que vous avez connu le *satori* que rend possible l'attention dans l'acte sexuel, votre vie entière sera transformée : vous commencerez à vous conduire en dieu.

Qu'est-ce qui caractérise l'attitude d'un dieu ? Comment un dieu se comporte-t-il ? Une première chose : il n'est pas dépendant, il est absolument indépendant. Il vous donne son amour — mais ce n'est pas un besoin qu'il éprouve. Il donne de sa richesse, il a trop. En acceptant, vous ne faites que le soulager — mais ce n'est pas un besoin. Un dieu est aussi un créateur. Lorsque le sexe est devenu une force transformée, votre vie devient créative. La sexualité est une force créatrice. Pour l'instant, elle se manifeste biologiquement : elle crée des êtres nouveaux, elle fait naître. Mais lorsque le sexe a disparu et que l'énergie s'est transformée, elle agit dans un nouvel espace de créativité. De nouvelles dimensions de créativité s'offrent à vous en grand nombre.

Cela ne veut pas dire que vous allez vous mettre à peindre, à écrire des vers ou à faire d'autres choses, non. Cela peut arriver ou non, mais tout ce que vous ferez deviendra un acte créateur, tout ce que vous ferez sera une œuvre d'art. Bouddha lui-même, assis, ne faisant rien, sous son arbre bodhi, était créatif. Par la *façon* dont il est assis, par sa façon même de s'asseoir, il crée tout autour de lui une force, une énergie, des vibrations.

De nombreuses recherches menées ces derniers temps sur les pyramides égyptiennes ont conduit à la découverte de plusieurs

faits mystérieux. L'un d'eux est que la forme pyramidale, la forme même de la pyramide, a des effets mystérieux. Les scientifiques se sont aperçus que, si vous placez un cadavre dans une pyramide, il se conservera sans l'aide d'aucun produit chimique. La forme à elle seule assure la conservation.

Un scientifique allemand s'est alors dit que si la forme pyramidale est active au point qu'un cadavre est automatiquement conservé, alors la forme seule, l'influence de la forme pourrait... ? Et il fit donc un essai sur sa lame de rasoir. Il construisit une petite pyramide en carton et il tenta un essai avec une lame de rasoir usagée. Après quelques heures, la lame de rasoir était à nouveau prête à l'usage. La forme avait rendu sa finesse au tranchant de la lame. L'homme prit alors un brevet. Une seule lame de rasoir suffit pour une vie entière, vous n'avez qu'à la placer dans une pyramide. Il ne faut rien faire: la forme seule aiguise et aiguise à nouveau la lame. Des savants déclarent maintenant que chaque forme crée un milieu bien spécifique.

Bouddha est assis sous l'arbre bodhi: sa façon d'être assis, son attitude, son maintien, le fait même qu'il soit là sans aucun ego, tout cela crée autour de lui des millions de vibrations. Ces vibrations ne cesseront de se propager. Même après que Bouddha ait disparu de dessous son arbre, ces vibrations continueront et continueront sans cesse: elles atteindront d'autres étoiles, d'autres planètes. Où qu'elle vous touche, une vibration de Bouddha est créatrice, elle provoque en vous un frémissement, elle vous apporte un air nouveau.

Lorsque l'énergie sexuelle est transformée, votre vie toute entière devient créative: indépendante, libre, créative. Dans tout ce que vous faites, vous êtes créatif. Même si vous ne faites rien, votre non-faire devient créatif. Rien que le fait même d'être, crée à lui seul beaucoup de beau, de vrai, de bon.

Maintenant, voyons l'histoire. Lorsque le vieux moine dit au plus jeune : « C'est contre la règle, tu n'aurais pas dû toucher la jeune fille », il ne parle pas ainsi seulement à cause de la règle. Cela implique beaucoup de choses. Il rationalise ; il éprouve de la jalousie. Et c'est ainsi que fonctionne le mental humain : vous ne pouvez dire ouvertement que vous éprouvez de la jalousie.

La jeune fille, une belle jeune fille, se tenait au bord du fleuve. Le soleil était de plus en plus bas et la jeune fille avait peur. Vint alors ce vieux moine qui se rendait à son monastère. Il regarda la jeune fille — car il est très difficile pour un moine de ne pas voir une jeune fille, de ne pas la regarder. C'est très difficile pour un moine. Les femmes l'obsèdent à un tel point ! Il livre un combat acharné. Il est constamment conscient que l'ennemi est là, dans la femme.

Vous pouvez passer à côté d'un ami sans le voir, mais vous ne le pouvez pas avec un ennemi : vous êtes obligé de le voir. Si vous passez dans la rue et que l'ennemi est là, il est impossible de ne pas le voir. Vous pouvez croiser des amis sans même vous en rendre compte. Mais pas des ennemis, non ! Car l'ennemi, c'est la peur.

Et une belle jeune fille attendait toute seule, et personne ! Elle voulait que quelqu'un lui vienne en aide ; le fleuve ne lui était pas familier et elle avait peur de le traverser. Ce vieillard s'est sans doute efforcé de fermer les yeux, il a dû s'efforcer de fermer son cœur, il a dû s'efforcer de fermer son centre sexuel ; car c'est le seul moyen de se protéger contre l'ennemi. Il s'est sans doute dépêché, en évitant de regarder en arrière. Mais lorsque vous évitez quelque chose, vous êtes attiré par elle ; lorsque vous essayez de *ne pas* regarder, vous regardez. La jeune fille occupait tout son esprit. Tout son être était tourné vers elle. Il traversa le fleuve, mais il ne faisait plus attention au fleuve, il n'en était plus capable. Il se rendait au monastère, mais le monastère ne l'intéressait plus à ce moment-là : tout ce qui l'intéressait, il l'avait laissé derrière lui.

Et puis, il se rappelle brusquement que son collègue, un jeune moine, va le rejoindre — ils revenaient d'une tournée de quête. Il regarde derrière lui et, non seulement le moinillon est là, mais il

porte la jeune fille sur son dos! Ce spectacle a dû éveiller une profonde jalousie chez le vieil homme. C'est cela, justement, qu'il aurait aimé faire et, à cause de la règle, cela ne lui a pas été possible. Il lui faut se venger! Ils marchèrent alors en silence plusieurs kilomètres et, à la porte du monastère le vieux moine dit tout à coup: « Ce n'était pas bien ce que tu as fait, c'est contre la règle. » Ce silence était un faux silence. Tout au long de ces kilomètres, le vieux pensait à la façon dont il allait se venger, comment il allait gronder ce jeune homme. Cela n'arrêtait pas de l'obséder — car rien de tel n'arrive d'un coup: le mental est quelque chose de continu. Tout au long de ces deux ou trois kilomètres, il se demandait sans cesse ce qu'il allait faire. Et puis, seulement alors, il se met à parler. Ce n'est pas spontané. Quelque chose en lui n'avait pas arrêté de tourner. Et le voilà qui dit: « Ce n'est pas bien, c'est contre la règle, et je devrai faire rapport au chef du monastère, au maître. Tu as enfreint une règle, et une règle essentielle, celle qui défend à tout moine de toucher une femme. Et non seulement tu l'as touchée, mais tu l'as portée sur ton dos! »

Le jeune moine a dû être stupéfait. Tout d'un coup, comme cela! Car maintenant, il n'y avait plus de jeune fille, plus de fleuve, plus personne en train de porter la jeune fille. Tout cela, c'est du passé. Pendant cinq kilomètres, ils avaient été complètement silencieux. Et le jeune moine de dire: « J'ai laissé cette jeune fille sur la berge du fleuve, mais toi, tu es encore en train de la porter! » C'est là une vision profonde. Vous pouvez porter des choses que vous ne portez pas; vous pouvez être chargé de choses qui ne sont pas là, vous pouvez être écrasé par des choses qui n'existent pas. Le vieux moine a pris la voie de la répression. Le jeune moine symbolise simplement un effort vers la transformation, car la transformation accepte la femme, l'homme, l'autre; car la transformation doit se produire en passant par l'autre: l'autre doit y participer. La suppression, la répression rejettent l'autre, s'opposent à l'autre. L'autre doit être détruit.

Cette histoire zen est très belle. La voie à suivre, c'est celle du jeune moine. Ne devenez pas le vieux moine, soyez le jeune. Acceptez la vie telle qu'elle est et efforcez-vous d'être attentif. Ce

jeune moine est sûrement resté vigilant tandis qu'il portait la jeune fille sur son dos. Et si vous êtes vigilant, que peut faire la jeune fille ?

Il existe là-dessus une petite histoire : celle d'un moine qui quitte Bouddha et s'en va voyager pour répandre le message. Il demande donc à Bouddha : « Que dois-je faire en ce qui concerne les femmes ? » Pour les moines, c'est l'éternel problème. « Ne les regarde pas, dit Bouddha, c'est le moyen le plus simple : referme-toi simplement. » — « Ne les regarde pas » veut dire : « Referme-toi simplement, oublie qu'elles sont là. » Hélas, le problème n'est pas si facile. S'il l'était, tous ceux qui savent comment se refermer sur eux-mêmes auraient été transformés.

L'un des disciples de Bouddha, Ananda, sait que le problème n'est pas si facile. Pour Bouddha, cela peut le paraître. Vous venez me trouver avec un problème : pour moi, il peut être très facile, mais cela ne vous aidera pas. Ananda sait que Bouddha a répondu rapidement : « Ne les regarde pas ! » Pour lui, c'est si facile ! « Ce n'est pas si facile, dit Ananda. Mais Bouddha, demande-t-il, s'il se présente une situation telle qu'il nous faut regarder, si nous ne pouvons éviter de regarder, que faut-il faire alors ? » Et Bouddha répond : « Ne les touche pas. » Regarder, c'est toucher par les yeux : vous passez par les yeux et vous touchez. C'est pourquoi, si vous regardez une femme plus de trois secondes, elle commence à se sentir mal à l'aise. Trois secondes sont le temps maximum permis. C'est permis parce que, dans la vie, il faut se regarder les uns les autres. Mais si c'est *plus* de trois secondes, la femme se sent mal à l'aise, parce que vous la touchez. Vous vous servez alors de vos yeux comme des mains.

Bouddha répond donc : « Ne touche pas. » Mais Ananda est un obstiné. Et si l'œuvre qu'a réalisée Ananda est aussi importante pour l'humanité, c'est parce qu'il s'est toujours obstiné. « Quand même, il y a parfois des circonstances où il nous faut toucher — qu'en dis-tu ? Lorsque la femme est malade, ou si elle est tombée dans la rue, et s'il n'y a personne pour lui venir en aide et qu'il nous faut la toucher — dans cette situation, que nous faudrait-il faire ? » Bouddha se met alors à rire et dit : « Alors, sois vigilant ! »

Ce que dit Bouddha en dernier lieu est le plus important. Fermer les yeux n'avancera à rien, ne pas toucher ne servira à rien : car vous pouvez toucher, vous pouvez voir en imagination. Un homme réel, une femme réelle ne sont pas indispensables : vous n'avez qu'à fermer les yeux pour avoir si vous le voulez un univers imaginaire d'hommes et de femmes. Et vous pouvez les voir et les toucher. En fin de compte, une seule chose est efficace — soyez attentif.

Ce vieux moine n'a sûrement jamais entendu raconter l'histoire entière, ni les trois réponses de Bouddha. Il s'est arrêté aux deux premières. Le jeune moine, lui, a compris la chose — sois attentif. Sans doute s'est-il approché de la jeune fille... le désir naît... il prend conscience de la montée du désir.

Le problème, ce n'est pas la jeune fille, car comment pourrait-elle être votre problème ? Elle est son problème à elle, pas le vôtre. Le désir monte en vous, le désir de la femme, voilà le problème. Il ne s'agit pas du tout de la jeune fille. Avec n'importe quelle jeune fille, n'importe quelle femme, ce serait la même chose. Elle n'est qu'un point de référence. A la vue de la jeune fille, le désir s'est allumé. Etre attentif veut dire être attentif à ce désir, être conscient que le désir s'est allumé en vous.

Quant à l'homme qui a pris la voie de la répression, il va supprimer ce désir, fermer les yeux à l'objet du désir et s'enfuir. C'est une technique de fuite. Mais où pouvez-vous vous enfuir ? Car c'est vous-même que vous fuyez. Vous pouvez fuir la femme qui se tient au bord du fleuve, mais vous ne pouvez fuir le désir qui monte en vous. Où que vous alliez, le désir sera toujours là. Soyez conscient de l'apparition du désir.

Ne faites rien, en réalité, en ce qui concerne la femme elle-même. Si elle appelle au secours, aidez-la. Si elle dit : « J'ai peur et ne sais pas traverser le fleuve, porte-moi sur tes épaules », portez-la. Elle vous apporte une occasion en or d'être attentif. Et soyez-lui en reconnaissant. Soyez simplement attentif, sentez bien ce qui se produit en vous. Que se produit-il ? Vous portez la fille, que se

passe-t-il en vous ? Si vous êtes attentif, il n'y a pas de femme, rien qu'un léger fardeau sur vos épaules, c'est tout. Si vous n'êtes pas attentif, alors, il y a une femme. Si vous êtes attentif, il n'y a là que des os, une charge, un poids. Si vous n'êtes pas attentif, il y a alors tout ce que peut créer le désir, l'imaginaire, *maya*, l'illusion. Lorsque vous portez une jeune fille sur votre dos, les deux choses sont possibles : si vous cessez un seul instant d'être attentif, *maya* est soudain assise sur vos épaules ; si vous restez attentif, ce n'est qu'un léger fardeau, c'est tout, vous portez une charge.

En traversant le fleuve, ce jeune homme faisait l'expérience d'une grande discipline : n'esquivant pas une situation qui fait partie de la vie, n'esquivant pas la vie, mais faisant cette expérience avec un esprit attentif. Peut-être avait-il souvent échoué, peut-être lui était-il souvent arrivé d'oublier ; alors venaient les illusions, *maya*. Peut-être aussi était-il souvent redevenu attentif ; alors, l'obscurité s'en allait, faisant place à la lumière. Mais ce dut être une belle expérience de vivre ces moments-là.

Et puis, il déposa la jeune fille sur l'autre rive, et se mit en route vers son monastère, toujours attentif — car peu importe que la femme soit là ou non : son souvenir pourrait le poursuivre. Il peut très bien ne pas avoir pris plaisir à la présence de cette femme, à son contact, pendant la traversée du fleuve, mais y prendre plaisir après, en se la rappelant.

Il est sûrement resté vigilant. Il se taisait — et son silence était un vrai silence. Le vrai silence vient toujours par la vigilance. C'est pourquoi il dit : « J'ai laissé la jeune fille là-bas, près du fleuve. Je ne la porte plus du tout, mais toi, tu la portes encore. » Les choses n'ont pas cessé dans le mental du vieux moine. Et pourtant, il n'a rien fait du tout : il n'a même pas touché la fille.

La question n'est donc pas le « faire » mais le mental, sa façon de fonctionner. Soyez vigilant et, peu à peu, les énergies se tranforment. Les vieilles énergies meurent et les nouvelles voient le jour.

Septième matin

Quand devons-nous maintenir ou arrêter une relation ? Nos relations sont-elles influencées par des vies antérieures ?

Osho,
Voudrais-tu nous parler de nos partenaires : nos femmes, nos maris, nos amants ? Quand devrions-nous maintenir la relation avec un partenaire et quand devrions-nous l'arrêter parce qu'elle est sans espoir ou même destructrice ?
Nos relations sont-elles influencées par des vies antérieures ?

La relation compte parmi les mystères. Et comme elle existe entre deux personnes, elle dépend de l'une et de l'autre.

Chaque fois que deux personnes se rencontrent, un monde nouveau est créé. Rien que par leur rencontre, un nouveau phénomène voit le jour — un phénomène qui n'existait pas auparavant, qui n'avait jamais existé. Et par ce phénomène nouveau, les personnes sont toutes deux changées et transformées. Sans relation,

vous êtes une chose ; sitôt en relation, vous en devenez une autre. Quelque chose de nouveau est apparu. Lorsqu'une femme devient amoureuse, elle n'est plus la même femme. Lorsqu'un homme devient père, il n'est plus le même homme.

Un enfant vient au monde, mais nous perdons complètement de vue un point : au moment où naît l'enfant, naît également la mère. Celle-ci n'existait pas avant. La femme existait, mais la mère n'avait jamais existé. Et une mère est quelque chose d'absolument nouveau. La relation est créée par vous et ensuite, à son tour, la relation vous crée.

Deux personnes qui se rencontrent, c'est deux mondes qui se rencontrent. La chose n'est pas simple, mais au contraire très complexe, la plus complexe qui soit. Chaque personne est un monde en elle-même : un mystère complexe, avec un lointain passé et un futur éternel.

Au départ de la relation, seules les périphéries se rencontrent. Mais si la relation croît en intimité, devient plus proche, devient plus profonde, alors, peu à peu, les centres commencent à se rejoindre. Lorsque les centres se rejoignent, c'est ce qu'on appelle l'amour. Lorsque les périphéries se rencontrent, cela s'appelle faire connaissance. Vous prenez contact avec l'autre, de l'extérieur, juste à partir du bord : vous faites alors connaissance. Fréquemment, vous vous mettez à appeler votre rencontre votre amour. Vous êtes alors dans l'erreur. Faire connaissance n'est pas aimer.

L'amour est chose très rare. Rencontrer quelqu'un en son centre, c'est passer soi-même par une révolution, car si vous voulez rencontrer quelqu'un en *son* centre, il vous faudra lui permettre d'arriver, lui aussi, à votre centre. Il vous faudra devenir vulnérable, absolument vulnérable, ouvert. C'est risqué. Laisser arriver quelqu'un à votre centre est risqué, dangereux, car vous ne savez pas ce qu'il va vous faire. Et une fois tous vos secrets connus, une fois votre intimité dévoilée, une fois que vous êtes complètement exposé, que fera-t-il ? Vous ne le savez pas. Et la peur est là. C'est pourquoi nous ne nous ouvrons jamais.

Une simple rencontre, et nous pensons que l'amour est arrivé. Les périphéries se touchent et nous croyons que *nous* nous sommes rencontrés. Vous n'êtes pas votre périphérie. En réalité, la périphérie est la frontière où vous finissez, c'est la palissade qui vous entoure. Ce n'est pas vous ! La périphérie est le lieu où vous finissez et où commence le monde. Même des maris et des femmes qui auraient vécu ensemble depuis de nombreuses années peuvent être des étrangers, ils ne se connaissent pas l'un l'autre. Et plus longtemps vous vivez avec quelqu'un, plus vous oubliez complètement que vos centres vous sont restés inconnus.

La première chose à comprendre est donc : ne confondez pas relation et amour. Même si vous faites l'amour, même si vous avez une relation sexuelle, le sexe est, lui aussi, à la périphérie. A moins que les centres se rencontrent, le sexe n'est que la rencontre de deux corps. Et la rencontre de deux corps n'est pas votre rencontre. Le sexe, lui aussi, reste une relation superficielle — physique, corporelle, mais toujours superficielle. Mais vous ne pouvez permettre à quelqu'un de pénétrer jusqu'en votre centre que si vous n'avez pas peur, que si vous n'avez aucune crainte.

Aussi, je vous dis qu'il y a deux sortes d'existence. L'une est dirigée par la peur, l'autre par l'amour. Vivre dans la peur ne pourra jamais vous permettre une relation profonde. Vous restez craintif et vous ne pouvez laisser faire l'autre : vous ne pouvez lui permettre d'entrer en vous vraiment jusqu'à votre cœur. Vous tolérez l'autre jusqu'à un certain point, et puis c'est le mur et tout s'arrête.

Celui dont la vie est tournée vers l'amour est l'être religieux. Etre tourné vers l'amour veut dire : ne pas avoir peur de l'avenir, ne pas avoir peur du résultat ni des conséquences : vivre ici et maintenant. C'est ce que dit Krishna à Arjuna dans la Gita : ne te préoccupe pas du résultat, c'est le propre d'un mental tourné vers la peur. Ne réfléchis pas à ce qui va en sortir. Sois simplement ici et agis totalement. Ne calcule pas. Un homme poussé par la peur est toujours en train de calculer, de faire des plans, de préparer, de se protéger. Sa vie entière est gaspillée de cette façon.

On m'a raconté l'histoire d'un vieux moine zen. Il était sur son lit de mort. Son dernier jour était arrivé, et il annonça que, le soir même, il ne serait plus. Aussi, ses amis, ses disciples, ceux qui le suivaient commencèrent à arriver. Beaucoup de gens l'aimaient. Tous commencèrent à arriver. De toutes parts, ils se rassemblèrent. Dès qu'il eût appris que le maître allait mourir, l'un de ses anciens disciples courut au marché. Quelqu'un lui demanda: « Le maître est en train de mourir dans sa hutte; pourquoi t'en vas-tu au marché? » Le vieux disciple répondit: « Je sais que mon maître raffole d'une certaine sorte de gâteau, alors, je vais lui en acheter un. »

Ce lui fut difficile de trouver le gâteau, car ces gâteaux-là n'étaient guère préparés, mais, au soir, il était parvenu à se débrouiller. Il revint en courant, avec le gâteau. Et chacun se posait des questions, on aurait dit que le maître attendait quelqu'un. Il ouvrait les yeux, regardait, puis refermait les yeux. Et lorsque son disciple arriva, il dit: « C'est bien, tu es donc venu. Où est le gâteau? » Le disciple sortit le gâteau, tout heureux que le maître le lui ait demandé. Bien que mourant, le maître prit le gâteau dans sa main, sa main ne tremblait pas. Il était pourtant très vieux, mais sa main ne tremblait pas. Aussi quelqu'un lui demanda: « Tu es si vieux et tout près de mourir. Ton dernier soupir va bientôt te quitter, mais ta main ne tremble pas... » — « Je ne tremble jamais, dit le maître, car il n'y a aucune peur en moi. Mon corps a vieilli, mais je suis encore jeune et je resterai jeune même après que le corps s'en soit allé... » Puis il mordit dans le gâteau et commença à mâcher. Quelqu'un demanda alors: « Quel est ton dernier message, maître? Tu vas nous quitter bientôt. Que veux-tu que nous nous rappelions? » Le maître sourit et dit: « Ah! Ce gâteau est délicieux. »

Voilà un homme qui vit dans le ici et maintenant: ce gâteau est délicieux. Même de la mort, il n'est pas question. Le moment qui suit n'a aucune importance. En *ce* moment-*ci*, *ce* gâteau est délicieux. Si vous pouvez être dans ce moment-ci, dans ce moment présent, dans cette présence — la plénitude, alors seulement vous pouvez aimer.

L'amour fleurit rarement. Cela n'arrive que de temps en temps. Des millions et des millions de gens vivent en se comportant faussement comme des amoureux. Ils croient qu'ils aiment, mais c'est seulement ce qu'ils croient. L'amour fleurit *rarement*. Cela n'arrive que de temps en temps. Si l'amour est rare, c'est parce qu'il ne peut apparaître que lorsque la peur a disparu, jamais avant. Cela veut dire que l'amour ne peut arriver qu'à quelqu'un de très profondément spirituel, à quelqu'un de religieux. Le sexe est à la portée de tout le monde. Faire connaissance est à la portée de tout le monde. Pas l'amour.

Si vous êtes sans crainte, rien n'est alors à cacher, vous pouvez être ouvert, vous pouvez alors abattre toutes les barrières ; alors, vous pouvez inviter l'autre à pénétrer en vous — jusqu'au cœur de votre être. Et rappelez-vous que si vous laissez quelqu'un entrer profondément en vous, il vous laissera entrer en lui ou en elle ; car lorsque vous laissez quelqu'un entrer en vous, vous créez la confiance. Quand vous êtes sans crainte, l'autre n'a plus peur.

Mais dans votre amour, la peur est toujours présente. Le mari a peur de la femme, la femme a peur du mari. Les amants ont toujours peur. Alors, ce n'est pas de l'amour. Ce n'est qu'un compromis entre deux personnes craintives, dépendantes l'une de l'autre, qui se battent, s'exploitent, se manipulent, se surveillent, se dominent, se possèdent — mais ce n'est pas de l'amour.

Si vous pouvez ouvrir la porte à l'amour, plus besoin dès lors de prier, plus besoin de méditer, plus besoin d'église, de temple. Si vous aimez, vous pouvez oublier Dieu complètement : car par l'amour, tout vous aura été donné : méditation, prière, Dieu. *Tout* vous aura été donné. C'est ce que veut dire Jésus lorsqu'il déclare : l'amour est Dieu.

Mais aimer est difficile. Il faut laisser tomber la peur. Et ce qui est étrange, c'est que vous ayez si peur alors que vous n'avez rien à perdre. Kabir a dit : « Je regarde dans les gens. Ils ont tant de crainte et je ne sais pourquoi, car ils n'ont rien à perdre. Ils

ressemblent, poursuit Kabir, à quelqu'un qui serait nu, mais n'irait jamais se baigner dans la rivière par peur de ne pas trouver où faire sécher ses vêtements. »

C'est la situation dans laquelle vous êtes : nu, sans vêtements, mais craignant toujours pour ceux-ci. Qu'avez-vous à perdre ? Rien. Ce corps, la mort vous le prendra. Avant qu'elle ne le prenne, donnez-le à l'amour. Tout ce que vous avez vous sera enlevé : avant que ce ne vous soit enlevé, pourquoi ne pas le partager ? C'est le *seul* moyen de le posséder. Si vous pouvez partager et donner, vous êtes le maître. Tout va vous être enlevé, il n'y a rien que vous puissiez garder à jamais. La mort détruira tout.

Si vous me suivez bien, vous aurez compris que le combat se livre entre la mort et l'amour. Si vous pouvez donner, il n'y aura pas de mort : avant que tout ne vous soit repris, vous l'aurez déjà donné. Vous en aurez fait cadeau : il ne peut y avoir de mort. Pour celui qui aime, il n'y a pas de mort. Pour celui qui n'aime pas, chaque instant est en train de disparaître — et il perd chaque moment qui passe. Et puis viendra la mort et tout sera réduit à néant.

De quoi avez-vous peur ? Pourquoi une telle crainte ? Même si l'on sait tout de vous, si vous êtes comme un livre ouvert, pourquoi ces craintes ? Quel mal cela pourrait-il vous faire ? Ce ne sont que des idées fausses, rien qu'un conditionnement imposé par la société : vous devez dissimuler, vous devez vous protéger, vous devez être constamment prêt à vous battre. Tous les autres sont des ennemis, tous les autres vous en veulent. Personne ne vous en veut ! Même si vous sentez que quelqu'un vous en veut, lui n'a rien contre vous : car, pour chacun, ce qui est en cause, c'est lui-même, pas vous ! Il n'y a rien à craindre. Pour que puisse s'établir une véritable relation, il faut d'abord réaliser qu'il n'y a rien à craindre.

Méditez là-dessus. Ensuite, permettez à l'autre d'entrer en vous, invitez l'autre à entrer en vous. Et ne créez nulle part aucun obstacle, devenez un passage, soyez simplement toujours ouvert, sans verrou, sans portes, sans portes fermées. L'amour alors devient possible.

Lorsque deux centres se rejoignent, c'est l'amour. Et l'amour est un phénomène alchimique : tout comme une chose nouvelle, l'eau est créée lorsque se rencontre l'oxygène et l'hydrogène. Vous pouvez avoir de l'hydrogène et de l'oxygène à votre disposition, mais si vous avez soif, ils ne vous serviront à rien. Vous pouvez avoir autant d'hydrogène et d'oxygène que vous voulez, votre soif ne s'en ira pas. Lorsque deux centres se rejoignent, quelque chose de nouveau est créé. Ce quelque chose de nouveau, c'est l'amour. Et c'est exactement comme pour l'eau : la soif de très nombreuses vies est étanchée. Soudain, vous êtes satisfait. C'est le signe visible de l'amour : vous êtes content comme si vous aviez tout réussi. Il ne reste plus rien à accomplir. Vous êtes arrivé au but — il n'y a plus de but, la destinée est accomplie. La semence est devenue une fleur, elle a atteint son plein épanouissement.

Un profond contentement est la marque visible de l'amour. Lorsqu'une personne est tombée amoureuse, elle éprouve un profond contentement ; son amour n'est pas visible, mais c'est bien le contentement, la satisfaction intense qui rayonnent autour d'elle : chacune de ses respirations, chacun de ses mouvements, tout son être même : le contentement.

Peut-être serez-vous surpris si je vous dis que l'amour vous rend sans désir — car le désir est inséparable de l'insatisfaction. Vous désirez parce que vous n'avez pas. Vous désirez parce que vous pensez qu'avoir quelque chose vous donnera du contentement. Le désir vient de l'insatisfaction.

Lorsqu'il y a de l'amour et que deux centres se rejoignent, se sont dissous et fondus l'un dans l'autre, et qu'est née une qualité alchimique nouvelle, la satisfaction est là. C'est comme si l'existence entière s'était arrêtée, comme si tout était immobile. L'instant présent est alors le seul instant qui soit. Et vous pouvez dire alors : « Ah ! Ce gâteau est délicieux ». La mort elle-même n'a aucune importance pour un homme qui est amoureux.

Je vous dis donc : l'amour vous enlèvera tout désir. Soyez sans crainte, laissez tomber vos peurs, soyez ouvert. Laissez un autre

centre rejoindre le centre qui est en vous : cela vous fera renaître, un être d'une qualité nouvelle en sortira. Cet être-là dit : « Dieu existe. » Dieu ne se prouve pas, il est un accomplissement, un sentiment de plénitude.

Vous avez peut-être remarqué que, chaque fois que vous êtes mécontent, vous voulez renier Dieu. Chaque fois, tout votre être voudrait dire : il *n'y a pas* de Dieu. L'athéisme n'a pas sa source dans la logique, mais dans l'insatisfaction. Vous pouvez le rationaliser — c'est autre chose. Vous ne pouvez pas dire que vous êtes mécontent et que c'est pour cette raison que vous êtes athée. Par contre, vous pouvez dire : « Dieu n'existe pas et j'en ai les preuves », mais ce n'est pas vrai.

Si vous êtes satisfait, votre être entier dit soudain : « Dieu existe. » Soudain, vous le ressentez ! L'existence entière devient divine. Si l'amour est là, vous ressentirez réellement, pour la première fois, que l'existence est divine et que tout est bénédiction.

Mais il y a beaucoup à faire avant que cela puisse arriver. Il y a beaucoup à détruire avant que cela puisse arriver. Il vous faut détruire tout ce qui, en vous, crée des obstacles. Faites de l'amour une *sadhana*, une méditation. Ne le laissez pas n'être qu'une frivolité, ne le laissez pas n'être qu'une occupation du mental. Ne le laissez pas n'être qu'une satisfaction physique. Faites-en une recherche intérieure et considérez l'autre comme une aide, comme un ami.

Si vous avez appris quelque chose sur le tantra, vous saurez qu'il dit : « Si vous pouvez trouver un partenaire, un ami, une femme ou un homme, prêt à vous accompagner dans votre voyage vers votre centre intérieur, prêt à vous accompagner jusqu'au sommet le plus haut de la relation, alors celle-ci deviendra méditative. Grâce à elle, vous arriverez à la relation ultime. L'autre alors n'est plus qu'une porte. »

Que je vous explique : si vous aimez une personne, peu à peu la périphérie de la personne disparaît, sa forme disparaît. Vous entrez de plus en plus en contact avec le sans-forme, l'intérieur. La forme devient de plus en plus vague et disparaît. Et si vous allez plus profond encore, cet individu sans forme lui-même commence à s'estomper, à disparaître. Et s'ouvre alors l'au-delà, cet individu particulier n'était qu'une porte, une ouverture. Et à travers l'être qui vous aime, vous trouvez le divin.

C'est parce que nous ne pouvons aimer qu'il nous faut tant de rituels religieux. Ce sont là des substituts, et de bien piètres substituts. Une Meera n'a pas besoin d'aller au temple : son temple à elle, c'est l'existence toute entière. Elle peut danser devant un arbre et l'arbre devient Krishna. Elle peut chanter devant un oiseau et l'oiseau devient Krishna. Elle crée Krishna partout autour d'elle. Son amour est tel que partout où s'arrête son regard, la porte s'ouvre et Krishna se révèle, le bien-aimé se révèle.

Mais la première révélation viendra toujours à travers un individu. Il est difficile d'être en contact avec l'universel. Il est si immense, si vaste, sans commencement ni fin. Par où faut-il commencer ? Comment s'y prendre pour y pénétrer ? La porte, c'est l'individu. Tombez amoureux. Et n'en faites pas un combat, faites-en une profonde acceptation à l'égard de l'autre, rien qu'une invitation. Laissez l'autre entrer en vous sans aucune condition. Et soudain, l'autre disparaît et Dieu est là.

Si l'être qui vous aime ou que vous aimez ne peut devenir divin, rien au monde ne peut alors le devenir ; et tout ce que dit votre religion n'est que stupidité. Cela peut arriver avec un enfant ; cela peut arriver avec un animal, votre chien par exemple. Si vous pouvez avoir une relation profonde avec un chien, cela peut se produire : le chien devient divin ! Il ne s'agit donc pas seulement de l'homme et de la femme. C'est l'une des sources essentielles du divin qui parvient jusqu'à vous, naturellement, mais cela peut arriver de n'importe où. La clé principale est que vous laissiez l'autre pénétrer jusqu'au plus profond de vous-même, jusqu'au cœur même de votre être.

Mais nous continuons de nous mentir à nous-mêmes. Nous croyons que nous aimons. Et si vous croyez que vous aimez, l'amour n'a alors aucune possibilité de survenir car, si c'est cela, aimer, alors tout est fermé. Faites de nouveaux efforts. Essayez de découvrir en l'autre l'être réel qui s'y cache. Ne croyez jamais connaître quelqu'un complètement. Chaque individu est un tel mystère que vous n'en finirez jamais d'aller toujours plus profondément en lui. Mais nous finissons par nous lasser de l'autre: parce que nous restons toujours à la périphérie et seulement à la périphérie.

Je viens de lire une histoire: un homme était fort malade et avait vu toutes sortes de médecins, mais sans succès. Il alla voir un hypnotiseur, qui lui donna un mantra, un leitmotiv à répéter sans arrêt: « Je ne suis pas malade » au moins quinze minutes le matin et le soir: « Je ne suis pas malade, je suis bien portant », et toute la journée, chaque fois, qu'il se le rappelait.

Quelques jours plus tard, il commença à aller mieux et, en quelques semaines, il fut complètement guéri. « C'est un véritable miracle, dit-il à sa femme. Pourquoi n'irais-je pas aussi consulter l'hypnotiseur pour un autre miracle ? Car depuis un certain temps, je ne ressens plus aucun appétit sexuel et nos relations ont à peu près cessées, le désir a disparu ». La femme était contente et lui dit: « Vas-y ! » car elle éprouvait une grande frustration. Notre homme alla donc chez l'hypnotiseur. A son retour, sa femme lui demanda: « Quel mantra, quelle suggestion t'a-t-il conseillés maintenant ? » Le mari ne voulut rien dire. Mais, en l'espace de quelques semaines, son appétit sexuel commença à revenir, le désir sexuel réapparut. Aussi sa femme fut-elle vraiment intriguée et continua-t-elle à l'interroger avec insistance. Mais le mari riait et ne voulait rien dire. N'y tenant plus, un matin qu'il était dans la salle de bains, en pleine méditation, dans son quart d'heure de mantra, elle essaya d'entendre ce qu'il disait. Et voici ce qu'il disait: « Ce n'est pas ma femme, ce n'est pas ma femme, ce n'est pas... »

Nous classons les personnes une fois pour toutes. Celle-ci est votre femme: la relation est terminée. Celui-ci est votre mari: la

relation est terminée. Maintenant, finie l'aventure. L'autre est devenu une chose, un objet. Désormais, il n'est plus un mystère restant à explorer, il n'a plus rien de nouveau...

Rappelez-vous, tout s'éteint avec l'âge. La périphérie est toujours ancienne et le centre, toujours neuf. La périphérie ne peut rester neuve, car, à chaque instant, elle vieillit, elle se banalise. Le centre reste toujours jeune et neuf. Votre âme n'est ni un enfant ni un jeune homme ni un vieillard. Votre âme est tout simplement éternellement neuve. Elle n'a pas d'âge. Vous pouvez en faire l'expérience : que vous soyez jeune ou vieux, fermez simplement les yeux et cherchez. Essayez de sentir ce qu'est votre centre : vieux ? jeune ? Vous sentirez que le centre n'est ni l'un ni l'autre. Il est toujours neuf, il ne vieillit jamais. Pourquoi ? Parce que le centre ne relève pas du temps.

Dans un processus temporel, tout vieillit. Un être naît : son corps a déjà commencé à vieillir ! Lorsque nous disons qu'un enfant a une semaine, cela signifie qu'une semaine de vieillesse est entrée dans l'enfant. Celui-ci a déjà parcouru sept jours vers la mort. Il a commencé à mourir depuis sept jours. Il se dirige vers la mort, il mourra tôt ou tard. Tout ce qui arrive dans le temps vieillit. Au moment même où vous entrez dans le temps, vous vieillissez déjà. Votre corps est vieux, votre périphérie est vieille. Vous ne pouvez être éternellement amoureux. Mais votre centre, lui, est toujours neuf. Il est éternellement jeune. Une fois que vous êtes en contact avec lui, l'amour est une découverte de chaque instant. Et la lune de miel ne finit jamais. Si elle finit, c'est que ce n'était pas du tout une lune de miel : ce n'était qu'une vague relation.

Et la dernière chose à toujours se rappeler, c'est que, dans la relation amoureuse, vous vous en prenez toujours à l'autre si quelque chose va mal. Si quelque chose ne se passe pas comme il faudrait, le responsable, c'est l'autre. Cela détruit toutes les chances de croissance future. Rappelez-vous : vous êtes toujours responsable et c'est à vous de changer. Laissez tomber ce qui, dans votre caractère, provoque ces ennuis. Faites de l'amour une transformation personnelle.

Comme on l'apprend dans les cours de vente, le client a toujours raison. De la même façon, je voudrais vous dire : « Dans l'univers de la relation et de l'amour, vous avez toujours tort, l'autre a toujours raison. » Et c'est cela que ressentent toujours des amants. Ceux qui s'aiment se disent toujours : si les choses ne se passent pas comme elles le devraient, c'est que j'ai quelque chose à me reprocher. Et tous les deux ont le même sentiment ! Alors, c'est la croissance, les centres s'ouvrent, les frontières se confondent.

Mais si vous pensez que l'autre a eu tort, vous vous fermez vous-même et vous fermez l'autre. Et celui-ci aussi pense que vous avez tort. Et les pensées sont contagieuses. Si vous pensez que l'autre a tort — même si vous ne l'avez pas dit, même si vous êtes souriants et faites semblant de ne pas penser que l'autre a tort — l'autre a compris à votre regard, à vos gestes, à votre visage. Vous pouvez être un comédien, un grand comédien et adapter en conséquence votre visage et vos gestes, même alors, l'inconscient n'arrête pas d'envoyer des signaux : tu as tort. Et lorsque vous dites que l'autre a tort, l'autre commence alors à penser que vous avez tort.

C'est l'écueil sur lequel se brise la relation. Et les gens alors se referment. Si vous dites à quelqu'un qu'il a tort, cette personne commence à se protéger, à se mettre à l'abri. Et c'est alors la fermeture. N'oubliez jamais : dans l'amour, c'est toujours vous qui avez tort. Et tout alors devient possible. Et l'autre aussi ressentira la même chose. Ce sentiment, nous le créons chez l'autre. Et lorsque des amants sont proches l'un de l'autre, immédiatement, les pensées se mettent à sauter de l'un à l'autre. Même s'ils ne se disent rien, même s'ils sont silencieux, ils communiquent.

Le langage est pour ceux qui ne s'aiment pas, ceux qui ne sont pas amoureux. Pour des amants, le silence suffit comme langage. Sans prononcer un mot, ils ne cessent de se parler.

Si vous prenez l'amour comme *sadhana*, comme discipline intérieure, alors ne dites jamais que l'autre a tort. Efforcez-vous simplement de trouver le tort qui doit se cacher quelque part en

vous et laissez-le tomber. Ce sera difficile, car cela ira à l'encontre de l'ego. Ce sera difficile car cela heurtera votre orgueil. Ce sera difficile car il ne s'agira plus de dominer, de posséder. Vous ne pourrez plus accroître votre puissance en possédant l'autre. Cela détruira votre ego: c'est pourquoi ce sera difficile.

Mais la destruction de l'ego est le point crucial, l'objectif. Quelle que soit votre voie d'approche du monde intérieur — que ce soit l'amour, la méditation, le yoga, la prière — quel que soit le chemin que vous choisissez, le but reste le même: la destruction de l'ego, le rejet de l'ego. Par l'amour, la chose est très facile. Et elle est si naturelle! L'amour est la religion naturelle. Tout le reste deviendra de moins en moins naturel. Et si vous ne pouvez y travailler par la voie de l'amour, il vous sera difficile d'y travailler par une autre voie.

Et ne pensez pas trop aux vies antérieures ni au futur. Le présent suffit. Ne pensez pas qu'une relation vient du passé — elle vient du passé, mais n'y pensez pas, car alors vous vous créerez plus de complications. Rendez les choses plus faciles.

Oui, tout continue. Depuis vos vies antérieures, le fil des choses n'a pas été coupé. Aussi, ne rejetez pas le fait, mais ne vous en encombrez pas. Et cela continuera dans le futur, mais n'y pensez pas. Il y a trop de choses à résoudre dans le présent. Mâchez votre gâteau en disant: « *Ce* gâteau-*ci* est délicieux. » Ne pensez pas au passé et ne pensez pas au futur — ils prendront soin d'eux-mêmes.

Rien n'est discontinu. Dans le passé, vous avez été en relation. Vous avez aimé, vous avez haï ; vous avez noué des amitiés et vous vous êtes créé de l'inimitié. Et cela continue, que vous le sachiez ou non, c'est toujours là. Mais si vous commencez à ruminer ces idées, vous manquerez le moment présent. Faites donc comme s'il n'y avait pas de passé et faites comme s'il n'y avait pas de futur. *Ce moment-ci* est tout ce qui vous est donné. Epuisez-le, comme si cet instant était tout ce qu'il y a. Conduisez-vous comme si ce moment-ci était tout, et employez-le à fond: transformez vos énergies en une manifestation d'amour — à cet instant même.

Des gens viennent me poser des questions, ils veulent savoir quelque chose à propos de leurs vies antérieures. Ils *ont vécu* des vies antérieures, mais cela n'offre aucun intérêt. Pourquoi ces questions ? Qu'allez-vous faire du passé ? On ne peut plus rien y faire aujourd'hui. Le passé est passé et on ne peut l'effacer. Vous ne pouvez pas le changer. Vous ne pouvez pas retourner en arrière. C'est pour cette raison que la nature, dans sa sagesse, ne permet pas que vous vous souveniez de vos vies passées. Autrement, vous deviendriez fou.

Supposons que vous soyez amoureux d'une femme ; si vous apprenez brusquement que cette femme était votre mère dans votre vie passée, les choses vont devenir très compliquées. Que faire alors ? Comme cette femme a été votre mère dans une vie antérieure, lui faire l'amour aujourd'hui va vous culpabiliser. Ne pas lui faire l'amour créera aussi de la culpabilité, parce que vous l'aimez.

C'est pourquoi je dis que, dans sa sagesse, la nature ne vous permet pas de vous rappeler vos vies antérieures — à moins que vous n'arriviez à un point où elle peut vous le permettre : lorsque vous êtes devenus à ce point méditatif, que plus rien ne vous trouble. Alors, les portes s'ouvrent et toutes vos vies antérieures sont devant vous.

C'est un mécanisme automatique et parfois, le mécanisme ne fonctionne pas. Il arrive accidentellement que naissent des enfants qui peuvent se rappeler. Mais cela détruit leur vie. Il y a quelques années, on m'a amené une jeune fille qui se souvenait de ses deux dernières vies. Elle n'avait alors que treize ans, mais si vous regardiez dans ses yeux, elle semblait en avoir soixante-dix — parce qu'elle se rappelait soixante-dix années, deux vies antérieures. Son corps avait treize ans, mais son esprit en avait soixante-dix. Elle ne savait pas jouer avec d'autres enfants : comment une vieille femme de soixante-dix ans pourrait-elle jouer avec des enfants ? Elle parlait et se conduisait comme une vieille. Elle était accablée sous le poids des tourments de tant d'années qu'elle gardait à l'esprit.

Ses souvenirs étaient si précis qu'on put retrouver ses deux

anciennes familles. L'une se trouvait dans l'Assam, l'autre dans le Madhya Pradesh. Et quand elle fut en contact avec ses anciennes familles, elle s'y attacha tellement que cela en devint un problème : où vivrait-elle désormais ? Je dis aux parents : « Laissez-la près de moi pendant trois semaines au moins : je vais tenter de l'aider à oublier, car sa vie risque d'être complètement faussée. » Elle ne peut tomber amoureuse de quelqu'un : elle est si âgée ! Votre âge est fonction de vos souvenirs. Si vos souvenirs ont soixante-dix ans, vous avez l'impression d'avoir soixante-dix ans.

Elle avait l'air de tellement souffrir : sa figure, ses traits étaient torturés. Elle semblait avoir mal au centre de son être, d'être mal à l'aise, mal dans sa peau. Tout semblait aller mal. Mais les parents étaient si heureux de la situation, car cela commençait à attirer du monde et à faire l'objet d'articles dans la presse. Les parents y trouvaient du plaisir et ils ne voulaient pas m'écouter. Je leur dis : « Votre fille va devenir folle ! » Ils ne me la laissèrent jamais. Mais sept ans plus tard, ils revinrent : elle était devenue folle. « Maintenant, me dirent-ils, faites quelque chose ! » — « On ne peut plus rien faire, dis-je. Il n'y a plus que la mort qui puisse l'aider maintenant. »

Vous ne vous souvenez pas, parce qu'il vous serait difficile de vous en arranger. Vous faites déjà un tel gâchis de votre vie actuelle : avec le souvenir de plusieurs vies antérieures, vous sombreriez tout bonnement dans la folie. N'y pensez pas. Cela n'a d'ailleurs pas d'importance. Le point important, c'est : soyez ici et maintenant et allez au bout de votre chemin. Si vous pouvez y arriver par la relation, c'est magnifique. Si vous ne pouvez y arriver par la relation, faites-le alors par votre solitude. Ce sont les deux chemins.

Aimer veut dire : faire son chemin par la relation. Et méditer veut dire : faire son chemin par la solitude. Amour et méditation : tels sont les deux chemins.

Sentez quel est celui qui vous convient. Mettez-y alors toute votre énergie et marchez dans cette voie.

Parle-nous de la communication silencieuse

Osho,
Tes paroles sont si belles et nous sentons pourtant qu'il y a aussi, lorsque tu nous parles une autre sorte de communication. Voudrais-tu nous parler de la communication silencieuse et nous dire comment nous pouvons nous y ouvrir davantage ?

Elle est toujours là. Pendant que je m'adresse à vous, je *suis* aussi à vous. Parler, c'est être en relation avec vous à travers l'intellect. Et être à vous, c'est être en relation avec vous à travers ma totalité.

Lorsque vous m'écoutez, si vous écoutez réellement, vous ne faites pas seulement qu'écouter des paroles. En m'écoutant, votre mental s'arrête. En m'écoutant, vous ne pensez pas. Et lorsque vous ne pensez pas, vous êtes ouvert. Lorsque vous ne pensez pas, et que votre mental ne fonctionne pas, vous vous mettez à ressentir. Alors, je peux vous submerger, je peux vous toucher et vous remplir.

La parole n'est qu'un moyen. En ce qui me concerne, la parole ne m'intéresse pas beaucoup. Mais il faut bien que je parle, car je me suis aperçu d'une chose : pendant que je vous parle, vous devenez silencieux. Si je ne parle pas, alors vous vous parlez à vous-même et vous n'êtes pas silencieux.

Si vous êtes silencieux sans que je parle, il ne sera plus nécessaire que je parle. Et j'attends que vienne le moment où vous pourrez

être simplement assis à mes côtés, rien qu'assis près de moi, sans penser. Point n'est besoin alors de parler — car le discours est quelque chose de partiel. Alors, je peux venir à vous dans ma totalité, directement, sans devoir passer par des mots.

Mais si je vous dis de vous asseoir près de moi en silence, vous ne serez pas capable de rester assis en silence. Vous continuerez de bavarder, de vous parler à vous-même. Ce discours intérieur va se prolonger. Pour mettre fin à ce discours intérieur, il me faut vous parler ; ainsi, tandis que je parle, vous êtes occupé. Ma parole ressemble simplement au jouet qu'on donne à un enfant. Celui-ci se met à jouer avec et devient silencieux, absorbé. Je vous livre mes paroles comme je vous donnerais des jouets. Vous jouez avec eux et pendant ce temps, vous êtes si absorbé que vous devenez silencieux. Et chaque fois que survient le silence, je peux me couler en vous.

Les mots peuvent être beaux, mais ils ne peuvent jamais être vrais. La beauté est une valeur esthétique. Vous pouvez l'apprécier, exactement comme vous le faites d'un beau tableau, mais il ne sortira pas grand-chose de cette appréciation. C'est bien, sans plus, mais les mots ne sont jamais vrais. Ils ne peuvent l'être, de pas leur nature même. La vérité ne peut être communiquée que dans le silence.

Mais voilà le paradoxe : tous ceux qui ont répété que la vérité ne peut être communiquée que dans le silence, tous ceux-là se sont servis des mots. C'est dommage, mais on ne peut rien y faire. Il faut bien se servir des mots pour vous rendre silencieux Tandis que vous m'écoutez, vous devenez silencieux. Ce silence-là est significatif ; ce silence-là vous donnera des éclairs de vérité.

Même si c'est par mes paroles que vous avez des éclairs de vérité, ces éclairs vous viennent en réalité grâce à votre silence — et non grâce à mes paroles. Même si vous avez l'absolue certitude que tout ce que je dis est vrai, ce sentiment d'absolue certitude vous vient par votre silence, non par mes paroles. Lorsque vous êtes silencieux, la vérité est là. Lorsque vous vous parlez à vous-même, lorsque se poursuit en vous ce bavardage de pie, vous manquez la vérité qui est toujours présente.

Tout ce que je fais : je vous parle, je vous aide à méditer avec moi, je vous pousse dans une catharsis, je vous incite à danser, à célébrer, tout ce que je fais n'a qu'un seul but : vous aider d'une manière ou d'une autre à devenir silencieux ; car, lorsque vous êtes silencieux, les portes sont ouvertes — vous êtes dans le temple. Peu importe par quel moyen vous devenez silencieux. Mais lorsque vous le devenez, je suis alors en vous, vous êtes en moi. Le silence ne connaît pas de limites. Dans le silence, vient l'amour. Je suis devenu pour vous un amant ; vous êtes devenu pour moi un amant. Tout ce qui est essentiel arrive dans le silence. Mais faire silence est ardu.

Aussi, ce qui m'intéresse, ce n'est pas tellement ce que je vous dis, mais ce qui vous arrive pendant que je vous dis n'importe quoi. Parfois, je me mets à me contredire. Je dis quelque chose aujourd'hui, demain je dirai autre chose — car l'important n'est pas ce que je dis. Mon discours ressemble à de la poésie. Je ne suis pas un philosophe. Je suis peut-être un poète, mais pas un philosophe.

Demain, je dirai autre chose ; après-demain, autre chose encore. Ce n'est pas cela, l'important. Mes paroles peuvent se contredire, mais je ne suis pas contradictoire : car aujourd'hui je dis quelque chose et vous devenez silencieux. Le lendemain, je dis quelque chose de tout à fait contradictoire, *et* vous devenez silencieux. Le surlendemain, je dis à nouveau quelque chose de tout à fait différent qui contredit tout ce que j'ai dit auparavant, mais vous devenez silencieux. Votre silence est ma cohérence.

Je suis cohérent, constamment cohérent ; contradictoire en surface, mais le sens intérieur reste le même. Et, sachez-le, si je vous dis chaque jour la même chose, vous ne serez pas silencieux. Vous tomberez alors dans l'ennui et votre bavardage intérieur recommencera. Si je continue de dire la même chose, cela devient une vieille histoire. Et si c'est une vieille histoire, vous n'avez plus besoin de l'écouter, ou, même sans l'écouter, vous savez ce que je suis en train de dire et vous pouvez donc continuer votre bavardage intérieur.

Il me faut être inventif — trouver des choses à dire, vous choquer

quelquefois. Mais il demeure toujours une cohérence intérieure, celle qui crée en vous le silence — car alors je peux être avec vous et vous pouvez être avec moi. L'amour, la vérité peuvent y fleurir. Partout où règne le silence fleurit la vérité.

La vérité est une fleur du silence.

Huitième matin

Dois-je trouver mon ego avant de le perdre ?

Osho,
J'ai l'impression qu'en favorisant en moi une attitude d'endurance vis-à-vis des difficultés, j'ai fini par accepter sans protester beaucoup de choses de la vie. Cette résignation, je la ressens comme un poids qui contrecarre mes efforts pour devenir plus vivant dans la méditation. Cela veut-il dire que j'ai supprimé mon ego et qu'il me faut le retrouver avant de pouvoir le perdre réellement ?

C'est l'un des plus grands problèmes. Cela semblera fort paradoxal, mais c'est vrai : avant de pouvoir le perdre, vous devez aller au bout de votre ego. Seul un fruit mûr tombe sur le sol. Tout est dans la maturité. Votre ego non arrivé à maturité ne peut être abandonné, ne peut être détruit. Et si vous luttez contre un ego qui n'est pas mûr, pour le détruire et le faire disparaître, tout ce travail se soldera par un échec. Et plutôt que de le détruire, vous le retrouverez plus fort dans de nouveaux tours subtils.

C'est là une chose fondamentale à bien comprendre : l'ego doit

être arrivé au sommet, il doit être solide. Il doit avoir atteint une plénitude – ce n'est qu'alors que vous pouvez le dissoudre. Un ego faible ne peut être dissous. Et cela devient un problème.

En Orient, toutes les religions prêchent l'état sans ego – *egolessness*. Aussi, chacun en Orient s'oppose dès le premier jour à l'ego. Cette attitude d'opposition fait que l'ego ne devient jamais fort, il n'arrive jamais au degré de plénitude d'où il peut être abandonné. Il n'arrive jamais à maturité. C'est pourquoi il est très difficile en Orient de dissoudre l'ego: c'est presque impossible.

A l'Ouest, toute la tradition occidentale, en religion comme en psychologie, propose aux gens, les persuade d'avoir de solides egos. Comment survivre, en effet, si vous n'avez pas un ego fort ? La vie est une lutte et si vous êtes sans ego, vous serez détruit. Qui résistera alors ? Qui se battra ? Qui rivalisera avec les autres ? La vie est une compétition continuelle. Allez jusqu'au bout de l'ego, dit la psychologie occidentale, ayez un ego fort.

Il est très facile en Occident de dissoudre l'ego. En effet, lorsqu'un chercheur occidental arrive à comprendre que le problème, c'est l'ego, il peut le faire disparaître facilement – plus facilement que n'importe quel chercheur oriental. C'est cela, le paradoxe: en Occident, on enseigne l'ego ; en Orient, on enseigne l'état sans ego. En Occident, il est très facile de faire disparaître l'ego ; en Orient, par contre, c'est très difficile.

Cela va vous être une tâche pénible : d'abord acquérir et puis perdre ; vous ne pouvez perdre en effet que quelque chose que vous possédez. Si vous ne le possédez pas, comment pourriez-vous le perdre ? Vous ne pouvez être pauvre que si vous êtes riche. Si vous n'êtes pas riche, votre pauvreté ne peut avoir cette beauté que Jésus va prêchant: « Soyez pauvre en esprit. » Votre pauvreté ne peut avoir le sens profond qu'elle a chez Gautama le Bouddha lorsqu'il devient un mendiant.

Seul un homme riche peut devenir pauvre, car vous ne pouvez perdre que ce que vous avez ! Si vous n'avez jamais été riche,

comment pouvez-vous être pauvre ? Votre pauvreté ne sera pauvreté qu'en surface, elle ne pourra jamais l'être en esprit. Extérieurement, vous serez pauvre mais, tout au fond de vous-même, vous aspirerez à la richesse. Votre esprit aspirera à la richesse, ce sera une ambition, un désir tenace, d'acquérir la richesse. Ce n'est seulement qu'en surface que vous serez pauvre. Et peut-être même vous consolerez-vous en vous disant que la pauvreté est bonne.

Mais vous ne pouvez être pauvre — seul peut l'être un homme riche, un homme réellement riche. Car il ne suffit pas de n'avoir que des richesses pour être réellement riche. Vous pouvez, malgré tout, être pauvre. Si l'ambition est toujours présente, vous êtes pauvre. L'important n'est pas ce que vous avez. Si vous avez assez, alors le désir disparaît. Lorsque vous possédez assez de richesses, le désir disparaît. La disparition du désir est le signe que vous avez assez. Alors, vous êtes riche, vous pouvez tout laisser tomber, vous pouvez devenir pauvre, vous pouvez devenir un mendiant comme Bouddha. Et votre pauvreté alors est riche ; alors, votre pauvreté a son royaume propre.

Et il en va ainsi partout. Les Upanishads, ou Lao Tseu, ou Jésus, ou Bouddha : tous enseignent que le savoir est inutile. Etre simplement de plus en plus savant ne sert pas à grand-chose. Non seulement cela ne sert pas à grand-chose, mais cela peut devenir un obstacle.

Le savoir n'est pas nécessaire ; mais cela ne veut pas dire que vous devez rester ignorant. Votre ignorance ne serait pas réelle. Lorsque vous avez amassé assez de savoir et que vous le rejetez, alors vous êtes arrivé à l'ignorance. Alors vous devenez *réellement* ignorant — comme Socrate, qui pouvait dire : « Je ne sais qu'une chose : je ne sais rien. »

Ce savoir, ou cette ignorance — appelez cela comme vous voulez — sont totalement différents. Ils sont d'une autre qualité, la dimension a changé. Si vous êtes simplement ignorant parce que vous n'avez pas acquis de savoir, votre ignorance ne peut être sage, elle ne peut être de la sagesse — elle n'est qu'une absence de savoir.

Et l'envie sera en vous: comment avoir plus de connaissances? Comment acquérir plus d'informations?

Lorsque vous savez trop — vous avez appris les Ecritures, vous avez appris le passé, la tradition, vous connaissez tout ce qui peut être connu —, alors vous prenez soudain conscience de la futilité de tout cela, vous prenez soudain conscience que ce n'est pas du savoir, c'est quelque chose d'emprunté. Ce n'est pas votre propre expérience existentielle, ce n'est pas ce que vous êtes arrivé à savoir. D'autres l'ont connu peut-être; vous l'avez simplement recueilli.

Votre récolte est mécanique. Elle n'est pas sortie de vous, ce n'est pas une croissance. Ce ne sont que des déchets ramassés à d'autres portes, des emprunts, des choses mortes. Rappelez-vous: le savoir n'est vivant que lorsque c'est *vous* qui savez, lorsque c'est votre expérience immédiate, directe. Mais lorsque votre savoir vient des autres, ce n'est que de la mémoire, ce n'est pas du savoir. La mémoire, c'est mort.

Lorsque vous amassez des tas de choses — les richesses du savoir, les Ecritures — que vous avez des bibliothèques condensées dans votre cerveau et que brusquement vous prenez conscience que tout ce que vous faites n'est que vous charger du fardeau des autres, que rien ne vous appartient, que vous n'avez jamais rien connu, alors vous pouvez laisser tomber tout cela, vous pouvez laisser tomber tout ce savoir.

Dans cet abandon, un type nouveau d'ignorance naît en vous. Cette ignorance n'est pas celle de l'ignorant: c'est celle d'un sage. C'est cela, la sagesse. Seul l'homme sage peut dire: « Je ne sais pas. » Mais en disant: « Je ne sais pas », il n'a aucune envie de savoir, il énonce simplement un fait. Et quand vous dites, de tout votre cœur: « Je ne sais pas », *à l'instant même*, vos yeux s'ouvrent, les portes de la connaissance sont ouvertes. A l'instant même où vous pouvez dire, de tout votre être: « Je ne sais pas », vous êtes devenu capable de savoir.

Cette ignorance-là est belle, mais on y arrive par le savoir. C'est

la pauvreté obtenue par la richesse. Et il en va de même pour l'ego — vous pouvez le perdre si vous l'avez.

Lorsque Bouddha descendit de son trône, devint un mendiant... quelle en était la nécessité pour lui ? Il était roi, il était sur le trône, au sommet de son ego — pourquoi cet extrême ? Descendre de son palais dans la rue, devenir un mendiant ? Mais la mendicité de Bouddha a une beauté particulière. La terre n'avait jamais connu de mendiant aussi magnifique, de mendiant aussi riche, de mendiant aussi royal, de pareil souverain.

Qu'arriva-t-il lorsqu'il descendit de son trône ? Il descendit de son ego — car les trônes ne sont rien que des symboles, des symboles de l'ego, des symboles de puissance, de prestige, de rang social. Il en descendit et l'absence d'ego arriva. Cette absence d'ego n'est pas de la modestie ; cette absence d'ego n'est pas de l'humilité. Vous pouvez trouver beaucoup de gens humbles : mais derrière leur humilité fonctionnent de subtils egos.

On raconte que Diogène alla rendre un jour visite à Socrate. Il vivait comme un mendiant ; il avait toujours sur lui de sales guenilles trouées et rapiécées. Vous lui auriez offert un habit neuf, il n'aurait pas voulu le mettre. Il l'aurait d'abord sali, chiffonné, déchiré et puis seulement il l'aurait mis. Il alla rendre visite à Socrate et commença à parler de l'état sans ego. Mais les yeux pénétrants de Socrate durent s'apercevoir que cet homme-là n'était pas un homme sans ego. La façon dont il parlait de l'humilité était très égoïste. On rapporte que Socrate dit : « Sous tes vêtements sales, par les trous de tes vêtements, je ne peux rien voir d'autre que l'ego. Tu parles de l'humilité, mais ce que tu dis vient du centre profond de l'ego. »

C'est ce qui arrivera. C'est ainsi que naît l'hypocrisie. Vous possédez un ego, vous le dissimulez sous son contraire — vous devenez humble en surface. Cette humilité superficielle ne peut tromper personne. Elle vous abusera peut-être, mais elle n'abuserez personne d'autre. Par les trous de vos guenilles, votre ego continue de montrer le bout de l'oreille. Il est toujours présent. C'est se

mentir à soi-même, rien de plus. Personne d'autre n'est trompé. C'est ce qui se produit lorsque vous commencez à rejeter l'ego immature.

Mon enseignement, ce que j'enseigne, aura l'air contradictoire, mais il est conforme à la vie. C'est pourquoi je vous apprends à être des égoïstes — afin que vous puissiez devenir sans ego. Je vous apprends à être de parfaits égoïstes. Ne le dissimulez pas, sinon l'hypocrisie apparaîtra. Et ne vous battez pas contre un phénomène non encore arrivé à maturité. Laissez-le mûrir — et aidez-le. Conduisez-le au sommet.

N'ayez pas peur: il n'y a rien à craindre. C'est ainsi que vous arriverez à accomplir l'agonie de l'ego. Lorsqu'il sera à son point culminant, vous n'aurez pas besoin d'un Bouddha, ni de moi, pour vous dire que l'ego est l'enfer. Vous le *saurez*: car le point culminant de l'ego sera aussi celui de vos expériences infernales, il sera un cauchemar. Et il n'est alors besoin de personne pour vous dire: laissez-le tomber! Il sera difficile de continuer à le garder.

On arrive à la connaissance que par la souffrance. Vous ne pouvez rien rejeter uniquement par un raisonnement logique. Vous ne pouvez vous défaire d'une chose que lorsqu'elle est devenue si pénible que vous ne pouvez la garder plus longtemps.

Votre ego n'est pas encore douloureux à ce point: c'est pourquoi vous le gardez. C'est tout naturel! Je ne peux vous demander de l'abandonner. Même si vous vous sentez convaincu, vous le dissimulerez, c'est tout. Rien ne peut être rejeté avant que ce soit mûr; un fruit vert reste attaché à l'arbre et l'arbre est attaché au fruit non encore mûr. Et si vous le forcez à s'en séparer, cela laisse une blessure; et la blessure restera, la plaie sera toujours ouverte et vous aurez toujours mal.

Rappelez-vous, il faut à chaque chose un certain temps pour se développer, pour mûrir, pour tomber dans le sol et s'y dissoudre. Votre ego, lui aussi, demande un certain temps, il a besoin de mûrir.

Aussi, ne craignez pas d'être égoïstes. Vous *l'êtes*, sinon il y a longtemps que vous auriez disparu. Et vous ne pourriez exister... Tel est le mécanisme de la vie: il vous faut être égoïstes, il vous faut vous frayer un chemin, il vous faut vous battre contre des millions et des millions de désirs qui vous assiègent, il vous faut lutter, il vous faut survivre.

L'ego est un moyen de survie. Si un enfant naît sans ego, il meurt. Il ne peut survivre, c'est impossible. Car s'il a faim, il n'éprouvera pas: « J'ai faim. » Il sentira que la faim est là — mais sans relation avec lui-même. Dès que la faim se fait sentir, l'enfant ressent: « J'ai faim » — il se met à pleurer et se démène pour qu'on le nourrisse. L'enfant se développe grâce au développement de son ego.

C'est pourquoi je considère que l'ego est un élément de la croissance naturelle. Mais cela ne signifie pas que vous devez le garder à jamais. Il s'agit d'une croissance naturelle *et* un deuxième pas est à faire, où il doit être abandonné. Cela aussi est naturel. Mais le deuxième pas ne peut être fait que lorsque le premier a atteint son sommet, son maximum, lorsqu'il est parvenu à son point culminant.

J'enseigne donc l'un et l'autre. J'enseigne l'egotisme et j'enseigne aussi l'état sans ego.

Commencez par être des égoïstes, de parfaits égoïstes, des égoïstes absolus, comme si l'existence entière n'était là que pour vous et que vous en étiez le centre: toutes les étoiles tournent autour de vous, et le soleil se lève pour vous et toutes choses existent pour vous, rien que pour vous aider à être là. Soyez le centre et n'ayez pas peur — car si vous avez peur, alors vous ne mûrirez jamais. Acceptez-le! Cela fait partie de votre croissance. Prenez-y plaisir et portez-le à son maximum.

Lorsqu'il a atteint son sommet, vous prenez soudain conscience que vous n'êtes pas le centre: c'était une idée fausse, c'était une attitude infantile. Mais vous étiez un enfant, il n'y a donc rien de mal là-dedans. Maintenant, vous avez mûri, maintenant, vous voyez que vous n'êtes pas le centre.

A la vérité, lorsque vous voyez que vous n'êtes pas le centre, vous voyez aussi qu'il *n'*y a *pas* de centre dans l'existence — ou, encore, que le centre est partout. Ou bien il n'y a pas de centre et l'existence existe comme un tout, comme une globalité sans aucun centre qui puisse servir de point de référence ; ou bien chaque atome est un centre.

Jacob Boehme a dit que le monde entier est rempli de centres, que chaque atome est un centre et qu'il n'y a pas de circonférence. Partout, des centres et nulle part des circonférences. Ce sont là les deux possibilités. L'une et l'autre ont la même signification. Seul leur énoncé est différent et contradictoire. Mais commencez par devenir un centre.

C'est la même chose lorsque vous êtes en train de rêver ; si le rêve atteint un paroxysme, il sera interrompu. C'est ce qui arrive toujours — lorsqu'un rêve atteint son paroxysme, il s'interrompt. Et qu'est le paroxysme d'un rêve ? C'est l'impression d'être dans la réalité. Vous avez l'impression que c'est la réalité, pas un rêve et vous continuez à rêver encore et encore, jusqu'à un point plus élevé et le rêve devient *presque* réalité. Il ne peut jamais devenir réel ; il le devient à peu près. Il approche à un tel point de la réalité que vous ne pouvez plus aller plus loin car — un pas de plus, et le rêve deviendra réalité — et il ne peut le devenir puisque c'est un rêve!

Mais quand il s'approche à ce point de la réalité, le sommeil est interrompu, le rêve vole en éclats : vous êtes tout à fait réveillé.

Il en va de même des mirages et des illusions de toutes sortes. L'ego est le plus grand rêve. Il a sa beauté à lui, il a aussi sa souffrance ; il a son extase, il a son agonie. Il a son ciel et son enfer : l'un et l'autre sont là. Les rêves sont parfois magnifiques, parfois cauchemardesques, mais ce sont toujours des rêves.

Je ne vous demande donc pas de sortir de votre rêve avant que le temps en soit venu. Non, ne faites jamais rien avant l'heure. Laissez croître les choses, laissez-les arriver à terme, de façon que tout se passe naturellement. L'ego disparaîtra. Il peut aussi disparaître de

lui-même. Si vous le laissez simplement se développer et l'aidez à se développer, il n'y aura *aucun* besoin de le laisser tomber.

Ceci est très profond — car si c'est *vous* qui le laissez tomber, l'ego reste à l'intérieur. *Qui* va le laisser tomber ? Si vous pensez que c'est *vous* qui allez le laisser tomber, *vous* êtes l'ego : tout ce que vous laisserez tomber ne sera pas la chose en question. Celle-ci sera conservée et vous aurez rejeté autre chose. Vous ne pouvez vous rendre vous-même sans ego. Qui va le faire ? C'est quelque chose qui arrive, ce n'est pas quelque chose qu'on fait. Vous croissez en ego et vous en arrivez à un point où les choses deviennent un tel enfer que le rêve est interrompu. Vous voyez soudain que l'oie est dehors : elle n'a jamais été dans la bouteille.

Vous n'avez jamais été un ego. Ce n'était qu'un rêve où vous étiez plongé ; et j'ajoute : un rêve nécessaire. Je ne le condamne donc pas — c'est un élément nécessaire de la croissance.

Dans la vie, tout est nécessaire. Rien n'est inutile, rien ne peut être inutile. Tout ce qui est arrivé devait arriver. Tout ce qui arrive est la conséquence de certaines causes profondes. Vous en avez besoin pour pouvoir rester dans l'illusion. C'est juste un cocon qui vous aide, vous protège, vous aide à survivre. Mais on n'a pas besoin de rester toujours dans son cocon. Lorsque vous êtes prêt, brisez votre cocon, sortez-en.

L'ego est la coquille de l'œuf : il vous protège. Mais lorsque vous y êtes préparé, brisez la coquille, sortez de l'œuf. L'ego est la coquille. Patientez pourtant. Vous hâter ne servira pas à grand-chose ; la hâte ne vous aidera pas — elle peut même être un obstacle. Donnez-lui du temps, et ne le condamnez pas : car qui le condamnerait ?

Voyez les soi-disant saints, ceux qui parlent de modestie, d'humilité, et regardez-les dans les yeux — vous ne trouverez nulle part ailleurs des egos aussi raffinés. Bien sûr, leurs egos se sont revêtus de religion, de yoga, de sainteté — mais leurs egos sont là. Ils

peuvent ne pas amasser de richesses, mais ils peuvent amasser des adeptes — la monnaie seule a changé, et ils continuent de compter le nombre de leurs adeptes...

Peut-être ne recherchent-ils pas les biens de ce monde; ils recherchent ceux de l'autre monde, mais ce monde-ci ou l'autre: ce sont tous deux des mondes. Et peut-être sont-ils encore plus cupides, car ils disent: ces choses sont passagères, elles sont temporaires, les plaisirs de ce monde ne durent qu'un moment — et ils veulent des plaisirs éternels. Ils ne sont heureux que s'ils ont de l'éternel. Leur cupidité est sans bornes, elle est absolue. Et la cupidité appartient à l'ego. La cupidité est la faim de l'ego.

C'est ainsi qu'il arrive parfois que les saints soient plus égoïstes que les pécheurs — et ils sont alors fort loin du divin. Alors que parfois les pécheurs peuvent parvenir à Dieu plus facilement que ces sois-disant saints — car l'ego est l'obstacle. Et je sais par expérience que les pécheurs peuvent abandonner leur ego plus facilement que les saints, car les pécheurs ne se sont jamais opposés à l'ego. Ils l'ont nourri, ils l'ont changé, ils ont vécu totalement avec lui. Quant aux saints, ils n'ont cessé de lutter contre leur ego et ne lui ont donc jamais permis de mûrir.

Ma position est donc la suivante: l'ego *doit* être abandonné, mais cela peut exiger une longue attente et vous ne pouvez le laisser tomber que si vous le cultivez.

Or, la difficulté de toute la chose, c'est que le mental dit: « Si nous devons le laisser tomber, pourquoi dès lors le cultiver? S'il nous faut le détruire, dit-il encore, pourquoi le créer? » Si vous écoutez le mental, vous aurez des ennuis. Le mental est toujours logique et la vie, toujours illogique; ils ne se rejoignent donc jamais.

Cela relève de la simple logique, du calcul élémentaire, de se dire: « Si vous allez abattre cette maison, pourquoi alors la construire? Pourquoi tout ce tracas? Et pourquoi ce travail et ce gaspillage de temps et d'énergie? La maison n'est pas là! Alors pourquoi la construire et la démolir ensuite? »

En réalité, il ne s'agit pas de la maison: il s'agit de *vous*. Construire la maison vous fera changer. Et puis démolir la maison vous fera changer complètement, vous ne serez plus le même — car la construction de la maison, tout ce processus de construction, s'avèrera être une croissance pour vous. Et puis, quand la maison est achevée, vous l'abattez. Ce sera une mutation.

Le mental est logique et la vie est dialectique. Le mental fonctionne linéairement et la vie saute toujours d'un pôle à l'autre, d'un opposé à l'autre. La vie est dialectique. Créez, et la vie vous dit alors: « Détruis! » Naissez, et la vie vous dit: « Meurs! » Gagnez, et la vie vous dit alors: « Perds! » Soyez riche, la vie vous dit alors: « Deviens pauvre! » Soyez un sommet, un Everest d'ego, et puis devenez un abîme — une absence d'ego. Alors vous aurez connu l'un et l'autre, l'illusoire et le réel, *maya* et *Brahma*.

A peu près chaque jour, il arrive que quelqu'un vient pour être initié, pour prendre sannyas; son mental se met alors à fonctionner et il me dit: « Porter de l'orange va me rendre plus égoïste, car je vais me sentir quelqu'un de différent, distinct des autres: je suis un sannyasin, quelqu'un qui a renoncé. Etre habillé d'orange va donc me rendre plus égoïste. » Et je lui réponds: « Deviens-le! Deviens plus égoïste — mais deviens-le plus consciemment! »

L'ego est une maladie si vous en êtes inconscient, si vous le dissimulez dans l'inconscient. L'ego est un jeu si vous en êtes conscient. Vous pouvez y prendre plaisir, vous pouvez y jouer. Soyez conscient, attentif et jouez le jeu! Un jeu, ce n'est jamais mauvais; mais si vous oubliez que c'est un jeu et si vous devenez trop sérieux, alors se posent des problèmes.

C'est pourquoi je dis que le sannyas n'est pas une chose sérieuse; c'est un jeu — un jeu religieux, bien entendu. Il a ses règles à lui, car tous les jeux doivent avoir des règles; sans règle, aucun jeu ne peut être joué. La vie peut ne pas avoir de règles, mais pas les jeux.

Si vous dites: « Je ne vais pas suivre cette règle-là », alors, vous

ne pouvez jouer le jeu. Si vous jouez aux cartes, vous suivez des règles et vous ne dites jamais « Ces règles sont arbitraires, artificielles, pourquoi ne pas les changer ? » Vous pouvez les changer, mais alors le jeu deviendra difficile. Et si chaque individu suit ses propres règles, le jeu alors est impossible.

La vie, elle, est possible ! Vous pouvez y jouer comme vous le voulez, car la vie ne croit jamais aux règles — elle est au-delà des règles, alors que les jeux ont des règles. Rappelez-vous : *chaque fois que vous voyez des règles*, sachez immédiatement qu'il s'agit d'un jeu, car les jeux existent en fonction des règles.

Aussi, si je vous dis : « Portez de l'orange, portez le mala », c'est un jeu, bien évidemment. Jouez avec du mieux que vous le pouvez et ne le prenez pas au sérieux sinon, vous passez à côté.

Soyez des égoïstes : parfaits, cultivés, raffinés. Continuez de travailler sur votre ego et faites-en une statue magnifique, car, avant que vous ne le rendiez à Dieu, il faut que ce soit quelque chose qui vaille la peine d'être donné, il faut que ce soit un magnifique cadeau.

Que pouvons-nous faire avec l'énergie ?

Osho,
Tu as dis qu'il fallait beaucoup d'énergie pour mener à bien l'alchimie intérieure. Voudrais-tu nous parler de l'énergie : comment pouvons-nous la créer et comment pouvons-nous la garder ? De quelles manières la perdons-nous. Pouvons-nous en avoir plus à partir de sources extérieures ?

Une première chose : vous faites partie d'une énergie infinie. Vous êtes une vague dans un océan infini. Si vous pouvez garder cela en mémoire, vous ne perdez jamais d'énergie, puisqu'une source infinie est toujours disponible. Vous êtes simplement une vague et tout au fond se cache l'océan.

Vous venez au monde. Qui vous donne naissance ? Qui vous donne l'énergie d'entrer dans le corps ? Qui donne au corps l'énergie qui le fait devenir un mécanisme automatique, délicat, un organisme ? Pendant soixante-dix ou quatre-vingts ans, voire cent ans, le corps continue de vivre. Et aujourd'hui, les savants disent que la mort est un accident et que le corps peut durer indéfiniment. Les savants disent que l'existence de la mort n'a aucun caractère de nécessité. La mort existe parce que nous n'avons pas su utiliser l'énergie infinie qui nous entoure.

La première chose à vous rappeler est donc que vous faites partie d'une énergie infinie. Rappelez-vous en continuellement et soyez-en conscient. En vous déplaçant, en marchant, en mangeant, en dormant, sentez que vous êtes infini. C'est ce que disent les Upanishads : soyez toujours conscient d'être *Brahma*, l'Eternel.

Si vous pouvez le ressentir toujours davantage, vous prendrez conscience que vous ne perdez aucune énergie. La source devient disponible. Vous devenez un véhicule.

Faites alors tout ce que vous voulez ; en faisant, personne ne perd d'énergie. C'est une des idées fausses du mental humain, qu'en faisant quelque chose, vous perdez de l'énergie. Non. Si vous avez cette idée : « En faisant quelque chose, je perds de l'énergie », vous perdez de l'énergie — non pas parce que vous faites quelque chose, mais parce que vous avez cette idée. Sinon, en faisant quelque chose, vous pouvez acquérir de l'énergie — si vous en avez l'idée. Si vous n'avez aucune idée, alors là non plus, aucune énergie ne se perd.

Lorsque les gens prennent leur retraite, ils se mettent à penser qu'ils ont désormais moins d'énergie et qu'il leur faut dès lors se reposer et se détendre davantage ; qu'ils ne devraient plus rien faire, sinon leur énergie serait perdue. Et puis ils meurent plus tôt qu'ils ne seraient morts normalement. D'après les statistiques, la durée de vie est réduite de dix ans : une personne qui travaille aurait pu vivre jusqu'à soixante-dix ans ; retraitée, elle mourra à soixante.

Votre corps est une dynamo. Plus vous l'employez, plus la source infinie vous alimente en énergie. Si vous ne l'employez pas, aucun apport supplémentaire n'est nécessaire. Alors, peu à peu, l'alimentation s'arrête. Si vous êtes plus actif, vous aurez plus d'énergie ; si vous êtes moins actif, vous en perdrez beaucoup. L'activité ne fait pas perdre d'énergie — vous renouvelez celle-ci en étant actif. Plus vous employez d'énergie, plus la source en met à votre disposition.

Considérez les arbres. Le soleil se lève et l'eau commence à s'évaporer de leurs feuilles. Dès l'instant où, d'une feuille, l'eau commence à s'évaporer, une eau nouvelle commence à circuler depuis les racines, car il s'agit d'un long processus. La feuille libère de l'eau, ce qui provoque une siccité de la feuille. La partie sèche soutire aussitôt de l'eau du rameau, le rameau est sec à son tour et soutire de l'eau de la branche. Cela continue de la sorte jusqu'aux racines — et les racines soutirent alors de l'eau de la terre.

Si la feuille pense : « Si nous perdons l'eau par évaporation, nous allons avoir soif, nous allons mourir », alors l'arbre mourra. Car, alors, il n'y aura pas de nouvelles sources disponibles et les racines ne seront pas à même de remplir leur office. Vous aussi, vous avez des racines dans l'infini. Lorsque vous employez de l'énergie vous tirez de l'énergie de l'infini. Vos racines se mettent à fonctionner.

Il y a dans le mental humain une idée tout à fait fausse : celle que l'activité nous fait perdre de l'énergie. Non ! Plus vous êtes actif, plus vous aurez d'énergie ; moins vous êtes actif, moins il y aura d'énergie. Et cela est vrai de l'activité dans tous les domaines de la vie. Aimez davantage et vous aurez plus d'amour à donner. Devenez avare et pensez : « Si j'aime davantage, mon amour va s'épuiser et, tôt ou tard, il ne me restera plus d'amour du tout, il vaut donc mieux le conserver », alors, votre amour s'éteindra et vous ne pourrez plus aimer.

Aimez, et vous aurez plus d'amour à votre disposition. Plus vous utilisez et plus vous avez — c'est la loi de la vie. Compassion, amour, activité, quelle que soit la dimension, la même règle est applicable. En quoi que ce soit, si vous voulez être plus, agissez dans le même sens. Si vous voulez devenir une source infinie d'amour, alors n'arrêtez pas de partager votre amour autant que vous le pouvez. Ne soyez pas avare — seuls les avares perdent de l'énergie. Et nous sommes tous des avares, c'est pourquoi nous nous sentons toujours épuisés.

Mais l'idée fausse dont je parlais peut être dangereuse, pernicieuse. Si vous avez cette idée, elle agit : le mental agit sous hypnose. Ainsi, il n'y a que quelques dizaines d'années, on enseignait dans le monde entier que vous disposez d'un quota limité d'énergie sexuelle. Vous faites l'amour : de l'énergie se perd. Cette idée a créé partout des avares sexuels. L'idée est complètement fausse. Mais si vous l'avez dans la tête, chaque fois que vous faites l'amour, vous n'arrêtez pas de vous hypnotiser et de vous persuader que vous perdez de l'énergie. Alors, c'est du gaspillage d'énergie.

L'idée finit par s'imprimer dans votre mental. Et lorsque vous

faites l'amour, vous êtes si vulnérable, si réceptif, vous êtes si doux pour ainsi dire, que tout ce que vous pensez pénètre très profondément en vous. Et dès lors les conséquences s'ensuivent : vous vous sentez épuisé, vous sentez que votre énergie se perd. Et lorsque vous vous sentez épuisé, que votre énergie est perdue, l'idée initiale s'en trouve renforcée encore davantage. Et cela devient un cercle vicieux.

Aujourd'hui, les savants, les biologistes, disent que l'énergie sexuelle est inépuisable. Vous ne pouvez la perdre, car elle est recréée chaque jour par votre nourriture, par votre respiration, par votre activité. Elle est créée : ce n'est pas une réserve qui, si vous en prélevez une certaine quantité, diminue d'autant, vous laissant moins riche. Cela *ne se passe pas* ainsi. Ce n'est pas une chose stockée, c'est une chose qui se crée à chaque instant. Si vous ne l'utilisez pas, elle se sclérose et meurt. Si vous ne l'utilisez pas, cela fera de vous quelqu'un d'éteint, un mort vivant. Le courant s'est alors arrêté. Mais s'il continue à passer, vous pouvez recevoir de plus en plus.

Jésus a dit une chose des plus fondamentales : si vous vous attachez à la vie, vous la perdrez ; et si vous êtes prêt à la perdre, elle vous sera donnée en abondance.

Partout dans le monde, jusqu'au début de ce siècle, on a appris aux enfants que toute perte séminale, qu'elle qu'en soit la cause, était très néfaste : vous pouviez devenir fou, vous pouviez devenir infirme ; pour le moins, votre intelligence s'en trouverait amoindrie ; et la probabilité de devenir idiot, anormal et anémique en serait accrue.

Tout cela est entièrement faux ! Mais ces choses qu'on enseignait ont rendu nombre de gens fous, débiles, idiots, médiocres, à cause de l'idée... Et cette idée est tellement dangereuse que, lorsqu'un enfant a grandi et mûri, à l'âge de quatorze ou quinze ans... il commence à avoir des pertes séminales ! Il ne peut l'empêcher. Il se masturbe ou, si la morale est trop contraignante, il ne se masturbe pas mais il aura des éjaculations nocturnes, il perdra sa semence

pendant la nuit. Et partout se poursuit le bourrage de crâne ; si vous perdez de la semence, tout est perdu.

On disait jadis en Inde — et certains vieux sages et leurs disciples le disent encore — qu'une seule goutte de sperme représente pour le corps quarante jours de travail. Le corps doit donc travailler pendant quarante jours pour produire une goutte de sperme. Par conséquent, une goutte perdue signifie la perte de quarante jours de vie.

Les petits enfants ne savent rien. Et ils sont très réceptifs. Lorsque la société entière leur enseigne cela, ils s'hypnotisent là-dessus. Et puis, ils ne peuvent rien empêcher — la semence s'écoule car lorsque le corps est prêt, il est inévitable qu'elle sorte. Et cet enseignement est partout présent... ils ne peuvent dire à personne qu'ils perdent leur semence. Ils le cachent. Ils souffrent intérieurement. Ils sont constamment torturés. Et ils savent alors que désormais... Ils croient qu'ils sont des exceptions, car ils ne peuvent savoir que chacun passe par la même chose — puisque personne n'en parle, personne n'en souffle mot. Ou alors, ceux qui en parlent, parlent contre. Chaque garçon croit donc qu'il est l'exception, qu'il est le seul à passer par là. Et bientôt, il commencera à éprouver des vertiges ; bientôt il commencera à sentir décliner son intelligence ; bientôt il aura l'impression de devenir fou, que sa vie est gâchée. Nombreux sont ceux qui m'écrivent des lettres pour me dire que leur vie est gâchée parce qu'ils ont perdu tellement de semence, ils ont perdu tellement d'énergie sexuelle.

Mais *l'idée* même est dangereuse et si l'idée est présente, la chose arrive, elle arrive par hypnose.

Toute idée peut être un support ou un obstacle. Et il est difficile de vivre dans la « non-idée ». Aussi, avant de pouvoir parvenir à un mental qui soit sans idée — tout alors devient accessible spontanément — avant d'y parvenir, il vaut mieux avoir dans le mental l'idée que vous faites partie d'une énergie infinie. Et l'activité vous fait gagner, non perdre. En donnant, vous ne perdez pas, vous gagnez.

Qu'il s'agisse d'amour, de sexe, d'activité, peu importe : rappe-

lez-vous toujours et laissez pénétrer en vous l'idée que, lorsque vous donnez quelque chose, les racines en mettent davantage à votre disposition, il vous est donné davantage. Dieu est celui qui donne, celui qui donne inconditionnellement.

Si vous êtes, vous aussi, quelqu'un qui donne, vos mains seront toujours vides et Dieu peut vous donner davantage. Si vous êtes un avare, votre relation au divin est coupée. Vous vivez alors comme une vaguelette, dans la peur incessante de perdre.

Vivez comme l'océan. Soyez océanique! Ne pensez jamais, à propos de quoi que ce soit, que vous pourriez perdre. Rien ne se perd — rien ne peut être perdu. Et vous n'êtes pas un individu, vous n'en avez que l'apparence.

Le Tout est uni à vous, vous n'êtes qu'un visage du Tout, rien que l'une des manières dont il s'est manifesté. Ne vous en inquiétez pas. Cela ne finira jamais. Cette existence est sans commencement ni fin.

Soyez heureux, célébrez, soyez actif, et soyez toujours quelqu'un qui donne. Etre quelqu'un qui donne, l'être si entièrement que vous ne songez jamais à retenir ou à garder quelque chose, c'est la seule vraie prière. Donner, c'est prier. Donner, c'est aimer. Et à ceux qui peuvent donner, il est toujours donné davantage.

Neuvième matin

Pourrais-tu nous parler de la relation maître-disciple ?

Osho,
Tu as dit : « Depuis des milliers et des milliers d'années, jamais pareille occasion ne s'est présentée sur cette terre. » Et tu as dit également : « Cette époque-ci est comme toutes les autres... » Tu as dit : « Abandonnez-vous à une pierre et la chose arrivera. » Et tu as dit : « Il est essentiel de ne s'engager sur ce chemin dangereux que sous la conduite d'un maître authentique... » Tu as dit : « Abandonnez-vous et je ferai le reste. » Et tu as dit : « Je ne fais rien... » Pour nous, ici et maintenant et pour ceux, en Occident, qui liront ces paroles, voudrais-tu nous en dire un peu plus sur la relation maître-disciple ?

Je me contredis et je le fais sciemment. La vérité est à ce point infinie, elle est si vaste qu'aucune affirmation univoque ne peut la contenir : le contraire doit y être inclus aussitôt. Le Tout sera toujours contradictoire, la partie seule peut être en accord avec elle-même ; car le Tout doit prendre également le contraire en considération. L'opposé est là, il existe.

Les philosophes peuvent être consistants, car leur intelligence des choses est partielle. Ils peuvent être clairs et nets. Ils peuvent se permettre d'être logiques — moi, je ne peux pas me le permettre, parce que, si j'essaie d'être consistant, tout ce que je dis perd immédiatement sa vérité. Le contraire doit être pris en compte, l'opposé doit être absorbé.

Par exemple, lorsque je dis: *surrender*, abandonnez-vous, et je ferai le reste — ce n'est qu'une partie. Et pourquoi dire cela? Je le dis pour que vous puissiez vous abandonner totalement. Si vous pouvez en être persuadé, et confiant que le reste sera fait, votre abandon peut être total.

Si vous vous méfiez, si vous craignez que, même après vous être abandonné, il *vous* faudra faire quelque chose, l'abandon alors ne peut être total. Si, après l'abandon, vous aussi vous devez faire quelque chose, vous devez alors vous retenir, vous réserver: le *surrender* ne peut être total. Et si l'abandon n'est pas total, il n'y a pas du tout d'abandon. L'abandon ne peut être que total. Vous ne pouvez vous abandonner partiellement. Vous ne pouvez dire: je m'abandonne à moitié — parce que la moitié qui a été retenue s'opposera à l'abandon. Elle ne peut être retenue que par opposition à lui. L'abandon ne peut donc qu'être total.

C'est tout à fait comme un cercle, un cercle géométrique. Il ne peut pas être à moitié, vous ne pouvez dessiner un cercle à moitié. Si vous le faites, vous ne pouvez pas l'appeler un cercle. Un cercle doit être fermé. Dessiné à moitié, il est alors autre chose, mais il n'est pas du tout un cercle.

L'abandon, le *surrender*, ne peut qu'être total. Il est également un cercle spirituel. Vous vous abandonnez d'un bout à l'autre, sans rien laisser en arrière. Pour faciliter les choses, je dis: abandonnez-vous et le reste sera fait par moi. Si je veux mettre ainsi l'accent sur le fait que vous n'avez seulement qu'à vous abandonner, c'est pour rendre votre abandon total.

Mais je sais que, une fois l'abandon réalisé, il n'y a plus besoin de

faire quoi que ce soit — même pas de mon côté. C'est l'abandon en *lui-même* qui importe, rien d'autre n'est demandé. Le fait même de s'abandonner suffit. Aucune aide n'est plus nécessaire. Tout se fera par l'abandon lui-même.

Vous abandonner signifie que vous n'êtes plus. S'abandonner signifie que c'en est fini de l'ego. S'abandonner signifie que le centre s'est désormais éparpillé : vous existez, mais vous n'avez plus de centre. Et s'il n'y a pas de centre, il n'y a rien à protéger. Les murailles tombent d'elles-mêmes. S'il n'y a personne, toute votre structure défensive disparaît morceau par morceau, elle devient inutile. Vous devenez un espace ouvert.

Cet espace libre fera tout, cette ouverture fera tout. Dieu passera librement en vous, Dieu peut aller et venir en vous, personne n'est là pour y faire obstacle. Une fois que vous vous êtes abandonné, vous vous ouvrez aux forces divines ; tout arrive ensuite spontanément.

Le problème est de s'abandonner. Après l'abandon, il n'y a plus de problème. Il n'est donc pas besoin que je vous aide, vous n'avez besoin de rien. C'est pourquoi je ne cesse de me contredire et je dis que je ne fais rien. Ce n'est pas nécessaire ! Vous pouvez désormais vous occuper de tout.

Si je vous dis que je ne ferai rien — et il n'est pas besoin que je fasse quoi que ce soit — si je me borne à dire cela, il vous sera impossible de vous abandonner. Vous aurez peur : pénétrer tout seul, dans l'inconnu, sans personne qui vous aide, ou qui vous guide, et cet homme qui vient dire : je ne vais rien faire du tout... Comment pourriez-vous vous abandonner totalement ? Cela vous sera difficile.

Si je me borne à dire que je ferai tout, sans dire le contraire, ce ne sera pas la vérité : car, en réalité, je ne vais rien faire du tout. Alors, que faire ? Comment exprimer tout cela à la fois ? La seule façon possible, c'est de me contredire avec consistance.

Quant à la relation entre un maître et un disciple, c'est un phénomène très complexe. En un sens, c'est très simple ; de l'autre, c'est très complexe. C'est simple parce que la relation n'existe que du côté du disciple. Du côté du maître, il n'y a pas de relation — puisque le maître n'existe pas. Il n'est plus là. Il est personne. Il vous semble qu'il est. Cette illusion persistera tant que vous ne vous serez pas abandonné. Dès que vous vous abandonnez, dès que *vous* n'êtes plus, vous verrez soudain que le maître n'a jamais été là.

Le maître est une absence. Mais vous ne pouvez voir l'absence que si vous aussi êtes devenu une absence. Seules deux absences se rencontrent.

Si vous êtes présent, si vous êtes là, vous continuez de projeter aussi sur le maître qu'il est là. C'est *votre* projection, car votre ego ne peut voir le non-ego. Le semblable seul peut être sensible au semblable. Votre ego ne peut voir partout que des egos. C'est une façon de protéger votre moi. Où que vous regardiez, vous y projetez aussitôt un ego. Dès lors, même un maître aura l'air d'être quelqu'un, un ego.

Et vous trouverez des façons et des moyens de vous convaincre qu'il est, lui aussi, un ego. Vos rationalisations peuvent être parfaitement logiques, je dis cependant qu'elles sont absurdes, parce que, tel que vous êtes, vous ne pouvez pas voir le phénomène du non-ego. Après l'abandon, vous verrez soudain que le maître n'est pas là. Si vous vous abandonnez à l'instant même, vous verrez que ce fauteuil est vide. Cet homme qui est en train de vous parler n'est pas là. Cet homme est simplement une vacuité. Mais ce n'est que si vous êtes absent que vous serez capable de voir cette absence.

La relation ne peut exister du côté du maître. Si elle existe, il n'est pas du tout un maître — il est encore là. Il ne peut vous guider, il ne peut que vous égarer. Son enseignement fût-il admirable, il vous égarera parce que tout ce qu'il fera — je dis *tout*, sans réserve — sera mauvais. Il ne s'agit pas de savoir si ceci est mal et si cela est bien. Tout ce qui vient de l'ego est mal. Même si c'est de la vertu, de

la non-violence, de l'amour — tout ce qui vient de l'ego est mauvais. L'ego pervertit tout. L'ego est le plus grand agent de perversion.

Voilà le phénomène qui se présente. Avec un mauvais maître, avec un maître égoïste, tout ce qui se passe tourne mal : sa discipline devient du sadisme, sa vie à lui devient du masochisme, tout son être devient destructeur. L'ego *est* destructeur.

Alors il peut y avoir relation. Avec un mauvais maître, la relation peut exister, car il y a aussi de l'ego chez lui, et l'ego recherche la relation. L'ego ne peut exister sans relation.

Mais s'il s'agit réellement d'un maître, la relation n'existe que du côté du disciple. C'est *vous* qui l'aimez. C'est *vous* qui lui obéissez. Il ne recherche pas votre obéissance. Il ne recherche pas votre amour. Cela ne veut pas dire qu'il n'y fait pas attention. Son attention est infinie, mais personne n'est là qui puisse être en relation.

Sa sollicitude est naturelle — tout comme l'eau s'écoule vers le bas, sa sollicitude s'écoule vers vous. Même si vous n'êtes pas là, sa sollicitude ne cesse de se répandre.

Qui que je sois, ici, avec vous, je suis aussi le même lorsque vous n'êtes pas ici : mon être continue de se répandre de la même façon. Lorsque personne n'est là, je reste le même. Lorsque vous êtes là, je suis le même. Si je change, c'est alors que l'ego est là, car l'ego existe dans la relation. Lorsque vous venez ici, l'ego apparaît, devient actif et vivant. Lorsque vous vous en allez, l'ego devient paresseux, s'endort. Alors se produit le changement.

Avec vous ou sans vous, ma vacuité reste la même. La sollicitude continue de se répandre, l'amour continue de jaillir. Il n'y a personne qui aime. Je ne peux choisir d'aimer ou de ne pas aimer. Si je peux choisir, c'est alors que je suis là.

La relation existe de votre côté et elle continue d'exister à moins que vous ne vous abandonniez.

Donc, l'abandon, le *surrender*, est la relation la plus grande et la plus profonde — et aussi la fin de la relation. Si vous vous abandonnez, vous êtes parvenu à la relation la plus profonde qui puisse être. Mais au-delà, la relation disparaît. Après l'abandon, vous n'êtes plus: et le maître n'a jamais été là.

Or, deux espaces vides ne peuvent être deux. Vous ne pouvez tirer une ligne entre deux espaces vides. Vous ne pouvez mettre des limites autour du vide. Deux vacuités deviennent une et il ne peut y avoir de relation: car, pour qu'il y ait relation, il faut être deux.

Ainsi, au dernier moment de l'abandon — tâchez de comprendre ceci — au *dernier* moment de l'abandon, existe la plus grande relation qui soit possible; la relation la plus profonde, la plus intime — de votre côté, bien entendu. A la minute qui suit, lorsque vous vous êtes abandonné, tout a disparu. Il n'y a plus désormais ni maître ni disciple. Et désormais le maître et le disciple peuvent rire tous les deux. Ils peuvent rire de bon cœur, ils peuvent éclater d'un rire énorme devant toute l'absurdité de ce qui existait il n'y a qu'un instant.

L'effort d'aider, l'effort pour recevoir de l'aide, le *surrender*, la lutte constante de l'ego contre cet abandon, toutes les explications, tous les enseignements: tout cela devient absurde. Vos si nombreuses vies deviennent exactement semblables à des rêves. Et maintenant, vous pouvez rire, parce que vous auriez pu vous éveiller *n'importe quand*! Vous auriez pu devenir illuminé, vous auriez pu sortir de votre état de rêve à n'importe quel moment de votre vie.

Mais dès que vous êtes parvenu à cette illumination... car, d'un côté l'abandon et, de l'autre côté, l'illumination, sont les deux côtés de la même pièce. C'est une seule et même porte. A votre entrée, il est écrit sur la porte: abandon. Lorsque, après être entré vous regardez derrière vous, il est écrit sur la porte: illumination. C'est la même porte! D'un côté, c'est l'entrée; de l'autre, c'est la sortie. C'est pour cela qu'il est mis tant d'insistance sur l'abandon, le *surrender*, *samarpan*.

Et la relation est fort complexe, parce qu'il n'y a qu'une seule personne qui existe. L'autre n'est pas là.

Aussi, tous les jeux avec un maître sont en réalité vos jeux. C'est *vous* qui jouez: c'est un jeu de patience. L'autre vous regarde simplement jouer. Vous changez de tactique, vous essayez d'une façon puis d'une autre. Vous essayez de beaucoup de façons mais inutilement, car le seul effort qui sera utile, c'est l'abandon. Tout le reste ne sert qu'à vous préparer à parvenir à un instant de réalisation, où vous voyez la totale absurdité de tout effort, et où vous vous laissez simplement tomber.

Nombreuses sont les techniques employées. Ces techniques ne vont pas être vraiment utiles. Elles vont simplement vous aider à réaliser qu'il vous faut vous abandonner. Elles ne feront que démontrer la futilité de tout effort.

Mais vous jouez un jeu. Vous ne cessez de changer de tactique. L'ego utilise tous les types de stratégie: pour l'ego, c'est une question de vie ou de mort. Il vous abusera, il vous trompera continuellement. Et l'ego est un parfait rationaliste. Lorsqu'il vous trompe, il vous donne des raisons. Vous ne pouvez discuter avec lui. Et si vous entamez une discussion, vous serez battu. D'où la suprématie de la confiance et de la foi. Seul peut s'abandonner quelqu'un de fidèle. Et seul quelqu'un de fidèle peut parvenir au sommet véritable de l'existence, au faîte de la béatitude.

Abraham Maslow fut l'un des plus profonds psychologues occidentaux de ce siècle. Il étudia toute sa vie le phénomène de l'expérience de la culmination. Il consacra sa vie entière au phénomène de certaines expériences qu'il appela culminantes, ultimes, finales: l'illumination de Bouddha, ou la lumineuse inconscience de Ramakrishna, ou l'extase de Meera, de Boehme, d'Eckhart — le sommet, ce qui peut arriver de plus élevé à la conscience humaine.

En s'efforçant d'approfondir le phénomène, Maslow se rendit compte qu'il existait deux types de gens. Ceux du premier type, il les appelle: ceux des sommets, les « peakers », les autres, il les

appelle « non-peakers », les non-sommets ; les premiers sont ceux qui sont prêts, ouverts et réceptifs ; les seconds sont ceux qui sont convaincus qu'aucune expérience de culmination n'est possible. Dans ces derniers, il range les scientifiques, les rationalistes, les logiciens, les matérialistes, les hommes d'affaires, les politiciens, tous les gens de ce type: les gens pratiques, les gens soi-disant pratiques, pour qui la fin ne signifie rien, et qui s'intéressent davantage aux moyens. Ces gens s'entourent de murs et, à cause de ces murs, ils ne peuvent connaître aucune extase ; comme ils ne peuvent atteindre aucune extase, leur point de vue s'en trouve renforcé. Ils se construisent alors d'autres murs, et cela devient un cercle vicieux.

Il y a des « peakers » : les poètes, les danseurs, les musiciens, les fous, les naïfs, les aventuriers. Ce sont des « peakers ». Ils ne s'inquiètent de rien, ils ne raisonnent pas avec leur mental ; ils laissent simplement arriver les choses. Alors, même dans la vie ordinaire, il arrive que certains sommets soient parfois atteints.

On m'a raconté l'histoire d'un psychanalyste qui se faisait analyser par un autre psychanalyste. Le psychanalyste analysé partit un jour en vacances. Du lieu où il passait celles-ci, il envoya à son collègue le télégramme suivant: « Je me sens très heureux: pourquoi ? »

Ce type de personnage ne peut même pas accepter le bonheur. Ils demanderont: « Pourquoi ? Pourquoi ce sentiment d'être heureux ? Il doit y avoir quelque chose qui cloche. » Ils ont dans l'idée que le bonheur n'est pas possible.

Freud dit que le bonheur est impossible pour les êtres humains. Il dit que la structure même du mental humain est telle que le bonheur est impossible: vous pouvez tout au plus connaître un malheur tolérable.

Si telle est la manière de voir — et Freud s'en est convaincu, il s'est aidé de toutes sortes d'arguments, — si tel est votre concept, votre idée, si c'est cela que vous avez en tête, que le bonheur est

impossible, alors vous êtes fermé. Alors, le bonheur ne vous sera pas possible. Et s'il n'est pas possible, votre conviction de départ s'en trouve encore plus forte et les possibilités de bonheur diminuent d'autant. Vient enfin un moment où vous vous dites que la seule possibilité, c'est d'être malheureux.

Si vous êtes ouvert ... et c'est ce que devrait être tout disciple : un « peaker ». Et la plus grande ouverture vient avec l'abandon. Mais que doit avoir un « peaker » ? Comment lui faut-il structurer son mental de manière à être ouvert ? Moins de raison, davantage de confiance ; moins d'esprit terre-à-terre, plus d'aventure ; moins de prose, plus de poésie. Soyez illogique, sinon le bonheur n'est pas pour vous.

L'ennemi, c'est la logique. La logique prouvera que vivre, c'est être malheureux. La logique prouvera que rien n'a de sens. La logique prouvera qu'il n'y a pas de Dieu. La logique prouvera qu'il n'y a aucune possibilité d'extase quelconque. La logique prouvera que la vie n'est qu'un accident, et qu'il n'y a, dans cet accident, aucune possibilité. C'est bien assez si, entre la naissance et la mort, vous pouvez, au mieux, vous débrouiller pour exister.

La logique est suicidaire. Si vous la suivez, elle finira par vous donner toutes les raisons de quitter la vie. Elle dira finalement que le suicide est la démarche la plus logique — parce que la vie n'a pas de sens. Que faites-vous ici-bas ? Répéter les mêmes gestes routiniers ? Sortir de votre lit le matin, inutilement, car vous vous êtes levé tous les jours et il ne s'est rien produit ? Alors, pourquoi se lever encore aujourd'hui ? Et puis, prendre votre petit déjeuner — vous l'avez pris tous les jours de votre vie et il n'en est rien sorti. Et puis lire votre journal, vous rendre ensuite au bureau, et puis en revenir, et recommencer les mêmes choses absurdes ! — et puis, prendre votre repas, ensuite aller vous coucher et puis, le lendemain matin, à nouveau... Un carrousel, qui ne conduit nulle part, qui devient une routine.

Si vous êtes vraiment logique, votre mental vous dira : suicide-toi ! A quoi bon prolonger toute cette absurdité ?

La logique mène au suicide ; la foi conduit à la vie suprême. Et la foi est illogique : elle ne pose pas de questions, elle ne discute pas, elle pénètre simplement dans l'inconnu, elle tente l'expérience.

L'expérience est le seul argument pour celui qui a la foi. Il voudra en connaître la saveur, il essaiera d'en faire l'expérience. Sans l'expérience, il ne dira rien. Il ne décidera pas — il restera ouvert.

En faisant un pas, puis un autre, puis un autre encore, la foi conduit au *surrender*, à l'abandon : car plus vous essayez avec foi, plus vous savez, plus vous apprenez par l'expérience. Votre vie prend de l'intensité. Chaque pas vous dit : va plus loin, il s'y cache bien davantage encore. « Au-delà » devient l'objectif : transcender tout et aller plus loin. Et la vie devient une aventure, une continuelle découverte de l'inconnu. Cela crée alors davantage de confiance.

Lorsque chaque pas fait dans l'inconnu vous fait entrevoir la félicité, lorsque chaque pas fait dans la folie vous apporte une forme plus élevée d'extase, lorsque chaque pas fait dans l'inconnu vous aide à prendre conscience que la vie ne se limite pas au mental, qu'elle est un phénomène organique total, qu'elle exige et appelle votre être tout entier : alors, peu à peu, la conviction envahit votre être intérieur.

Et il ne s'agit pas d'une conviction logique. C'est votre expérience, c'est une conviction qui relève de l'expérience ; si vous pouvez dire qu'elle est existentielle et non intellectuelle — elle est totale. Puis un moment arrive où vous pouvez vous abandonner.

Le *surrender*, l'abandon est le pari le plus élevé. S'abandonner, cela veut dire : mettre le mental complètement de côté. S'abandonner, cela veut dire devenir fou. Si je dis que s'abandonner signifie devenir fou, c'est parce que tous ceux qui vivent dans leur logique et dans leur mental penseront que vous êtes devenu fou. Pour moi, ce n'est pas de la folie. Pour moi, la folie, ce type de folie, est la seule façon courageuse de vivre. Pour moi, cette folie-là est le plongeon le plus profond. Pour moi, cette folie est tout ce qu'un

homme est appelé à être. Mais, pour les logiciens, votre confiance aura le visage de la folie.

C'est là un phénomène sur lequel il faut méditer très profondément. Toutes les grandes religions sont nées autour d'un fou. Un Jésus est un fou, complètement aliéné. Un Bouddha est un fou! Mais ceux qui se rassemblent autour d'eux ne sont pas tous fous. Il en vient beaucoup qui ne sont pas des « peakers », qui sont des intellectuels. Ils sont attirés par Jésus et aussi par Bouddha. L'être même de Bouddha est si magnétique aujourd'hui, tellement empli d'une énergie infinie, que cela les attire. Et leur mental déduit que cet homme a réalisé quelque chose. Mais ils ne sont pas des « peakers », ils sont des « non-peakers ». Ils sont attirés intellectuellement. Le phénomène même d'un Bouddha et de son existence devient pour eux une thèse logique. Ils écoutent Bouddha, ils rationalisent ses paroles, ils construisent une métaphysique autour de celles-ci — alors, naît une religion. A la base, il y a un fou, mais dans sa structure, il y a des logiciens. Ces gens-là sont le contraire, tout à fait le contraire, à l'opposé de Bouddha. Ils créent l'organisation. Ils créent le bouddhisme et les philosophies.

Jésus est un fou. Saint Paul n'en est pas un. Il est un parfait logicien. L'Eglise a été créée par saint Paul, pas par Jésus. Le christianisme entier a été créé par saint Paul, pas par Jésus. Ce qui s'est passé là est une chose dangereuse. Et il n'y a pas moyen de l'empêcher. C'est dans la nature des choses.

Si Jésus naît aujourd'hui, l'Eglise le reniera aussitôt. L'Eglise n'admet aucun fou, Eckhart, Boehme, l'Eglise les reniera: ce sont des fous. Ils seront exclus de l'organisation. Ils ne seront pas acceptés, parce qu'ils peuvent s'avérer destructeurs. Leur discours est tel que, si on les écoute, et si on les croit, ils détruiront tout l'édifice, toute l'organisation.

A sa naissance, une religion a un fou à sa base ; et puis, elle est prise en charge par les logiciens, qui sont tout le contraire. Et ils créent toutes les organisations. Les « peakers » donnent naissance et l'enfant est ensuite adopté par les « non-peakers ». C'est ainsi

que chaque religion est admirable à sa source, à sa naissance — mais jamais plus après. Elle devient alors quelque chose de laid. En réalité, elle devient alors anti-religieuse.

Quoi que je vous dise, vous avez de la chance. Vous êtes à la source. C'est pourquoi je dis que vous avez de la chance. Et il faut des milliers d'années avant qu'il vous arrive d'être près de la source.

Cela ne reviendra pas ! Même en ce qui concerne mes idées, rien de pareil ne reviendra ! Tôt ou tard, interviendra le logicien, viendra le « non-peaker ». Ils viendront inévitablement — ils sont déjà en route. Ils systématiseront tout, ils détruiront tout. Et l'occasion alors sera perdue. Ce sera quelque chose de mort.

Mais là, maintenant, c'est vivant et vous êtes à la source. C'est pourquoi je dis que vous avez de la chance.

Les deux possibilités sont aussi présentes dans votre mental — le « peaker » et le « non-peaker ». Si vous laissez faire votre « peaker », alors vous vous abandonnez. Si vous laissez faire votre « non-peaker », alors vous m'écouterez, et vous discuterez là-dessus, vous raisonnerez là-dessus, vous philosopherez là-dessus. Ensuite, vous serez convaincu par moi ou vous ne le serez pas. Si vous êtes convaincu, vous vous accrochez à moi. Si vous n'êtes pas convaincu, vous vous en allez. Mais dans les deux cas, vous passez à côté. Que vous restiez près de moi ou que vous partiez n'a aucune importance.

Si vous essayez de vous convaincre intellectuellement, vous êtes passé à côté. Cela, vous pouvez le faire après ma mort. En ce moment-ci, quelque chose d'autre est possible et peut être fait — et c'est de laisser votre « peaker », de laisser votre âme confiante, partir à l'aventure. N'en faites pas un raisonnement intérieur. Faites-en un saut.

Et la source apparaît rarement. Et très peu savent en profiter. Il

en a toujours été ainsi ; il en sera toujours ainsi. Il n'y avait que peu de gens autour de Jésus, peu de gens autour de Bouddha. Et puis, on pleure et on se lamente pendant des siècles.

A la mort de Bouddha, beaucoup pleuraient et sanglotaient. Quelques-uns seulement se tenaient assis près de lui, pleins d'une joie sereine — quelques-uns seulement. Ceux qui étaient assis sereinement joyeux, c'était les « peakers ». Ils étaient devenus un avec la source. Ils étaient devenus un avec le Bouddha. Le disciple et le maître avaient disparu depuis longtemps. Il n'y aurait plus de mort, désormais. Quelques-uns seulement — un Mahakashyapa, un Sariputta, étaient assis en silence, heureux. Ananda lui-même, le principal disciple de Bouddha, pleurait et sanglotait. Bouddha ouvrit les yeux et dit : « Pourquoi pleures-tu, Ananda ? » — « J'ai été avec toi, dit Ananda, pendant tant et tant d'années et j'ai manqué l'occasion — et voici que tu ne seras plus. Que va-t-il m'advenir maintenant ? Tu étais là et je n'ai pu arriver à la méditation. Tu ne seras plus là désormais — que va-t-il m'arriver ? Durant combien de vies vais-je maintenant devoir errer ? »

Même quand la source est à votre portée, vous pouvez passer à côté. Vous pouvez la manquer en ne vous abandonnant pas. *Surrender*, abandonnez-vous et le reste, c'est moi qui le ferai.

Parle-nous de ton sourire !

Osho,
Avant de te mettre à parler, tu souris. Lorsque tu vas parler, ton sourire disparaît et tu ne souris à nouveau qu'après avoir terminé. Peux-tu nous dire quelque chose là-dessus ?...

Hum ! C'est une question pertinente — car parler est un tel supplice et une activité tellement inutile ! Mais il faut bien le faire, car il n'existe pas d'autre moyen pour vous conduire au silence qui existe en moi. Vous n'écouteriez pas celui-ci — vous ne pouvez écouter que des mots.

Je souris donc quand je vais parler. Mais il m'est difficile de sourire en parlant. C'est un tel supplice et un effort tellement inutile de dire quelque chose qui ne peut être dit, de parler de ce dont on ne peut parler, de ne cesser de pointer le doigt vers une lune qu'on ne peut toucher du doigt.

Mais il n'y a pas d'autre moyen, il me faut donc continuer ainsi. Petit à petit, vous deviendrez capable d'écouter le non-verbal, l'absence de mots. Peu à peu, vous pourrez écouter lorsque je ne parle pas — alors, ce ne sera plus nécessaire... Alors, je sourirai continuellement.

C'est pourquoi, en terminant, je souris à nouveau — la torture a cessé.

Dixième matin

Devons-nous garder une vigilance de chaque instant ou pouvons-nous nous laisser aller de temps en temps ?

Osho,
Comme tu le sais, l'ancienne tradition zen voulait qu'un moine reste dix ans près de son maître avant de s'en aller enseigner lui-même. Dans un conte zen, il est question d'un moine qui avait terminé ses dix années de monastère. Ce moine rendit visite, un jour de pluie, à son maître Nan-In. Après quelques paroles d'accueil, Nan-In dit au moine : « Tu as sûrement laissé tes sandales dans le vestibule. De quel côté de ton parapluie les as-tu déposées ? » Le moine hésita un instant et cette hésitation lui fit réaliser qu'il n'était pas dans le zen à tout instant.
Tu nous as dit que la vie a une pulsation — dedans et dehors, yin et yang. Nous faut-il poursuivre sans relâche notre effort vers un état d'attention de chaque instant, ou bien pouvons-nous aussi suivre les battements de la vie et relâcher de temps en temps nos efforts ?

Une première chose à comprendre, c'est que l'attention doit être de tous les instants. Mais elle ne peut l'être que lorsqu'elle ne demande plus aucun effort. L'effort vous fera perdre sans cesse le contact. L'effort vous imposera de vous reposer.

L'effort ne peut être continu — c'est impossible. Comment pourriez-vous poursuivre continuellement un effort ? Vous éprouverez de la fatigue et il vous faudra alors vous détendre. Tout effort exige une détente.

Dès lors, si l'attention est au prix d'un effort, elle ne peut être alors un courant constant, continu. Il y aura des moments où il vous faudra relâcher votre attention. Ce seront les moments de détente après l'effort.

La vie est pulsation. La vie passe sans arrêt d'un point à l'opposé. Après l'effort, il vous faut du repos. Vous faites un nouvel effort, puis il vous faut vous reposer. Mais il existe un état d'attention qui va au-delà de la vie, qui la transcende. Il n'y a alors aucune pulsation ; mais cette attention-là est sans effort, elle est spontanée.

Qu'arriva-t-il à ce moine, au disciple de Nan-In ? Le maître lui demanda : « Où as-tu déposé tes sandales ? A droite ou à gauche ? » Et il hésita. Et il réalisa qu'au moment où il enlevait ses sandales, il n'était pas attentif — sinon, il aurait dû savoir où il les avait laissées, à gauche ou à droite.

Sa vigilance n'est pas encore continue. Cela prouve simplement que sa vigilance n'est pas encore exempte d'effort. Il lui faut encore se rappeler, s'efforcer consciemment. Son attention est encore forcée. Il n'est pas encore devenu attentif. Aussi parfois réussit-il, parfois ne réussit-il pas.

Nan-In lui demande seulement : « Ta vigilance est-elle naturelle, maintenant ? Tu n'as pas besoin de la mettre en action ? Tu n'as rien à y faire ? Est-elle là, est-elle là quoi que tu fasses ? Ou bien dois-tu faire un effort pour qu'elle soit là ? » S'il y a effort, elle est forcée et ce qui est forcé, fatalement n'est pas naturel. Et une vigilance qui

n'est pas naturelle n'est pas vraiment de la vigilance — elle n'existe qu'à votre périphérie, pas en vous. Si elle existe en vous, aucun effort n'est nécessaire.

Ce que je m'efforce de vous dire, c'est que l'effort est toujours à la périphérie. Vous ne pouvez toucher le centre par l'effort. Vous pouvez faire quelque chose à la périphérie : vous pouvez modifier votre comportement, vous pouvez changer votre soi-disant caractère. A la périphérie, en faisant des efforts, vous pouvez, de méchant, devenir un homme bon ; vous pouvez, de pécheur, devenir vertueux ; vous pouvez même devenir un saint — à la périphérie, moyennant effort.

Mais le centre ne peut jamais être atteint ni pénétré par effort : car aucune action ne peut conduire à vous. Vous y êtes déjà ! Il n'y a aucun besoin de faire quoi que ce soit. Il vous faut être simplement silencieux, spontané et alors le centre apparaît. Il sort des nuages. Il y a une cassure, une discontinuité. Vous prenez soudain conscience de votre vigilance spontanée. *Vous êtes la vigilance*. Ce n'est pas quelque chose que vous faites, ce n'est pas quelque chose qu'il faut faire — votre nature même est vigilance.

Les hindous l'ont appelé *satchitananda*. Ils ont utilisé trois mots : *sat*, *chit*, *ananda*. *Sat* signifie l'existentiel, ce qui ne peut jamais entrer dans la non-existence. *Sat* veut dire le vrai, ce qui ne peut jamais devenir contraire à la vérité. *Sat* veut dire l'éternel — qui était, qui est, qui sera. *Chit* signifie la vigilance, l'état conscient. C'est votre nature ! Vous avez toujours été conscient ! Vous êtes conscient, vous serez conscient. Cet état conscient, on ne peut vous l'enlever. Mais il se trouve au centre même de votre être — pas à la périphérie. Il est *vous*, mais vous n'êtes pas en contact avec vous-même. Et *ananda* veut dire félicité, extase. Il ne s'agit pas pour vous d'atteindre la félicité — elle est vous. Vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez pas être autrement, c'est impossible. Vous ne pouvez rien y changer.

Mais, direz-vous, cela semble complètement absurde — parce que nous *sommes* malheureux. Vous êtes malheureux parce que

vous êtes devenu beaucoup trop obsédé par la périphérie. Vous avez tout à fait oublié le centre. Vous vous êtes trop engagé vis-à-vis des autres, vous vous êtes trop occupé des autres, au point que toute votre attention est concentrée sur l'autre et que vous êtes tombé dans l'ombre, dans l'obscurité.

Satchitananda : c'est ce que vous êtes.

Nan-In, le maître zen demande au disciple : « Es-tu maintenant devenu attentif à qui tu es ? Es-tu maintenant profondément présent à toi-même ? » Si le disciple avait été réellement présent à lui-même, que se serait-il passé ?

L'histoire est très difficile à comprendre. L'important n'est pas que les sandales aient été déposées à droite ou à gauche. Ce n'est pas le nœud de l'histoire. Cela paraît l'être, mais cela ne l'est pas. Le point essentiel, c'est que le disciple hésita lorsque Nan-In lui posa cette question. C'est cela, le point essentiel. Et durant cet instant d'hésitation, il ne fut pas conscient qu'il hésitait. S'il en avait été conscient, il aurait été admis. Mais précisément, à ce *moment-là*, son attention fit défaut.

Et vous ne pouvez pas tromper Nan-In. Si vous allez voir Nan-In, vous pouvez vous rappeler parfaitement où vous avez déposé vos souliers ; ce n'est pas difficile. Et si Nan-In vous demande : « Où as-tu déposé tes souliers, à gauche ou à droite ? » vous pouvez répondre aussitôt : à droite. Et *pourtant* vous perdrez. Ce n'est pas cela, l'essentiel. Ce n'est qu'un piège.

Nan-In distrait le mental uniquement pour voir à l'instant ce qui se passe en lui. A l'instant précis où Nan-In demanda : « Où sont tes sandales, à droite ou à gauche ? » le disciple commit une faute. A cet instant précis, il hésita — et il ne fut pas conscient de l'hésitation. Il se mit à penser. A l'instant précis où il devint inattentif, Nan-In regarda en lui. Cette question ne visait qu'à distraire le mental. Ce n'était qu'un piège.

Et le disciple s'y laissa prendre. Il ne peut pas être envoyé pour

enseigner les autres. Il n'est pas prêt encore. Il n'est pas encore vigilant. Et comment celui qui n'est pas attentif pourrait-il enseigner les autres ? Tout ce qu'il enseignera sera faux.

Nombreux sont les maîtres qui peuvent enseigner et qui, cependant, ne sont pas conscients d'eux-mêmes. Même s'ils sont de bons enseignants, efficients, compétents, ce n'est pas cela qui importe. Ils ne peuvent servir à rien.

Je voyageais un jour en train. Un petit garçon provoquait beaucoup d'ennuis et dérangeait tous les passagers dans le compartiment. Il courait d'un coin à l'autre, renversait les verres, trébuchait sur les gens et mettait son père dans un grand embarras. Celui-ci tenta à de multiples reprises d'arrêter le gamin, mais ce dernier ne voulait rien entendre. Finalement, le père dit alors : « Willy, si tu ne m'écoutes pas et si tu ne cesses pas, je vais te donner une fessée ! » Le garçon continua malgré tout de courir. Arrivé à l'autre bout du compartiment, il dit : « D'accord, tu me donnes une fessée — mais alors je dirai au contrôleur quel âge j'ai vraiment ! »

Ce père-là ne peut être un maître. Même un enfant n'est pas prêt à l'écouter. Un maître qui n'est pas conscient de lui-même ne peut être un maître. Il ne peut enseigner aux autres la chose que lui-même n'a pas réussi à acquérir.

L'attention est quelque chose qui ressemble à une maladie contagieuse. Lorsqu'un maître est attentif, vigilant, vous êtes gagné par sa vigilance. Parfois, rien qu'en étant assis à côté du maître, vous devenez soudain attentif — comme si les nuages avaient disparu, et que vous pouviez voir le ciel bleu. Même si cela ne dure qu'un instant, cela devient un changement profond dans la qualité même de votre être.

Sans même un seul effort de votre part, rien qu'en étant près d'un maître qui est une fontaine de vigilance silencieuse, soudain, vous devenez silencieux : il vous a touché... les portes qui étaient fermées s'ouvrent ; c'est encore comme si, dans une nuit profonde, il y a soudain un éclair... et vous voyez tout.

Cela disparaît parce que vous ne pouvez pas le garder. Si ce n'est pas vous qui y êtes parvenu, vous le perdrez — mais vous ne serez plus jamais le même. Vous avez connu quelque chose, quelque chose qui vous était inconnu auparavant. Et cette connaissance fera désormais partie de vous.

Et voici qu'un désir va monter en vous, une ambition nouvelle: parvenir à cet état, le rendre permanent: car, rien qu'un instant parfois, vous avez éprouvé une telle félicité, cet état vous a inondé de tant de bonheur, de tant de joie!

Mais si le maître, si celui qui enseigne n'est pas lui-même vigilant, il peut discourir sur la vigilance, mais il ne peut pas enseigner la vigilance. Et discourir sur la vigilance ne sert à rien — c'est verbal, c'est de la théorie. Vous pouvez apprendre la théorie par lui, mais vous ne pouvez apprendre le fait. C'est pourquoi, avant que ce disciple ne le quitte, Nan-In doit regarder en lui : c'est un phénomène très différent.

Dans le monde de l'enseignement, on soumet l'étudiant à des examens — mais c'est sa mémoire qui est examinée, jamais lui. C'est toujours la mémoire qu'on examine, jamais *lui*. Nan-In n'examine pas la mémoire du disciple. Il ne demande pas: « Où as-tu laissé tes sandales, à droite ou à gauche ? » Il ne demande pas une mémoire parfaite car, où il a laissé ses sandales, c'est du passé maintenant. Il essaie de sonder l'être du disciple, à cet instant-là. Il n'examine pas la mémoire mais essaie de regarder dans la conscience dans l'instant.

Le passé n'est pas un jeu. L'important, c'est le présent, c'est d'être dans le présent. Imaginez simplement ce disciple assis devant Nan-In. Nan-In pose une question et le disciple s'égare dans le passé. Il essaie de penser à l'endroit où il a déposé ses sandales. Il se demande s'il a pu ou non le garder en mémoire. Il se demande s'il a manqué ou non de vigilance. A l'instant même, il est tombé dans la confusion. Sa conscience s'est totalement obscurcie. Il n'est plus ici. Il n'est pas en présence de Nan-In, il est parti dans le passé, il est parti dans ses pensées — il n'est pas méditatif.

L'hésitation, la pensée, les efforts que vous faites — rien ne peut échapper à Nan-In : il verra à travers vous. Il verra tous les nuages. Il verra que vous n'êtes pas ici et maintenant. Dès lors, vous ne pouvez être autorisé à enseigner. Vous ne pouvez être envoyé à l'extérieur : car qu'iriez-vous enseigner ? Ce que vous ne possédez pas, vous ne pouvez pas l'enseigner. Vous pouvez prétendre que vous l'enseignez et cette prétention sera dangereuse : car si vous prétendez que vous êtes vigilant et si vous ne l'êtes pas, cette prétention deviendra contagieuse. Et un pseudo-maître crée des pseudo-disciples, et puis ce mensonge va en s'élargissant, comme les rides sur l'eau.

Le péché le plus grave que peut commettre un homme est de simuler l'éveil. Même si vous tuiez quelqu'un, votre péché ne serait pas aussi grand car, en réalité, vous ne pouvez pas tuer. Vous pouvez seulement détruire le corps, et l'âme va dans un autre corps. Vous arrêtez simplement une partie, une autre commence aussitôt. Un meurtrier n'est pas un si grand pécheur. Mais si vous prétendez être éveillé alors que vous ne l'êtes pas, si vous prétendez être un maître alors que vous n'en êtes pas un, vous faites tellement de mal, un mal à ce point infini qu'aucun péché ne peut lui être comparé — car d'autres vont reprendre cette prétention, ils se mettent à faire semblant et puis, cela va de plus en plus loin — tout comme, lorsque vous lancez une pierre dans un lac tranquille, des rides se forment et vont s'élargissant. Une ride en crée une autre, en repousse une autre et cela va s'élargissant sans cesse jusqu'aux rives opposées du lac.

Et ce lac de la conscience n'a pas de limites. Une fois qu'une ride est formée, elle avancera toujours, elle continuera. Vous ne serez pas là, mais vos prétentions, votre mensonge se poursuivront. Et nombreux seront ceux qui s'y laisseront prendre.

Un faux maître est le plus grand pécheur du monde. C'est pourquoi Nan-In ne permettait pas à quelqu'un d'aller enseigner à moins d'être lui-même illuminé. Alors la lumière même qui brille en vous aide les autres à être éclairés. Ce feu même qui brûle en vous réchauffe les autres. Cette vie même qui vous a été donnée aide les autres à sortir de leur torpeur.

Rappelez-vous cependant : l'éveil, la vigilance ou l'attention ne peuvent être un état continu que lorsqu'ils ne réclament plus d'efforts. Au début, il faut bien qu'il y ait effort, car sinon, comment allez-vous commencer ? Vous ferez des efforts, vous essaierez d'être attentif, vous essaierez par tous les moyens d'être conscient, mais l'effort provoquera une tension. Et plus vous vous efforcerez, plus vous serez tendu. Il y aura de très brèves lueurs, mais cette tension vous fera manquer l'extase. Pourtant, il vous faut passer aussi par ce stade de l'effort.

Il y a une chose dont vous prendrez conscience tôt ou tard : lorsque vous faites des efforts, la vigilance vous vient mais c'est une vigilance vraiment torturée, cauchemardesque, extrêmement lourde, vous pesant sur la tête comme un bloc de pierre. Elle n'est pas joyeuse, elle n'est pas légère, elle ne danse pas. Mais parfois, au milieu de cet effort, vous deviendrez soudain attentif — à un moment où vous ne faisiez plus d'effort. Et cette vigilance sera légère, joyeuse, dansante, extatique.

Mais cela n'arrivera qu'à ceux qui font des efforts. Pendant que vous faites des efforts, parfois, lorsque vous ne forcez pas, cet éclair de conscience vous arrivera. Et vous deviendrez alors conscient que cet état ultime, vous ne pouvez l'atteindre par l'effort — ce n'est que par le non-effort qu'il se produit.

Cela arrive à beaucoup de méditants autour de moi. Ils viennent me dire que, pendant qu'ils méditent le matin ou le soir, il ne se passe pas grand-chose. Mais soudain, pendant la nuit, ou soudain dans l'après-midi, ils sont assis et quelque chose commence — alors qu'ils ne faisaient rien du tout.

Ce qui arrivera ressemble tout à fait à quelque chose qui, rappelez-vous, s'est souvent produit : un beau jour, vous avez oublié un nom et vous sentez que vous l'avez sur le bout de la langue. Vous vous concentrez très fort, vous essayez par tous les moyens qu'il vous revienne à l'esprit. Il ne revient pas. Plus vous vous forcez, plus vous le sentez s'échapper. Et sans cesse, vous savez que vous le savez, vous savez sans cesse qu'il est dans votre

mémoire, il est là, tout près, à votre portée, mais il y a un obstacle, quelque chose comme un obstacle, et le nom ne vous revient pas — et c'est peut-être le nom d'un ami très cher!

Et puis, tout cet effort devient tellement inutile — vous laissez tomber. Vous vous mettez à lire un journal, ou à fumer, ou vous allez vous promener dans le jardin, ou encore vous vous mettez à bêcher. Et soudain, le nom remonte à la surface. Soudain, le nom est là, l'ami est là, le visage est là.

Que s'est-il passé? Pendant que vous faisiez des efforts, vous étiez si tendu que cette tension-là devenait le blocage, cette tension-là vous étranglait la mémoire. Le nom voulait revenir, la mémoire frappait à la porte, mais la tension elle-même devenait fermeture. C'est pourquoi vous aviez l'impression qu'il était juste sur le bout de votre langue. Il l'était! Mais parce que vous étiez si tendu, si préoccupé, si anxieux de le faire revenir, votre anxiété devenait un cadenas — car lorsqu'un mental est très anxieux, il se ferme.

Tout ce qu'il y a de beau et de vrai n'arrive que lorsque vous n'êtes pas anxieux. Toutes les choses agréables n'arrivent que lorsque vous ne les attendez pas, que vous ne demandez pas, que vous n'exigez pas. Le mental alors n'a pas de blocages. C'est pourquoi cela arrive lorsque vous avez oublié.

Il faut un effort. Au début, l'effort est obligatoire — vain, mais pourtant obligatoire. Sa futilité, vous la réaliserez petit à petit.

Lorsque vous avez de brefs éclairs d'extase, des lueurs soudaines, et le sentiment que vous ne faisiez aucun effort et que ces brèves visions sont des cadeaux du divin qui se sont déversés sur vous, vous pouvez alors abandonner l'effort. Et dans cet abandon de l'effort, de plus en plus de cadeaux vous viendront.

En Orient, nous avons toujour cru, et cru très justement, que l'illumination ne ressemble en rien à une réalisation — elle est comme une grâce, elle est un don, elle est *prasad*. Dieu vous la donne — vous ne pouvez la lui arracher des mains.

Pour un chercheur occidental, c'est très difficile à saisir, parce qu'en Occident, depuis quelques siècles, le mental humain tout entier a été transformé en machine à arracher. Vous avez tout arraché à la nature. Aucun des secrets que connaît la science ne lui a été donné, ils ont tous été arrachés. Vous avez forcé la nature, avec brutalité, à vous ouvrir les portes de ses mystères.

Et comme vous avez réussi avec la matière, vous pensez qu'il peut en aller de même avec le divin — cela ne se peut pas ; c'est impossible. Vous *ne pouvez pas* monter à l'assaut du ciel et vous ne pouvez y aller à la baïonnette. Vous ne pouvez forcer le divin à vous ouvrir son cœur parce que, lorsque vous usez de la force, vous êtes fermé. C'est là le problème. Lorsque vous usez de la force, vous êtes fermé. Et si vous êtes fermé, le divin ne peut vous être dévoilé.

Lorsque vous ne vous forcez pas, mais que vous flottez comme un nuage blanc, que vous dérivez simplement, sans faire aucun effort pour arriver quelque part... Lorsqu'il n'y a pas de but, il n'y a pas d'effort. Lorsque vous ne désirez pas arriver à quelque chose, vous n'avez aucune contrainte. Lorsque vous êtes heureux tel que vous êtes, lorsque vous êtes content du monde tel qu'il est, lorsque vous acceptez les choses comme elles sont, que vous ne désirez rien changer — vous voilà soudain transporté dans une autre dimension d'être. Vous réalisez que les portes ont toujours été ouvertes — jamais elles n'ont été fermées. Elles ne peuvent être fermées ! Le mystère divin a toujours été près de vous. Il n'a jamais été fort loin. Il ne peut l'être puisque vous faites partie du divin. Où que vous alliez, le mystère vous accompagne.

Il ne s'agit pas d'explorer et de rechercher, il s'agit de rester silencieux et de laisser faire. Si vous cherchez, vous passez à côté, car un chercheur est toujours violent. Lorsque vous cherchez, rien ne vous arrivera, parce que le mental qui cherche est trop préoccupé. Il n'est pas disponible. Il n'est jamais ici et maintenant. Il est toujours quelque part dans le futur : lorsque se fera la découverte, lorsque l'exploration sera terminée, lorsque la recherche sera arrivée à son terme. Il est toujours quelque part, à la fin, il n'est pas ici.

Et le divin est ici — c'est pourquoi vous ne vous rencontrez jamais. Un chercheur n'aboutit jamais.

Cela ne veut pas dire que vous ne devez pas être un chercheur. Il vous faudra l'être en commençant, vous ne pouvez faire autrement. En commençant, il vous faut être un chercheur, il vous faudra chercher et faire tous les efforts exigés. Rien qu'en faisant tous les efforts possibles, et en cherchant comme un fou, vous réaliserez que cela n'arrive que si vous ne pensez pas à chercher.

Cela vous arrivera parfois quand vous vous reposez. Parfois cela descendra sur vous pendant votre sommeil. Cela viendra parfois simplement quand vous marchez dans la rue. Parfois, simplement en regardant le soleil se lever le matin, en ne faisant rien du tout, rien qu'une attention passive, rien que regarder le soleil qui se lève... ou bien le reflet de la lune, par une nuit froide, dans le miroir d'un lac, ou rien qu'une fleur ouvrant sa corolle — et vous n'êtes qu'attention passive. Ne faisant rien d'autre que regarder... car il ne vous est rien demandé. Lorsqu'une fleur s'ouvre, elle n'a pas besoin de votre aide.

Il y a des fous qui essaient d'aider ; ils détruiront toute la beauté de la fleur et celle-ci alors ne s'ouvrira jamais vraiment. Même si vous la forcez à s'ouvrir, ce sera une fleur fermée. L'éclosion ne s'est pas produite — c'est quelque chose de forcé. Ce qui est forcé ne fleurit jamais.

On n'a pas besoin de vous pour aider le soleil à se lever. Il y en a qui croient qu'on a besoin de leur aide. Il y en a qui créent beaucoup de mal, énormément de mal parce qu'ils croient qu'on a besoin partout de leurs services. Dans la vie réelle, partout où se manifeste la réalité, il ne faut l'aide de personne. Mais il est très difficile de résister à la tentation — parce que, lorsque vous rendez service, vous avez l'impression de faire quelque chose. Lorsque vous faites quelque chose, vous créez l'ego. Quand vous ne faites rien, l'ego ne peut exister. Dans un moment de « non-faire », l'ego disparaît.

Vous regardez se lever le soleil, vous regardez s'ouvrir une fleur,

vous regardez le reflet miroitant de la lune dans un lac glacé, vous ne faites rien du tout — alors soudain, cela descendra sur vous. Vous découvrirez que l'existence entière est remplie par le divin, que chacune de vos respirations est divine.

Par l'effort, arrivez à l'absence d'effort. Par la recherche, arrivez à un état de non-recherche. Par le mental, arrivez au « no-mind », à l'absence de mental.

Il y a deux sortes de gens. Si je dis à ceux de la première sorte: faites des efforts, ils font des efforts, mais ils refusent l'état de non-effort. Si je dis à ceux de la deuxième sorte: cela ne se produira que dans l'absence d'efforts — ils abandonnent tout effort. Les uns et les autres ont fait fausse route. Les uns et les autres se sont égarés.

Voilà le rythme de la vie: faites des efforts pour pouvoir être aussi dans le « non-effort ». Forcez-vous jusqu'au bout, pour pouvoir connaître des instants d'attention non forcée. Courez aussi vite que vous le pouvez, pour que, lorsque vous vous arrêtez, vous soyez vraiment arrêté. Epuisez-vous dans l'effort, de façon que, quand vous vous reposez, ce soit réellement du repos.

Vous pouvez vous reposer tout en étant intérieurement agité. Vous pouvez vous coucher sur le sol, mais l'agitation intérieure continue. Vous êtes alors simplement couché, mais ce n'est pas du repos. Vous pouvez être assis comme un Bouddha et, à l'intérieur, vous êtes en train de courir — le mental travaille et fonctionne. Intérieurement, vous devenez fou, extérieurement, vous êtes assis dans la posture d'un Bouddha. Vous pouvez être totalement statique extérieurement, sans mouvement, sans activité, alors qu'à l'intérieur, le tumulte bat son plein. Cela ne servira à rien. Faites cesser le tumulte dans l'effort. Courez aussi vite que vous le pouvez. Epuisez-vous!

De là mon insistance sur la méditation dynamique. Elle est à la fois effort et absence d'effort. Elle est à la fois activité et inactivité. Elle est à la fois: courir et puis zazen, simplement être assis.

Nan-In sonde le disciple. A-t-il transcendé l'effort? Est-il arrivé à l'état sans effort? L'attention lui est-elle devenue quelque chose de naturel, de spontané? Sa confusion s'en est-elle allée? Est-il clair comme un ciel sans nuages? Il peut alors être un maître, il peut être autorisé à aller enseigner aux autres.

Rappelez-vous cela chaque fois que vous vient la tentation d'enseigner à quelqu'un. Et si vous voulez dire quelque chose à quelqu'un, dites simplement que c'est *à propos* de: à propos de Dieu, à propos de la vigilance. Et faites savoir à l'autre que vous n'êtes pas arrivé à la Réalisation — vous en avez entendu parler. Et vous avez entendu des choses si belles que vous voudriez les partager, mais vous n'avez pas atteint la Réalisation. Alors, vous pouvez venir en aide sans faire aucun mal, sans intoxiquer l'autre.

Rappelez-vous toujours: si vous ne savez pas, vous ne savez pas. Ne faites jamais semblant — même pas négativement. Car vous pouvez simplement garder le silence, sans dire que vous n'êtes pas arrivé à la Réalisation. Même cela n'est pas bien, car ce silence peut donner à l'autre l'impression que vous avez la Connaissance. Expliquez bien que vous n'avez pas cette Connaissance — mais que vous avez connu des gens qui l'ont, que vous en avez entendu parler.

En Inde, il existe deux sortes de livres saints. L'une s'appelle *shruti*, l'autre, *smriti*. *Smriti* veut dire mémoire et *shruti* signifie ce qu'on a entendu. Le contenu des livres appelés *smriti* vient de ceux qui sont passés eux-mêmes par la Connaissance. Il est leur bien. Ils y ont relaté leurs souvenirs personnels. Ils y ont relaté leur propre expérience. L'autre sorte de littérature, *shruti*, vient de ceux qui ont eu la chance d'être près de ceux qui ont la Connaissance: ils en ont entendu parler.

Rappelez-vous toujours ceci: si vous en avez entendu parler, dites alors que c'est quelque chose que vous avez entendu dire, et que la chose est si belle que rien que de l'avoir entendue, elle est devenue pour vous un trésor. Rien qu'en l'entendant, vous avez eu le cœur touché et vous voudriez partager. Mais ce n'est que par

amitié ; vous n'êtes pas en train de devenir un maître. Ce n'est qu'un geste affectueux, rien que le partage de votre bonheur — mais vous ne partagez pas un Eveil.

A moins d'avoir atteint la Réalisation, à moins que ce ne soit devenu votre propre expérience, n'essayez pas de guider qui que ce soit. C'est de la violence. Et lorsque vous avez atteint la Réalisation, votre être même montrera le chemin.

Il était mal engagé dès le début, ce disciple qui vint voir le maître Nan-In, car s'il avait été prêt, Nan-In l'aurait appelé. Ce n'était pas à lui de décider : maintenant que j'ai fait mes dix ans, je devrais aller enseigner. C'était là l'erreur. Lorsque le disciple est prêt, le maître le sait avant que lui ne le sache — parce que, naturellement, le maître peut mieux vous observer que vous ne pourriez jamais le faire vous-même.

Le maître vous suit, même dans vos nuits et dans vos rêves. Il est comme une ombre, observant constamment ce qui se passe, et cela, que vous en soyez conscient ou pas. Et vous n'en serez pas conscient, tant la chose est subtile.

Lorsqu'un disciple est prêt, le maître l'appellera et lui dira : « Maintenant, tu pars ! » Le disciple n'a pas besoin de le signaler ; et si le disciple décide de le signaler, cela signifie qu'il n'est pas prêt — l'ego est présent.

Ce disciple-là voulait être un maître. Chaque disciple le désire — et le désir même devient l'obstacle. Dix années s'étaient écoulées ; il avait dû les compter. Ce devait être un homme très retors ; sinon, qui se le rappellerait ? A quoi sert de vivre avec un maître si vous ne pouvez oublier le temps ? Qu'allez-vous oublier d'autre ? Qu'y a-t-il d'urgent ?

Le disciple n'est pas dans l'abandon, le *surrender*. Il n'est que dans l'attente, dans le calcul. L'arithmétique est là, et la logique, et une attitude arrêtée vis-à-vis des choses. Il connaît l'histoire du

monastère, il sait qu'après dix ans, le disciple est prêt et s'en va. Mais cela dépend. Tous les disciples ne sont pas prêts en dix ans ; certains ne le sont pas en dix vies. Et d'autres le seront en dix secondes. Ce n'est pas quelque chose de mécanique. Cela dépend de la qualité, de l'intensité d'attention du disciple. C'est arrivé parfois : rien qu'un regard du maître, et le disciple est prêt. S'il est ouvert, s'il n'y a pas d'obstacle, s'il s'est abandonné, alors un seul moment suffit — et même cela est de trop. La chose se passe en dehors du temps.

Mais si vous calculez, si vous pensez : « Quand cela va-t-il arriver ? J'ai assez attendu. J'ai perdu une année, j'ai perdu deux années, dix ans ont passé et j'attends et rien ne se passe... » Et vous comptez intérieurement — alors *vous* perdez du temps. Un disciple doit perdre la conscience du temps. Le temps appartient à l'ego. Le temps appartient au mental. La méditation est intemporelle.

Ce disciple ne vient voir son maître que pour lui annoncer : « Les dix années sont maintenant terminées. Où suis-je censé aller ? Où suis-je maintenant censé aller enseigner ? Je suis prêt : *puisque* dix ans se sont écoulés. » Personne n'est jamais prêt de cette façon-là. C'est pourquoi le maître devait poser une question : simplement pour rendre le disciple conscient de sa sottise.

Et les maîtres zen sont des gens difficiles — très directs, clairvoyants, embarrassants, n'est-ce pas ? Est-ce là une question à poser à un grand chercheur qui attend depuis dix années : où as-tu déposé tes sandales, à droite ou à gauche ? Qu'est-ce donc cette question et quel homme est-ce donc là pour poser pareille question à un grand chercheur ?

Ce n'est pas du tout métaphysique. Vous ne pourriez trouver question plus banale. Vous ne pourriez trouver question plus profane : parler de sandales ! Il aurait dû l'interroger sur Dieu, et le disciple était prêt. Il aurait dû le questionner sur le ciel et l'enfer, et le disciple était prêt. Celui-ci avait sûrement tout étudié à fond, toutes les réponses. C'est pour cela qu'il avait perdu dix ans à lire, à étudier. Il connaissait par cœur toutes les Ecritures, et il était fin prêt ! Le maître pouvait lui poser n'importe quelle question.

Et n'oubliez jamais : si vous êtes près d'un homme illuminé, il ne va jamais vous poser une question à laquelle vous pouvez répondre. Il ne s'agit pas d'une réponse verbale, il s'agit d'une réponse de l'être entier.

Le maître pose une question aussi puérile que : « Où as-tu laissé tes sandales ? » Toute la métaphysique du disciple a dû voler en morceaux, et lui-même a dû penser : « Quelle sorte d'homme est-ce là ? Me voici, tout prêt, bouillonnant de réponses. Quelle que soit la sorte de questions que vous poserez, j'y répondrai. Je répondrai même à des questions auxquelles Bouddha n'a pas répondu. Je connais tous les livres, toutes les Ecritures. J'ai tout lu. J'ai étudié et appris par cœur tous les sutras... »

Il était prêt — et cet homme le questionne à propos de sandales ! Mais cet homme pose en réalité une question à laquelle vous ne pouvez répondre, car vous ne pouvez vous y préparer à l'avance. Elle est absolument imprévisible.

Et ce disciple éprouve une hésitation, et l'hésitation *est* la réponse. L'hésitation révèle tout sur le disciple : il n'est pas toujours attentif — sinon il ne peut y avoir d'hésitation : vous agissez ! Il aurait fait quelque chose s'il était vigilant. Il aurait répondu d'une façon totale, mais il est devenu un mental, embarrassé, hésitant, confus.

L'histoire est belle. Lorsque les Occidentaux eurent pour la première fois connaissance du zen, ils ne purent croire ce que faisaient et demandaient ces maîtres, avec leurs questions absurdes. *Vous* posez une question à un maître et il *vous* répond. Aucun maître zen ne répondra à votre question — il *vous* répondra.

Un chercheur, un philosophe, naturellement, vint trouver un maître zen, Bokuju et lui demanda : « Quel est le chemin ? » Bokuju regarda les montagnes proches et dit : « Les montagnes sont magnifiques. »

Cela semble absurde ! Car il demande : « Quel est le chemin ? »

Et Bokuju dit: « Les montagnes sont magnifiques... » Déçu, le chercheur s'en alla aussitôt. Bokuju eut alors un grand rire. « Maître, dit un disciple, cet homme a dû te prendre pour un fou. » — « L'un de nous l'est sûrement, dit Bokuju. Ou bien c'est lui... car vous ne pouvez demander quel est le chemin, vous devez le faire. C'est en le faisant que l'on découvre le chemin. Il n'est pas là, tracé d'avance; aussi, ne puis-je dire où il est. » Le chemin ne ressemble pas à une autoroute, toute prête, qui vous attend: venez et roulez! Il n'y a pas de chemin comme cela, sinon, il y a longtemps que tous seraient parvenus à la Réalisation. Si le chemin était tracé d'avance, chacun aurait fait le trajet.

Le chemin, c'est vous qui le créez en avançant. Il n'est pas là à vous attendre. Il se crée à l'instant où vous commencez votre voyage. Il vient de vous — tout comme le fil de l'araignée. Il vient par vous. Vous le *créez* et puis vous y avancez. Et vous le créez au fur et à mesure que vous avancez.

Et rappelez-vous, le chemin disparaît avec vous. Aussi, personne d'autre ne peut y voyager, personne d'autre ne peut l'emprunter. C'est ce que dit le maître: on ne peut demander son chemin — il n'y a que les gens stupides pour poser de telles questions: quel est le chemin?! C'est *vous* qui êtes le chemin!

Le disciple demanda alors: « Cela, je le comprends, mais pourquoi as-tu parlé des montagnes? » — « Un maître doit parler des montagnes, répondit le maître, parce qu'aucun chemin ne peut être trouvé si vous ne franchissez pas les montagnes; et les montagnes sont si belles que personne ne désire les franchir. Elles sont tellement enchanteresses, tellement envoûtantes, que chacun se perd dans les montagnes — et le chemin est au-delà. »

Un maitre *vous* répond. Il devine ce dont vous avez réellement besoin. Il ne s'arrête pas à votre question. Que votre question soit pertinente, ou qu'elle ne le soit pas — *vous* êtes toujours pertinent. Il regarde en vous. Il vous devine. Mais les intellectuels passeront toujours à côté des réponses de cette sorte.

Onzième matin

Près de toi, tout semble possible. Mais, de retour dans le monde, comment y être sans en être et ne pas aliéner nos proches ?

Osho,
Lorsque nous sommes assis devant toi, écoutant tes paroles et ressentant ta présence, tout semble possible. Mais lorsque nous reprenons notre vie quotidienne, les choses ne semblent pas aussi claires et nous nous sentons coupés de toi.
Tu nous as dit de ne pas renoncer au monde, mais d'y être méditatifs. Tu nous as dit aussi d'être spontanés et fous. Comment concilier les deux choses sans nous aliéner nos familles, nos amis et la société qui nous entoure ?

Une fois que vous commencez à penser en termes de contradictions, et à la manière dont vous pourriez les concilier, vous serez toujours en difficulté. Tout alors sera un compromis — et personne ne se sent jamais satisfait d'un compromis. Il y a toujours quelque chose qui manque, qui fait défaut. Si vous faites ceci, il faut

alors prendre un peu de cela. Si vous faites cela, il faut alors prendre un peu de ceci. Et tout ce que vous perdez ne cesse de vous trotter en tête. Cela ne vous permettra jamais d'être heureux.

La première chose est donc: ne pensez jamais en termes de compromis. Mais si vous pensez en termes de contradictions et cherchez comment les faire se rencontrer, vous êtes forcé de penser en termes de compromis. Que dois-je alors vous suggérer?

La première chose, c'est: soyez toujours intégré en vous-même et ne pensez pas à une quelconque intégration extérieure car *vous* êtes le point de rencontre.

Seul, vous restez silencieux — dans la vie, il vous faut être actif, être engagé. Le silence et l'engagement sont choses contradictoires mais se rejoignent tous deux en vous. Vous êtes silencieux et vous êtes engagé. Si vous êtes intégré, votre silence et votre engagement seront intégrés. Etre seul et être avec votre femme, ou votre mari, ou des amis, sont deux choses contradictoires, mais vous êtes dans les deux. Si vous êtes intégré, vous serez heureux seul. Si vous êtes intégré, vous serez heureux avec d'autres. Le bonheur sera votre état. Le bonheur ne dépend pas du fait d'être seul ou d'être avec d'autres. S'il dépend de quelque chose, il y aura alors des problèmes.

Si vous vous sentez heureux lorsque vous êtes seul et si votre bonheur dépend de votre solitude, il y aura alors des difficultés. La solitude est alors une nécessité. Alors, vous vous sentirez malheureux, en compagnie d'autres; et vous commencerez à vous demander comment concilier ces deux opposés. Le problème se pose parce que vous êtes dépendant de votre solitude pour votre bonheur. Ne soyez pas dépendant. Soyez heureux lorsque vous êtes seul. Que le bonheur soit votre état. Et lorsque vous passez de la solitude à l'engagement, à la communication, à la relation, gardez cet état de bonheur où vous étiez dans la solitude — gardez-le.

Au début, ce sera difficile, car presque toujours, vous oublierez. Ce sera difficile à cause de votre manque de mémoire, parce que

vous ne serez pas constamment attentif, mais peu à peu, vous pourrez maintenir cet état. En vivant avec quelqu'un, vous pouvez toujours être aussi seul que vous l'étiez dans votre isolement. Vous restez une âme intégrée. Tout en ne faisant rien, vous vous sentez heureux, l'esprit tranquille. Cette tranquillité heureuse doit devenir une caractéristique de votre être — pas de l'inactivité.

Gardez cet état caractéristique dans l'activité et il n'y aura aucun problème. Au début, il y aura des difficultés, mais l'important est de vous rappeler que votre bonheur, votre félicité, votre extase ne peuvent être dépendants d'aucune condition extérieure. S'ils le sont, il y a contradiction — car, de la manière dont vous vivez alors, ils sont toujours dépendants. Il y en a qui se sentent heureux, quand ils sont avec des amis ; et puis, quand ils sont seuls, ils ont le cafard, ils sont malheureux : il leur faut quelqu'un.

Ces gens-là sont du type extraverti. L'autre sorte c'est le type introverti. Lorsqu'il est seul, il se sent heureux ; lorsqu'il est avec quelqu'un, la tristesse lui vient. L'un et l'autre sont prisonniers du type auquel ils appartiennent. Le type est un esclavage. Vous devez vous en libérer. Vous ne devez être ni extraverti ni introverti — ou bien soyez les deux ; dans les deux cas, vous êtes libre du type.

Dès lors, que faut-il faire ? Ne restez jamais accroché à une situation donnée ; passez toujours à l'opposée et gardez votre état intérieur. Allez le plus possible d'un opposé à l'autre et conservez cet état. Bientôt vous prendrez conscience que celui-ci peut être conservé en toutes circonstances. Vous ne pourrez alors être envoyé en enfer — car, même si vous y êtes envoyé, vous y garderez votre état de bonheur. Vous n'aurez donc jamais peur.

Les gens religieux ont peur de l'enfer, ils recherchent le ciel et y aspirent. Ces gens ne sont pas religieux du tout, car le ciel et l'enfer sont l'un et l'autre des conditions extérieures — ils ne sont pas des états intérieurs. Ce sont des gens terre-à-terre. Voici ce que font les gens terre-à-terre. Ils disent : « Si telle condition est remplie, alors, je serai heureux. » Le bonheur dépend donc d'une condition : s'il y a un palais, alors je serai heureux ; si j'ai une telle somme à mon

compte en banque, alors je serai heureux ; avec une jolie femme comme celle-là, je serai heureux ; avec un mari aussi bon, aussi aimant, je serai heureuse. Vous n'êtes heureux que lorsque quelque chose d'autre est obtenu à l'extérieur. Et vous dites : « Si je n'obtiens pas cela, je suis malheureux. »

Voilà ce qu'est un homme irréligieux. Et les gens dit religieux, eux aussi, ne cessent de rechercher le ciel, et d'éviter l'enfer. Ils font la même chose !

Pour vous, voici ce que sera la *sadhana* — la discipline : passez d'un opposé à l'autre le plus possible et tâchez de conserver votre intégrité intérieure. Assis en silence, sentez quel est votre état intérieur. Livrez-vous alors à une activité en gardant cet état intérieur. Vous le perdrez souvent — ne vous inquiétez pas. Si vous pouvez, ne fût-ce qu'une fois, le conserver dans la situation opposée, vous en êtes devenu maître. Vous connaissez alors le truc.

Ensuite, de temps en temps, allez dans la montagne : elle est magnifique. Et puis revenez dans le monde : il est magnifique, lui aussi. Si la montagne est magnifique, pourquoi pas les gens ? Ils sont aussi des montagnes, chacun à leur façon. Soyez seul de temps en temps et, de temps en temps, avec les autres. Et si vous êtes vigilant, non seulement il n'y aura pas de contradiction, mais la situation opposée viendra vous aider !

Si vous pouvez rester dans l'état de bonheur en passant de la solitude à la société, vous deviendrez soudain conscient d'un phénomène nouveau, quelque chose de nouveau qui se produit en vous : la société vous aide à être seul et cette solitude vous aide à nouer des relations profondes avec les gens. Celui qui n'a jamais vécu dans la solitude ne peut savoir la beauté de la relation — je dis bien : il ne peut le savoir, parce qu'il n'a jamais été seul. Il n'a jamais été une personne — comment peut-il savoir la beauté de la relation ?

Et celui qui n'a jamais vécu en société ne peut connaître l'extase

de la solitude. Quelqu'un qui est né dans un endroit isolé, qui a grandi dans un endroit isolé, pensez-vous qu'il sera extatique? Croyez-vous qu'il goûtera la solitude? Il deviendra simplement abruti et stupide.

Allez dans la montagne, allez dans l'Himalaya: des gens y vivent, ils vivent là-bas depuis des millénaires, ils y sont nés — mais ils ne peuvent sentir autant que vous la beauté de l'Himalaya. Ils ne peuvent goûter autant que vous le silence qui y règne. Ils ne sont même pas conscients de l'existence de ce silence. Lorsqu'ils viennent dans les villes, ils éprouvent une vive émotion — la même que celle que vous éprouvez lorsque vous allez dans les montagnes.

Les gens qui vivent à Bombay, à Londres ou à New York éprouvent cette émotion lorsqu'ils vont dans l'Himalaya. Lorsque ceux qui vivent dans l'Himalaya peuvent venir à Bombay, à New York ou à Londres, ils se rendent comptent alors de la beauté du monde. Il faut l'opposé pour se rendre compte: il se crée alors un contraste. Le jour est beau parce qu'il y a la nuit. Et s'il y a tant de joie à vivre, c'est à cause de la mort. Et l'amour devient une danse intérieure parce qu'il y a de la haine.

L'amour vous conduit à un sommet de conscience — parce que l'amour peut disparaître! Vous ne pouvez en rien compter sur lui. Maintenant il est là et l'instant d'après, il n'y est plus. La possibilité de son absence donne de l'intensité à sa présence. Le silence est plus silencieux lorsqu'il y a du bruit à l'arrière-plan. Un avion vient de passer il y a quelques instants. Vous pouvez considérer cela de deux façons: si vous êtes un homme intérieurement perturbé, vous le ressentirez comme une perturbation du silence. Si vous êtes intérieurement intégré, le bruit de l'avion rendra plus profond le silence qui règne ici. Le bruit devient un fond, il modèle le silence, il lui donne forme. Il lui donne une intensité. Le silence, une fois l'avion passé, est plus grand qu'il ne l'était avant. Cela dépend de vous.

Rappelez-vous toujours : ne devenez pas dépendant de choses, de situations, de conditions. Alors, vous pouvez aller et venir. Et ne fuyez pas le changement, sinon vous resterez bloqué. Et chacun de vous a peur du changement, car vous êtes dépendant. Vous ne pouvez sortir de votre montagne, de votre état solitaire, et descendre sur la place publique, car vous savez que vous serez perturbé.

Quelle sorte de silence est-ce donc, celui que peut troubler la place publique ? Quelle qualité a-t-il ? Quelle est sa valeur ? Si la place publique peut le détruire, si le monde, ce monde monotone, peut le détruire, votre silence alors est vraiment fragile ! Si votre silence a une force réelle, si vous y êtes vraiment parvenu, rien ne peut le détruire.

Avec le silence, il n'est pas très difficile de comprendre ce que je dis. Mais telle est mon attitude dans tous les aspects de la vie. Si vous êtes un vrai brahmachari, un véritable célibataire, vous pouvez avoir une activité sexuelle, cela ne détruira pas votre célibat. Ceci sera très difficile à suivre. Si la sexualité perturbe votre célibat, c'est que celui-ci ne valait pas grand-chose. Votre état, vous le gardez en vous. Si vous êtes vraiment vivant, plein d'énergie, vous pouvez mourir joyeusement. Seuls les faibles meurent sans joie — parce qu'ils n'ont jamais vécu. Ils n'ont jamais goûté à la coupe de la vie. Ils n'ont fait qu'espérer, espérer, espérer toujours et la vie, ils ne l'ont jamais connue. C'est pourquoi ils ont peur de la mort.

Celui qui a vécu est toujours prêt à mourir. Celui qui a *réellement* vécu est prêt à chaque instant à accepter la mort. « Accepter » n'est pas le mot juste. Il serait mieux de dire « accueillir la mort » — l'accueillir joyeusement, gaiement. La mort alors est une aventure. Elle *doit* l'être si vous avez réellement vécu. La mort alors n'est pas l'ennemie, la mort est une amie. Une vie profonde dit oui à la mort. Une vie superficielle l'esquive. Et il en va de même dans tous les domaines de la vie.

Si vous avez connu ce qu'est l'amitié, vous ne craindrez pas les ennemis. Vous ne les craindrez pas ! L'inimitié a une beauté qui lui

est propre. Elle est une sorte d'amitié — au pôle opposé. C'est une affaire d'amour en sens contraire. C'est une implication, un engagement. Si vous avez connu l'amitié, vous aimerez l'ennemi.

Et c'est ce que veut dire Jésus, lorsqu'il dit: « Aimez vos ennemis! » Ce n'est pas le sens que lui ont donné les chrétiens depuis des siècles. Vous ne pouvez aimer votre ennemi! Comment pourriez-vous aimer votre ennemi? Mais je vous dis: « Si vous avez aimé des amis, vous aimerez vos ennemis » — car une fois que vous connaissez la beauté de l'amitié, vous en venez aussi à connaître la beauté de l'inimitié. C'est une amitié en sens inverse. Et l'une comme l'autre vous donnent, vous enrichissent la vie.

Les contraires ne sont pas réellement des contraires. Il sont au fond en grande harmonie. Ils sont les parties d'un tout. C'est ce que disent les Chinois: yin et yang, ils composent un seul mouvement, une seule roue — ils ne sont pas deux. Ils paraissent être deux parce que nous n'avons pas regardé au fond des choses. C'est à cause de notre vue courte, du manque de pénétration de notre mental, d'un état de conscience simplement superficiel. C'est à cause de cela qu'ils ont l'air d'être des contraires. En réalité, ils ne le sont pas.

La vie et la mort sont des amis. L'une existe grâce à l'autre, contribue à l'existence de l'autre. L'une n'existerait pas du tout sans l'autre. La vie peut-elle exister sans la mort? Depuis toujours, l'homme rêve aux moyens de supprimer la mort. C'est là le comportement du mental, du mental linéaire, du mental logique: comment supprimer la mort? Car le mental logique dit: s'il n'y a pas de mort, il y aura de la vie en abondance, n'est-ce pas? — simple logique! Même un enfant peut comprendre cette arithmétique: s'il n'y a pas de mort, il y aura plus de vie. Mais, je vous le dis, s'il n'y a pas de mort, il n'y aura pas de vie.

C'est pourquoi la simple logique est toujours trompeuse. Apparemment, c'est tellement juste: s'il n'y a pas d'ennemi, le monde entier sera votre ami. Vous vous trompez. S'il n'y a pas d'ennemi, il n'y aura aucune possibilité d'amitié. La logique dit: s'il n'y a pas de haine, il y aura de l'amour, encore et toujours plus d'amour. Les

logiciens ont donc essayé de supprimer l'opposé. Ils ne peuvent pas le supprimer — car la vie est au-delà de toute logique. Et c'est une chance qu'ils ne puissent détruire l'opposé — ils ne savent pas ce qu'ils font ! S'il n'y a pas de contraire, arrêtez donc de croire qu'il y aura plus de vie, qu'il y aura plus d'amour, qu'il y aura plus d'amitié, qu'il y aura plus de bonheur — Non ! Ce ne sera plus possible : car c'est la base même qui aura été détruite.

La dialectique dit tout à fait le contraire — et la dialectique est plus fidèle à la vie. Elle dit : « Si vous voulez vivre plus, préparez-vous alors davantage à la mort. » Peut-être n'en êtes-vous pas conscient, mais cela arrive : lorsque vous conduisez une voiture, et que vous gagnez de plus en plus de vitesse, vous êtes grisé par celle-ci. Et cela, au point de risquer la mort chaque instant. Alors, vous êtes plein de vie, alors la flamme de la vie brûle rapidement, intensément. C'est pourquoi la vitesse est si attirante, si magnétique — parce qu'elle vous rapproche de la mort. Lorsque vous êtes plus près de la mort, la vie est plus intense ; elle s'accroît en proportion. C'est pour cela que la guerre a tant d'attraction : c'est parce que, dans la guerre, la mort vous serre de près, elle est toujours à côté de vous.

Peut-être croyez-vous que les soldats qui luttent sur le champ de bataille sont probablement très malheureux. Vous vous trompez car alors, personne ne voudrait se battre. Ils ne sont pas malheureux. La réalité est tout à fait à l'opposé : lorsqu'ils retournent à la vie civile, ils sont malheureux. Lorsqu'ils sont en campagne, qu'ils se battent sur le front, ils ne sont pas malheureux ; tous leurs malheurs disparaissent. Ils sont *tellement* proches de la mort que, pour la première fois, ils se sentent vivants. Et cette sensation de vie s'accroît à mesure que la mort se rapproche. Au milieu d'un bombardement, alors que les obus sifflent de toutes parts et qu'ils peuvent tomber morts à chaque instant, à ce moment-là, ils connaissent une extase. Ils sont en contact, en contact profond avec la vie.

Un baiser de la mort, c'est aussi un baiser de la vie. D'où une telle attirance pour l'aventure, le courage. Si vous avez peur, vous ne

parviendrez pas jusqu'à la vie. Et je vous dis que la méditation est le plus grand courage et la plus grande aventure car, jamais, même sur un champ de bataille, vous n'êtes aussi proche de la mort. Même si vous vous sentez près de mourir, il ne s'agit que de la mort physique. La mort physique représente une mort superficielle — celle de l'enveloppe, du corps. Votre demeure est près de la mort, pas vous ; votre habitacle est près d'être détruit, pas vous. Mais, dans la méditation, *vous* allez être détruit — non seulement l'abri, mais aussi l'abrité, non seulement l'habitation, mais aussi l'habitant. L'ego doit être détruit. C'est pourquoi les grands guerriers s'intéressent toujours à la méditation.

Je voudrais vous parler d'un phénomène qui s'est produit en Inde, qui s'est produit au Japon et qui se produira dans tous les pays donnant naissance à des guerriers. En Inde, tous les grands méditants furent des kshatriyas, des guerriers — non des brahmanes. Cela semble étrange. Ce sont les brahmanes qui devraient être les grands méditants. Ils ont rédigé des commentaires sur les Upanishads, la Gîta, les Védas. Ils ont créé la métaphysique et ils furent les plus grands métaphysiciens que le monde ait connus. Personne au monde ne peut se comparer aux brahmanes pour ce qui est de l'expression verbale, de la logique. Leur subtilité d'esprit est très grande — mais ils ne sont pas les grands méditants.

Bouddha est un grand méditant ; il est un kshatriya, un guerrier. Mahavira est un grand méditant ; il est un kshatriya, un guerrier — pas un brahmane. Les vingt-quatre Tirthankaras des jaïns sont tous des guerriers. Cela paraît étrange. Pourquoi ? Au Japon, il y a eu les samouraïs, les plus grands guerriers que le monde ait jamais connus. Le samouraï est le sommet, le stade ultime de l'état de guerrier. A tout instant, le samouraï est prêt à mourir. Il est prêt à mourir pour des choses insignifiantes à un point que vous ne pouvez imaginer.

J'ai entendu parler d'un fait historique qui s'est passé, il y a trois cents ans : un samouraï, un grand guerrier, se trouva dans un état d'ivresse prononcé. Soudain, le roi l'appela pour un motif quelconque. Il se rendit donc auprès du roi. Il s'efforça d'être lucide,

mais il était trop éméché. Il oublia certains points de détail de l'étiquette relatifs à la façon de saluer le roi, à la profondeur de ce salut. Il salua, naturellement, mais ne le fit pas exactement comme il l'aurait fallu.

Le lendemain matin, lorsqu'il eut recouvré ses esprits, il se tua sur-le-champ. « Hara-kiri » est un mot que vous avez sûrement déjà entendu. Le hara-kiri est propre aux samouraïs, aux guerriers. Aussitôt qu'ils s'aperçoivent qu'une erreur a été commise... Rien qu'un geste ordinaire, et le roi n'avait rien dit. C'était un guerrier si célèbre que le roi n'aurait jamais parlé de la chose — mais il se tua. Le lendemain, lorsqu'il apprit que le guerrier s'était suicidé, le roi pleura.

Le guerrier avait trois cents disciples. Ils se suicidèrent aussitôt — car, lorsqu'un maître a commis une erreur, les disciples doivent le suivre. Et vous serez étonné, cela semble incroyable : pendant cent ans, cela continua sans cesse, cette affaire insignifiante se prolongea — d'autres disciples, et les disciples des disciples, tout cela parce qu'un maître, jadis... et l'on n'entend jamais parler d'un samouraï se rendant, ivre, près du roi et commettant une erreur. Pour des choses insignifiantes ! La mort semble si facile et accessible !

Ces samouraïs créèrent le zen, la plus haute tradition *dhyan* du monde, la plus haute tradition de méditation ; ces samouraïs méditaient profondément.

Mon sentiment est que, si vous n'êtes pas prêt à mourir, vous ne pouvez être prêt à méditer. Guerre et méditation, pris dans leur sens profond, sont synonymes. Chaque fois que votre être risque d'être détruit, la flamme de votre vie brûle alors dans sa totalité. Vous la vivez alors dans toute son intensité.

Des opposés se sont déjà rejoints. Vous ne devez pas chercher à les réunir, à en faire une synthèse quelconque. Ils sont déjà réunis ; ils sont en harmonie profonde l'un avec l'autre. C'est *vous* qui n'êtes pas harmonieux, voilà le problème.

Aussi, lorsque vous êtes en bonne santé et ressentez un bien-être, gardez en vous ce bien-être lorsque vous êtes en moins bonne santé et malade. Et je vous dis que ce sentiment de bien-être *ne dépend pas* de votre santé. Le sentiment de bien-être est un sentiment intérieur ; il *n'est pas* dépendant du corps. Vous pouvez le garder même en étant malade.

Raman Maharshi était mourant. Il avait un cancer, un cancer de la gorge ; il lui était presqu'impossible de parler, il lui était presqu'impossible de manger quoi que ce soit. Mais tous ceux qui l'entouraient à ses derniers moments furent étonnés : il était si heureux ! Son regard était empreint d'un bien-être subtil. Son corps n'était qu'une ruine, il était complètement délabré. Mais pas Raman : il était aussi bien portant que jamais.

Un maître se mourait. Il était très vieux, presque centenaire. Des disciples étaient là — ils ne pouvaient pas pleurer, parce que lui riait. Ils ne pouvaient verser des larmes, car cela semblait si absurde : l'homme était tellement heureux, débordant de joie, tout comme un enfant — prenant plaisir à son dernier soupir. Ils ne purent pleurer qu'après sa mort.

Et quelqu'un demanda : « Pourquoi ne pleuriez-vous pas lorsqu'il vivait encore ? » — « Cela semblait si absurde, dirent-ils. A voir son visage, à voir ses yeux, on aurait dit qu'il allait vers un niveau plus élevé d'existence, que la mort n'était qu'une porte vers le divin ; on aurait dit qu'il n'était pas en train de mourir, mais plutôt qu'il renaissait. Et ce n'était plus un vieillard : si vous le regardiez dans les yeux, il était un enfant — c'est son corps qui était vieux. »

L'état de bien-être peut être conservé. Même lorsque vous êtes gravement malade, vous pouvez vous maintenir dans un bien-être intérieur. Vous connaissez l'inverse : même en parfaite santé, vous restez dans le non-bien-être. Vous le savez ! — l'autre état est donc possible : en parfaite santé, vous êtes malheureux ; jeune et bien vivant, et comme sur votre lit de mort, avec l'air de porter toutes les choses de la vie comme un fardeau, un poids mort sur le cœur.

Vous êtes vivant parce que vous ne pouvez faire autrement. Que pouvez-vous faire ? — Vous êtes vivant. Vous vous êtes trouvé un jour en train de vivre, alors vous avez continué. Mais pour vous, la vie n'est pas un phénomène extatique, vous ne vous en réjouissez pas, vous ne la célébrez pas. Etre vivant : quelle extraordinaire bénédiction ! Etre vivant et conscient, ne fût-ce qu'un moment, c'est trop ! Et il vous est donné une longue vie, et beaucoup de vies ; vous n'êtes pas reconnaissant car, à moins de célébrer, comment pouvez-vous ressentir la moindre gratitude, la moindre reconnaissance ?

Vous possédez la perfection de la jeunesse et de la vie, mais vous gardez en vous votre état misérable. En mourant, celui qui sait gardera le bien-être. Un rire montera en lui, du plus profond de son être.

Ne tentez pas de faire la synthèse des pôles opposés de la vie. Soyez simplement intégré. Et lorsque je dis : soyez simplement intégré, je veux dire : tout ce que vous ressentez dans la solitude, gardez-le sur la place publique ; tout ce que vous ressentez dans votre méditation, gardez-le dans l'amour — car dans l'amour, l'autre sera présent ; dans la méditation, vous êtes seul.

Tôt ou tard, les choses s'apaiseront d'elles-mêmes. Vous n'avez pas besoin de les apaiser : apaisez-vous simplement vous-même. Soyez *vous-même* en paix et les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. Elles s'arrangent toujours, elles vous suivent toujours. Une fois que vous êtes en paix, le monde entier est en paix. Une fois que *vous* êtes en harmonie, le monde entier est harmonieux. Une fois atteint l'accord intérieur, il n'y a plus de désaccord dans le monde. Ce sur quoi j'insiste, j'insiste totalement, j'insiste absolument, c'est : restez en accord avec vous-même. N'essayez pas de trouver de l'harmonie entre les opposés. Vous ne pourrez jamais en trouver. Et si vous cherchez trop, vous serez de plus en plus perturbé, car c'est impossible !

Vous m'avez interrogé aussi à propos d'une autre chose : tant que vous êtes avec moi, vous éprouvez du bien-être, vous ressentez un silence, vous sentez que tout est possible. Cela aussi peut devenir une dépendance. Alors, quand vous n'êtes pas avec moi, les choses ont l'air de devenir impossibles, les choses semblent ne plus être aussi harmonieuses. Vous êtes dans la confusion.

Tant que vous êtes avec moi, vous êtes silencieux, parce que vous êtes moins. Tant que vous êtes avec moi, assis avec moi, par instants vous perdez votre ego, par moments vous n'êtes pas là — vous êtes simplement avec moi. L'obstacle est renversé, la muraille s'est écroulée. A ce moment-là, je me déverse en vous. Tout paraît possible. Une fois repartis, après m'avoir quitté, vous récupérez vos murailles. Vous êtes là. Les choses alors ne sont plus aussi belles. Essayez donc simplement de comprendre ce qui se passe et gardez-le en vous lorsque vous me quittez.

Que se passe-t-il ? Quand tout semble possible, quand l'illumination finale elle-même semble possible, que se passe-t-il ? — Vous n'êtes pas là. Sans vous, tout est possible. Avec vous, tout est impossible. *Le problème, c'est vous.*

En m'écoutant, vous oubliez. Si vous oubliez, vous n'êtes pas là, car celui que *vous* êtes, là, l'ego, n'est qu'un phénomène mental. Vous devez le créer à chaque instant. C'est exactement comme de pédaler à vélo — il vous faut pédaler sans vous arrêter. Si vous arrêtez un seul instant, le vélo s'arrête. Il y a bien une vitesse acquise, un peu de vitesse acquise ; le vélo continuera de rouler quelques mètres encore, puis s'arrêtera. Si vous voulez que le vélo continue de rouler, vous devez continuer à pédaler. C'est un processus continu. Le mouvement du vélo n'est pas quelque chose de constant, il faut le créer à chaque instant. Il faut pousser sur les pédales de l'ego à chaque instant — et vous poussez sur ses pédales.

Lorsque vous êtes ici, vous cessez de pédaler. Vous êtes concerné davantage par moi. Votre centre d'intérêt, votre entière attention se déplacent. C'est comme un petit garçon à vélo. Il est curieux de tout. Il regarde un arbre où jacassent des centaines de perroquets, et

il tombe de vélo parce que son attention s'était portée ailleurs. Il arrête de pédaler, il oublie qu'il est sur un vélo et qu'il lui faut continuer de pédaler.

Au début, les petits enfants trouvent que rouler à vélo est difficile, pour la seule raison qu'ils sont tellement curieux à propos de tout. Et aucun pays n'accorde de permis de conduire aux enfants, uniquement parce qu'ils sont tellement curieux. Ils seraient distraits. A tout moment, leur attention toute entière peut se porter sur n'importe quoi et ils oublient qu'ils sont en train de conduire, qu'ils ont dans les mains un outil dangereux et que la vie des autres est mise en danger. Ils ne sont pas centrés. Leur attention vagabonde partout.

Tant que vous êtes ici, vous êtes tellement captivé par moi, vous êtes tellement impliqué que vous oubliez de pédaler. Et à certains moments, lorsque vous vous oubliez complètement, le silence descend sur vous, un état de félicité vous envahit, tout semble possible. Vous devenez divin — c'est pourquoi tout semble possible. Seulement à un dieu tout est possible. A un dieu, rien n'est impossible. A ce moment-là, vous devenez pareil à un dieu.

Lorsque vous vous éloignez de moi, que vous vous en retournez, votre mental se met à penser, vous vous mettez à pédaler, et vous pédalez plus fort parce qu'il vous faut compenser. Vous n'avez pas fait rouler votre vélo depuis un petit temps, alors vous pédalez plus fort, rien que pour rattraper. L'ego intense réapparaît. Vous perdez le contact avec vous-même.

Lorsque vous êtes près de moi, ce qui se passe en réalité, c'est que vous êtes en contact plus étroit avec vous-même. L'ego n'est pas là. Vous êtes profondément en contact avec vous-même ; votre source intérieure vous est ouverte, jaillissante. Il n'y a aucun blocage d'énergie. Quand vous êtes loin de moi, tous les blocages réapparaissent, les anciennes habitudes reviennent. Et les choses alors ne semblent plus aller aussi bien. Alors, tout ce qui vous est arrivé en étant près de moi ressemble à un rêve. Vous ne pouvez y croire. Cela a l'air d'un miracle. Et vous pensez que j'ai peut-être fait

quelque chose — je n'ai rien fait du tout. Personne ne peut rien vous faire. C'est arrivé parce que vous l'avez permis.

Lorsque vous vous éloignez de moi, restez dans cet état. Tout ce que vous ressentez ici, gardez-le en vous, et vous aurez alors de moins en moins besoin de moi. Sinon, je peux devenir une drogue ; alors, tous les matins, dès le réveil, vous vous mettez à soupirer après moi. Et puis, vous vous apprêtez à venir près de moi... une impulsion profonde — je puis alors devenir une drogue ! Et vous deviendrez alors de plus en plus dépendant de moi. Ce n'est pas ainsi que vous attendrez le satori, le samadhi ou l'illumination. Ce ne sera pas ainsi.

Si vous devenez dépendant de moi, je suis une drogue et je suis donc destructeur. Mais c'est *vous* qui pouvez faire de moi une drogue.

Tout ce que vous ressentez près de moi, en ma présence, avec moi, conservez-le en vous. Vous devez en arriver à rester le même, que vous soyez avec moi ou sans moi. Alors je suis un soutien, alors je ne suis pas un asservissement. Je suis alors pour vous une liberté — et je dois devenir une liberté pour vous. Et quand je dis que je dois devenir une liberté pour vous, cela signifie que vous devez en arriver à un point où vous êtes libéré aussi de moi. S'il y a dépendance constante et si vous n'êtes pas libéré, ce n'est pas une aide — c'est simplement remettre les choses à plus tard. Un maître authentique rend toujours ses disciples libres de lui. C'est là l'objectif !

Que vous veniez à moi ou que vous me quittiez, gardez votre climat intérieur. Restez le même. Allez d'un pôle opposé en restant toujours le même — alors tout est possible, car vous êtes la source de toutes les énergies. Vous avez en vous la source de toute vie. Tout ce qui arrive dans la vie arrive de la même source que celle d'où vous êtes venu ; vous y êtes relié, vous êtes un avec tout cela. Si les oiseaux peuvent être aussi joyeux et chanter, vous le pouvez aussi, car c'est la même source qui leur donne la joie et le chant. Cette source-là vous est accessible, à vous aussi, mais vous vous

êtes, d'une manière ou d'une autre, créé des blocages. Si les arbres sont si verts, si tranquilles, si insouciants, il peut en être de même avec vous aussi, car la sève qui vient aux arbres, vous vient à vous aussi. Peut-être l'aviez-vous oubliée, mais elle est là.

Tout ce qui s'est passé dans la vie, tout ce qui se passe autour de vous, tout est mystère, c'est votre héritage — réclamez-le. Il est là, tout près de vous, gaspillé, car personne ne le réclame — et vous continuez de mendier. Et l'empire est là, l'empire continue d'attendre et de se désagréger et vous continuez de mendier. Faites valoir vos droits sur lui!

Voici comment vous pouvez en prendre possession: restez le même tout en allant d'un opposé à l'autre. C'est ce que dit Krishna dans la Gita: « Dans la souffrance ou le plaisir, sois le même; dans le succès ou dans l'échec, reste le même. Quoi qu'il arrive, accepte que cela arrive. Toi, reste pareil à toi-même. Cette permanence te donnera l'intégrité. »

Une autre chose encore sur laquelle vous m'avez questionné, c'est que je vous ai dit de vivre dans le monde, de ne pas y renoncer et pourtant d'être totalement fou et en extase. Cela paraît difficile, car comment pouvez-vous alors vivre normalement dans un monde, avoir des relations avec les gens? Oui, je vous dis cela.

Une chose: pour moi, renoncer au monde est laid, parce que cela revient à refuser le présent que Dieu vous a fait. Ce n'est pas *vous* qui avez créé la vie. Vous n'êtes pas là par choix personnel. C'est un cadeau! Y renoncer, c'est s'opposer à Dieu. Toute renonciation est contre Dieu. C'est lui dire non. C'est pourquoi ceux qui renoncent deviennent plus égotistes. En renonçant, vous dites: je suis plus sage que la vie, je suis plus sage que la source divine qui est à l'origine de tout. Lorsque vous renoncez, vous dites: je choisis. Lorsque vous renoncez, vous employez votre volonté — et la volonté crée l'ego.

Lorsque je vous dis de ne pas renoncer, je veux dire: ne soyez pas

une volonté, ne soyez pas un décideur. *Rien* de tout ce qui arrive n'arrive à cause de vous ; qu'est-ce qui vous permet dès lors de choisir ceci ou cela ? Laissez venir les choses. Que pouvez-vous faire ? Laissez-les venir ; ne vous en inquiétez pas.

La renonciation n'est qu'une fuite. Parce que vous avez mal, parce que vous êtes inquiet, vous renoncez. Vous refusez la situation — vous ne renoncez pas à l'attitude qui fait mal. Vous ne renoncez pas au cœur qui a tant de blessures que chacun peut lui faire mal. Vous ne renoncez pas au mental qui est malade, qui est toujours prêt à se troubler. Vous renoncez au monde — c'est plus facile. Vous vous enfuyez dans l'Himalaya, mais tout ce qui est en vous vous accompagnera. Cela ne fera aucune différence. C'est vous tromper vous-même.

Restez intégré. Restez silencieux. Restez heureux. Et laissez le monde se faire ! Qui êtes-vous pour renoncer ou ne pas renoncer ? Où que vous vous trouviez, soyez-y. Soyez intégré et silencieux, et heureux. N'allez pas dans l'Himalaya, créez un Himalaya en vous — voilà ce que je veux dire, lorsque je vous dis de ne pas renoncer. N'allez pas dans la montagne, créez son silence en vous ; ainsi, partout où vous allez, la montagne vous accompagne.

Et la relation est quelque chose de beau, parce qu'elle est un miroir. Mais il y a des gens stupides : ils voient leur visage dans le miroir et voient qu'il est laid, alors ils détruisent le miroir. La logique est évidente : le miroir les rend laids — dès lors, brisez le miroir, et vous voilà beaux !

La relation est un miroir. Lorsque vous êtes en relation avec une personne — une épouse, un mari, un ami, un amant, un ennemi — il y a un miroir. La femme est un miroir pour le mari. Vous pouvez vous voir dedans, et si vous y voyez un affreux mari, n'essayez pas de quitter votre femme — la laideur est en vous. Laissez tomber cette laideur ! Ce miroir est beau : soyez-lui reconnaissant.

Mais les gens stupides et lâches s'évadent et renoncent toujours ; les gens sages et courageux vivent en relation — et s'en servent

comme d'un miroir. Vivre avec quelqu'un, c'est avoir constamment un miroir près de vous. A tout instant, l'autre vous révèle, vous expose. Et plus la relation est étroite, plus clair est le miroir. Plus la relation est éloignée, moins le miroir est clair.

C'est pourquoi toute renonciation devient en réalité un refus de l'amour. Epouse et mari: cela devient la base d'une rupture de la relation, car vivre vingt-quatre heures par jour avec la même personne sous le même toit, être en relation vingt-quatre heures sur vingt-quatre... Même lorsqu'une femme ne parle pas, qu'elle ne dit rien à son mari, elle fait le miroir. Même quand il ne fait que lire son journal, le mari fait le miroir. A la façon dont il tient son journal, la femme sait que celui-ci ne sert qu'à dresser une muraille. Il se cache derrière. Il se persuade peut-être lui-même qu'il est en train de lire. Peut-être lit-il le même article pour la deuxième, la troisième fois. Peut-être n'est-il pas du tout en train de lire, mais seulement de parcourir machinalement les lignes. Mais la manière dont il se cache derrière son journal devient un miroir. Il évite sa femme. Il en a assez d'elle. Il ne veut pas qu'elle soit là. Il ne veut pas la regarder, la voir. Sa présence, sa seule présence lui pèse. Il voudrait s'échapper d'une façon ou d'une autre.

Lorsque vous êtes amoureux, le langage n'est pas nécessaire. Les gestes, le silence même, deviennent éloquents.

Le miroir fonctionne constamment et chacun est laid, car la beauté, c'est quelque chose qui n'apparaît que de temps en temps, lorsque se révèle votre être intérieur. L'ego est toujours laid. Ce n'est donc que lorsqu'il n'y a pas d'ego qu'on devient beau. C'est l'ego qui est reflété par le miroir. Et quiconque vous rappelle continuellement que vous êtes laid devient l'ennemi — vous voulez refuser. Mais est-il sage de refuser le miroir ? C'est absurde. Même si personne ne vous reflète, vous resterez le même. Vous risquez même, si personne ne vous rappelle à vous-même, de croître encore plus dans la même direction.

Le miroir est beau et bon. Il vous aide. Et si vous êtes vigilant, vous pouvez peu à peu laisser tomber votre ego. Alors, dans le

miroir de l'autre, se révèlera la beauté de votre moi. Une fois que vous êtes un non-être, *nothingness*, un nuage blanc, alors tous les lacs du monde reflèteront votre blancheur, alors tous les lacs du monde reflèteront votre libre abandon, votre *let-go*.

C'est pourquoi je dis qu'il n'y a qu'une seule chose à laquelle il faut renoncer : et c'est la renonciation, rien d'autre. Vivez là où est Dieu ou le Tout — si vous n'aimez pas le mot « Dieu », ce n'est pas un problème : ce n'est qu'un mot — Dieu donc, ou la Totalité. Où qu'il se trouve que le Tout vous a mis, soyez-y. Et le Tout ne met jamais personne dans la renonciation, jamais. Le Tout vous lance toujours dans la relation, car personne ne naît seul — personne ne le peut. Il faudra au moins une mère, un père ; il faudra une société, une famille. Le Tout vous lance toujours dans la relation. C'est pourquoi je dis que renoncer, c'est s'opposer à Dieu.

Gurdjieff était particulièrement perspicace, il avait compris que tous les gens religieux sont contre Dieu. C'est vraiment bizarre mais c'est vrai. Et je l'approuve entièrement. Il a raison. *Tous* les gens religieux sont contre Dieu — car il s'érigent eux-mêmes en juges : ceci est mal, ceci est bien ; et il faut faire ceci, il ne faut pas faire cela ; et il faut fuir le monde. Dieu vous jette dans le monde et les prêcheurs soi-disant religieux vous apprennent à y renoncer.

Je ne suis pas un de ces hommes religieux-là. Je suis avec Dieu, avec le Tout. Où qu'il vous conduise, laissez-vous aller comme un nuage, allez avec lui et donnez-vous complètement au Tout. La seule chose à se rappeler, c'est : dans les opposés — le silence, l'équilibre, l'égalité, l'intégrité.

Mais, vous vous dites que ce sera difficile ! Oui, ce sera difficile. Si vous êtes extatique, ce sera difficile dans une famille qui est malade — et toute famille est malade. Ce sera comme si vous étiez obligé de vivre dans un asile d'aliénés — ce sera difficile, car tous y seront déments. Que faire alors ?

Si on vous jette dans un asile d'aliénés, tout le monde y est fou, sauf vous, qu'allez-vous faire ? Si vous n'êtes vraiment pas fou,

vous ferez le fou. Là, c'est le seul comportement sage ; personne ainsi ne pourra deviner que vous êtes sain d'esprit, car si on vient à le savoir, on vous créera des ennuis. Dans un asile, l'homme vraiment avisé se conduira encore plus follement que ne pourrait le faire n'importe quel fou authentique. Là, c'est la seule situation qui soit sans danger.

De même dans cette vie, où chacun est fou, que pouvez-vous faire ? Cette planète toute entière est une maison de fous, une immense maison de fous, où chacun est anormal, malade, dérangé : que pouvez-vous faire ? Faites semblant ! Avec les autres, lorsque vous le sentez, ne tentez pas de vous créer inutilement des ennuis — jouez simplement la comédie et prenez-y plaisir.

Cela, c'est avec les gens : jouer un rôle. Quant à vous-même, soyez follement extatique. Qu'est-ce que je veux dire par là ? Je veux dire ceci : « Si quelqu'un vient de mourir dans votre voisinage, que ferez-vous ? Vous y serez follement extatique ? » Alors, on vous assommera ! Sanglotez et pleurez, jouez magnifiquement votre rôle — parce que c'est ce qu'on vous demande dans cette situation complètement folle, où la mort n'est pas acceptée, où la mort est détestable. Ne créez aucun ennui à personne. Si vous êtes avisé, faites semblant, et faites si bien semblant que, là, personne ne peut pleurer comme vous. Prenez-y plaisir ! — cela, c'est ce qui se passe en vous. Faites-en une extase. Mais au-dehors, pour ceux qui vous entourent, jouez bien votre rôle.

Soyez un acteur dans le monde. Lorsque vous faites l'acteur, vous n'êtes pas perturbé, car vous savez alors que c'est du théâtre. La vie entière est un vaste psychodrame. Soyez-y un acteur. Et intérieurement, restez dans une béatitude exempte d'égoïsme.

Douzième matin

Devons-nous suivre le maître à la lettre ou agir parfois comme bon nous semble ?

Osho,
Tu nous as parlé de l'abandon total au maître, mais souvent notre mental avance des raisons pour ne pas suivre les instructions à la lettre. Nous disons par exemple : « Le maître ne peut savoir que la situation a changé ; ou bien : le maître ne se rend pas compte de ce que sont les conditions de vie pratiques en Occident. »
Devons-nous suivre à la lettre tout ce que dit le maître, ou devons-nous parfois agir comme bon nous semble ?

Vous devez suivre ou bien d'une manière absolue, ou bien pas du tout. Il ne faut faire aucun compromis, car tout ce qui est fait à contrecœur est non seulement inutile, mais aussi nuisible. Tout ce qui est fait à contrecœur vous divise — c'est là le mal. Vous devez rester une unité indivisée.

Dès lors, ou bien vous vous abandonnez totalement... alors, de votre côté, il n'est pas besoin de penser, suivez aveuglément.

J'insiste sur le mot « *aveuglément* » — comme si vous n'aviez pas d'yeux ; quelqu'un vous guide, qui a des yeux. Vous resterez alors une unité indivisée. Et indivisé, intégré, vous croîtrez. ... Ou bien, si vous sentez que c'est impossible et que c'est irréalisable, alors, ne suivez pas du tout. Alors, suivez-vous complètement vous-même — vous resterez alors aussi indivisé.

Restez indivisé, telle est la fin, tel est l'objectif. Et l'une et l'autre attitudes conviendront, le résultat ultime sera le même. Si vous pouvez être seul, sans maître, si vous pouvez suivre votre propre conscience, où qu'elle vous mène, c'est la même chose, le résultat sera le même. Cela dépend donc de vous.

Mais le mental dit toujours : « Fais les deux. » Le mental dit : « Suis le maître, mais réfléchis — ne suis que ce que tu crois juste. » Alors, que signifie encore « suivre » ? Où est le surrender, l'abandon ?

Si *vous* êtes le juge et si c'est vous qui décidez ce qu'il faut suivre et ce qu'il ne faut pas suivre, où est alors l'abandon, où est la confiance ? Il vaut mieux suivre alors votre propre conscience. Mais ne trichez pas — que du moins il n'y ait pas tricherie. Autrement, c'est vous-même que vous suivez en pensant que vous suivez un maître.

Si vous êtes le preneur de décision, si vous avez à choisir, s'il vous faut rejeter quelque chose, accepter quelque chose, alors, c'est vous que vous suivez. Mais vous pouvez créer autour de vous l'impression que vous suivez un maître et vous y laisser prendre vous-même. Alors il n'en sortira rien. Vous ne croîtrez pas, car il ne peut y avoir de croissance en se mentant à soi-même. Et vous serez dans une confusion de plus en plus grande, car si c'est *vous* qui allez décider de ce qui est à faire et de ce qui n'est pas à faire, s'il vous faut faire un choix dans l'enseignement de votre maître, vous créerez un chaos — parce que, quand un maître vous guide, son enseignement a en lui-même une unité organique. Chaque indication est rattachée à une autre. C'est un ensemble compact. Vous ne pouvez rejeter une chose et en respecter une autre ; vous deviendriez une ruine,

une épave. Même si une chose seulement est refusée, tout l'ensemble est alors perturbé. Vous ne savez pas combien les choses sont reliées entre elles.

Voici donc la suggestion que je vous fais : restez unifié, indivisé. Décidez. Si c'est *à vous* de décider, alors décidez : je vais être mon propre disciple — alors, pas d'abandon. Ce n'est pas nécessaire, d'ailleurs !

C'est ce que Krishnamurti ne cesse de dire depuis quarante ou cinquante ans : ne soyez pas un disciple ! On peut atteindre la Réalisation sans suivre personne, mais le chemin est ardu et très long, car vous n'êtes pas disposé à accepter la moindre aide qui pourrait vous être offerte ; rien pour vous guider — alors que *c'est* possible et que cela peut supprimer nombre de difficultés superflues sur le chemin.

C'est ce qu'a toujours dit Krishnamurti — personne ne l'a fait ; c'est tout le problème du mental. Le mental peut accepter : « Ne suivez personne » — non parce qu'il a atteint la compréhension, mais parce qu'il est très satisfaisant pour l'ego de ne suivre personne. Personne ne veut suivre personne. Tout au fond, l'ego résiste.

Tous les égoïstes se sont donc rassemblés autour de Krishnamurti. Ils se piègent à nouveau eux-mêmes. Ils pensent qu'ils ne suivent personne parce qu'ils ont compris les aspects trompeurs du fait d'être un disciple, ils ont compris, que le chemin doit être fait seul, ils ont compris qu'aucune aide n'est possible, que personne ne peut vous aider, que personne ne peut vous guider — il vous faut faire le chemin tout seul. Ils pensent qu'ils l'ont compris : c'est pourquoi ils ne suivent personne. Ce n'est pas la réalité — ils s'abusent eux-mêmes. Ils ne suivent pas parce que leur ego ne le leur permet pas.

Et pourtant, ils continuent d'écouter Krishnamurti. Depuis des années, ils continuent ensemble, encore et toujours. Si aucune aide n'est possible, pourquoi retournez-vous toujours auprès de Krish-

namurti ? Si personne ne peut vous guider, quel sens cela a-t-il de retourner sans cesse l'écouter ? Cela ne rime à rien. Et l'idée elle-même, qu'il vous faut faire le chemin seul, ce n'est pas vous qui l'avez découverte — elle vous a été révélée par Krishnamurti. Tout au fond, il est devenu votre maître, mais vous continuez à dire que vous ne suivez personne. C'est une tromperie.

La même tromperie peut se faire en sens inverse. Vous venez à moi, vous croyez que vous vous êtes abandonné à moi et vous continuez cependant de choisir. Si je dis quelque chose qui vous convient — c'est-à-dire qui convient à votre ego — vous le suivez. Si je dis quelque chose qui ne convient pas à votre ego, vous vous mettez à raisonner : ce n'est peut-être pas pour moi... Vous avez ainsi le sentiment de vous être abandonné, et vous ne vous êtes pas abandonné.

Ceux qui entourent Krishnamurti pensent qu'ils ne suivent personne, et ils suivent quelqu'un. Vous qui m'entourez, vous pensez que vous me suivez et vous ne me suivez pas. Le mental est toujours un tricheur. Où que vous alliez, il peut vous tromper. Aussi, soyez vigilant.

Je vous le dis : vous pouvez atteindre la Réalisation sans être un disciple, mais le chemin sera très, très solitaire, très long. C'est forcé qu'il en soit ainsi. Mais on peut y arriver. Ce n'est pas impossible — il y en a qui ont réussi. J'ai moi-même atteint la Réalisation sans avoir suivi personne. Vous pouvez aussi y arriver. Mais rappelez-vous que le fait de ne suivre personne ne peut devenir un accomplissement de l'ego — autrement, vous ne vous réaliserez jamais.

Qu'il y ait ou non un maître, ce n'est pas fondamental. Ce qui est fondamental, c'est l'ego, votre ego. S'il n'y a pas d'ego, alors même sans un maître, vous pouvez arriver à la Réalisation. Avec un ego — même un Bouddha ne peut vous guider. Suivez totalement, ou ne suivez pas totalement — mais soyez total. C'est à vous de décider.

Restez indifférent aux pièges du mental et regardez profondé-

ment en vous-même. Soyez conscient de ce que vous faites. Si vous vous abandonnez, alors, abandonnez-vous, *surrender*.

Je me souviens de ce qui arriva un jour à un groupe, du vivant de Gurdjieff. Il travaillait avec quelques disciples. Un abandon absolu était exigé — et Gurdjieff avait dit qu'il leur fallait suivre tout ce qu'il leur dirait. Il les aidait à pratiquer un exercice qu'il avait coutume d'appeler « exercice du stop ». Chaque fois qu'il disait: « Stop! » vous deviez vous immobiliser, quelle que soit la chose que vous étiez en train de faire. Vous étiez en train de marcher, un pied levé au-dessus du sol — et il disait: « Stop! » Vous deviez vous arrêter là. Vous étiez en train de parler et vous aviez la bouche ouverte — et il disait: « Stop! » Vous deviez vous arrêter, la bouche ouverte. Vous ne pouviez rien changer, vous ne pouviez pas rendre votre posture plus commode — parce que c'eût été tricher. Et vous ne trompiez personne d'autre que vous-même!

Un jour, au cours de la matinée, alors que certains faisaient un exercice à l'extérieur du camp, et que d'autres traversaient un canal qui passait tout près de là, Gurdjieff, qui se trouvait à l'intérieur du camp, dit brusquement: « Stop! » Les gens s'arrêtèrent donc. Quatre personnes étaient en train de franchir le canal. Celui-ci était à sec, l'eau ne passait pas, elles s'arrêtèrent donc là. Mais soudain, quelqu'un ouvrit les vannes et l'eau se mit à couler.

Ils commencèrent à se demander : « Que faire? » Car Gurdjieff est dans sa tente; il ne sait pas qu'ils se trouvent dans un canal et que l'eau arrive. Mais ils attendirent, car le mental peut attendre jusqu'à un certain point. Lorsque l'eau leur arriva au cou, l'un d'eux sortit de l'eau et dit: « Cela va trop loin! Gurdjieff ne sait pas. » Puis, le débit du canal grossit encore. Deux autres sortirent quand l'eau leur arriva juste à la hauteur du nez, car ils allaient se noyer! Raisonner alors était simple et facile. Vous aussi auriez fait la même chose — car ils allaient mourir et le maître était dans sa tente, ignorant tout de la situation!

Un seul resta. Le niveau de l'eau dépassait sa tête, et il restait debout. Alors Gurdjieff se précipita hors de sa tente, le tira du canal

— il était presque inconscient. On dut lui faire sortir l'eau du corps. Il avait frôlé la mort. Mais quand il ouvrit les yeux, il était un autre homme, le vieil homme était réellement mort. Ce fut une transformation. Il était totalement différent.

Que se passa-t-il dans cet instant de mort ? Il accepta le maître. Il rejeta son propre mental et ses raisonnements. Il rejeta sa propre soif de vie. Il rejeta son propre besoin biologique de survie. Il rejeta tout. Il dit : « Puisque le maître a dit : stop ! je me suis arrêté. Plus rien maintenant ne pourra me faire bouger. »

Cela a dû être très, très difficile — presque impossible. Mais lorsque vous faites l'impossible, vous êtes transformé. Alors qu'il était en train de mourir, il ne voulut pas laisser intervenir le mental. La mort était là, mais il accepta la mort, plutôt que d'accepter son mental et son jugement à lui. Plus jamais il ne fut le même. Personne ne revit le vieil homme. Et les autres se rendirent compte alors qu'ils avaient manqué une grande occasion. Les trois qui avaient sauté hors du canal manquèrent une grande occasion.

C'est cela, le *surrender*, l'abandon total. Peu importe que cela plaise ou non à votre mental, que votre mental dise oui ou non. En vous abandonnant, vous avez abandonné toute possibilité de dire non. Quelle que soit la situation, vous ne direz pas non. Le oui total signifie abandon, surrender. Difficile ! C'est pourquoi la transformation *est* difficile. Pas facile. C'est pourquoi la naissance spirituelle n'est pas chose facile.

Mais je ne dis pas que vous ne pouvez pas atteindre seul la Réalisation. Vous pouvez l'atteindre seul, vous pouvez l'atteindre avec un maître ; vous pouvez l'atteindre dans un groupe, vous pouvez l'atteindre individuellement. Toutes les possibilités sont ouvertes. Je ne suis ni pour l'une ni pour l'autre. C'est à vous de décider, et de décider sans tricher.

Et sachez-le, Orient ou Occident : cela n'a rien à voir. Au fond, le mental est le même ; toutes les différences sont superficielles. Oriental, Occidental, ce ne sont que des vernis, des empreintes culturelles, raciales, ils ne sont que superficiels. En profondeur, le mental humain est le même. D'où vous venez n'a aucune importance.

Abandonnez-vous, ou bien restez tout seul. Mais les deux chemins ne peuvent être parcourus que par des personnes qui sont entières. C'est tout seul que Bouddha parvint à l'illumination ; c'est en suivant Bouddha que beaucoup parvinrent à la même illumination.

Je ne prends pas parti. Je ne dis pas, comme le fait Krishnamurti : « Voici le seul chemin. » Je ne dis pas, comme le fait Meher Baba : « Voici le seul chemin. » Et je sais bien pourquoi ils disent : « Voici le seul chemin. » C'est pour vous aider — parce que, dès que vous avez pris conscience qu'un autre peut être aussi le chemin, naît en vous la confusion. Vous vous mettez alors à hésiter — pensant tantôt ceci, tantôt cela. C'est pourquoi les maîtres ont dit : « Voici le seul chemin » — rien que pour ôter la confusion de votre mental. Sinon, l'opposé vous attirera aussi et vous continuerez à changer de point de vue. Pour vous rendre total, les maîtres ne cessent de mettre l'accent sur un seul chemin.

Mais je dis que l'un et l'autre sont des chemins. Pourquoi ? Parce que cette insistance est devenue périmée et que vous avez par trop entendu : voici le seul chemin. C'est devenu un cliché vide de sens. Il n'est plus d'aucun secours maintenant. Il était dans le passé, il ne peut plus l'être aujourd'hui — car le monde est devenu tellement un, le globe n'est plus qu'un village planétaire et chaque religion est connue de chacune des autres religions et tous les chemins sont maintenant connus. L'humanité d'aujourd'hui est informée de tous les chemins — tous les chemins, toutes les possibilités, toutes les alternatives.

Jadis, les gens ne connaissaient qu'un chemin — celui dans lequel ils étaient nés. Il était bon de proclamer que ce chemin-là était le

seul — pour rendre leur mental assuré et confiant à l'égard de ce chemin. Mais aujourd'hui, la situation est tout autre. Un hindou lit le Coran ; un chrétien va en Inde chercher un enseignement. Un musulman est au courant de la Gita et des Védas. Tous les chemins sont connus. Il existe une grande confusion et quiconque vient dire que ce *chemin-ci* est le seul chemin ne sera d'aucun secours, car vous savez qu'il y a d'autres chemins. Vous savez aussi que certains sont parvenus et parviennent à la Réalisation par d'autres chemins. Par conséquent, je n'en prône aucun.

Vous pouvez avoir mon aide si vous vous abandonnez ; vous pouvez avoir mon aide si vous ne vous abandonnez pas — mais il faut être clair là-dessus. Si vous choisissez le chemin du *surrender*, de l'abandon, il vous faut alors me suivre entièrement. Si vous choisissez de ne pas aller vers l'abandon, alors décidez-le. Je puis être un ami, sur le chemin. Il n'est pas nécessaire de faire de moi un maître. Je peux n'être qu'un ami sur le chemin, ou même pas un ami.

Vous poursuivez une quête, vous rencontrez quelqu'un de tout à fait inconnu, un étranger et vous lui demandez : « Où est le fleuve ? Et quel est le chemin qui conduit au fleuve ? » Et après qu'il a parlé, vous le remerciez et vous vous en allez. Je peux être simplement un étranger. Même pas besoin que je sois un ami, parce qu'avec un ami vous vous engagez aussi. Vous pouvez accepter mon aide : elle est inconditionnelle.

Je ne dis pas : « Faites ceci, alors je vous aiderai. » Je ne vous dis pas : « Abandonnez-vous, alors seulement je vous aiderai. » Mais il me faut du moins dire ceci : « Faites tout ce que vous voulez — mais faites-le totalement. » Si vous êtes entier, la transformation est proche. Si vous êtes divisé, elle est presque impossible.

Pourquoi n'as-tu pas de barbe?

Osho,
Lorsque Wakuan vit un portrait de Bodhidharma, le barbu, il protesta: « Pourquoi ce bonhomme n'a-t-il pas de barbe? »
Osho, pourquoi n'as-tu pas de barbe?

La tradition du zen est réellement superbe. Bodhidharma est barbu — et un disciple demande: pourquoi ce bonhomme n'a-t-il pas de barbe? La question est belle. Seul un disciple zen peut la poser — car la barbe appartient au corps, pas à Bodhidharma. Ce bonhomme est imberbe, parce que le corps n'est qu'un lieu de séjour. Apparemment, la question semble absurde, mais elle est pleine de sens. Et des questions comme celle-là ont souvent été posées.

Bouddha n'arrêtait pas de parler — matin, midi, soir, allant d'un village à l'autre, il parla continuellement durant quarante ans. Et Sariputta lui demanda un jour: « Pourquoi es-tu resté silencieux? Pourquoi ne nous parles-tu pas? » C'est manifestement absurde! Et Bouddha se mit à rire et dit: « Tu as raison! »

Et cet homme parlait — personne n'a autant discouru que Bouddha. Mais Sariputta avait raison, car ce discours n'était qu'en surface, et Bouddha restait effectivement silencieux.

Un moine zen, Rinzaï, disait toujours: « Cet homme, Bouddha, n'est jamais né, il n'est jamais venu sur cette terre, il n'est jamais mort — il n'est qu'un rêve. » Et, chaque jour, il allait au temple se prosterner devant la statue de Bouddha!

Quelqu'un dit alors : « Rinzaï, tu es tout simplement fou ! Tu ne cesses de répéter chaque jour que cet homme n'a jamais vu le jour, n'est jamais mort, n'est jamais passé sur cette terre et puis, tu vas au temple te prosterner ! » — « C'est, dit Rinzaï, parce que cet homme n'est jamais né, n'est jamais passé sur cette terre, n'est jamais mort, que je vais me prosterner. » Son interlocuteur insista : « Nous ne pouvons te suivre. Ou c'est toi qui es fou, ou c'est nous qui le sommes, mais nous ne pouvons te suivre. Que veux-tu dire ? » Et Rinzaï répondit : « La naissance de cet homme ne fut pour lui qu'un rêve. Son passage sur terre ne fut pour lui qu'un rêve. La mort, pour lui, ne fut pas réelle, mais rien que la fin d'un long rêve. Et cet homme-là, le centre de son être, resta au-delà de la naissance, au-delà de la mort. »

On dit que Bouddha resta toujours au septième ciel. Il n'en descendit jamais — seul son reflet était ici-bas. Et c'est vrai ! C'est vrai aussi de *vous*. Vous n'êtes jamais descendu — seulement le reflet. Mais vous vous êtes tellement identifié au reflet que vous avez oublié. Vous pensez que vous êtes descendu ici-bas. Vous *ne pouvez pas* descendre — de votre être, il n'y a pas moyen de tomber.

Mais vous pouvez regarder dans un fleuve et y voir votre image. Et vous pouvez vous identifier tellement à elle que vous *pouvez* croire que vous êtes sous la surface de l'eau. Et vous pouvez en souffrir, vous pouvez vous sentir suffoquer et avoir l'impression que vous allez mourir. Et vous vous tenez toujours sur la berge, vous n'êtes jamais descendu jusqu'à l'eau — vous ne pouvez descendre !

Je vous dis donc : non seulement Bouddha, mais personne n'est jamais descendu du septième ciel. Mais ils sont quelques-uns à être obsédés par leur reflet, à s'identifier à lui. C'est ce que les hindous appellent le monde de la maya — le monde des reflets, de l'illusion. Nous demeurons dans le Brahma — nous demeurons dans la réalité ultime, nous y demeurons éternellement enracinés. Personne ne descend jamais ici-bas. Mais nous pouvons nous identifier au reflet, au rêve.

Tu as donc raison de me poser ta question. Ce bonhomme-ci, lui non plus, n'a pas de barbe. Si tu regardes mon corps, ce n'est pas moi que tu regardes. Si tu me regardes, alors tu comprendras.

La barbe ne peut pas pousser toute seule. Elle ne peut pousser que sur le corps. Et cette barbe est réellement chargée de symbole : l'âme est vivante, le corps est moitié mort, moitié vivant, la barbe est quelque chose de presque mort. Vos cheveux sont une partie morte de votre corps. C'est pourquoi vous pouvez les couper sans éprouver la moindre douleur. Coupez vos doigts : vous aurez mal. Vos cheveux font partie de votre corps, mais les couper ne vous fait aucun mal. Ce sont des cellules mortes du corps.

Il arrive ainsi parfois que dans un cimetière... Si vous allez dans un cimetière musulman, et exhumez un cadavre, même si l'homme est mort imberbe, il aura maintenant une barbe. La barbe peut pousser même sur un cadavre, car la barbe, ce n'est que des cellules mortes. C'est bien de se laisser pousser la barbe, car alors, en vous tenant devant une glace vous pouvez voir les trois composantes : celle qui est tout à fait morte, celle qui est mi-morte, mi-vivante et celle qui est pleinement vivante.

La barbe est matérielle, elle est matière. Le corps est matière et esprit réunis. La réunion est toujours difficile, mais le corps n'est qu'un lieu de rencontre de la matière et de l'esprit. Lorsque la rencontre s'interrompt, l'équilibre disparaît, vous êtes morts — la matière est réabsorbée par la matière, l'esprit, par l'esprit.

Ce bonhomme-ci, lui aussi, est sans barbe.

Toute la question est : pourquoi Bodhidharma n'est-il pas matière ? Et la réponse est : parce que l'esprit ne peut être matière. Mais les disciples zen ont une façon particulière de poser des questions. De pareilles questions ne peuvent être posées nulle part ailleurs. Vous ne pouvez demander à un pape chrétien : pourquoi ce gars Jésus n'a-t-il pas de barbe ? La question même serait considérée comme sacrilège : vous ne pouvez pas être aussi familier avec Jésus. Vous ne pouvez pas l'appeler « ce gars » ou « ce type » ; cela aurait l'air impie, votre attitude aurait l'air insultante.

Mais il n'en va pas de même dans le zen. Le zen dit: « Si vous aimez vos maîtres, vous pouvez vous rire d'eux ; si vous les aimez, aucune peur ne peut exister, même à l'égard d'un homme qui est saint. Si vous les aimez, la peur s'en va. »

Aussi, la première fois que les théologiens chrétiens eurent connaissance de la tradition zen, ils eurent peine à croire que pareille religion puisse exister, car les moines zen ne cessent de rire de Bouddha. Ils emploient de ces mots — vous ne pourriez le croire! Ils peuvent dire: ce type stupide — en parlant de Bouddha! Et si vous les questionnez, ils diront: oui, il était stupide — parce qu'il essayait de dire quelque chose qui ne peut être dit et il essayait de nous transformer, nous qui sommes impossibles à transformer! C'était un type stupide: il tentait l'impossible!

Les maîtres zen ont employé des mots et des expressions qu'aucune autre religion ne peut utiliser. Pour cette raison, je le dis aucune religion n'est aussi religieuse que le zen, car si vous aimez *réellement*, où est la peur? Vous pouvez plaisanter, vous pouvez rire: un homme illuminé comme Bouddha rira avec vous — il n'y a aucun problème. Il ne se sentira pas vexé. S'il se sent vexé, c'est qu'il n'est pas illuminé. Et il ne dira pas: n'employez pas un langage aussi profane — car, pour Bouddha, tout langage est profane, seul est sacré le silence. Aussi, que vous l'appeliez un type stupide ou un ou un éveillé, c'est la même chose.

Le langage en lui-même est profane. Le silence seul est sacré. Aussi, tout ce que vous pouvez dire revient au même.

Wakuan, le disciple, demande: « Pourquoi le bonhomme Bodhidharma n'a-t-il pas de barbe? » Bodhidharma est le premier maître zen. C'est lui qui créa ce fleuve toujours en mouvement, sans cesse renouvelé, du zen. Bodhidharma alla en Chine, il y a quatorze cents ans. A son entrée en Chine, il portait un de ses souliers sur la tête. Il avait un soulier au pied, l'autre sur la tête. L'empereur était venu l'accueillir. Il fut embarrassé: quelle sorte d'homme était-ce donc là? Il l'attendait depuis longtemps et,

maintenant, il pensait : « Un saint homme, célèbre, un grand saint, un grand sage s'en vient — et cet homme-là se conduit comme un bouffon ! » L'empereur fut troublé, se sentit mal à l'aise. Il saisit la première occasion pour demander à Bodhidharma : « Qu'est-ce que tu fais ? Les gens rient, et ils se moquent aussi de moi parce que je suis venu t'accueillir. Et la façon dont tu t'es comporté n'est vraiment pas une façon de se conduire ! Tu devrais te conduire en saint ! »

« Seuls ceux qui ne sont pas des saints, dit Bodhidharma, se conduisent comme des saints. Je suis un saint ! » Seuls ceux qui ne sont pas des saints se conduisent en saints — et il dit vrai, car vous ne vous occupez de votre comportement que lorsqu'il n'est pas spontané.

« Je ne puis comprendre, dit l'empereur, avec ce soulier sur la tête, tu as l'air d'un bouffon. » — « En effet, dit Bodhidharma, car tout ce qui peut être vu est de la bouffonnerie. Seul ce qu'on ne voit pas... Le fait de te tenir ici, comme un empereur, drapé dans une tenue extraordinaire, couronné, c'est de la bouffonnerie. Et ce n'est que pour te dire que cela que j'avais un soulier sur la tête. Je dis que, dans la vie, rien n'est sacré et rien n'est profane. Un simple soulier est aussi sacré que ta tête. Je porte ce soulier comme un symbole. »

On dit que l'empereur fut impressionné : « Cela me dépasse, dit-il. Je ne voulais te demander qu'une seule chose, comment me tranquilliser l'esprit. Je suis impatient, si perturbé, si mal à l'aise ! » — « Viens à quatre heures du matin, dit Bodhidharma, et apporte ton esprit avec toi, je le tranquilliserai. » L'empereur ne put comprendre. Il se mit à penser : « Que veut dire cet homme : Apporte ton esprit avec toi ? » Alors qu'il descendait les marches du temple où se tenait Bodhidharma, celui-ci répéta : « Rappelle-toi, ne viens pas tout seul, sinon qui tranquilliserai-je ? Amène ton mental avec toi. Viens à quatre heures, et seul, sans gardes, sans personne d'autre qui t'accompagne. »

L'empereur ne put fermer l'œil de toute la nuit. Il pensait : « Cet homme a l'air un peu dingue. Quand je serai là, mon mental sera

évidemment avec moi. Alors pourquoi cette insistance : amène ton mental avec toi ? » De temps en temps, il se disait : « Il vaut mieux ne pas y aller, car, qui sait ? Si je suis seul, cet homme peut se mettre à me frapper ou aller savoir quoi ! Et vous ne pouvez croire cet homme, il est imprévisible. »

Mais il décida finalement d'y aller, car l'homme était tellement magnétique. Il avait quelque chose dans les yeux — un feu qui n'est pas d'ici-bas. Il avait quelque chose dans sa respiration — un silence venu de l'au-delà. L'empereur alla donc, comme hypnotisé, et la première chose que lui demanda Bodhidharma fut : « Parfait, tu es donc venu — où est ton mental ? » Et il était assis, tenant un gros bâton. « Mais, dit l'empereur, mon mental est venu avec moi quand je suis venu... Il est en moi — il n'est pas comme une chose que je peux porter ! »

Bodhidharma dit alors : « Bon, ainsi tu penses que le mental est en toi. Alors, assieds-toi, ferme les yeux et essaie de découvrir où il est. Tu n'as qu'à me l'indiquer et je le remettrai en ordre. Le bâton est là — et je m'en vais réduire ton mental au silence. Ne t'en fais pas. »

L'empereur ferma les yeux et essaya de regarder ; Bodhidharma était assis juste en face de lui. L'empereur essaya, essaya et le temps passait, et puis le soleil se leva et le visage de l'empereur était absolument silencieux. Il ouvrit alors les yeux et Bodhidharma était là et lui demanda : « Tu as pu le trouver ? »

L'empereur se mit à rire et dit : « Tu as tout arrangé — car plus je tente de le trouver, plus je sens qu'il n'est pas là. Ce n'était qu'une ombre et il était là parce que je n'étais pas entré en moi-même. Ce n'était que mon absence. Je suis devenu présent intérieurement et il a disparu. »

Ce Bodhidharma est réellement un être exceptionnel ! Ses disciples pouvaient plaisanter à son propos, se moquer de lui. Il y prenait plaisir ! Une personne illuminée est un rire continuel. Ce n'est pas quelqu'un de sérieux, comme on le croit généralement.

Partout où vous voyez du sérieux, sachez bien que quelque chose ne va pas – car le sérieux appartient à un être malade. Aucune fleur n'est sérieuse à moins d'être malade. Aucun arbre n'est sérieux à moins que quelque chose n'aille de travers. Aucun oiseau n'est sérieux à moins d'être malade. Lorsque cela ne va pas, le sérieux apparaît. Le sérieux est une maladie. Lorsque tout va bien, surgit le rire.

Bodhidharma est continuellement en train de rire et son rire est un rire énorme, tonitruant. Ses disciples avaient l'habitude de poser des questions auxquelles personne, sauf Bodhidharma, ne pouvait répondre.

Et je vous le dis: cet bonhomme-là n'avait pas de barbe. Et ce bonhomme-ci, lui non plus, n'a pas de barbe.

Que faire quand nous rencontrons le maître des maîtres sur la pelouse?

Osho,
Goso a dit : « Lorsque tu rencontres sur la route un maître zen, tu ne peux lui parler, et tu ne peux rester près de lui en silence. Que vas-tu faire ? »
Que faire, lorsque nous rencontrons le maître des maîtres sur la pelouse ?

Oui, c'est vrai, lorsque vous rencontrez un maître zen, sur la route, vous ne pouvez lui parler — car de quoi pouvez-vous lui parler ? Vos univers sont tellements différents, vos langages appartiennent à deux dimensions différentes — de quoi pourriez-vous lui parler ? Que pouvez-vous demander ? Y a-t-il une question qui vaille vraiment la peine d'être posée ? Y a-t-il une question qui ait réellement un sens ?

Lorsque vous rencontrez un maître zen, de quoi allez-vous parler ? Tout ce dont vous pouvez parler appartient à ce monde — ce monde terrestre, les affaires, la maison, la famille. Tout ce dont vous pouvez parler, tout ce que vous êtes est tellement insignifiant !

C'est vrai. Lorsque vous rencontrez un maître zen sur la route... et vous rencontrez toujours un maître sur la route, car le maître est toujours en route. Vous ne le rencontrez jamais ailleurs. N'oubliez pas, vous rencontrez toujours un maître sur la route, parce qu'il est toujours en mouvement. Il est un fleuve — jamais statique, jamais à l'arrêt. Si vous ne pouvez avancer avec lui, vous le perdrez. Il est toujours en marche. Vous le rencontrez toujours sur la route.

De quoi pouvez-vous lui parler ? Et vous ne pouvez pas davantage vous taire, car être silencieux vous est presque impossible. Vous ne pouvez vous taire, car le monde auquel vous appartenez n'est jamais silencieux. Votre mental ne cesse de bavarder. Votre mental est un bavard impénitent. Consistantes ou sans suite, les idées se poursuivent, se poursuivent, se poursuivent et cela n'arrête jamais ; elles tournent en rond.

Vous ne pouvez vous taire et vous ne pouvez parler. Que faire alors ? Si vous vous mettez à parler, ce sera absurde. Si vous commencez à vous taire, ce ne sera pas possible. Il vaut mieux que la décision ne vienne pas de vous. Demandez au maître ce qu'il faut faire.

Dites-lui : « Je ne peux pas parler parce que nous appartenons à des univers différents. Et tout ce que je pourrais demander sera inutile. Et quoi que tu puisses répondre, je ne peux interroger. Et toute interrogation est inutile ; elle ne mérite même pas une réponse. Et je ne peux me taire, parce que je ne sais pas ce qu'est le silence. Je ne l'ai jamais su ; je n'ai jamais connu le silence. Je connais une sorte de silence : celui qui se produit entre deux pensées, un simple creux ; le silence existant entre deux mots, rien qu'un intervalle. »

Votre silence ressemble à la paix qui règne entre deux guerres. Ce n'est pas réellement une paix ; ce n'est que la préparation à une autre guerre. Comment ce qui relie deux guerres peut-il être en paix ? C'est la guerre qui se poursuit en secret, c'est tout. C'est une guerre froide. Ce n'est jamais une paix. C'est à cela que ressemble votre silence. Alors, dites au maître : « Je ne peux me taire et je ne peux parler — dis-moi donc ce qu'il faut faire. »

Ne commencez rien de votre propre chef, car tout ce que vous commencerez sera mauvais. Parler ou se taire : tout ce que vous vous mettrez à faire sera mauvais. Simplement, remettez-vous en pour tout au maître, et demandez-lui : « Que me faut-il faire ? » S'il dit : « Parle », alors parlez. S'il dit : « Tais-toi », alors essayez d'être silencieux. Et lui sait. Et il ne vous demandera que ce qui et possible.

Tout à la fin, il demandera l'impossible, mais jamais au début. Il demandera l'impossible à la fin, car *alors* cela aussi sera devenu possible. Mais au commencement, il ne demandera que ce qui est possible. Petit à petit, il vous poussera vers le gouffre ultime — où l'impossible arrive.

S'il dit de parler, alors parlez. Et rien que de parler vous aidera. Mais alors, vous ne questionnez pas vraiment — votre discours n'est que catharsis. Vous mettez votre mental à nu. Vous exprimez votre mental. Vous vous ouvrez. Vous ne demandez pas : vous vous découvrez. Cette mise à nu vous aidera. Vous serez soulagé d'un grand poids.

Et lorsque le maître est près de vous, si vous pouvez être réellement sincère et exprimer tout ce qui vous vient — peu importe si c'est hors de propos ou contradictoire — sans songer à vous-même, sans diriger, sans contrôler — lorsqu'un maître est près de vous, si vous pouvez exprimer totalement ce qui vous vient à l'esprit, cela deviendra un baragouin. Si vous n'y prenez garde, vous ressemblerez à un fou en train de parler. Mais lorsqu'un maître est près de vous, si vous êtes franc, honnête et sincère, et si vous mettez à nu votre mental, le maître entrera en vous par la porte arrière. Par la porte de devant, votre mental est en train de sortir ; par la porte de derrière entre en vous le maître.

Lorsque donc vous êtes près de moi, sur la pelouse, soyez sincère et vrai. Ne venez pas avec des questions intellectuelles. Elles sont inutiles. La métaphysique est la chose *la plus* inutile au monde. Ne venez pas avec des questions métaphysiques. Elles ne sont pas vraies ; elles ne viennent pas de vous. Vous en avez peut-être entendu parler, peut-être avez-vous lu quelque chose à leur sujet, mais elles ne font pas partie de vous. Mettez à jour votre déraison, quelle qu'elle soit. Et n'essayez pas de la contrôler. Ne tentez pas de la rationaliser, de la camoufler. Qu'elle soit aussi brute que possible — car devant le maître, il vous faut être nu. Vous ne pouvez pas porter de vêtements ni vous dissimuler.

Mais cela, c'est vous exposer. Et si vous parlez et pouvez faire de

vos paroles une mise à nu, non une interrogation — rien qu'ouvrir votre cœur, ne rien demander — alors suivra le silence ; car lorsque vous avez mis à nu votre mental et que vous êtes passé par une catharsis, le silence vous vient. Et c'est là une autre sorte de silence — non pas un silence forcé, non pas un silence fabriqué, non pas un silence exigeant de votre part un effort quelconque.

Lorsque vous avez mis votre mental complètement à nu, que vous avez libéré tout ce qui y est, un silence vient, descend sur vous, vous submerge — un silence qui est au-delà de vous, un silence qui appartient au Tout, et pas à l'individu.

Alors les deux vous sont possibles. Alors, avec un maître zen, sur la route, vous pouvez parler, et vous pouvez aussi vous taire.

Treizième matin

Nous ne pouvons pas toujours te consulter, alors, comment choisir le bon chemin ?

Osho,
Hier, tu nous a dit très clairement qu'il nous faut suivre à la lettre la parole du maître. Mais nous ne pouvons te consulter sur chaque détail. Comment pouvons-nous choisir le bon chemin alors que le mental est toujours en train de chercher la voie de la facilité ?

En réalité, le vrai problème n'est pas de consulter le maître, mais comment être plus méditatif — car le côté physique du maître n'est pas la chose essentielle. Si vous êtes plus méditatif, vous pouvez consulter le maître à chaque instant. La présence physique n'est pas nécessaire, elle ne le devient que parce que vous n'êtes pas méditatif.

C'est parce que vous vous identifiez à *votre* corps que, dans votre mental, le maître est identifié à son corps. Parce que vous croyez que *vous* êtes un corps, vous croyez aussi que le maître est un corps. Le maître n'est pas un corps. Et quand je dis le maître n'est

pas un corps, je veux dire qu'il n'est pas limité dans le temps et l'espace. L'important n'est pas d'être en sa présence. Où que vous soyez, si vous êtes méditatif, vous êtes en sa présence. Même après sa mort, le maître peut être consulté. Encore aujourd'hui, Bouddha est toujours consulté — et on reçoit les réponses. Non que Bouddha se trouve quelque part et vous donne les réponses ; mais lorsque vous êtes profondément en méditation, vous êtes le Bouddha. Votre état de bouddha se révèle et c'est *votre* état de bouddha qui vous répond ; et Bouddha ne se trouve plus à un endroit quelconque. Cela veut dire, pour celui qui est aveugle, qu'on ne peut le trouver nulle part ; pour celui qui peut voir, cela veut dire qu'il est partout.

Vous pouvez être en contact avec votre maître partout où vous vous trouvez. Le chemin, ce n'est pas d'aller vers le maître ; le chemin, c'est d'entrer en soi-même. Plus vous pénétrez profondément en vous-même, plus vous pénétrez profondément dans le maître.

Des réponses vous viendront. Et vous vous rendrez compte, et vous sentirez que ces réponses, ce n'est pas votre mental qui les donne. Elles auront une qualité totalement différente. La qualité change d'une manière si absolue qu'il ne peut y avoir aucune confusion à cet égard. Lorsque votre mental répond, vous sentez que c'est *vous* qui répondez. Lorsque le mental est absent, lorsque vous êtes simplement méditatif, c'est comme si la réponse venait de quelqu'un d'autre, pas de vous. Vous l'entendez.

C'est le mystère du Coran. Mahomet croyait l'avoir entendu — et il avait raison. Et les musulmans se trompent quand ils pensent que c'est Dieu qui parlait. Mahomet a raison de penser qu'il a entendu le Coran, et les musulmans se trompent en croyant que Dieu parlait. Personne ne parlait. Mais lorsque votre mental est silencieux, des profondeurs mêmes de votre être parvient la réponse. Et elle vient de si loin, de si loin au-delà de votre soi-disant mental, que vous avez conscience de l'avoir entendue. Elle vous est venue. Elle vous a été dévoilée.

Vous vous identifiez toujours à la surface, alors que la réponse

vient de la profondeur de vous-même. Vous ne connaissez pas votre propre profondeur — c'est pourquoi vous aurez le sentiment que c'est Dieu qui répond, que c'est le maître qui répond. En un sens, vous avez raison — car lorsque la réponse vient du fond de vous-même, elle vient du maître.

Les hindous ont toujours dit que votre véritable maître est en vous. Et le maître extérieur s'efforce simplement de développer votre maître intérieur, de le rendre fonctionnel. Et lorsque votre maître intérieur s'est mis à fonctionner, la tâche du maître extérieur est achevée. L'extérieur n'est qu'un représentant de l'intérieur.

Je suis votre profondeur. Une fois que votre profondeur a commencé à fonctionner, je ne suis plus nécessaire. Dès que je sentirai que votre être profond s'est mis à vous répondre, je cesserai de vous répondre. Aucune de mes réponses ne se rapporte vraiment à vos questions. Elles sont toutes destinées à faire naître la réponse en vous, de manière que votre être profond commence à vous parler, de manière que votre propre conscience devienne votre maître.

Soyez plus méditatif. Soyez plus silencieux. Laissez-vous de plus en plus pénétrer par la sérénité!

Qu'y a-t-il à faire? Comment être plus méditatif? En un sens, rien de directif ne peut être fait car, dans tout ce que vous faites avec intention, le mental intervient. Si vous essayez d'être silencieux, vous ne pouvez l'être, parce que c'est le mental qui essaie. Et partout où se trouve le mental, il y a de la perturbation. La perturbation, c'est le mental. Le bruit, c'est le mental!

Si donc, vous essayez d'être silencieux, c'est le mental qui essaie d'être silencieux. Vous créerez plus de bruit — et la raison de ce bruit sera le silence. Vous allez alors faire des efforts, réfléchir, faire ceci et cela, et vous serez de plus en plus mal à l'aise. Rien ne peut être fait concernant le silence: le silence est déjà là. Il vous faut simplement le laisser entrer.

C'est tout à fait semblable à la lumière du soleil : vos fenêtres sont fermées — vous ne pouvez faire entrer la lumière du soleil chez vous dans des caisses ou des seaux, vous ne pouvez pas faire cela ! Si vous essayez, vous serez ridicule — pourtant, beaucoup le font. Ouvrez simplement les fenêtres, ouvrez les portes, laissez passer la brise. Laissez entrer les rayons. Invitez et attendez.

Vous ne pouvez pas forcer. Lorsque vous employez la force, la laideur s'installe. Si un homme se force à être silencieux, son silence sera disgracieux, dénaturé, forcé, artificiel, uniquement superficiel. Tout au fond, ce sera le tumulte. Qu'y a-t-il donc à faire ? Ouvrez votre mental et attendez. Regardez les arbres, regardez les oiseaux occupés à piailler. Ecoutez-les — ne faites rien. Quoi qu'il se passe autour de vous, ne soyez qu'attention passive. La lumière sur l'eau, le fleuve qui passe, le bruit, les enfants qui jouent, qui rient, qui poussent des cris — soyez simplement là, présence passive, ouvert, écoutant, voyant, ne pensant pas. Les oiseaux sont là dans les arbres, ils font du bruit, ils chantent... Vous ne faites qu'écouter. Ne pensez pas. Ne fabriquez pas dans votre mental une suite à ce qui se passe — laissez simplement cela se passer. Et, tôt ou tard, vous sentirez que le mental a disparu et qu'un silence vous est venu. Vous le sentirez réellement descendre sur vous, vous pénétrer par tous les pores de la peau, devenir de plus en plus profond.

Au début, cela n'arrivera que par moments, parce que vous êtes un penseur tellement invétéré, esclave de la pensée, comme d'autres le sont de l'alcool ou d'une drogue, qu'à certains moments seulement un vide se produira — et vous recommencerez à penser. Vous pouvez vous mettre à penser à ce silence qui descend sur vous. Vous pouvez vous mettre à penser : « Oh, le voici, ce silence dont les maîtres ont toujours parlé », et vous l'avez détruit. Vous pouvez vous mettre à penser : « Le voici, ce silence dont les Upanishads disent qu'il est le but à atteindre, le voici, ce silence dont ont parlé les poètes, ce silence qui dépasse l'entendement », et vous êtes passé à côté de lui.

Les poètes sont intervenus, et puis les maîtres et les Upanishads sont arrivés. Vous êtes passé à côté, vous l'avez perdu. Vous voici à

nouveau perturbé. Vous n'êtes plus une passivité, vous n'êtes plus vigilant. Maintenant, ces oiseaux qui chantent ne sont plus là pour vous. Votre mental est intervenu. Ces beaux arbres ont maintenant disparu. Le soleil n'est plus dans le ciel, et les nuages n'y dérivent plus. Maintenant, vous n'êtes pas ouvert, mais fermé ; vos fenêtres sont fermées, vos portes sont closes.

La pensée, penser : c'est le moyen de fermer le mental. Ne pas penser, être sans pensée, c'est le moyen de l'ouvrir. Lorque vous êtes sans pensée, vous êtes ouvert ; lorsque vous pensez, une muraille a été élevée. Chaque pensée devient une pierre et tout le processus de la pensée devient une muraille. Vous voilà alors en train de pleurer et de sangloter, caché derrière le mur : « pourquoi le soleil ne me parvient-il plus ? » Mais ce n'est pas le soleil qui a disparu, c'est vous qui créez des murs autour de vous.

Soyez plus méditatif. Chaque fois que vous avez une occasion, un espace, un moment, laissez simplement les choses arriver autour de vous. Regardez intensément, attentivement, mais ne soyez pas actif — car activité signifie pensée. Tranquillement assis, laissant les choses se passer, vous deviendrez silencieux.

Et vous en viendrez alors à savoir que le silence n'est pas dans la nature du mental. On ne peut rendre le mental silencieux. Le silence est la caractéristique de votre âme intérieure, de votre être intérieur. Il est toujours présent, mais à cause du bavardage, du constant bavardage du mental, vous ne pouvez pas l'entendre. Lorsque vous devenez passif, sans pensée, vous en prenez conscience. Alors, vous êtes inoccupé. Dans cet instant de non-occupation, la méditation arrive.

Ainsi, où que vous vous trouviez, installé par exemple dans un centre commercial, n'allez pas croire que le chant des oiseaux est indispensable ! Il ne l'est pas. Car le brouhaha d'un centre commercial est aussi beau que le gazouillis des oiseaux : les gens vaquant à leur travail, se parlant, bavardant, du bruit partout — vous restez simplement là, passivement.

Rappelez-vous ce mot : passif, et cet autre mot : vigilant. La

vigilance passive est la clé. Restez passif — sans rien faire, uniquement à l'écoute. Et écouter n'est pas faire quelque chose. Vous n'avez rien à faire pour écouter quelque chose — vos oreilles sont toujours ouvertes. Pour voir, il faut ouvrir les yeux — c'est le moins qu'il faille faire. Pour écouter, il ne faut même pas en faire autant — les oreilles sont toujours ouvertes, vous êtes toujours en train d'écouter. Simplement, ne faites rien et écoutez.

Et ne faites aucun commentaire car, avec les commentaires, la pensée se met en marche. Un enfant pleure — ne vous dites pas en vous-même: « Pourquoi pleure-t-il? » Deux personnes se querellent — ne vous dites pas en vous-même: « Pourquoi se querellent-elles? Dois-je aller faire quelque chose pour qu'elles ne se querellent pas? » Non, ne dites rien. Ecoutez seulement ce qui se passe. Soyez seulement avec ce qui se passe — et, soudain, il y a le silence.

Ce silence-là est totalement différent de celui que vous pouvez créer. Vous pouvez créer du silence: vous pouvez rester chez vous, vous pouvez fermer les portes, vous pouvez prendre un chapelet, un mala et vous pouvez en faire sans arrêt tourner les grains. Un silence vous viendra, mais ce ne sera pas le vrai silence. Il en ira exactement comme d'un enfant à qui l'on a donné un jouet pour qu'il s'amuse. L'enfant se met alors à jouer et s'absorbe dans son jeu. Alors, il ne fait pas de bêtises.

Aussi, les parents se servent-ils du jouet comme stratagème, simplement pour rendre l'enfant moins difficile. Il est assis dans son coin et il joue, et les parents peuvent poursuivre leurs activités sans être continuellement dérangés par l'enfant. Mais l'enfant n'a rien perdu de son espièglerie, il a reporté celle-ci sur le jouet, c'est tout. L'espièglerie est là ; l'enfant est là. Tôt ou tard, il en aura assez du jouet. Excédé, il le jettera et l'espièglerie reviendra.

Les chapelets sont les jouets des gens âgés. Exactement comme on donne un jouet à un enfant, les enfants donnent des chapelets aux vieux — pour qu'ils ne fassent pas de bêtises. Ils s'asseyent dans

un coin et égrènent leur chapelet. Mais eux aussi s'en fatiguent ; ils s'y absorbent mais, eux aussi en ont plein le dos — alors, ils changent de chapelet. Alors, ils vont chez un autre maître, demander un autre mantra, parce que l'ancien ne marche plus. Au début, disent-ils, cela marchait.

Nombre de gens viennent me trouver et me disent : nous avons pratiqué un mantra. Au début, cela nous aidait, mais maintenant, cela ne fait plus rien ; maintenant, nous ne ressentons plus rien ; c'est devenu une occupation ennuyeuse. Nous le faisons comme un devoir, mais l'amour a disparu. Si nous ne le faisons pas, nous avons l'impression d'avoir manqué quelque chose ; si nous le faisons, ça ne nous apporte rien.

C'est ainsi que se définit l'addiction : si vous le faites, vous n'y gagnez rien ; si vous ne le faites pas, vous avez l'impression de manquer de quelque chose. C'est ce que ressent un fumeur. Lorsqu'il fume, il sait qu'il n'y gagne rien. Il se livre à une occupation imbécile, quelque chose de tout bonnement stupide : aspirer de la fumée et la rejeter. Mais cela aussi est semblable à un chapelet. Vous aspirez la fumée et puis vous la rejetez. Aspirer, souffler, aspirer, souffler — cela devient un chapelet : vous passez sans arrêt d'un grain à l'autre... Vous pouvez en faire un mantra. Lorsque vous aspirez la fumée, dites : Ram ! Lorsque vous exhalez, dites : Ram. Cela devient un chapelet !

Tout ce que vous pouvez répéter continuellement devient un mantra. Mantra signifie répétition d'un certain mot, d'un certain son, de n'importe quoi. Un mantra aide le mental à s'absorber — c'est un jouet. Pendant quelques instants, vous vous sentez bien parce que les bêtises s'arrêtent et que vous êtes tellement absorbé que le mental ne peut fonctionner. C'est un silence forcé. Il est pathologique, il n'est pas bon. Il est négatif, il n'est pas positif. Ce silence-là ressemble à celui qui règne dans un cimetière — le silence de la mort.

Mais le silence dont je parle est d'une qualité totalement différente. Ce n'est pas un détournement de l'espièglerie, ce n'est pas

une occupation forcée, ce n'est pas l'hypnose par un mantra. C'est un silence qui vous vient lorsque vous êtes passif et vigilant, sans rien faire, sans même toucher à votre chapelet — totalement passif, mais vigilant.

N'oubliez pas, car la passivité peut devenir du sommeil. C'est pourquoi j'insiste sur le mot « vigilance » — parce que vous pouvez être passif et vous endormir. Le sommeil n'est pas de la méditation. Il y a donc une caractéristique du sommeil, c'est la passivité ; et une caractéristique de l'état éveillé, à savoir la vigilance. Détendu comme si vous dormiez, attentif comme vous l'êtes, éveillé.

Un élément du sommeil n'est pas à retenir, c'est l'état d'inconscience. Il ne peut pas y en avoir, car la méditation ne peut pas être inconsciente. Et un élément n'est pas retenu de l'état de veille — c'est « l'occupation ». Car si vous êtes occupé, le mental fonctionne, vous êtes enfermé dans des pensées.

Tant que vous êtes éveillé, il y a deux choses : la vigilance et l'état occupé. Tant que vous êtes endormi, il y a deux choses : la passivité et l'état inconscient. Une chose de l'éveil, une chose du sommeil — la passivité et la vigilance — font la méditation. Et si vous prenez les deux autres éléments, l'état occupé et l'état inconscient, vous devenez fou. Ces deux éléments : occupation et inconscience, font la folie, la démence. Passivité et vigilance font l'homme méditatif, un Bouddha. Ces éléments, vous les avez tous les quatre. Mélangez-en deux et vous deviendrez fou. Mélangez les deux autres et vous deviendrez méditatif.

Rappelez-vous : je dis et je répète que ce silence, cette béatitude qui vous pénètrent lorsque vous êtes ouvert ne sont pas des choses que vous avez à faire. Ce sont des choses à laisser se faire, des choses qui vous arrivent, des choses qui vous viennent.

Des gens viennent me dire : « Nous sommes à la recherche de Dieu — comment arriver à lui ? » Et je leur dis : « Vous ne pouvez

arriver à lui et vous ne pouvez le rechercher — parce que vous ne le connaissez pas. Comment reconnaîtrez-vous que c'est lui, *Dieu* ? Vous ne le connaissez pas ! Où allez-vous vous diriger ? Comment choisirez-vous le chemin ? Vous ne le connaissez pas ! Comment pouvez-vous décider que sa maison est là, que sa demeure est là ? Non, vous ne le pouvez pas — vous ne pouvez rechercher le Divin. Mais vous n'êtes pas obligés ! Car le Divin est toujours près de vous, en vous. Chaque fois que vous le lui permettez, il vous recherche, il parvient à vous. »

Dieu est à votre recherche. Dieu vous a toujours recherché. Aucun besoin de chercher de votre côté vous ne trouverez pas. Ne cherchez pas ! Restez simplement passif et vigilant. Ainsi, chaque fois qu'il vient, vous êtes ouvert. Très souvent il vient et frappe à votre porte, mais vous êtes profondément endormi — ou, même si vous entendez les coups, vous les interprétez à votre façon. Vous pensez : « Ce n'est que le vent qui souffle violemment en rafales » ; ou bien vous pensez : « Un passant aura frappé et il s'en ira de lui-même, pas besoin de déranger mon sommeil ! »

Vos interprétations sont vos ennemies et vous êtes de fameux interprètes. Quoi que ce soit qui arrive, aussitôt vous l'interprétez ; votre mental se met à fonctionner et à le retourner dans tous les sens. Et vous le transformez aussitôt. Vous le colorez, vous lui donnez un sens qu'il n'a jamais eu ; vous vous y projetez. Vous le détruisez.

La réalité n'appelle aucune interprétation. La vérité n'a besoin d'aucune réflexion. Personne ne parvient jamais à la vérité en pensant. C'est pourquoi la philosophie dans son ensemble est fausse. Il est forcé qu'elle le soit — aucune philosophie ne peut être juste. Et les philosophes ne cessent de se disputer, ils ne cessent de se battre pour prouver que *leur* philosophie est vraie. *Aucune* philosophie ne peut être vraie — la vérité n'a pas besoin de philosophie. Philosopher veut dire : réfléchir à, raisonner sur ; philosophie veut dire : interprétation du fait.

La religion dit : ce qui est, laissez-le arriver. Tout ce que vous

pouvez faire est: prière de ne pas déranger. Laissez simplement les choses se faire. Restez vigilant et passif et il n'y a alors aucun besoin de venir à moi — je viendrai à vous. A de nombreuses reprises déjà, je suis venu jusqu'à vous, chaque fois que vous étiez silencieux. Ceci n'est donc pas une théorie: nombre d'entre vous le savent même par expérience, mais cela, vous l'interprétez aussi.

Certains viennent me dire: « Ce matin, en méditant, je t'ai soudain senti là, mais j'ai pensé que ce devait être une projection de mon mental. » Ou bien ils disent: « La nuit dernière, j'ai senti soudain une présence. Je suis devenu attentif. Et puis j'ai pensé que quelqu'un avait dû passer à côté, ou qu'un simple coup de vent, entrant dans la chambre, avait fait s'envoler des papiers, ou encore que ce n'était qu'un chat qui était passé. »

Ainsi, tout ce que je dis, beaucoup d'entre vous l'ont déjà ressenti — c'est pourquoi je le dis ; sinon, je ne le dirais pas. N'interprétez pas. Lorsque vous ressentez la présence, laissez-la se manifester. Si vous la laissez se manifester, elle se matérialisera de plus en plus. Il est possible que je sois là, aussi réel que je le suis ici, parfois même davantage — car c'est à vous de décider jusqu'à quel point vous permettez à la réalité de se manifester. Et toutes vos questions recevront une réponse.

Soyez plus méditatif et vous serez alors plus proche de moi. Une fois que vous êtes totalement méditatif, vos êtes moi. Alors, il n'y a plus de différence.

Une chose encore: plus vous méditez, moins il y aura à demander. Les questions tomberont d'elles-mêmes! Car les questions sont le propre d'un état d'esprit non-méditatif. Elles surgissent, de plus en plus nombreuses, dans un état non-méditatif. Une question reçoit sa réponse, de celle-ci naissent dix questions.

Le mental est une grande force créatrice de questions. Il ne cesse d'en poser. Vous donnez la réponse et le mental saute dessus, la décortique et imagine dix autres questions. Si vous êtes méditatif, il y aura de moins en moins de questions.

Et ceci vous semblera peut-être paradoxal, mais c'est vrai et il me faut le dire : lorsqu'il y a des questions, il n'y aura pas de réponse ; lorsqu'il n'y a pas de question, la réponse est là. La réponse ne vient que si vous ne questionnez pas. Etre sans question ne vous arrivera que par la méditation.

Et ne croyez pas qu'il y a autant de réponses qu'il y a de questions. Non, il n'y a qu'une réponse. Il y a des millions de questions — la réponse est une. Il y a des millions de maladies — il y a un seul remède. Rien qu'une seule réponse et tout est résolu. Mais cette réponse ne peut vous arriver, parce que vous ne la laissez pas vous arriver. Vous avez tellement peur de permettre à *quoi que ce soit* d'arriver ! Voici ce qu'il faut apprendre — c'est la seule discipline que je veux que vous suiviez : perdez votre peur, laissez tomber vos craintes et permettez aux choses de se passer.

Le fleuve coule — ne le bousculez pas ! Ce n'est pas nécessaire, il coule tout seul ! Attendez simplement sur la rive et laissez-le couler. Si vous en avez le courage, jetez-vous alors dans le fleuve et allez avec le courant. Ne nagez pas, car nager veut dire se battre. Flottez simplement.

Naturellement, vous ne pouvez alors poursuivre aucun but, car votre but et celui du fleuve peuvent ne pas coïncider — et il y aura alors de la frustration. Vous pouvez poursuivre un but si vous nagez, si vous luttez. Vous pouvez même nager alors à contre-courant — et la lutte alors sera sévère. Et lorsque vous vous battez, votre ego se renforce, vous vous sentez vivre, en vous opposant au fleuve. Mais cette vitalité est momentanée ; tôt ou tard, vous vous fatiguerez. Tôt ou tard, vous mourrez et le fleuve vous emportera.

Les villageois apportent leurs morts sur les bords du Gange et les abandonnent dans le fleuve. Mais si vous êtes mort, vous abandonner dans le fleuve est inutile — car, une fois mort, vous flotterez au fil de l'eau, mais alors cela n'a plus aucun sens, puisque vous n'êtes plus. Ce que je fais, c'est vous jeter vivant dans le Gange.

Si vous pouvez flotter vivant, conscient, pleinement attentif,

vous deviendrez le fleuve. Et où que se dirige le fleuve, là sera la destination, là sera le but. Alors, vraiment, vous ne vous inquiétez pas de l'endroit où il va. A chaque instant, le courant même devient extatique ; à chaque instant, le courant lui-même, la vie elle-même deviennent le but — alors, chaque moment est le but. Les moyens deviennent les fins, le moment devient éternel.

Oui, il vous faut suivre le maître totalement. Il se peut qu'à certains moments, vous ne puissiez le consulter physiquement. Et, tôt ou tard, le maître quittera son corps. Il n'y aura plus alors de possibilité de le consulter physiquement. Il vaut mieux être en contact avec lui non physiquement ; sinon vous vous désolerez et vous pleurerez.

Mon corps peut disparaître à tout moment ! D'ailleurs, il n'y a réellement aucun besoin de le garder — je l'ai gardé pour vous. Si vous n'êtes pas en contact avec mon existence non-physique, vous deviendrez tôt ou tard triste, profondément déprimé, il y aura beaucoup d'angoisse. Et ce sera très difficile alors de vous raccorder à moi non physiquement.

Je continue donc d'abandonner de plus en plus tout contact physique avec vous — rien que pour vous rendre attentif et conscient qu'il vous faut un contact non-physique. Et vous pouvez avoir ce contact. Ce n'est pas difficile. Soyez plus méditatif et cela commencera à vous venir.

Parle-nous de l'énergie féminine

Osho,
Nous avons quelques questions à propos de l'énergie féminine. Certaines femmes disent que, depuis qu'elles t'ont rencontré, quoique leur désirs physiques n'aient pas cessé, un homme ordinaire ne leur donne plus entière satisfaction. D'autres femmes disent que, depuis leur rencontre avec toi, elles se sentent plus amoureuses. Gurdjieff, dit-on, a déclaré qu'une femme ne peut pas parvenir à la réalisation, sauf par l'intermédiaire d'un homme.
Veux-tu nous parler de l'énergie féminine?

Gurdjieff a dit, en effet, qu'une femme ne peut parvenir à la réalisation que par l'intermédiaire d'un homme, et il a raison. Il a raison, parce que l'énergie féminine diffère de l'énergie masculine.

C'est comme de dire que seule la femme peut donner naissance à un enfant. Un homme ne peut donner naissance à un enfant — il ne peut le faire que par l'intermédiaire d'une femme. La structure physique de la femme possède une matrice. Celle de l'homme n'en possède pas — il ne peut avoir d'enfant que par l'intermédiaire d'une femme. Et la même chose se produit en sens inverse pour la naissance spirituelle : une femme ne peut devenir illuminée que par l'intermédiaire d'un homme. Leurs énergies spirituelles diffèrent également, tout comme leur physique. Pourquoi? Pourquoi en est-il ainsi?

Sachez-le, il ne s'agit pas d'égalité ou d'inégalité — il s'agit de différence. Ne pouvoir atteindre directement l'illumination ne rend

pas les femmes inférieures aux hommes ; ne pouvoir donner directement naissance à un enfant ne rend pas l'homme inférieur à la femme. Ils sont différents. Il ne s'agit pas d'égalité ou d'inégalité, il ne s'agit pas d'une évaluation. Ils sont simplement différents et c'est un fait.

Pourquoi est-il difficile pour une femme de parvenir directement à l'illumination ? Et pourquoi est-il possible à l'homme d'y parvenir directement ?

Il y a deux chemins, il n'y en a fondamentalement que deux, qui conduisent à l'illumination. L'un est la méditation, l'autre est l'amour. Vous pouvez les appeler Gyana Yoga et Bhakti Yoga — le chemin de la sagesse et le chemin de la dévotion. Il n'y a à la base que deux chemins.

L'amour exige un partenaire ; la méditation, on peut la faire seul. L'homme peut arriver à l'illumination par la méditation — c'est pourquoi il peut y parvenir sans intermédiaire. Il peut être seul. Il *est* seul, tout au fond de lui-même. La solitude vient tout naturellement à l'homme. Pour une femme, être seule est difficile, très difficile, presqu'impossible. Son être tout entier éprouve un profond besoin d'aimer, et pour aimer, il faut l'autre. Comment pouvez-vous aimer s'il n'y a pas quelqu'un d'autre ? Vous pouvez méditer si l'autre n'est pas là — il n'y a aucun problème.

La femme, l'énergie féminine parvient à l'état de méditation par l'amour ; et l'énergie masculine parvient à l'amour par la méditation. Un Bouddha devient une grande force d'amour — mais par la méditation.

Lorsque Bouddha revint dans son palais, sa femme était fort en colère, évidemment, car il ne s'était pas montré depuis douze ans. Il avait tout simplement disparu une nuit, sans même lui dire un mot. Il s'enfuit comme un lâche, pendant qu'elle dormait. Son épouse, Yasodhara, l'aurait laissé partir. C'était une femme courageuse. Si Bouddha le lui avait demandé, elle le lui aurait permis, cela n'aurait fait aucune difficulté. Mais Bouddha ne voulut pas demander. Il

craignait que cela tourne mal, qu'elle se mette peut-être à pleurer, à se lamenter, que sais-je. Mais ce n'est pas d'elle qu'il avait peur : tout au fond, il avait peur de lui-même. Il avait peur qu'il lui soit difficile de quitter une Yasodhara en larmes et dans la désolation. La peur est toujours la peur de soi-même. C'eût été vraiment cruel et il ne pouvait l'être à ce point — il valait donc mieux s'enfuir pendant que sa femme dormait. Il s'enfuit donc et revint après douze ans.

Yasodhara posa de nombreuses questions. L'une des choses qu'elle demanda fut : « Dis-moi, tout ce à quoi tu es parvenu là-bas, n'aurais-tu pas pu y parvenir, en vivant avec moi ? Maintenant que tu es illuminé, tu peux me le dire. »

On dit que Bouddha resta silencieux. Mais moi, je réponds : Bouddha n'aurait pas pu y parvenir — parce qu'un homme profondément amoureux... et il était profondément amoureux de Yasodhara. Leur relation était très intime. S'il n'y avait pas eu cette relation avec Yasodhara, si elle n'avait été qu'une épouse hindoue, sans relation amoureuse, Bouddha aurait pu alors atteindre l'illumination même en vivant avec elle. Il n'y a alors aucune difficulté. L'autre est là, à la périphérie, vous n'avez pas de relation avec lui. S'il n'y a pas relation, l'autre n'existe pas — il n'est qu'une présence physique se manifestant à la périphérie.

Mais Bouddha était profondément amoureux. Et il est difficile à un homme de parvenir à la méditation lorsqu'il est amoureux — c'est là le problème ; très difficile, car lorsqu'il est amoureux, chaque fois qu'il s'installe dans le silence, l'autre vient à l'esprit ; l'être tout entier se met à tourner autour de l'autre. C'était cela, sa peur — c'est la raison pour laquelle Bouddha s'enfuit.

Personne n'en a jamais parlé jusqu'à présent, mais Bouddha s'enfuit de cette maison, de l'épouse, de l'enfant, parce qu'il les aimait vraiment. Et si vous aimez quelqu'un, vous pouvez l'oublier lorsque vous êtes occupé, mais lorsque vous êtes inoccupé, l'autre vous revient aussitôt en mémoire. Et il n'y a alors aucun espace par où puisse entrer le divin. Tant que vous avez une occupation, vous

travaillez dans un atelier, ou encore... Tant que Bouddha était sur le trône et s'occupait des affaires du royaume, tout allait bien — il pouvait oublier Yasodhara. Mais chaque fois qu'il n'était pas occupé, il y avait Yasodhara — l'espace était occupé par Yasodhara et il n'y avait aucun passage libre pour laisser entre le divin.

L'homme ne peut parvenir au divin par l'amour. Son énergie toute entière est totalement différente de l'énergie féminine. Il lui faut d'abord arriver à la méditation — alors l'amour lui vient. Il n'y a alors aucune difficulté. Il doit d'abord parvenir au divin et la bien-aimée devient alors, elle aussi, divine.

Bouddha revient, douze ans après. Maintenant, il n'y a aucun problème — maintenant, Dieu est en Yasodhara. Auparavant, il y avait trop Yasodhara et il était difficile de trouver Dieu. Maintenant, Dieu est totalement présent, il n'y a plus de place pour Yasodhara.

C'est tout l'opposé qui se passe chez une femme. Elle ne peut méditer parce que son être tout entier n'est qu'une impulsion vers l'autre. Elle ne peut être seule. Lorsqu'elle est seule, elle est malheureuse. Aussi, si vous dites: « Etre seul, c'est la béatitude, être seul, c'est l'extase », une femme ne peut le comprendre. Et cette insistance sur la solitude a dominé le monde entier, parce que trop de chercheurs de vérité sont des hommes — un Bouddha, un Mahavira, un Jésus, un Mahomet. Tous sont entrés dans la solitude et ils ne sont parvenus à la réalisation que dans la solitude. Ils ont créé le milieu favorable.

Une femme, lorsqu'elle est seule, ressent de l'angoisse. Si elle a un amant, ne serait-ce que dans son esprit, elle est heureuse. Si quelqu'un aime, si quelqu'un est aimé — s'il y a de l'amour autour d'une femme, cela la nourrit. C'est une nourriture, un aliment subtil. Lorsqu'une femme sent qu'il n'y a pas d'amour, elle dépérit tout simplement, elle étouffe, tout son être se contracte. Une femme ne peut donc jamais penser que la solitude peut être heureuse.

Cette énergie féminine a créé le chemin de l'amour et de la

dévotion. Même un amant divin fera l'affaire — il n'est pas nécessaire de trouver un amant physique. Krishna conviendra à Meera, aucun problème — car pour Meera, l'autre existe. Il peut ne pas être présent, Krishna peut n'être qu'un mythe, mais pour Meera, l'autre existe — dès lors, Meera est heureuse. Elle peut danser, elle peut chanter, et elle est nourrie.

Rien que l'idée, rien que la notion, rien que l'impression que l'autre existe, et qu'il y a de l'amour, et la femme se sent satisfaite. Elle est heureuse, elle vit. Ce n'est qu'avec cet amour qu'elle atteint le point où l'amant et sa bien-aimée deviennent un. Alors la méditation arrivera. Pour l'énergie féminine, la méditation ne se produit que dans la fusion amoureuse la plus profonde. Alors, elle peut être seule. Alors, il n'y a pas de problème, car désormais elle ne peut plus être seule. La fusion s'est produite. Maintenant, c'est en elle. Meera, Radha, Thérèse, toutes ont atteint l'illumination par l'intermédiaire d'un amant: Krishna, Jésus.

Mon sentiment est que lorsqu'un chercheur, un homme, vient à moi, il s'intéresse à la méditation ; et lorsque c'est une femme, elle s'intéresse à l'amour. Je peux l'intéresser à la méditation, si je dis que l'amour arrivera grâce à celle-ci. Mais son désir *profond*, c'est l'amour. L'amour est Dieu pour une femme.

Cette différence, il faut la comprendre, la comprendre profondément, car tout en dépend — et Gurdjieff a raison.

L'énergie féminine aimera et, grâce à l'amour, fleurira l'état méditatif, le samadhi. Le satori viendra, mais tout au fond, à sa racine, il y aura l'amour, et le satori en sera la fleur. Pour l'énergie masculine, le satori sera à la racine, le samadhi sera à la racine. La méditation sera à la racine, et puis l'amour fleurira. Mais l'amour sera une floraison.

Et lorsque leur recherche les conduit vers moi, c'est inévitable: les femmes éprouveront plus d'amour, mais alors un partenaire physique leur donnera moins de satisfaction. Lorsqu'il y a

amour profond, un partenaire physique ne sera jamais satisfaisant, car il ne peut satisfaire que la périphérie, il ne peut satisfaire le centre.

C'est pourquoi, dans des pays anciens comme l'Inde, nous n'avons jamais admis l'amour — nous avons autorisé les mariages de raison. Car une fois que l'amour est admis, le partenaire physique va tôt ou tard être insuffisant et il y aura alors frustration. Aujourd'hui, l'Occident entier est perturbé. On n'y connaîtra plus désormais aucune satisfaction. Une fois que vous admettez l'amour, un homme ordinaire ne peut plus ensuite le combler. Il peut satisfaire le sexe, il peut satisfaire le superficiel, mais il ne peut répondre à ce qui est profond, à la profondeur. Dès que la profondeur entre en jeu, dès que vous avez remué la profondeur, Dieu seul peut répondre à l'attente, personne d'autre.

C'est pourquoi, lorsque leur recherche les conduit à moi, les femmes éprouvent un choc profond au fond d'elle-mêmes. Elles commencent à ressentir un désir nouveau, l'apparition d'un nouvel amour. Mais désormais leur mari ou leur partenaire ne sera plus à même d'y répondre. Elles ne peuvent désormais être comblées que par un être d'une qualité de loin supérieure. C'est ainsi qu'il en ira.

Dès lors, ou bien il faut que votre mari, ou votre ami, devienne plus méditatif, qu'il devienne un être d'une qualité plus élevée... Alors seulement, pourra-t-il y répondre. Sinon la relation se rompra, la liaison ne pourra continuer. Il vous faudra trouver un nouvel ami. Ou bien, s'il est impossible de trouver un nouvel ami — comme cela l'aurait été pour Meera — si c'est difficile, alors il vous faut aimer le divin. Alors, oubliez simplement le côté physique. Ce n'est plus pour vous.

La même chose arrive, d'une façon différente, aux hommes qui sont en recherche. Lorsqu'ils viennent à moi, ils deviennent plus méditatifs. Lorsqu'ils deviennent plus méditatifs, le pont entre eux et leur ancienne partenaire vacille, se rompt. C'est maintenant à leur amie ou leur épouse de s'élever, sinon la relation se désagrège, elle ne peut se maintenir.

Rappelez-vous ceci : toutes nos relations, nos prétendues relations, sont des arrangements. Si l'un des deux change, l'arrangement est rompu — pour le meilleur ou pour le pire, là n'est pas la question. Des gens viennent me dire : « Si la méditation est source d'élévation, pourquoi la relation est-elle alors rompue ? » La question n'est pas là. La relation était un arrangement entre deux personnes *telles qu'elles étaient*. Maintenant que l'une a changé, l'autre doit s'élever avec elle ; sinon, il y aura des difficultés, cela deviendra mensonger.

Lorsqu'un homme est ici, il devient plus méditatif. Plus il est méditatif, plus il désire être seul. L'épouse, la bien-aimée en sera perturbée. Si elle ne comprend pas, elle commencera alors à créer des difficultés : cet homme veut plus de solitude... Si elle a de la compréhension, alors, il n'y a pas de problème ; mais cette compréhension ne peut lui venir que si son amour grandit. Si elle éprouve plus d'amour, elle peut admettre alors que son ami s'isole, soit seul, et elle protégera sa solitude. Elle s'efforcera de veiller à ce qu'il ne soit pas dérangé — voilà ce que sera désormais son amour.

Et si cet homme se rend compte... Si Bouddha sent que Yasodhara le protège, le garde, veille sur lui, prend soin que sa méditation ne soit pas troublée, que son silence soit facilité, alors il n'est pas besoin d'échapper à cette Yasodhara. Mais cela ne peut se produire que si l'amour de Yasodhara grandit.

Lorsque s'intensifie la méditation d'un homme, l'amour d'une femme doit s'intensifier. Alors seulement pourront-ils marcher du même pas, une harmonie plus grande naîtra et continuera de grandir de plus en plus. Vient alors un moment où l'homme est totalement dans la méditation et la femme, totalement dans l'amour — alors seulement c'est l'union *parfaite*, alors seulement c'est le véritable, le suprême orgasme entre deux personnes. Pas physique, pas sexuel — total ! Deux existences se rejoignent, se dissolvent l'une dans l'autre. L'amant alors devient la porte, la bien-aimée devient la porte, et l'un et l'autre accèdent au Un.

Aussi, quiconque vient à moi doit être parfaitement conscient

qu'il est dangereux d'être près de moi. Vos anciens arrangements seront bouleversés — et je n'y puis rien. Je ne suis pas ici pour faciliter vos arrangements ; c'est à vous de décider.

Je peux vous aider à croître — croître en méditation, croître en amour. Les deux mots, pour moi, ont le même sens, car ils aboutissent au même résultat.

Quatorzième matin

Comment devons-nous agir avec nos enfants lorsqu'ils sont difficiles ?

Osho,
Tu as dit que chaque enfant naît dieu ; pourtant, mes deux enfants ont été très différents dès leur naissance. L'un est très calme et semblable à un dieu, mais l'autre paraissait perturbée avant même d'avoir été sous l'influence d'un quelconque conditionnement.
Comment nous faut-il agir avec celle qui est difficile ?

Cela pose un problème vraiment fondamental. L'existence elle-même est divine — d'où vient alors le mal ? D'où vient le mauvais, l'immoral, l'inacceptable ? Le bon est admis, car nous en avons fait le synonyme de Dieu — bon veut dire Dieu. Mais d'où vient le mal ? Cela préoccupe l'humanité depuis des siècles. Aussi loin que nous pouvons remonter dans le temps, ce problème a toujours occupé l'esprit de l'homme.

La solution logique, la solution à la portée du mental, est de diviser l'existence, de créer une dualité, de dire qu'il y a un Dieu, qui est le Bien, et qu'il y a le Malin, le Diable, Belzébuth, Satan, qui

est le Mal. Le mental pense qu'ainsi le problème est résolu — tout ce qui est mal vient du Diable et tout ce qui est bien vient de Dieu. Mais le problème n'est pas résolu ; il est simplement un peu repoussé. Vous l'avez reculé d'un pas, mais rien n'est résolu — car d'où vient le Diable ? Si Dieu est le créateur, il doit dès lors avoir créé le Diable au commencement, en premier lieu — ou alors Dieu n'est pas le créateur suprême.

Et le Diable a toujours existé, comme l'ennemi, la force opposée — tous deux sont donc éternels. Si le Diable n'a pas été créé, il ne peut dès lors être détruit, le conflit durera donc éternellement. Dieu ne peut gagner — le Diable sera toujours là en train de jeter le trouble.

C'est le problème qui se pose à la théologie chrétienne, à la théologie islamique, à la théologie zoroastrienne, car ces trois théologies ont adopté la solution facile suggérée par le mental. Mais le mental ne peut le résoudre.

Il existe une autre solution qui ne vient pas du mental, et qu'il sera difficile à celui-ci de comprendre. Cette possibilité a été soulevée en Orient, particulièrement en Inde, et cette possibilité, c'est qu'il n'y a pas de Diable, il n'y a pas de dualité fondamentale — Dieu seul existe, il n'y a pas d'autre force. C'est ce que signifie *advaïta*, la philosophie non-dualiste : Dieu seul existe. Mais nous voyons que le mal existe !

Les hindous disent que le mal existe dans votre interprétation, pas en lui-même. C'est *vous* qui le qualifiez de mauvais parce que vous ne pouvez pas le comprendre ou parce que vous êtes troublé par lui. C'est *votre* attitude qui le rend mauvais ou le fait apparaître comme tel. Il n'y a pas de mal. Le mal ne peut exister. Dieu seul existe, le divin seul existe.

Je considérerai maintenant votre problème sous cet angle : deux enfants sont nés — l'un est bon, l'autre méchant. Pourquoi qualifiez-vous l'un de bon ? Et pourquoi appelez-vous l'autre méchant ? Est-ce vraiment la réalité ou bien votre interprétation ? Quel enfant

est bon ? Et pourquoi ? Si l'enfant est obéissant, il est bon ; s'il est désobéissant, il est méchant. Celui qui vous suit est bon, celui qui vous résiste est méchant. Tout ce que vous dites, le premier l'accepte. Si vous dites : « Assieds-toi en silence », il s'assied. Mais l'autre essaie de désobéir, tente de se révolter, il est méchant. Cela c'est votre interprétation. Vous ne dites rien qui concerne les enfants ; vous dites quelque chose qui concerne votre mental.

Pourquoi celui qui obéit est-il bon ? En fait, les gens obéissants n'ont jamais été brillants, n'ont jamais rayonné — ils ont toujours été peu intéressants. Aucun enfant obéissant n'est devenu un grand savant, un grand homme religieux ou un grand poète — aucun enfant qui est obéissant. Seuls les désobéissants ont été de grands inventeurs, des créateurs ; seul le rebelle transcende le passé et accède à ce qui est neuf, à l'inconnu. Mais l'ego parental se sent à l'aise avec l'enfant obéissant : car il conforte votre ego. Lorsque l'enfant vous suit dans tout ce que vous dites, vous vous sentez bien ; lorsque l'enfant résiste et vous dit non, *vous* vous sentez mal à l'aise.

Mais un enfant vraiment vivant sera rebelle. Pourquoi devrait-il vous suivre ? Qui êtes-vous ? Et pourquoi vous suivrait-il ? Simplement parce que vous êtes un père ? Qu'avez-vous fait pour être un père ? Vous n'avez été qu'un passage — et encore très inconscient. Votre acte sexuel n'a pas été un acte conscient : vous y avez été poussé par des forces inconscientes. L'enfant n'est qu'un pur hasard : jamais vous ne vous y attendiez ; vous ne saviez pas consciemment qui vous invitiez à venir. L'enfant est arrivé soudain, comme un étranger. Vous l'avez engendré, mais vous n'êtes pas le père.

Quand je dis que vous l'avez engendré, c'est le fait biologique. Vous n'étiez pas nécessaire — une simple seringue peut le faire. Mais vous n'êtes pas un père parce que vous n'êtes pas conscient. Vous n'avez pas lancé d'invitation, vous n'avez pas demandé à une âme particulière d'entrer dans le ventre de votre femme, de votre bien-aimée. Vous n'avez rien fait à cet égard.

Et lorsque l'enfant est né... Que lui avez-vous fait ? Lorsque vous

dites que l'enfant doit vous obéir, êtes-vous à ce point certain de connaître la vérité qu'il lui faut vous suivre ? Êtes-vous à ce point sûr et certain d'être parvenu à une réalisation, que l'enfant doive obéir ?

Vous pouvez vous imposer à l'enfant parce que celui-ci est faible et que vous êtes fort. C'est la seule différence entre vous et votre enfant. Pour le reste, vous êtes aussi infantile, ignorant — vous n'avez pas grandi, vous n'êtes pas mûr. Tout comme l'enfant, vous vous mettez en colère, vous serez jaloux tout comme lui et vous vous amuserez tout comme lui avec des jouets — les jouets seront peut-être différents, un peu plus importants, c'est tout. Qu'avez-vous vécu ? A quoi êtes-vous arrivé ? Quelle sagesse avez-vous acquise pour que l'enfant doive vous suivre et dire oui à tout ce que vous lui demandez ?

Un père en sera conscient ; il n'imposera rien à l'enfant. Il lui permettra plutôt d'être lui-même, il l'aidera à être lui-même. Il donnera la liberté à l'enfant car, pour peu qu'il sache quelque chose, il doit au moins savoir que seule la liberté permet la croissance intérieure. Pour peu que la vie ait été pour lui l'occasion d'expériences, il sait que l'expérience exige la liberté — plus grande est la liberté, plus riche est votre expérience. Moins il y a de liberté... moins il y a de possibilité d'expérience. S'il n'y a pas du tout de liberté, alors, vous pouvez avoir emprunté des expériences, des semblants, des ombres, mais jamais la chose réelle, jamais l'authentique.

Etre père d'un enfant, cela veut dire lui donner de plus en plus de liberté, le rendre de plus en plus indépendant, le laisser aller dans l'inconnu — là où vous n'avez jamais été. Il devrait vous dépasser, il devrait vous précéder, il devrait franchir toutes les limites que vous avez connues. Il doit être aidé, mais pas contraint, car, dès que vous vous mettez à imposer, vous tuez, vous assassinez l'enfant.

Mais vous n'êtes pas des pères. Vous souffrez de vos propres maladies. Lorsque vous forcez un enfant à vous obéir, vous exprimez simplement la volonté de dominer quelqu'un. Et vous ne

pouvez pas le faire dans le monde. Mais ce petit enfant, lui au moins, vous pouvez le dominer, le posséder. Vous vous conduisez en politicien vis-à-vis de l'enfant. Vous voulez, à travers l'enfant, satisfaire des désirs inassouvis : domination, dictature. Vis-à-vis de l'enfant du moins, vous pouvez être un dictateur ; il est si faible, il est si jeune et sans défense ! Et il dépend tellement de vous que vous pouvez lui imposer n'importe quoi. Mais en lui imposant, vous le faites mourir. Vous ne lui donnez pas naissance, vous le détruisez.

Et l'enfant qui obéit aura l'air bon — parce qu'il est mort. Et l'enfant qui est rebelle paraîtra méchant parce qu'il est vivant.

Parce que nous-mêmes avons raté notre vie, nous sommes contre la vie. Parce que nous sommes déjà morts, morts avant de mourir, nous voulons toujours tuer les autres. Et subtils sont les moyens. Vous pouvez tuer au nom de l'amour ; vous pouvez tuer au nom de la compassion ; vous pouvez tuer au nom du service. Nous inventons de belles appellations — tout au fond de nous-mêmes est tapi le meurtrier.

Prenez-en conscience, vous ne penserez plus alors en termes tels que : Cet enfant-ci est bon et celui-là est méchant. N'interprétez pas ! Chaque personne est unique, chaque personne est différente. Si grande est la force créatrice divine qu'elle ne se répète jamais. Bornez-vous donc à dire : « Cet enfant-ci est différent de celui-là. » Ne dites pas que celui-ci est bon et celui-là méchant. Vous ne savez pas ce qui est bien ni ce qui est mal. Cet enfant-ci est obéissant, celui-là est désobéissant — mais personne ne sait ce qui est bien.

Et n'imposez rien. Si cet enfant-ci est spontanément obéissant, alors c'est bien — c'est sa nature, aidez-le à croître. Et si cet enfant-là est rebelle, désobéissant, c'est sa nature, aidez-le à croître. Que le premier croisse pour vivre dans un oui profond ; que l'autre croisse pour vivre dans un non profond. Mais n'interprétez pas, car dès l'instant où vous interprétez, vous vous mettez à détruire. Il est dans la nature de celui-ci de dire oui, et dans la nature de l'autre de dire non. Les deux sont nécessaires.

La vie serait vraiment ennuyeuse et monotone s'il n'y avait personne pour dire non. Si chacun était un « yes-sayer », un « diseur de oui », la vie serait tout à fait ennuyeuse et bête. Le négateur, le « no-sayer » est nécessaire — c'est le pôle opposé. L'obéissance n'a aucun sens s'il n'y a personne qui se rebelle. Ne choisissez pas — sentez simplement la différence et apportez votre aide. Et ne vous imposez pas à eux. Ne soyez pas violent.

Mais chaque père est violent, chaque mère est violente ; et vous pouvez être violent, car vous l'êtes au nom de l'amour. Personne ne va vous critiquer, car vous dites que vous aimez tellement votre enfant qu'il vous faut le frapper, vous l'aimez tellement que vous devez le corriger. Vous dites que c'est parce que vous l'aimez que vous essayez de le corriger : il se conduit mal.

Êtes-vous certain de ce qui est mal et de ce qui est bien ? Personne n'est certain, personne ne peut l'être — car les choses sont telles que, ce qui en ce moment est bien, devient mal l'instant d'après ; la direction qui semblait mauvaise au début s'avère bonne à la fin. La vie est un changement continuel — à chaque moment, elle change.

Aussi, un vrai père ou une vraie mère ne donneront à leurs enfants que de l'attention, pas de conseils de morale — car la morale est quelque chose de mort. Vous dites : « Ceci est bien — obéis ! » Mais l'instant d'après, ça devient mal et l'enfant, alors, que doit-il faire ? L'instant d'après, la vie entière change, et votre morale est immuable — vous dites que ceci est bien, qu'il faut obéir à ceci, vous devenez alors un mort vivant. La vie ne cesse de changer et vous continuez, bloqué dans votre morale. C'est pourquoi les gens religieux ont l'air si insipides — le regard vide, superficiel, sans aucune intensité — car l'intensité n'est possible que si vous suivez le courant de la vie.

Quel est donc le cadeau qu'un père ou une mère devraient faire à leur enfant ? Rien que de la vigilance ; ils rendront leurs enfants plus vigilants. Et ils leur laisseront la liberté et leur diront : soyez vigilants et conduisez-vous librement. Même si vous devez vous

tromper, ne craignez rien, car la vie s'apprend aussi par les erreurs. On devient vigilant aussi par les erreurs — n'ayez donc aucune crainte. L'erreur est humaine.

Et si vous commettez des erreurs en étant vigilants, il n'arrivera qu'une chose: vous ne recommencerez plus la même erreur. Dès que vous commettez l'erreur, vous en ferez l'expérience, vous en deviendrez conscients et elle disparaîtra. Elle vous enrichira et vous poursuivrez votre chemin sans crainte. Rappelez-vous seulement une chose: quoi que vous traversiez, soyez-en plus conscients. Si vous dites oui, dites-le consciemment. Si vous dites non, dites-le consciemment.

Et ne soyez pas blessé lorsqu'un enfant vous dit non — car qui êtes-vous pour punir un enfant? Il vient par votre intermédiaire, vous n'êtes qu'un passage. Mais ne devenez pas un dictateur — l'amour ne dicte jamais d'ordres, et si vous ne dictez jamais d'ordres, il n'y aura plus alors de bon et de méchant. Alors, vous les aimez tous les deux, votre amour se déversera inconditionnellement. Et c'est ainsi que l'amour de Dieu se déverse sur ce monde: inconditionnellement.

On raconte que quelqu'un dit un jour à Junnaïd, un mystique soufi: « Un très méchant homme vient t'écouter, et tu le laisses venir trop près de toi, être trop intime avec toi. Chasse-le, ce n'est pas un homme bon... » — « Si Dieu ne le rejette pas de l'existence, dit Junnaïd, qui suis-je alors pour le chasser? Si Dieu l'accepte... Je ne suis pas supérieur à Dieu. Dieu lui donne la vie, Dieu l'aide à être en vie; et cet homme est jeune encore, et inexpérimenté et il vivra longtemp, plus longtemps que vous.Qui suis-je donc pour en décider? »

Dieu comble le bon autant que le méchant, la situation est tout à fait claire, aussi claire que du cristal — pour Dieu il n'y a ni bien ni mal. Et quand je dis « Dieu », je ne parle pas d'une personne installée quelque part, là-haut dans le ciel. C'est là une vue anthropocentrique: nous concevons Dieu à notre image. Il n'y a personne installé là-bas. Dieu, cela veut dire: le Tout, la totalité de l'existence.

Un méchant respire aussi bien qu'un bon. Et le pécheur est accepté par l'existence tout autant que le saint. L'existence ne fait aucune distinction. Mais, à cause de la pensée dualiste — chrétienne, islamique, zoroastrienne — nous pensons en termes de conflit.

Voici une histoire: il y avait jadis, en Israël, une ville, Sodome, dont les habitants étaient très pervertis, sexuellement pervertis — des homosexuels. On dit que Dieu détruisit la ville. La ville entière fut détruite. Un grand feu descendit du ciel et tous furent tués.

Bien des siècles plus tard, on demanda à un saint hassidique, un mystique hassidique: « Lorsque Dieu détruisit Sodome, il a bien dû y avoir dans la ville quelques justes — et tous furent tués. Nous pouvons accepter, poursuivit l'interlocuteur, que les mauvais aient été détruits, car ils étaient mauvais — mais pourquoi les bons? » Voyez maintenant la malice du mental. Le saint hassidique réfléchit et dit: « Il a détruit aussi les bons pour qu'ils ne puissent témoigner que ces mauvaises gens étaient des méchants. » C'est un raisonnement astucieux — c'est simplement pour sauver la face. La réalité est que, pour Dieu, il n'y a ni bon ni méchant. Lorsqu'il crée, il crée les deux; lorsqu'il détruit, il détruit les deux — inconditionnellement.

Elle est proprement ridicule, cette habitude de tout classer en bien et en mal. Une personne qui fume des cigarettes est mauvaise, une personne qui s'adonne à l'alcool est mauvaise, un homme tombant amoureux de la femme d'un autre est mauvais. Et nous pensons que Dieu aussi se trouve là, en train de calculer: cet homme-ci fume, celui-là est alcoolique, celui-là a commis l'adultère... que cet homme vienne, et j'aviserai! Dieu en train de faire des comptes à propos de choses aussi insignifiantes, c'est ridicule! C'est bien là notre mental minable!

L'existence ne connaît ni interprétation ni division. Bien et mal sont des concepts humains, pas divins.

Chaque société possède sa conception à elle du bien et du mal:

chaque époque est différente et a une conception du bien et du mal qui lui est propre. Rien n'est absolu en matière de bien et de mal. Bien et mal sont relatifs, sont fonction de la société, de la culture, de nous-mêmes. Dieu est absolu — pour lui, il n'y a aucune distinction. Et pour vous aussi, si vous êtes en une profonde méditation où les pensées disparaissent, il n'y a alors aucune distinction — car bien et mal sont des pensées. Lorsque vous êtes silencieux, qu'est-ce qui est bien et qu'est-ce qui est mal? Dès l'instant où surgit l'idée: c'est bien, c'est mal, le silence a disparu. Dans la méditation profonde, il n'y a rien: ni bien, ni mal.

On rapporte que Lao Tseu a dit: « L'épaisseur d'un cheveu sépare le ciel de l'enfer. »

Si, dans l'esprit d'un méditant, naît la moindre distinction, le monde entier est alors divisé. La méditation est indifférentiation, elle est *sans aucune* différentiation. Vous regardez simplement et vous voyez l'ensemble et vous ne le divisez pas. Vous ne dites pas: ceci est laid, ceci est beau ; ceci est bien, cela est mal. Vous ne dites rien. Vous êtes, simplement. Vous ne dites rien, vous ne faites aucune division. C'est la non-dualité.

Dans la méditation, vous devenez Dieu. Les gens croient qu'en méditant, ils verront Dieu. C'est une erreur ; il n'y a personne à voir. Dieu n'est pas un objet. Dans la méditation, *vous* devenez Dieu. Car toutes les distinctions disparaissent. Dans la méditation, vous devenez un avec le Tout parce que dans la méditation, vous ne pouvez vous séparer du Tout — toutes les divisions sont tombées! Vous êtes tellement silencieux qu'il n'y a aucune séparation. Toute séparation est une distraction. Votre silence est tel qu'il n'y a pas de « je », pas de « vous ». Votre silence est tel que toutes les séparations se sont effacées, ont disparu. Il y a le Un, il existe l'unité. C'est ce que les hindous appellent le Brahma, le Un, l'unité, l'unité ultime de l'existence.

C'est le mental qui divise, fait des distinctions, dit que ceci est ceci, cela est cela. La méditation, c'est être, être dans la non-division. Vous êtes Dieu lorsque vous êtes dans la méditation. Et ce

n'est que dans la méditation que vous arriverez à connaître l'amour inconditionnel.

Si vous êtes un père, vos deux enfants ne seront que des enfants — des étrangers, venant d'un monde inconnu, entrant dans une existence inconnue, grandissant, mûrissant. Et vous leur donnez de votre amour ; vous partagez votre vie, vos existences — mais vous n'imposez jamais rien. Et si vous n'imposez pas, qui alors est obéissant et qui est désobéissant ? Si vous n'imposez pas, comment pouvez-vous décidez qui est bon et qui est méchant ?

J'en viens maintenant au dernier point. Si vous *n'usez pas* de la force, comment l'un pourrait-il être obéissant et l'autre désobéissant ? Le phénomène entier tombe de lui-même. Alors, vous acceptez l'autre — l'enfant, l'épouse, le mari, l'ami — tel qu'il est, comme un fait. Si nous pouvons nous accepter l'un l'autre comme des faits, sans aucun « tu dois » ou « tu devrais », sans aucun bien ni mal, la vie, à l'instant même, deviendra un paradis.

Nous refusons. Même quand nous acceptons quelqu'un, nous l'acceptons partiellement. Nous disons : « Tes yeux sont bien, mais tout le reste est affreux. » Est-ce là de l'acceptation ? Nous disons : « Parmi tes actions, celle-là est bonne, mais toutes les autres sont mauvaises, sont inacceptables. Et je n'accepte que celle qui est bonne. » Ce qui veut dire : « Je n'accepte que ce qui me convient. » Vous ne savez peut-être pas à quel point vous vous détruisez les uns les autres car, chaque fois que les parents disent à l'enfant : « Nous n'acceptons que cette partie-ci, pas le reste » ; lorsque la femme dit au mari : « Je n'accepte en toi que ceci, pas le reste » — que faites-vous ? Vous créez aussi une division dans l'esprit de l'autre.

Lorsque le père dit : « Ne fais pas ça, je n'accepte pas ça, cela m'irrite », lorsqu'il punit un enfant parce qu'il pense *lui* qu'il a fait quelque chose de mal, que fait-il en réalité ? Lorsqu'il récompense un enfant, lui donne un jouet, lui apporte des fleurs, des bonbons et dit : « Tu as bien agi, tu as fait quelque chose de bien que j'approuve », que fait-il ? Il crée une division dans l'enfant. Peu à

peu, l'enfant, lui aussi, rejettera la part de lui-même que ses parents ont rejetée. Et il sera divisé : il deviendra deux « je ».

Vous avez peut-être observé des petits enfants — ils vont jusqu'à se punir eux-mêmes ; ils vont jusqu'à se dire : « Bobby, ce n'est pas bien, tu as fait quelque chose de mal. » Ils se mettent à rejeter la partie qui a été rejetée par leurs parents. Et puis, une division se crée. La partie rejetée devient l'inconscient, la partie supprimée ; et la partie acceptée devient le conscient, la conscience. Alors leur vie entière sera un enfer, parce que le rejeté et l'accepté ne cesseront pas de se battre. il y aura continuellement de la bagarre.

Ce qui a été rejeté ne peut être détruit. C'est *vous*, c'est là ! C'est toujours en train de fonctionner en vous — vous l'avez peut-être repoussé dans l'ombre, c'est tout. Mais une fois que vous repoussez dans l'ombre une partie de vous-même, cette partie devient plus vigoureuse, car elle fonctionne dans l'ombre et vous ne pouvez la voir et vous ne pouvez en être conscient. Et elle prend sa revanche. Chaque fois qu'il a un moment de faiblesse et que votre partie consciente n'est pas très solide, elle ressortira. Vous pouvez être bon durant vingt-trois heures, mais pendant une heure, lorsque le conscient est fatigué, l'inconscient s'affirme.

C'est ainsi que les saints eux-mêmes ont leurs heures de péché, les saints eux-mêmes doivent donner congé à leur sainteté. Ils sont en vacances — il leur faut l'être parfois. Aussi, si vous surprenez un saint en vacances, ne soyez pas trop troublé — il faut des vacances à tout le monde ! Chacun se fatigue — à moins d'être entier. Alors, il n'y a pas de fatigue, car il n'y a pas une autre partie en lutte constante, provoquant le trouble, s'imposant, prenant sa revanche.

C'est pourquoi nous avons deux mots : l'un est « saint » l'autre est « sage ». Le saint cache toujours en lui le pécheur ; le sage est le Tout, l'entier. Le sage ne peut partir en vacances, car il est toujours en vacances — il n'a pas de partie rejetée ; il vit dans une entière totalité. Il vit un moment après l'autre en restant entier ; il ne rejette jamais rien. Il s'est accepté totalement.

Mais ce rejet est créé par les parents, par la société. Un petit

enfant est toujours un grand explorateur et, naturellement, il commence son exploration par son propre corps. C'est pour lui le plus proche de ce qui existe. Il ne peut pas aller sur la lune, il ne peut aller sur l'Everest, c'est trop loin ; il ira peut-être un jour, mais pour l'instant, la partie la plus proche est son propre corps — il part à sa découverte. Il touche son corps, il y prend plaisir.

Voyez, observez un petit enfant touchant ses doigts de pied — il est heureux, heureux comme vous ne pourrez jamais l'être, même si vous alliez sur la lune. Il a découvert son corps ! Il touche son orteil, y prend plaisir, le met dans sa bouche — car c'est sa façon de découvrir. Il le goûtera, le sentira, le touchera.

Mais dès qu'il arrive à ses organes sexuels, les parents s'inquiètent. Cette inquiétude, elle est chez les parents, pas chez l'enfant. Il ne fait pas de distinction — orteil ou organe sexuel, c'est la même chose. Jusqu'à présent, il n'y a aucune division dans son corps. Le corps est là comme un tout : doigts, yeux, nez, organes sexuels, orteils ne sont qu'un. Ils ne sont pas divisés en membres supérieurs ou inférieurs.

Les hindous ont une division ; partout dans le monde, toutes les cultures ont des divisions. Les hindous disent de ne jamais se toucher de la main droite en dessous du nombril, parce que la partie située sous le nombril est malpropre. Touchez-vous sous le nombril de la main gauche ; au-dessus du nombril de la main droite. Le corps est divisé, et la division s'est ancrée si profondément dans le mental que, pour nous, « droit » veut dire « bon » — nous disons : le droit chemin ; « gauche », pour nous, veut dire « mal ». Si, par exemple, vous voulez condamner quelqu'un, vous n'avez qu'à dire de lui qu'il est un gauchiste, un communiste. La gauche est le mal.

Un enfant ne sait pas où est la gauche, où est la droite — l'enfant est entier, il est une unité. Il ne sait pas quels membres sont inférieurs — le corps est un tout indivisible. Il va découvrir ses organes sexuels et les parents sont contrariés. Chaque fois qu'un enfant, garçon ou fille, touche ses organes sexuels, nous lui disons aussitôt : « Ne touche pas à ça. » Nous écartons sa main. L'enfant

éprouve un choc. Vous lui avez donné un choc électrique. Il ne peut comprendre ce que vous faites.

Et cela se reproduira souvent. Vous lui enfoncez dans le crâne qu'il y a dans son corps quelque chose qu'il doit rejeter, que la partie sexuelle du corps est mauvaise. Psychologiquement, vous créez un complexe. L'enfant grandira mais ne sera jamais plus capable d'accepter ses organes sexuels. Et si vous ne pouvez accepter votre corps dans sa totalité, il y aura des problèmes, il y aura des difficultés — car l'enfant fera un jour l'amour, il se livrera à l'acte sexuel, mais il y aura de la culpabilité... quelque chose de mal est en train de se faire. Quelque chose de fondamentalement mauvais est en train de se passer. Il se condamne lui-même. En se livrant à l'acte d'amour, la chose la plus belle au monde, il est coupable et se condamne. Il ne peut faire l'amour totalement. Il ne peut se laisser aller totalement dans l'autre, parce qu'il se retient: une moitié se laisse aller, l'autre est réprimée. Cela crée un conflit et l'amour devient un supplice.

Il en va de même dans toutes les dimensions de la vie. Tout devient douloureux parce que, partout, les parents ont créé une division: ceci est bien et ceci est mal. Voilà pourquoi vous êtes malheureux — à cause de vos parents, de la société. Ne faites pas la même chose à vos enfants. Ce sera très difficile, car vous êtes divisé et vous voudriez diviser l'enfant — c'est inconscient! Mais si vous devenez vigilant... Si vous méditez vraiment, vous deviendrez vigilant. Ne créez pas chez votre enfant la même schizophrénie ; ne divisez pas, ne faites pas de séparation. Vous avez assez souffert — ne créez pas la même souffrance chez votre enfant.

Si vous l'aimez réellement, vous ne le diviserez pas. Car la division crée la souffrance. Vous l'aiderez à rester entier, car être entier, être total est sacré, donne des possibilités extatiques, ouvre la porte aux expériences les plus hautes.

Comment pourrez-vous aider un enfant à rester entier? Une seule chose: restez vigilant. Ainsi, vous ne le diviserez pas in-

consciemment. Ne condamnez pas la moindre chose. Si vous sentez qu'elle est dangereuse, dites à l'enfant que c'est dangereux, mais ne lui dites pas que c'est mal — car, en disant « dangereux », vous énoncez un fait ; en disant « mal », vous introduisez un jugement de valeur.

Les parents ont beaucoup de choses à dire aux enfants, car les enfants ne savent pas. Il vous faut dire : « Ne t'approche pas du feu » ; mais ajoutez : « C'est dangereux. Si tu te brûles, tu auras mal mais, cela dit, c'est à toi à décider. Chaque fois que je me suis brûlé, j'ai souffert : telle est mon expérience. Et je te livre mon expérience, mais si tu veux le faire quand même, tu peux le faire — c'est dangereux. » Dites-leur ce qui est dangereux, dites-leur ce qui est bénéfique, mais ne dites pas que c'est bien ou que c'est mal. Si vous êtes vigilant, vous laisserez tomber les mots « bien » et « mal » de votre vocabulaire — parce que, avec ces mots, vous donnez votre opinion sur les choses. Dites : « C'est dangereux » — et cependant laissez-le libre, car votre expérience ne peut devenir l'expérience de l'enfant. Il leur faudra faire eux-mêmes leurs propres expériences. Il leur faudra même parfois faire des choses dangereuses pour eux — ce n'est qu'ainsi qu'ils peuvent grandir ; il leur faudra parfois tomber et avoir mal — ce n'est qu'alors qu'ils sauront.Il leur faut passer par un tas de choses, se faire mal, avoir des cicatrices, mais c'est la seule façon de grandir.

Si vous protégez trop l'enfant, il ne grandira pas. Et beaucoup de gens restent des enfants, leur âge mental ne dépasse pas celui d'un enfant. Ils prennent de l'âge et même à soixante-dix ans, leur âge mental est toujours d'environ sept ans — parce qu'ils ont été trop protégés.

Voyez dans les familles très riches, leurs enfants sont trop protégés, on ne leur laisse aucune liberté — de se tromper, de faire des expériences, de s'égarer, de sortir du chemin. Presqu'à chaque instant, quelqu'un les suit : serviteur, tuteur, gouvernante ; on ne les laisse jamais seuls. Voyez alors ce qui leur arrive : presque toujours, les familles riches engendrent des enfants médiocres, stupides, bornés. Les grands esprits ne viennent jamais des familles

riches, ou rarement ; les inventeurs n'en viennent jamais ; les aventuriers n'en viennent jamais — ils ne peuvent en venir. Ils sont à ce point protégés qu'ils ne grandissent jamais.

Une absence de protection est nécessaire pour croître ; une protection l'est aussi — il faut les deux. Voyez le jardinier occupé à ses arbres : il les aide, il les protège, mais il leur donne cependant la liberté de rester au soleil, dans la pluie, dans les tempêtes. Il ne les prendra pas dans sa maison pour les protéger de la tempête et du soleil et des dangers toujours présents à l'extérieur. Si vous mettez un arbre à l'intérieur, il mourra. Une plante de serre est contre nature et nous devenons tous des plantes de serre à cause de nos parents surprotecteurs.

Ne protégez pas les enfants. Ne les laissez pas sans protection. Suivez-les comme une ombre. Surveillez-les, soyez vigilant et créez un équilibre — de façon que, chaque fois qu'il y a pour eux un danger mortel, vous les protégez ; mais lorsque vous sentez que le danger ne va pas être trop grand, vous les laissez faire. Et plus ils grandissent, plus vous laissez faire.

Lorsqu'un enfant parvient à sa maturité sexuelle, vous devez lui accorder une liberté totale — car la nature a fait de lui désormais un homme, une femme. Plus besoin désormais de trop vous inquiéter. Des accidents arriveront parfois, mais ils en valent la peine.

Que grâce à vous l'enfant soit total. Qu'il soit pris par la contagion de votre vigilance. Aimez-le, dites-lui quelle est votre expérience, mais ne tentez pas de lui faire suivre votre expérience. N'imposez rien. S'il suit de lui-même, c'est bien. S'il ne suit pas, attendez — rien ne presse. C'est difficile d'être un père ou une mère, c'est la chose *la plus* difficile au monde. Et les gens croient que c'est la plus facile.

On m'a raconté : une femme rentrait du marché chez elle en taxi et le chauffeur était vraiment fou. Il conduisait en zig-zag, frôlant l'accident à chaque instant. Et il roulait à une telle vitesse... la femme était très très nerveuse, se cramponnait au bord de son siège

et répétait sans cesse : « Ne roulez pas si vite — ça me fait peur ! » Mais lui n'écoutait pas. Elle dit alors : « Écoutez-moi ! J'ai douze enfants qui m'attendent à la maison ; si quelque chose tournait mal qu'arrivera-t-il à mes douze enfants ? » — « Et vous me dites de faire attention ? » dit le chauffeur. C'est difficile à suivre. Il dit : « Vous avez donné naissance à douze enfants, vous ne faisiez donc pas attention — et vous me dites d'être attentif en conduisant ! »

C'est facile de donner naissance à beaucoup d'enfants, ce n'est pas un problème — les animaux eux-mêmes le font facilement. Mais être une mère est très difficile, la chose la plus difficile au monde. Être un père est encore plus difficile — car être une mère est naturel, être un père ne l'est pas autant. Le « père » est un phénomène social. Nous avons créé le père ; il n'existe pas dans la nature. Être un père est encore plus difficile, car aucun instinct naturel n'y pousse. Et c'est difficile parce que c'est l'acte le plus créatif : créer un être humain.

Soyez vigilant. Donnez plus de liberté. Ne catégorisez pas en bon et méchant ; acceptez les deux et aidez-les tous deux à grandir. Bientôt, le fait d'aider les enfants à grandir deviendra pour vous une profonde méditation — vous aussi, vous grandirez avec eux. Que votre enfant s'épanouisse dans le oui, ou devienne un négateur, un rebelle... car il a existé des rebelles magnifiques : Nietzsche est un « no-sayer », un négateur — mais si beau ! Son génie du « non » est un phénomène si beau, si merveilleux que le monde serait moins riche s'il n'y avait des gens comme Nietzsche. Il ne *peut* pas dire oui ! Cela lui est difficile. Tout son être est un non.

Bouddha est un négateur. Il a dit : « Il n'existe pas de Brahma, l'âme n'existe pas, le monde n'existe pas. » Vous ne pouvez trouver de plus grand négateur. Il *n'a rien* épargné. Il dit : « Il n'existe rien. » Il ne fait que dire non, il ne fait qu'éliminer. Il est très difficile, voire impossible, de trouver chez lui un oui. Mais quel être splendide est sorti de ce non ! Ce non a dû être un non total.

Il y a aussi ceux qui ont vécu en disant oui, les fervents — les

bhaktas — Meera, Chaitanya, Jésus ou Mahomet ! Ceux-là sont les gens du oui. Et il y a tout naturellement deux types de religion : les unes autour d'un négateur, les autres autour d'un « yes-sayer » d'un homme du oui. Vous aussi, vous vous rattacherez à l'une ou l'autre. Si vous êtes un négateur, alors le bouddhisme vous sera d'un grand secours. Si vous êtes dans le oui, le bouddhisme alors ne vous aidera pas du tout ; il vous détruira. Le christianisme peut vous aider, l'hindouisme aussi.

Et les deux sont nécessaires. Je veux dire par là qu'ils existent toujours en proportion égale, tout comme les hommes et les femmes — leur nombre est presque toujours égal. Le monde entier se divise pour moitié en hommes et pour moitié en femmes. Et la façon dont la nature maintient cette proportion tient du miracle. La même proportion est conservée dans tous les autres domaines : il y a toujours autant de gens du non que de gens du oui ; il y a toujours une moitié qui peut suivre la voie de la Connaissance et une moitié qui peut suivre la voie de l'Amour. L'Amour, c'est le oui. La Connaissance est toujours le non. Et cette proportion, la nature la maintient toujours.

Ainsi donc, si vous avez deux enfants, dont l'un dit toujours oui et l'autre toujours non, c'est la bonne proportion ! C'est bien que vous ayez les deux chez vous. Vous pouvez, grâce à eux, créer une harmonie. Ne cherchez pas à détruire le négateur, ne cherchez pas à ne pousser et n'aider que celui qui dit oui — suscitez une harmonie entre les deux. Ces deux enfants sont représentatifs du monde entier, du yin et du yang, des pôles opposés. Créez entre eux une harmonie et votre famille sera vraiment une famille, une unité, une unité harmonieuse. Mais n'interprétez pas, ne condamnez pas, ne moralisez pas. Soyez simplement un père, une mère — aimez-les, acceptez-les et aidez-les à être eux-mêmes. C'est la base de tout l'amour : aider l'autre à être lui-même. Si vous cherchez à entraîner, à manipuler, vous n'aimez pas, vous détruisez.

Parle-nous des méthodes de croissance axées sur le groupe comme en Occident, ou sur l'individu comme en Orient.

Osho,
En Occident, la plupart de nos méthodes de croissance personnelle sont axées sur le groupe — tels l'encounter et le psychodrame. En Orient, bien qu'il y ait des ashrams où les chercheurs vivent ensemble, l'accent semble être mis sur l'individu.
Voudrais-tu nous parler de ces deux approches ?

Il y a deux types de méthodes de croissance. Vous pouvez poursuivre seul votre croissance spirituelle ou bien vous pouvez y travailler par la voie d'un groupe ou d'une école. Les deux types ont toujours existé, même en Orient. Les méthodes soufies sont des techniques de groupe. En Inde également, des techniques de groupe ont existé, mais elles n'ont jamais été autant utilisées que dans le soufisme.

Mais que l'Occident soit totalement orienté vers la technique de groupe constitue un phénomène nouveau — du moins sur le plan quantitatif. Jamais, en Occident, il n'y a eu autant de techniques de groupe en usage ni autant de gens travaillant d'après elles, qu'aujourd'hui.

En un sens, nous pouvons donc dire que l'Orient en est resté aux efforts individuels et que l'Occident s'oriente de plus en plus vers les techniques de groupe. Pourquoi en est-il ainsi ? Et quelle est la différence ? Et pourquoi cette différence ?

Les méthodes de groupe ne peuvent exister que si votre ego en

est arrivé à un point tel qu'il est lourd à porter. Lorsque l'ego est devenu tellement pesant qu'être seul vous plonge dans l'angoisse, alors les techniques de groupe prennent tout leur sens — car, dans un groupe, vous pouvez faire fusionner votre ego. Si l'ego n'est pas très développé, les méthodes individuelles peuvent alors vous aider. Vous pouvez vous retirer dans la montagne, vous pouvez vous isoler, ou même vivre dans un ashram avec un maître, vous travaillez seul — vous faites votre méditation, les autres font la leur. Vous ne travaillez jamais ensemble.

En Inde, les hindous n'ont jamais prié en groupe. La prière collective est venue en Inde avec les musulmans. Les musulmans prient en groupe ; les hindous ont toujours prié individuellement ; même s'ils se rendaient au temple, ils y allaient isolément. C'est une relation seul à seul — vous et votre Dieu.

Ceci est possible si on n'a pas aidé l'ego à se développer au point qu'il devienne un fardeau. Et en Inde, on ne l'a jamais aidé à se développer — dès le début, nous sommes contre l'ego. Aussi, vous croissez en ego, mais celui-ci reste flou et voilé — vous restez humble, vous n'êtes pas vraiment un égoïste. L'ego en vous n'est pas un pic aigu, c'est un terrain plat. Vous *êtes* égoïste — car chacun doit l'être — mais pas un égoïste absolu. Vous pensez toujours mal faire et vous ne cessez de vous rabaisser. Certaines situations peuvent vous provoquer et pousser votre ego à un sommet — mais en général, il n'est pas un sommet, il est un terrain plat.

En Inde, l'ego ressemble à la colère : si quelqu'un vous provoque, vous vous mettez en colère ; si personne ne vous provoque, vous n'êtes pas en colère. En Occident, l'ego est devenu un élément permanent. Il ne ressemble pas à la colère, mais à la respiration. Pas besoin de le provoquer — il est présent, il est un phénomène constant.

A cause de cet ego, un groupe devient une chose très utile. Dans un groupe, en travaillant avec un groupe, en vous fondant dans un groupe, vous pouvez facilement mettre de côté votre ego. C'est pourquoi, pas seulement dans la religion, mais aussi dans la

politique, certains phénomènes ne peuvent exister qu'en Occident. Le fascisme, par exemple, a pu exister, a pu se produire en Allemagne, le pays le plus égoïste de l'Occident, le plus occidental. L'ego allemand n'a pas son pareil dans le monde.

C'est pourquoi un Hitler a été possible — parce que chacun est tellement égoïste, chacun a besoin de fusionner avec les autres. Les rassemblements nazis, des millions de gens marchant au pas : vous pouvez vous y perdre, vous ne devez plus être vous-même. Vous devenez la marche, la clique, la musique, le bruit, Hitler l'hypnotiseur, la personnalité charismatique. Tous les regards tournés vers Hitler, toute cette foule autour de vous, telle un océan — vous n'êtes plus qu'une vague. Vous vous sentez bien, vous vous sentez ragaillardi, vous vous sentez jeune, vous vous sentez heureux. Vous oubliez vos malheurs, vos angoisses, votre solitude, votre aliénation. Vous n'êtes pas seul. Cette foule énorme est avec vous et vous êtes avec elle. Vos petits soucis personnels disparaissent. Il y a soudain une éclaircie, vous vous sentez léger, comme si vous aviez des ailes.

Son succès, Hitler ne l'a pas connu grâce à une philosophie particulièrement profonde — sa philosophie était absurde ; elle était infantile, sommaire — ni pour avoir pu convaincre le peuple allemand qu'il avait raison. Là n'était pas l'important. Il est très difficile de convaincre des allemands, c'est l'une des choses les plus difficiles — parce qu'ils sont des logiciens, ils ont la logique en tête, ils sont rationnels en tout. Il est difficile de les convaincre — et être convaincu par Hitler aurait été impossible. Non, il ne tenta jamais de les convaincre. Il créa un phénomène d'hypnose collective. *Cela* les convainquit.

Ce qu'Hitler disait n'avait pas d'importance. L'important était ce qu'ils ressentaient lorsqu'ils se trouvaient dans le groupe, dans la masse. C'était une expérience à ce point soulageante qu'elle justifiait qu'on suivît cet homme. Quoi que fût ce qu'il disait — vrai ou faux, logique, illogique ou stupide — c'était bon de le suivre. Ils en avaient tellement assez d'eux-mêmes qu'ils voulaient être absorbés par la masse. C'est pourquoi le fascisme, le nazisme et toutes sortes

de folies collectives ont pu arriver en Occident. En Orient, seul le Japon put suivre ce chemin, car le Japon est la réplique orientale de l'Allemagne. Le Japon est le pays le plus occidental de l'Orient. Le même phénomène s'y passa ; c'est pourquoi le Japon put devenir un allié de la folie hitlérienne.

La même chose se passe dans d'autres domaines — en religion aussi, et en psychologie. Il y a maintenant la méditation de groupe et, pour longtemps, la méditation ne se fera plus qu'en groupe. Lorsque sont réunies une centaine de personnes — vous serez surpris et ceux qui ne connaissent pas le mental occidental le seront particulièrement — se tenant simplement par les mains, en contact les unes avec les autres, elles se sentent transportées hors d'elles-mêmes. Vous ne ressentirez pas d'exaltation — aucun Indien ne se sentira transporté. « Quelle idiotie, dira-t-il — rien que se tenir les mains, avec cent personnes assises en rond — comment peut-il y avoir une extase ? Comment vous pouvez devenir extatique ? Tout au plus vous pouvez sentir la transpiration de la main du voisin ! »

Mais, en Occident, une centaine de personnes se tenant par la main, sont transportées hors d'elles-mêmes, en extase. Pourquoi ? Parce que rien que se tenir les mains est devenu chose impossible à cause de l'ego. Même la femme et le mari ne sont plus l'un avec l'autre. La famille unie a disparu — c'était un phénomène de groupe. La société a disparu. Maintenant, en Occident, il n'existe plus vraiment de société. Vous marchez seul.

J'ai lu des statistiques : en Amérique, chaque personne déménage tous les trois ans dans une autre ville. Par contre, dans un village indien, un homme y vit, y reste toujours, et non seulement lui, mais sa famille y habite depuis des milliers d'années. Il est profondément enraciné dans cette terre. Il est apparenté à chacun — il connaît chacun, chacun le connaît. Il n'est pas un étranger, il n'est pas seul. Il est une partie vivante du village, il l'a toujours été. Il y est né, il y mourra. En Amérique, les gens déménagent en moyenne tous les trois ans. C'est la civilisation la plus nomade qui ait jamais existé :

des vagabonds — pas de maison, pas de famille, pas de ville ni de village, vraiment pas de chez soi. En trois ans, comment pouvez-vous avoir des racines ? Partout où vous allez, vous êtes un étranger. La foule vous entoure mais vous n'avez avec elle aucune relation. En l'absence de relation, le fardeau entier devient individuel.

Participant à un groupe, un groupe d'encounter ou un groupe de croissance, les corps se touchant, vous faites partie de la communauté. Vous touchant l'un l'autre de la main, vous tenant l'un l'autre par la main, simplement étendus les uns près des autres, ou couchés en tas les uns sur les autres, vous vous sentez un — une exaltation religieuse se produit. Une centaine de personnes qui dansent, qui se touchent, qui vont et viennent les unes près des autres, deviennent un. Elles fusionnent. L'ego se dissout pendant quelques instants — cette fusion devient une intense prière.

Les politiciens peuvent en faire usage à des fins destructrices. La religion peut l'employer en vue de manifestations très créatrices — cela peut devenir une méditation.

En Orient, les gens vivent trop en communauté. Aussi, lorsqu'ils veulent être religieux, ils veulent aller dans l'Himalaya. La société les presse trop de toutes parts. Ils n'en ont pas assez d'eux-mêmes, ils en ont assez de la société. Voilà la différence.

En Occident, vous en avez assez de vous-mêmes et vous avez envie de jeter un pont, vous cherchez comment communiquer avec la société, avec les autres ; comment jeter un pont, comment aller vers l'autre, pour pouvoir ainsi vous oublier vous-mêmes. En Orient, les gens en ont assez de la société. Ils y ont vécu si longtemps, et la société les enferme tellement de partout qu'ils n'éprouvent plus aucun sentiment de liberté. Aussi, chaque fois que quelqu'un veut trouver la liberté, le silence, il court dans l'Himalaya.

En Occident, vous accourez vers la société ; en Orient, les gens la fuient. C'est pourquoi les techniques solitaires, les techniques

individuelles ont été en vigueur en Orient ; les techniques de groupe, on les trouve en Occident.

Qu'est-ce que je fais ? Ma méthode, en vérité, est une synthèse. Dans les premiers stades de la méditation dynamique, vous faites partie du groupe ; au dernier stade, le groupe disparaît — vous êtes seul. Et je le fais pour la raison particulière qu'aujourd'hui Orient et Occident n'ont plus de sens véritable. L'Orient se tourne vers l'Occident, l'Occident se tourne vers l'Orient. A la fin de ce siècle, il n'y aura plus ni Orient ni Occident — il y aura un seul monde.

Cette division géographique a duré trop longtemps ; elle ne peut exister davantage. La technologie l'a déjà effacée, elle n'existe déjà plus ; mais, comme le mental s'y est habitué, elle se maintient encore. Elle ne persiste qu'en tant que phénomène mental, elle n'existe plus dans la réalité. A la fin de ce siècle, il n'y aura plus ni Orient ni Occident — rien qu'un monde unique. Il est déjà là. Ceux qui savent voir, peuvent voir qu'il est déjà là.

Une synthèse sera nécessaire : à la fois en groupe et individuelle. Vous travaillez dans un groupe pour commencer ; à la fin, vous devenez totalement vous-même.

Partez de la société pour arriver à vous-même. Ne vous enfuyez pas de la communauté — vivez dans le monde, mais ne soyez pas du monde. Ayez des relations mais, cependant, restez seul. Aimez et méditez. Méditez et aimez.

Tout ce qui peut se passer avant n'a pas d'importance ; tout ce qui peut suivre n'a aucune importance. Méditez et aimez si vous êtes un homme. Aimez et méditez si vous êtes une femme — mais ne choisissez pas. Amour plus méditation : telle est ma devise.

Quinzième matin

Comment parler du sannyas et de toi à nos parents et amis ?

Osho,
Cette semaine, tu nous as dit que nous ne devons pas nous préoccuper des autres. Mais la plupart d'entre nous, les Occidentaux, avons des amis et des parents avec lesquels nous aimerions partager ce que nous avons trouvé.
Que nous faut-il leur dire à propos du sannyas ? Que nous faut-il leur dire sur toi ? Comment pouvons-nous expliquer l'inexplicable ?

Il y a des choses qui ne peuvent être dites. Vous ne pouvez les partager verbalement. Mais il a un moyen de les partager — et c'est au travers de ce que vous êtes. Soyez un sannyasin, un disciple — c'est le seul moyen de dire aux autres ce qu'est le sannyas.

Si *vous* êtes un sannyasin, votre être tout entier exprimera ce qui ne peut être exprimé. Toute votre manière de vivre racontera alors des histoires qui ne peuvent être conceptualisées. Le langage est impuissant. Il ne peut exprimer ce qui est vivant, il ne peut parler que des choses mortes. Vous pouvez dire quelque chose sur le

sannyas, mais ce ne sera pas vrai. Comment pouvez-vous parler du sannyas ? C'est une floraison intérieure, c'est une liberté intérieure, c'est une extase intérieure, une bénédiction.

Vous pouvez partager, bien entendu, mais le partage se fera au travers de ce que vous êtes, au travers de *tout* ce que vous êtes — votre façon de marcher, votre façon de vous asseoir, votre façon de regarder, vos yeux, votre corps — même votre respiration. Le silence qui vous entoure, la joie qui ne cesse de jaillir tout autour de vous, les vibrations qui émanent de vous — tout cela parlera, et cela seul peut parler.

Soyez un sannyasin, un disciple — c'est le seul moyen. Et qu'est le sannyas ? C'est être libre du mental. Il sera difficile de comprendre le sannyas si vous ne comprenez pas ce qu'est le mental.

Le mental, c'est du passé accumulé. Toutes les expériences que vous avez faites, tout ce que vous avez appris, tout ce que vous avez vécu s'est accumulé dans la mémoire. Ce passé accumulé, c'est le mental. Par conséquent, le mental est toujours quelque chose de mort, parce qu'il fait partie du passé. Le mental est toujours mort — jamais vivant. Lorsqu'une chose a cessé d'exister, elle entre dans le mental. Tout comme la poussière qui recouvre le voyageur.

Vous êtes ici et maintenant, et le mental est toujours dans le passé. Le mental est l'ombre qui vous suit.

Le sannyas, c'est vous libérer du passé, vivre dans le moment — ne pas garder le passé en tête, ne pas s'en charger. D'instant en instant, mourez au passé, comme s'il n'avait jamais existé, comme si vous renaissiez. A chaque moment, soyez neuf et jeune. Mettez le passé de côté. Ne ramassez pas la poussière. Si vous ramassez la poussière, vous deviendrez de jour en jour plus engourdi, votre conscience se voilera, le miroir qu'est votre être ne pourra plus rien refléter. Plus longtemps vous aurez vécu avec le passé, plus le miroir sera terni. Il ne réfléchira plus rien. Vous deviendrez de moins en moins sensible. C'est ce qui s'est passé.

Le sannyas implique une cassure — vous considérez le passé, vous comprenez qu'il est inutile parce qu'il n'est plus, vous comprenez qu'il ne sert à rien, qu'il est un fardeau, et vous le mettez de côté. Alors, vous êtes ici et maintenant — à *cet instant-même*, dans le présent, dans la plénitude du présent. Sannyas veut dire vivre en dehors du temps : ne pas être sous l'influence du passé et ne pas être entraîné par le futur. Aucun fardeau du passé et aucun désir dans le futur. Le sannyas est une vie sans but, sans objectif.

Si quelqu'un vient dire que le sannyas est un moyen d'arriver à Dieu, il raconte des bêtises. Etre disciple, ce n'est pas arriver à quoi que ce soit. Etre sannyas, c'est vivre comme si vous étiez arrivé à tout. Ce n'est pas un désir — car cela ne fait aucune différence, que vous désiriez richesse, puissance, prestige ou que vous désiriez Dieu, *moksha*. Cela ne fait aucune différence ! Le mécanisme de base reste le même : vous désirez.

Et chaque fois que vous désirez, le futur entre en jeu. Et lorsque le futur est là, il n'est rien qu'une projection du passé. Lorsque le futur est là, il n'est rien d'autre que du connu transformé. Il n'est jamais l'inconnu. Comment pourriez-vous désirer l'inconnu ? Ce que vous ne connaissez pas, comment pouvez-vous le désirer ?

Dieu ne peut-être désiré. Si vous désirez, alors, c'est autre chose — car Dieu est l'inconnu, comment pouvez-vous le désirer ? Dieu n'est pas votre expérience, comment pouvez-vous le désirer ?

Vous pouvez désirer du sexe, vous pouvez désirer de la puissance, vous pouvez désirer de l'ego — car vous avez appris à les connaître. Vous les avez connus durant beaucoup, beaucoup de vies. Mais comment pouvez-vous désirer Dieu ? Comment pouvez-vous désirer l'amour ? Comment pouvez-vous désirer l'extase ? Vous ne les avez jamais connus — tout désir est impossible.

C'est pourquoi toutes les Ecritures et tous les bouddhas disent : « Dieu vous vient lorsque vous êtes sans désir. » *Moksha* vient à vous ; vous n'allez jamais vers *moksha*. Vous ne pouvez y aller, parce que vous ne savez pas. Le *nirvana* vous arrive lorsque vous êtes sans désir.

Sannyas, c'est l'état de non-désir — *desirelessness* — et l'état de non-désir signifie vivre dans le présent.

Et rappelez-vous, maintenant ne fait pas partie du temps — maintenant est au-delà du temps. Le temps n'intervient que lorsque vous pensez en termes de passé, en termes de futur. Cet instant-ci ne fait pas partie du temps. Cet instant-ci n'est pas indiqué par votre montre, car la montre ne cesse d'aller dans le futur. Elle va toujours dans le futur — elle n'est jamais ici et maintenant. Elle sort du passé pour entrer dans le futur.

La montre est une image de mental — elle n'est *jamais* ici! A l'instant où vous dites qu'elle est ici, elle s'est déplacée. A l'instant où vous voyez ce qu'elle indique, c'est déjà du passé. Elle saute du passé au futur. Si vous regardez attentivement votre montre, vous verrez qu'elle n'avance pas: elle saute. L'aiguille des minutes a l'air d'avancer, parce que le saut est très lent, mais l'aiguille des secondes, vous pouvez la voir sauter. Elle saute du passé au futur. Elle n'est jamais ici et maintenant. Et tel est le comportement du mental.

Maintenant est au-delà du temps, il est intemporel; vous pouvez dire aussi: éternel. Vous ne le quittez *jamais*. Il est toujours là. Vous n'y entrez jamais, vous n'en sortez jamais — il est là. Et si vous pouvez vivre de telle sorte que votre vie entière baigne dans le présent, vous êtes un disciple, vous êtes sans désir — vous ne désirez même pas Dieu. Dès le moment où vous désirez Dieu, vous en avez fait une marchandise. Alors, vous serez exploité par les prêtres, car ils vendent cette marchandise. Alors, vous serez exploité par les temples, les églises et les mosquées — parce que ce sont les boutiques où se vend cette marchandise. Un sannyasin n'a que faire des temples et des églises, car Dieu n'est pas une marchandise.

Qu'arrive-t-il lorsque vous n'avez pas de désirs? Cela ne signifie pas que vous vous tuez, que vous vous supprimez; cela ne signifie pas que vous tuez vos désirs. Ce point doit être compris à fond, car cela s'est produit.

Les Ecritures ainsi que ceux qui ont la Connaissance, disent:

« Lorsque vous êtes sans désirs, le divin vient à vous. » Alors le mental bondit, tout comme un chat saute sur une souris, se saisit de cet état de non-désir et dit : « D'accord, si Dieu peut être atteint par le non-désir, alors, je vais désirer le non-désir. » Cela devient alors du désir — et vous êtes à côté une fois de plus. Alors les sannyasins essaient d'être sans désirs, et puis cet état de non-désir devient la chose à réussir dans le futur.

Dès lors, que pouvez-vous faire ? Vous pouvez tuer le désir et penser que vous deviendrez sans désir. Le non-désir n'est pas la mort du désir — car lorsque le désir meurt, vous êtes mort, vous aussi. Ceci peut paraître fort subtil et compliqué : s'il n'y a pas de désir, si vous avez tué tout désir, vous mourez, vous aussi. Ce n'est pas ainsi qu'apparaît l'état de non-désir. Ce n'est pas la mort du désir — c'est une transformation du désir.

Le désir voyageant dans le futur : c'est un mode de désir. Le désir qui reste ici et maintenant et savoure le présent, en est un autre. Et le deuxième est sans désir, car il n'est pas dirigé vers le futur.

Un homme sans désir n'est pas un mort. Il est plus vivant que vous, parce que son désir se concentre ici et maintenant. Lorsqu'il mange sa nourriture, vous ne pouvez pas savoir combien il est heureux — en train de prendre son modeste repas, rien que du pain et du beurre, car son être tout entier est ici : il ne se remplit pas simplement l'estomac. Celui qui vit dans le futur ne mange jamais bien. Il ne fait qu'ingurgiter des aliments. Il n'est pas présent à ce qu'il fait, car son mental est occupé par le futur. Il vit dans l'ambition. Il ne peut manger bien ; il pense peut-être à ce qu'il mangera le lendemain, mais il ne peut manger dans l'instant. Il peut imaginer la sorte de nourriture, l'endroit où il mangera le lendemain — mais l'« aujourd'hui » est creux et vide. Et chaque lendemain, malheureusement devient un aujourd'hui — il ratera toute sa vie.

En faisant l'amour, il n'éprouve rien, il est frustré — mais il pense aux femmes qu'il va conquérir dans le futur. Et la même chose se répétera pour chaque femme, pour chaque homme — car la

rencontre est ici et maintenent, et le mental est toujours en voyage. Il ne pourra pas faire l'amour. Il ne pourra pas bien manger. Il ne pourra pas goûter le bonheur que la nature lui dispense, dont elle l'inonde sans arrêt de partout. Ainsi, en automne, des feuilles tombent silencieusement d'un arbre. A tout instant, il pleut un bonheur silencieux, sans le moindre bruit, tout autour de vous. Tout est magnifique, tout est bénédiction — mais vous n'êtes pas présent.

Un sannyasin n'est donc pas quelqu'un qui a tué ses désirs. Un disciple est quelqu'un qui a mis toute sa force de désir dans l'ici et maintenant. Il vit totalement. Quoi qu'il fasse, il y est totalement absorbé. Rien n'est laissé en arrière. Il n'est pas divisé. Lorsqu'il mange, il devient l'acte de manger. En faisant l'amour, il devient amour. En marchant, il devient le mouvement.

Bouddha a dit — et bien peu ont compris ce qu'il voulait dire: « Lorsque vous marchez, seule existe la marche, pas le marcheur; lorsque vous parlez, seule existe la parole, non celui qui parle; lorsque vous écoutez, seule existe l'écoute, pas l'auditeur; lorsque vous observez, seule existe l'observation, pas l'observateur. »

Voilà ce qu'est un sannyasin. L'action est si totale que l'acteur disparaît dans l'action. Personne ne reste en arrière — il n'y a aucune division. Vous avez agi complètement; vous avez suivi le courant de l'action, quelle que soit celle-ci, le plaisir alors devient parfait.

Ainsi donc, un disciple, un homme sans désir, n'est pas un homme dont les désirs sont morts. C'est un homme dont les forces de désir, dont les énergies qui peuvent désirer, sont axées sur le moment présent. Elles ne fonctionnent pas dans le futur — elles se sont concentrées sur le moment présent. Ses désirs sont concentrés ici et maintenant. Il est devenu un monde. Tout est ramené en lui. Rien ne va dans le futur — car le futur est artificiel, il est non-existentiel.

Si vos désirs se dirigent vers le futur, c'est comme un fleuve qui se

dirige vers un désert : il disparaîtra, il n'atteindra jamais la mer, il ne goûtera jamais l'extase qu'éprouve un fleuve lorsqu'il arrive à la rencontre de la mer. Lorsqu'un fleuve arrive à un océan, l'orgasme est ressenti dans le fleuve tout entier, la danse, l'extase, la bénédiction. Cela n'arrivera pas si le fleuve coule dans un désert et disparaît. Il s'évaporera, il mourra. Il n'y aura pas de communion avec l'existence.

Lorsque le désir s'engage dans le futur, le fleuve du désir entre dans le désert. Le futur n'est nulle part : c'est toujours le présent. Le futur est une création du mental — il est faux, il est un rêve. Un sannyasin vit dans la réalité, pas dans le rêve. Il savoure la réalité !

Rappelez-vous donc ceci, que je souligne encore et toujours : un disciple n'est pas un homme qui est contre la vie ; il est en réalité celui qui est pour la vie. Un sannyasin n'est pas un être qui a tué tout son être et tous ses désirs et est devenu une chose sans vie. Il est la vie dans toute son abondance, il est une source immense de vitalité.

Que se passe-t-il ? — car c'est subtil — que se passe-t-il ? Quelle sera la différence ? Vous avez faim. Vous vous mettez à penser à la nourriture. Vous n'éprouvez jamais la faim dans son intégralité et cependant elle a une beauté bien à elle. Et celui qui ne peut éprouver la faim, celui-là est déjà mort. Lorsque la faim se fait sentir, la faim est dans le présent, vous vous mettez à penser à la nourriture. Lorsque la nourriture est là, vous vous mettez à penser à une autre, celle que vous allez consommer demain.

Un sannyasin, un homme qui vit dans le présent, savoure la faim quand elle est là. Il a faim totalement, il devient la faim. Chaque cellule de son corps est en attente de nourriture — comme lorsqu'il n'a pas plu pendant longtemps et que la terre attend l'averse. Chaque pore supplie, attend, invite ; le corps tout entier attend, invite, savoure la faim. Puis arrive la nourriture. Alors il savoure celle-ci et l'être tout entier éprouve de la satisfaction, celle-ci s'étend partout dans le corps, le mental et l'âme. Il savoure son contentement.

On demanda un jour à un maître zen ce qu'est la méditation ? Il répondit : « Lorsque j'ai faim, j'ai faim et lorsque j'ai sommeil, je m'endors. » L'interlocuteur ne put comprendre et dit : « Je t'interroge sur la méditation, pas sur toi ! » — « C'est là, dit le maître, tout ce qu'est, à ma connaissance, la méditation — lorsque j'ai faim, j'ai faim. Il n'y a pas de division. Lorsque je mange, je mange ; et lorsque j'ai sommeil, je m'endors. »

Pas de lutte contre la vie, pas de résistance — s'abandonner, flotter, devenir un nuage blanc. Un sannyasin est un nuage blanc passant dans le ciel bleu — goûtant chaque moment que Dieu lui donne, savourant chaque grâce qui lui vient.

Si c'est possible... Et c'est possible... Nombreux sont ceux à qui c'est arrivé ; cela peut vous arriver aussi. Il n'est demandé qu'une profonde compréhension. Aucun karma alors ne s'accumule. Alors, vous n'accumulez rien. Vous mangez, vous aimez, vous faites n'importe quoi — mais vous le faites si totalement qu'il n'y a aucun ego pour en collectionner le moindre souvenir. Jamais vous ne dites : j'ai fait ceci — comment pouvez-vous dire cela ? Lorsque le « faire » était là, vous n'étiez pas là, alors qui peut dire : j'ai fait cela ?

Si vous demandez à un disciple : « Tu avais faim et tu as pris ton repas », il dira : « Je n'avais pas faim, je n'ai pas pris de repas — la faim était là et la faim a pris le repas ; il n'y a eu aucune action de ma part, je n'étais pas là. » Si vous n'êtes pas là, si l'acteur n'est pas là, qui accumulera le karma ?

C'est ce que dit Krishna à Arjuna : « Fais tout ce qui t'arrive, tout ce qu'exige la situation, fais-le et oublie celui qui fait, le « doer ». Ne pense pas : « Je fais » ; pense plutôt : « Dieu fait à travers moi. » C'est une autre façon de dire la même chose : « Dieu fait à travers moi. Je suis simplement un *nimitta*, un instrument, un passage, un véhicule. Je ne suis qu'une flûte creuse, sans rien à l'intérieur. Et Dieu ne cesse de chanter et d'inventer de nouveaux airs, de créer des chants nouveaux — rien qu'un passage, une flûte de bambou. »

Un sannyasin est une flûte de bambou, un passage — il n'est pas

là. Beaucoup de choses se passent autour de lui, beaucoup de choses arrivent par lui — mais il n'est pas là.

Devenez un disciple parce que c'est... c'est magnifique!

Vous devez avoir à l'esprit qu'il vous faut partager. Vous êtes ici. Votre mère vous attendra chez vous — votre femme, votre mari, vos enfants. Et l'amour partage toujours.

Vous allez rentrer chez vous. Vous n'emporterez avec vous aucune chose visible — pas de cadeau pour votre mère ou votre femme, pas de parure ou d'objet indigène — vous emporterez quelque chose d'invisible. Cet invisible, vous ne pouvez en parler, car vous n'emportez pas une philosophie avec vous. Je ne vous donne pas de philosophie, je ne vous donne pas d'idéologie — je vous donne un mode de vie différent, une autre manière d'être.

Ce sera difficile de leur expliquer. S'ils posent tout de suite des questions, ce sera difficile. Et n'essayez pas de dire quoi que ce soit, car cela ne servira à rien — cela risque de créer davantage de problèmes. Ouvrez-vous plutôt à eux, pour qu'ils puissent partager. Soyez plutôt vulnérable. Soyez avec eux — riez, amusez-vous, mangez, méditez et dites-leur de partager ce que vous êtes, une nouvelle manière de vivre qui vous a été donnée. Votre présence même, votre être qui n'est que rire et plaisir deviendront contagieux — ils le deviennent! Et les vôtres le sentiront.

Cela demandera du temps. Ce ne sera pas facile — ce sera difficile. Aussi avant de vous en aller, préparez-vous. Soyez prêt à partager.

Et il n'arrivera pas toujours qu'ils comprennent. Au début, il y aura de la mésentente, plus de possibilité de mésentente — parce qu'ils n'avaient jamais pensé à ça. C'est quelque chose d'inconnu. Et lorsque l'inconnu frappe à votre porte, le mental s'affole, parce qu'il ne peut l'identifier, il ne peut le saisir. C'est bouleversant, c'est traumatisant. Le mental se sent toujours heureux de pouvoir

identifier une chose, de la ranger dans un coin en disant : c'est ceci — de l'étiqueter et... terminé ! Le mental est toujours heureux, de pouvoir analyser une chose, de la diviser, de la couper, de regarder l'intérieur et d'en être quitte.

Mais le sannyas ne peut être classé nulle part. Ce n'est pas une catégorie. C'est une qualité d'être tout à fait différente, au point de n'appartenir à aucune catégorie. On ne peut l'analyser. On ne peut la subdiviser — ce n'est pas un mécanisme. Vous ne pouvez la mettre en pièces, en démonter les éléments et puis les remonter, non. C'est une unité organique. Si vous la démontez, il n'en reste rien — et vous ne pouvez plus la remonter. C'est impossible.

Le sannyas est une force vivante — organique, tout comme une fleur. Analyser la fleur, détachez chaque pétale, ouvrez-la en deux, regardez à l'intérieur et, satisfait de votre enquête, essayez de la reconstituer — pendant ce temps-là, la fleur a disparu. Les pétales sont fanés et ne peuvent plus être réunis comme ils l'étaient, car c'était une unité organique, ce n'était pas un mécanisme.

Le sannyas est une floraison, une floraison de la conscience humaine — tout comme les fleurs qui poussent sur un arbre indiquent que l'arbre est parvenu à son accomplissement. Tôt ou tard, les fruits suivront. Les fleurs ne font qu'indiquer que l'arbre est prêt à porter des fruits. L'arbre est prêt, il s'est accompli. Les fleurs ne sont que l'extase de l'arbre avant qu'il ne commence à porter des fruits, car le fruit représente l'accomplissement. L'arbre a atteint son sommet, son apogée ; il est arrivé au terme du crescendo de son être. Il est heureux, ça lui fait plaisir — son existence n'a pas été inutile. Les fruits maintenant vont venir — l'arbre est en extase et offre ses fleurs.

Le sannyas est une floraison, et *moksha* en est le fruit. Le sannyas signifie que votre être intérieur, votre arbre intérieur, en est arrivé maintenant au point où le saut, où l'explosion vont se produire. Avant l'événement, l'être tout entier s'en réjouit. Vous vous êtes accompli. Cela n'a pas été inutile. Vous avez attendu durant tant et tant de vies — et voici que c'est arrivé. Une si longue attente, une

telle patience... mais cela en a valu la peine. Maintenant vous êtes arrivé, vous avez réussi. L'être tout entier fleurit.

Les hindous ont choisi le rouge, l'orange, l'ocre comme couleurs du sannyas, à cause des fleurs. Le vert et le rouge sont les couleurs fondamentales de base dans la nature, le vert, c'est l'arbre ; le rouge, c'est la fleur.

Votre être est arrivé à la floraison. Bientôt viendront les fruits. Bientôt suivront les graines. Emportez cette floraison avec vous.

Et c'est bien de vous demander comment partager avec ceux que vous aimez, avec vos amis, votre femme ou votre mari, avec la famille : comment partager cela ? C'est magnifique, c'est bien. C'est charitable de songer à partager quelque chose d'aussi beau. Mais vous ne pouvez partager que si cela vous est arrivé. Si vous n'avez fait que m'écouter, si vous n'avez pas fleuri, vous ne pouvez partager.

Si vous emportez mes paroles, ce ne seront pas de vraies fleurs, car les mots ne peuvent être réels — ce seront des fleurs en plastique. Vous pouvez les emporter, vous pouvez les donner à vos amis, mais elles n'auront aucun parfum. Et elle ne diront pas ce que je vous ai dit. Elles ne transmettront rien. Rien ne sera communiqué à travers elles.

Par conséquent, si vous voulez partager le sannyas, la méditation — soyez méditatif, engagez-vous de plus en plus profondément dans cette manière de vivre. Sans désir, et pourtant savourant chaque désir quand il vient. Heureux lorsqu'il arrive, comme un cadeau, comme une grâce — mais sans jamais le demander, sans jamais l'exiger, sans jamais le préparer, sans jamais y penser. Vivez totalement, et non par la pensée.

La pensée est la force corruptrice. Elle corrompt tout, et corrompt complètement, car la pensée est rusée — c'est la ruse personnifiée. Plus vous pouvez penser, plus vous deviendrez malin. Vous croirez que c'est de la finesse, vous croirez que c'est de

l'intelligence — il n'en est rien... parce que, s'il y a de l'intelligence, la pensée alors n'est pas nécessaire. L'intelligence suffit ; la pensée n'est pas nécessaire. Vous avez besoin de la pensée, parce qu'il n'y a pas d'intelligence. S'il y a de l'intelligence, alors vous répondez à la situation d'instant en instant. Vous ne devez pas penser à ce que vous devrez faire l'instant d'après car, lorsqu'arrive cet instant, l'intelligence sera là et vous répondrez.

Un miroir ne pense jamais : « Si quelqu'un se présente devant moi, que vais-je faire ? » C'est inutile ! Le miroir est là — il reflètera. Si l'intelligence est là, vous ne pensez jamais au prochain problème. Car lorsque le problème se posera, vous aurez l'intelligence — l'intelligence répondra. Vous pouvez compter sur elle.

Mais comme nous n'avons pas d'intelligence, nous pensons. Penser est un succédané. Plus l'intelligence est grande, moins il faut de pensée. Lorsque l'intelligence est parfaite, il n'y a pas de pensée. Un Bouddha ne pense jamais — c'est inutile ! Quoi que la vie lui présente, il y répond.

Vous pensez parce que vous ne pouvez pas compter sur votre intelligence, et qu'il vous faut donc réfléchir au préalable. Quand vient le moment, vous suivrez alors le plan que vous aviez préparé auparavant. Quelle façon de vivre est-ce là ? Vous vivez *à partir* du passé ! C'est pour cela que tant d'erreurs sont inutilement commises et que tout se dessèche et meurt — parce que vous agissez toujours à partir du passé. Et la vie continue, à chaque instant nouvelle, comme un fleuve, changeante. Le changement ne s'arrête jamais et vous, vous êtes arrêté dans le passé.

Et vous avez toujours un plan. Chaque fois que la vie vous pose un problème, vous consultez votre mémoire, le plan, le planning — et puis, à partir de là, vous agissez. Vous avez manqué votre coup. La vie est toujours nouvelle. Les plans sont toujours périmés.

La vie ressemble à des oiseaux qui volent dans le ciel. Ils ne laissent jamais de trace, il n'y a pas de piste. Quand leur vol est passé, le ciel est vide comme avant. Ce n'est pas comme la terre, où

circulent les gens dont le passage et les empreintes créent des chemins. La vie ressemble au ciel — il ne s'y crée pas de chemins.

Un sannyasin ressemble à un oiseau volant dans le ciel — ne suivant aucune trace, ne suivant aucune piste, car il n'y en a pas. Il se laisse conduire, moment par moment, par son intelligence dans l'instant, et non par sa mémoire du passé.

Et voyez ! Nous avons fait tout le contraire ; de tout, nous avons fait un planning. Jusqu'au mari rentrant du bureau, de son travail, et qui se demande comment se comporter en retrouvant sa femme — il prépare en lui-même un plan, il se parle à lui-même : il va lui dire ceci, lui prendre la main comme ça, il va l'embrasser longuement — que sais-je ! Quel besoin de préparer tout cela ? N'avez-vous pas d'amour ?

Si l'amour n'est pas là, alors il faut préparer, car vous ne pouvez compter sur vous-même — vous pouvez oublier complètement. Si vous n'avez rien préparé à l'avance, vous pouvez arriver chez vous en ayant complètement oublié que votre femme a attendu toute la journée — préparant votre repas, lavant votre linge, ne pensant qu'à vous, qu'à votre amour. Elle a attendu, attendu, attendu, elle s'est impatientée. Et voilà que vous êtes rentré et vous ne lui accordez même pas un regard. Vous vous asseyez dans votre fauteuil et vous commencez à lire votre journal, ou vous mettez en marche la radio ou la TV, comme si votre femme n'existait pas.

Vous avez peur d'agir de la sorte — car vous pouvez le faire. Alors, vous vous préparez. Vous en faites une question de mémoire. Vous devez vous rappeler comment vous comporter avec votre femme, avec celle que vous aimez. Quelle sorte d'amour est-ce donc là, qui ne peut répondre à quoi que ce soit sans préparation ?

S'il y a de l'amour, cela ne demandera aucune réflexion. Il en va de même pour l'intelligence. S'il y a de l'intelligence, cela ne demandera aucune réflexion. Penser est un succédané.

Et la pensée est très habile et rusée. Elle peut créer l'illusion du réel — c'est là son habileté. Vous pouvez sourire sans sourire. Un sourire vous vient aux lèvres, mais seulement aux lèvres ; ce n'est qu'une imitation de sourire — il n'a aucun rapport avec vous. Il n'y a pas de relation. Il ne jaillit pas du centre de votre être. Il ne sort pas de vous, vous vous l'êtes mis sur la figure, c'est un masque. La pensée peut faire cela et puis, petit à petit, vous continuez à devenir plus artificiel. Etre habile veut dire : créer une pseudo-vie autour de vous.

Un sannyasin est vrai. S'il sourit, son sourire vient de son être. S'il est en colère, la colère vient de son être. S'il aime, l'amour vient de son être. Il n'est pas pseudo, il n'est pas artificiel. Il est réel et authentique. Vous pouvez compter sur lui. Lorsqu'il aime, il aime. Lorsqu'il est un ami, il est un ami. S'il ne l'est pas, vous pouvez compter sur lui — il ne l'est pas. Mais il ne trompe pas.

C'est cela que j'appelle un homme vraiment vertueux : authentique, digne de confiance. Tout ce qu'il est, il l'est réellement. Il ne porte pas de masque ; il ne se déguise pas. Il vit avec le réel. Et souvenez-vous : vous ne pouvez accéder au réel que si vous êtes réel. Si vous êtes artificiel, vous ne pourrez jamais accéder au réel. Si vous n'êtes pas réel, alors, le monde que vous voyez sera irréel, car l'irréel ne peut aller qu'avec l'irréel. Vous êtes irréel. Voilà pourquoi le monde est illusion — *maya*. Si *vous* êtes réel, le monde disparaît : il devient divin, il devient réel.

Le mot *maya* est magnifique. Il signifie : ce qui ne peut être mesuré. *Maya* veut dire : ce qui peut être mesuré. Le mental est le mesureur. Le mental ne cesse de mesurer les choses, de schématiser, d'analyser. Le mental tente de tout mesurer. C'est pourquoi les hindous ont appelé le monde : *maya* — ce qui peut être mesuré par le mental.

Qu'est votre science ? Rien d'autre que mesurer. Les hindous appellent la science : *avidya*. Ils ne l'appellent pas savoir, mais anti-savoir ; ce n'est pas une vraie connaissance — car ce qui est réel ne peut être mesuré. Le réel est incommensurable, il est infini. Il n'a

pas de commencement et pas de fin. Le réel est incommensurable ; l'irréel est mesurable. Et avec la mesure viennent la raison, la logique ; avec le non-mesurable, la logique disparaît, la raison disparaît.

Le mental est très habile et fort rusé — il a créé le monde de l'illusion.

Qu'est dès lors un disciple ? Il n'est pas un mental — au contraire, il est plutôt innocence. Il est innocent comme un enfant — un nouveau-né : sans passé, sans idée du futur. Un sannyasin est à tout instant un enfant nouveau-né ; et s'il en est ainsi, c'est parce qu'à chaque instant, il meurt au passé. Tout ce qui est passé, il le rejette, il y renonce, parce que c'est mort, c'est de la poussière. Inutile de la garder. Il se nettoie ; son miroir redevient clair. Il ne cesse de nettoyer le miroir. Ce nettoyage, je l'appelle : méditation.

Certains me demandent : « Quand pourrons-nous abandonner la méditation ? » Vous ne pourrez pas l'abandonner. Elle tombera d'elle-même un jour où vous n'êtes pas. Mais vous ne pouvez pas la laisser tomber, parce que vous aurez besoin de nettoyage. Vous vous salissez continuellement ; à chaque instant, il vous faut un bain, un nettoyage. Lorsque vous n'êtes pas là, alors, plus rien... il n'y a plus de problème car il n'y a personne pour se salir. Mais vous êtes là — et il faut donc poursuivre la méditation. C'est un effort pour rester innocent.

Regardez... Si vous êtes innocent, il n'y a rien dont vous manquiez. Si vous pouvez regarder vers le ciel avec des yeux innocents, vous devenez le ciel. Avec le mental, vous vous mettez à mesurer — vous dites : « Il fait beau ou pas beau ou, aujourd'hui, le ciel est couvert ou, le ciel était plus beau hier ou, le ciel sera plus beau demain. » Vous vous mettez à mesurer.

Mais si vous êtes innocent, non un mental, mais rien qu'un être regardant le ciel, il n'y a rien à dire, rien à penser. Le ciel est là, et vous êtes aussi pareil à un ciel — et l'intérieur et l'extérieur se rejoignent. Les deux espaces deviennent un et il n'y a plus de

séparation. L'observateur devient l'observé. C'est ce que Krishnamurti ne cesse de dire : l'observateur devient l'observé. L'intérieur et l'extérieur n'ont plus de séparation, ils deviennent un.

Si vous regardez un arbre avec innocence, sans mental en train de mesurer, que se passe-t-il ? Vous n'êtes plus deux, l'arbre et vous. D'une certaine façon, l'arbre est entré en vous et vous êtes entré dans l'arbre. Alors seulement vous savez enfin ce qu'est un arbre. Vous regardez les étoiles, vous regardez un fleuve, vous regardez un vol d'oiseaux dans le ciel bleu... les séparations s'estompent. Toute différenciation disparaît, toute distinction s'efface. L'unité apparaît.

Ce n'est pas une unité introduite par la pensée. Ce n'est pas l'unité des philosophes. C'est une toute autre unité. Vous ne pensez pas que c'est un. Vous savez brusquement que c'est un. Vous ne vous dites pas dans votre mental : c'est un parce que les Upanishads l'ont dit, parce que les Védas l'ont dit. C'est un. Si vous avez en tête les Védas et les Upanishads, vous n'êtes pas innocent — vous êtes malin. La mesure continue. Vous mesurez en vous aidant du mental et de la pensée, en comparant. Vous êtes habile et malin, vous n'êtes pas intelligent. Et vous pouvez être aussi habile que vous voulez, un mental habile *est* médiocre. Il faut *l'intelligence*.

A sa naissance, l'enfant est intelligent, il n'est pas malin. Il regarde le monde avec des yeux clairs ; sa perception est absolument claire, limpide. Quand je dis que l'innocence est le sannyas, je veux dire que votre perception doit être claire — sans qu'aucune pensée n'y devienne un obstacle. Vous devez regarder. Vous devez devenir un regard. Vous devez observer, mais il ne doit pas y avoir derrière vous un observateur en train de manipuler. Cette innocence est possible. Et seule cette innocence transcende l'espace et le temps. Et seule cette innocence parvient à l'ultime, à *moskha*, à l'absolue liberté.

Devenez un sannyasin — un innocent, né une deuxième fois, sans cesse purifié, avançant instant par instant vers l'inconnu. Et vous serez alors à même de partager.

J'allais dire que le processus d'éducation humaine toute entière, culture, conditionnement, est exactement le contraire: il vous enseigne comment être habile et malin. Il vous apprend le mental, il ne vous apprend jamais l'innocence. Il vous apprend l'automatisation – rappelez-vous ce mot — il vous rend de plus en plus automatique car, en étant de plus en plus automatique, vous devenez plus efficace.

Vous apprenez à conduire: au début, c'est difficile. La difficulté ne réside pas dans la conduite ni dans la voiture ni dans quoi que ce soit d'autre — la difficulté réside en vous, car il vous faut être vigilant. Au début, il vous faut être vigilant: il y a du danger. Il vous faut être continuellement conscient de ce que vous faites.Vous devez être attentif au trafic, aux gens qui passent, à la mécanique; vous devez être attentif à l'embrayage, au changement de vitesse, au volant — à tout. Vous devez être attentif à tant de choses, que votre mental ne peut poursuivre son habituel bavardage intérieur. Il doit être vigilant — cela crée la difficulté. Plus tard, quelques jours après, vous devenez automatique. Maintenant la main continue de fonctionner, les jambes continuent de fonctionner — la voiture et vous êtes devenus une seule mécanique. Et votre mental peut poursuivre son bavardage intérieur, il n'y a plus de problème — vous n'avez plus besoin du mental.

C'est ce que j'entends par: automatique. Votre corps est maintenant une mécanique; il fonctionne. On n'aura besoin de vous qu'à de rares occasions. S'il se produit un accident, soudain on aura besoin de vous. Alors tout votre processus pensant devra s'arrêter. Il y aura soudain un choc, toute votre mécanique corporelle volera en éclats, et il vous faudra être là. Il vous faudra être vigilant. Mais ces moments-là sont rares. Le reste du temps, vous pouvez continuer: vous pouvez fumer, vous pouvez chanter, vous pouvez même parler avec quelqu'un; vous pouvez écouter la radio ou poursuivre votre discours intérieur, votre dialogue intérieur — vous ne devez plus être là.

Vous êtes devenu automatique. Mais c'est plus efficace car s'il vous faut être continuellement attentif, vous ne pouvez être très

efficace, vous ne pouvez rouler très vite car vous ne savez pas comment être attentif. Pour cette raison, parce que les gens ne sont pas attentifs, ils mènent une vie inconsciente. La société a appris un truc : rendre chacun de plus en plus automatique. Toute l'éducation scolaire n'est rien d'autre. Les langues, les mathématiques — tout devient automatique. Vous pouvez les pratiquer sans vous en préoccuper. Cela devient mécanique.

Quand je dis : « Devenez innocent », cela signifie une dé-automatisation. Cela signifie : tout ce que vous faites, faites-le pleinement conscient. Si vous conduisez une voiture, alors ne faites que conduire — devenez la conduite, mais ne faites rien d'autre, ne poursuivez pas le discours intérieur. Devenez simplement à ce point absorbé et vigilant qu'il n'y a pas de conducteur — seulement la conduite, et une conscience totale.

Ce sera difficile — c'est pourquoi les sociétés ne s'en sont jamais inquiétées. Un chemin aussi ardu, seuls des individus peuvent l'emprunter. Faites tout en en étant conscient ; peu à peu, vos automatismes corporels s'effaceront, vous vous dé-automatiserez. Et l'innocence alors fleurira.

Un enfant est innocent parce que rien en lui n'est encore automatique. Il n'a rien appris, il n'est pas encore conditionné. Mais nous le conditionnerons tôt ou tard. Il apprendra des choses, puis il y aura de plus en plus de mental, et de moins en moins de lui-même. Il y aura de moins en moins d'être et de plus en plus de mental. Il ne sera plus alors qu'un automate, un mécanisme efficace, fonctionnant bien au service de la société, mais il sera mort.

Servez la société, aidez-la à fonctionner, mais ne devenez pas un automate. Mais voilà : vous l'êtes déjà devenu — alors, dé-automatisez-vous. Peu à peu, apportez plus de vigilance dans tout ce que vous faites, apportez-y de plus en plus de conscience, car tout ce que vous faites devient automatique si vous êtes moins conscient. C'est cela, l'automatisation : être de moins en moins conscient, agir comme une mécanique.

Si vous êtes de plus en plus conscient, agissant non comme une mécanique, mais comme une présence : l'innocence alors fleurira en vous. Et cette innocence est ce qu'il peut arriver de plus grand à un être humain.

Innocent, vous êtes divin.
Innocent, vous êtes devenu un dieu.

TABLE DES MATIERES

PREFACE

PREMIER MATIN 5

Pourquoi ton chemin s'appelle-t-il le Chemin des Nuages Blancs ? 7

Quelle relation y a-t-il entre toi et les nuages blancs ? 17

Devons-nous vivre tous nos rêves, tous nos fantasmes ? 23

DEUXIEME MATIN

Pourquoi es-tu avec nous ? Pourquoi sommes-nous avec toi ? 27

Quelle est la direction du vent ? Y a-t-il dans l'ère présente des possibilités particulières ? 41

TROISIEME MATIN

Pourquoi choisissons-nous le plus souvent d'être malheureux ? 47

Comment pouvons-nous sortir de nos têtes ? 59

QUATRIEME MATIN

Ne suscites-tu pas en nous de faux espoirs ? 65

Comment appliquer l'effort sans effort à la méditation dynamique ? 75

CINQUIEME MATIN

L'ego peut-il être abandonné progressivement ? 85

Comment utiliser l'énergie sexuelle pour la croissance ? 101

SIXIEME MATIN

C'était contre la règle ! 107

SEPTIEME MATIN

Quand devons-nous maintenir ou arrêter une relation ? Nos relations sont-elles influencées par des vies antérieures ? 125

Parle-nous de la communication silencieuse. 141

HUITIEME MATIN

Dois-je trouver mon ego avant de le perdre vraiment ? 145

Que pouvons-nous faire avec l'énergie ? 157

NEUVIEME MATIN

Pourrais-tu nous parler de la relation gourou-disciple ? 163

Parle-nous de ton sourire ! 177

DIXIEME MATIN

Devons-nous garder une vigilance de chaque instant ou pouvons-nous nous laisser aller de temps en temps ? 179

ONZIEME MATIN

Près de toi, tout semble possible. Mais, de retour dans le monde, comment y être sans en être et ne pas nous aliéner nos proches ? 197

DOUZIEME MATIN

Devons-nous suivre le maître à la lettre ou agir parfois comme bon nous semble ? 217

Pourquoi n'as-tu pas de barbe ? 225

Que faire quand nous rencontrons le maître des maîtres sur la pelouse ? 233

TREIZIEME MATIN

Nous ne pouvons pas toujours te consulter, alors, comment choisir le bon chemin ? 237

Parle-nous de l'énergie féminine. 249

QUATORZIEME MATIN

Comment devons-nous agir avec nos enfants lorsqu'ils sont difficiles ? 257

Parle-nous des méthodes de croissance axées sur le groupe comme en Occident, ou sur l'individu comme en Orient. 275

QUINZIEME MATIN

Comment parler du sannyas et de toi à nos parents et amis ? 281

Achevé d'imprimer le 10 mars 1997 dans les ateliers de Normandie Impression S.A. à Alençon (Orne). N° d'imprimeur : 970425. Dépôt légal : mars 1997.

Mon Chemin, le Chemin des Nuages Blancs

Osho Rajneesh

Poona est une grande ville indienne située à l'intérieur des terres à deux cents kilomètres au sud de Bombay. C'est là que, durant quinze matins, un groupe de disciples occidentaux se rassemblèrent, dans l'ashram d'Osho Rajneesh, pour lui poser une série de questions sur lui-même et sur son chemin menant à l'illumination. Les questions avaient été choisies avec un but précis : préparer un livre présentant Osho à l'Occident. C'est ce livre que nous vous présentons pour la première fois en langue française.
Cet ouvrage est certainement celui qui dévoile le plus clairement son enseignement. Osho exprime les idées et les concepts les plus profonds avec une grande limpidité et en termes remarquablement simples. Il aborde des sujets comme l'énergie sexuelle, l'amour, la relation amoureuse, l'éducation des enfants, l'esseulement et la solitude, sans oublier la recherche spirituelle, le monde dans lequel nous vivons, les fantasmes, les ruses du mental, l'égo... Ce livre, vous pourrez l'ouvrir à n'importe quelle page et le lire à n'importe quel moment ; vous pourrez avoir envie de le lire, de le relire même si Osho insiste sur le fait qu'*il utilise les mots seulement pour nous amener au-delà des mots...*

Osho devançait largement son époque et il existera à tout jamais. Cet être extraordinaire menait une vie tout à fait ordinaire. Il nous aidait à résoudre nos difficultés comme un frère, un ami. Les générations futures prendront sans aucun doute conscience de l'ampleur de son enseignement.

Hariprasad Chaurasia,
musicien.

9 782911 096099

ISBN 2-911096-09-6

139,00 FF

LES EDITIONS DU GANGE